

JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

Dédié à Son Altesse Royale

MONSIEUR,  
FRERE DU ROI.

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia  
confirmat. C I C. de Natur. Deor.



Chez la V<sup>e</sup> THIBOUST, Imprimeur,  
place de Cambrai.

*Avec Approbation & Privilège du Roi.*







JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

J U I L L E T 1780.

---

E X T R A I T.

JOSEPHI QUARIN, Sacrae, Caes. Reg.  
apost. maj. inf. austr. regim. consil.  
societ. & in nosocom. frat. miseric.  
physici, methodus medendarum fe-  
brium. Francofurti, sumptibus societa-  
tis, 1779. *Petit in-8° de 142 pages,*  
*non compris 16 pages de formules, &*  
*précédé d'un autre ouvrage intitulé :*  
*Tentamina de cicuta, par le même*  
*auteur.*

IL n'est point de jeune médecin, qui,  
jaloux de remplir les devoirs de son état,

#### 4 MÉTHODE CURATIVE

ne s'occupe sérieusement , pendant les loifirs que lui laiffent les premières années de fon établiffement , à faire , des connoiffances qu'il a acquifes pendant le cours de fes études , une application utile à fes concitoyens. Dénué d'expérience , il cherche à y fuppléer en empruntant des grands maîtres qui l'ont précédé , le tableau fidèle des maladies auxquelles l'humanité eft expofée , celui des caufes qui les produifent , de celles qui en changent la marche & les effets ; & enfin la lifte des moyens que l'expérience a confacrés pour la guérifon de ces maladies , & les regles qui doivent en diriger l'adminiftration. Si , après s'être ainfi dressé une efpece de code , il s'attache à en comparer chaque article avec les faits que lui préfente la nature ; fi , obfervateur exempt de tout préjugé , & faifant abstraction de ce qu'il a appris de fes maîtres , il apprécie & note tout ce qui eft , tout ce dont un examen réfléchi lui confte l'existence , & le rapproche de ce qu'il a lu dans ces livres ; fi , fe tenant en garde contre les preftiges de l'amour-propre , il ne fe permet de croire qu'il a bien vu , qu'après avoir vu plufieurs fois , pendant une fuite d'années , & toujours d'une maniere uniforme , on doit , avec reconnoiffance , recevoir les réfultats de fes obfervations , parce qu'ils peuvent



contribuer au progrès de l'art; on doit les distinguer de ces abrégés, de ces dictionnaires de médecine théorique & pratique, &c. qui n'offrent au lecteur qu'une nomenclature de maladies, de symptômes sans ordre, sans aucun égard à leur marche, à leurs rapports, à leurs différences, & le catalogue sec & aride des remèdes que différens auteurs ont employés, sans spécifier les cas, où étant nécessaires, ils ont réussi, & ceux où, dans la même maladie, ils auroient produit des effets funestes. De pareilles productions, qui malheureusement ne sont que trop multipliées & répandues dans le public, sont inutiles aux vrais médecins, & deviennent des sources de maux pires que la maladie dans les mains de ceux qui n'ont pas étudié l'art long & difficile de la médecine.

Il semble que m. *Quarin* a été frappé des défauts qui rendent ces compilations ou inutiles, ou dangereuses. Pressé de rendre publique la méthode qu'il a suivie avec succès tant auprès des malades de la ville, qu'auprès de ceux de l'hôpital qui lui est confié, il a rassemblé les préceptes donnés par les meilleurs maîtres, & qu'il a vus confirmés par sa propre expérience pendant vingt ans. Tel est le fonds de sa pratique & de son ouvrage exécuté en

6 MÉTHODE CURATIVE  
forme aphoristique , sans cependant en  
avoir affecté la distribution.

Dans ce premier volume , dont nous  
allons rendre compte, il traite des fièvres,  
& comprend sous ce nom, les fièvres éphé-  
mere , synoche non putride , ardente ,  
putride, maligne, éruptives, telles que les  
miliaires, les pétéchiales, la petite - vé-  
role , la rougeole , l'érysipele , la scarla-  
tine , enfin les fièvres intermittentes : ces  
différentes especes fournissent douze cha-  
pitres, dont le premier est rempli par des  
notions préliminaires sur les fièvres en gé-  
néral , sur leur cause & leur terminaison ,  
sur leurs effets, sur le diagnostic, le pro-  
gnostic, & sur les indications générales  
qu'elles présentent. L'auteur rejette, avec  
raison , ces divisions monstrueusement  
multipliées que quelques auteurs ont don-  
nées en faisant une fièvre particulière de  
chaque symptôme , en rangeant sous des  
classes distinctes des accidens qui ne se  
trouvent que trop souvent réunis, & dès-  
lors n'appartiennent plus réellement à la  
classe où ils avoient été placés : divisions  
étrangères à la nature , comme l'a remar-  
qué *Freind* , & plus propres à jeter de la  
confusion dans la pratique, qu'à l'éclairer.

Dans les détails de sa méthode curative  
pour chaque espèce particulière, sa mar-

che est uniforme. Il décrit le caractère distinctif de la fièvre d'après ses symptômes, ce qui forme le diagnostic; il spécifie les causes les plus ordinaires, & désigne les sujets qui y sont le plus exposés; suit le pronostic; les indications que la maladie présente dans ses différens temps, & les moyens d'y satisfaire, sont les objets sur lesquels il s'étend d'une manière plus particulière; & il termine son procédé curatif par l'exposé du régime que les malades doivent suivre dans leur convalescence, pour la rendre prompte & certaine, L'extrait d'un chapitre donnera mieux l'idée de la manière dont l'auteur remplit ce plan: nous choisirons le IV<sup>e</sup>, où il traite de la fièvre putride.

Quelquefois, avant que la fièvre putride se déclare, le malade éprouve pendant quelques jours de la langueur, un mal-aise marqué, perte d'appétit, douleur de tête & des lombes; l'haleine & les urines ont une mauvaise odeur: la fièvre s'allume ensuite, elle diminue & redouble sans aucun type. Dans le commencement le pouls est fréquent & petit, il devient ensuite plus fort, & même plus dur, s'il se joint de l'inflammation à la fièvre; la langue est blanche, la respiration puante, la bouche amère, il y a de fréquentes

## 8. MÉTHODE CURATIVE

nausées, des efforts pour vomir, & même des vomissemens fatigans; l'urine ne coule qu'en petite quantité, quelquefois la peau est sèche, le ventre constipé, & quelquefois le malade est inondé de sueur, & a des déjections fréquentes, mais sans en éprouver aucun soulagement.

L'abus de la viande & du poisson, surtout lorsqu'il n'est pas frais, la contagion, une constitution épidémique, la putridité qui suit les inondations & la stagnation des eaux, la suppression de transpiration, sont les causes ordinaires de cette fièvre, parce que toutes tendent à produire la putridité, qui, le plus souvent, reflue & s'amasse dans les intestins.... La mauvaise nourriture seule, peut causer une épidémie putride.... La garnison de Bréda, en proie à la famine & ne pouvant se procurer que des alimens corrompus, fut dévastée par la peste, tandis que les assiégés qui ne manquoient de rien, furent à l'abri de ses atteintes. Un air qui n'est point renouvelé, & dans lequel se trouve renfermée une multitude de personnes, est souvent la source d'une véritable peste.

Le caractère des fièvres putrides n'est pas toujours le même; il arrive assez fréquemment qu'il s'y joint de l'inflammation : la dureté du pouls, la rougeur du

visage, & le gonflement des veines en sont les signes. . . Il n'est pas rare que la matiere putride n'existe que dans les premieres voies, sur-tout au commencement de la maladie, ou lorsqu'elle est occasionnée par une trop grande réplétion de l'estomac gorgé de viandes ou de poissons à demi-pourris. Alors le pouls n'est pas si foible, les forces ne sont pas si abattues, la couleur du visage est moins enflammée, mais la bouche est amere, le malade se plaint d'une oppression à la région épigastrique, & de rots fétides. Si le principe putride reste trop long-temps dans les premieres voies, il peut passer dans la masse du sang; & quand cette résorption a lieu, le pouls est fréquent, inégal, foible; il y a oppression du côté de l'estomac, la sueur & les urines exhalent une odeur putride.

La fièvre putride, produite par la contagion, par une constitution épidémique, par les mauvaises eaux, dépend assez souvent du sang qui est le premier infecté; mais bientôt le levain putride se dépose dans les premieres voies. . . Dans le commencement le pouls est très-foible & très-fréquent, la prostration des forces est sensible, la sueur est abondante, les digestions fréquentes & séreuses, la peau se couvre de pétéchies sans aucun sou-

lagement pour le malade, la langue se charge d'une couleur plombée, le visage s'enflamme, le délire survient, &c....

Si dès le principe on n'a pas évacué les matieres putrides amassées dans les premières voies, la bile devient bientôt putride; &, rendue plus âcre par la chaleur & le mouvement fébrile, elle corrode & enflamme les parties. Dans cet état, le pouls est fréquent, petit, un peu dur, la langue est très-aride, les joues se teignent d'un rouge vif, & suivent bientôt le délire, le météorisme, le hoquet, les convulsions, les malades refusent les boissons, ou souffrent davantage après en avoir pris; il en est de même des médicamens, ils vomissent les uns & les autres, & le plus souvent périssent exténués par un dévoiement ichoreux.

Ces différens états dans lesquels se trouve un malade attaqué d'une fièvre putride, doivent nécessairement faire varier le pronostic. Quand leur foyer existe encore dans les premières voies, un émétique, placé à propos, termine tout d'un coup la maladie, d'après l'observation de *m. Tissot*. Si cet à-propos a été omis, la maladie dure quelquefois six semaines. Lorsqu'elle n'est point guérie radicalement, on l'a vue dégénérer en fièvres intermittentes, en obstructions, en jau-

nisse... M. *Quarin* donne ici les signes qui annoncent la guérison ou une autre terminaison ; & passe ensuite aux regles de pratique.

Lorsque, dès le début de la fièvre putride, il y a des signes d'inflammation, que le poulx est plein & dur, il faut tirer du sang ; mais moins cependant que dans une fièvre ardente. Ce remède ne convient point du tout quand l'inflammation n'existe pas, ou il rendroit la maladie mortelle, ou il la prolongeroit & précipiteroit le malade dans la langueur & la cachexie (1).

Les véritables indications sont de corriger & d'évacuer la matière putride : on prépare cette évacuation par des délayans, des incisifs, &c... Si les envies de vomir tourmentent le malade, on lui donne un léger vomitif, soit l'ipécacuanha, soit le tartre stibié ; on le réitere si les symptômes subsistent, & que la matière soit trop épaisse, trop gluante : l'auteur préfère le tartre stibié, & motive sa méthode. Dans la

---

(1) L'auteur a rassemblé, dans le second chapitre, les préceptes les plus vrais & les plus lumineux sur les signes qui indiquent la saignée, la nécessité de la répéter, & sur la quantité de sang que l'on doit tirer à raison de l'âge, du sexe, du tempérament, du temps de la maladie, & de la constitution régnante.

crainte que le jeune médecin ne soit trompé par le précepte trop général de donner un vomitif quand il y a envie de vomir, il rappelle l'observation de *van Swieten*, (confirmée par un grand nombre de praticiens) que ce remède jette le malade dans un très-grand danger, lorsqu'on l'administre au milieu de la maladie, & lorsque les nausées, les efforts de vomir sont excités par la présence, & où l'action de l'humeur morbifique qui, après avoir passé dans le torrent de la circulation, se dépose dans les premières voies. Il faut alors étudier avec la plus grande attention les signes qui caractérisent l'inflammation : l'auteur les indique.

Il expose également ceux qui distinguent la toux stomachale dont le malade est quelquefois tourmenté, de celle qui vient de l'inflammation de poitrine, afin qu'une fausse terreur n'empêche pas d'avoir recours à l'émétique, dont les effets sont supérieurs à ceux de tout autre remède. Des faits empruntés de *Galien*, de *Van Swieten*, de *Boerhaave*, & une saine théorie, confirment cet éloge de l'émétique. D'autres autorités, entr'autres celles de feu m. *Geoffroi*, membre de l'académie des sciences, de *Pringle* & de *Tralles*, ne laissent aucun doute sur la légitimité de la proscription qu'il prononce contre l'ém-



ploi de l'opium après l'usage de l'émétique, & dans le cours de cette maladie.

Après avoir débarrassé les premières voies, les délayans, les anti-putrides, les laxatifs sont les remèdes qu'il faut donner abondamment. Lorsque les déjections sont trop fréquentes, il faut s'abstenir des sels neutres, parce que, s'il est nécessaire d'une part de ne pas empêcher la sortie de l'humour morbifique, de l'autre il ne l'est pas moins d'empêcher la ruine totale des forces de la nature : les lavemens sont d'un grand secours contre la constipation & la tension du ventre.

M. *Quarin* ajoute à la désignation de la qualité des boissons qu'il recommande, le nom & la préparation de celles qui méritent la préférence dans deux cas assez ordinaires, lorsque l'affection putride est accompagnée d'inflammation ou de jaunisse.

Ces remèdes généraux souvent ne suffisent pas, & l'on voit prescrit dans plusieurs auteurs, l'usage du kinkina, des acides minéraux, des vésicatoires, du camphre & des autres anti-spasmodiques. M. *Quarin*, toujours guidé par les plus grands maîtres, examine sévèrement la nature de chacun de ces remèdes, leurs effets sur les différentes constitutions & dans les différens temps de la maladie, la

#### 14 MÉTHODE CURATIVE

maniere dont ils doivent être préparés, enfin quels autres remèdes doivent leur être associés, soit à titre d'adjudans, soit à titre de correctifs. Cet examen contient toujours des observations & des préceptes de la plus grande importance.

La fièvre putride n'est jamais plus rapide dans sa marche, plus effrayante par ses symptômes, & plus dangereuse, que quand elle est allumée par un principe putride qui pénètre tout-à-coup dans la masse des humeurs, comme cela arrive par la contagion, & les exhalaisons des fluides & des corps en putréfaction. Les instans sont précieux, heureusement les signes ne sont pas équivoques : cette fièvre débute par une prostration subite & extrême des forces, l'affoupissement ; le pouls est fréquent, petit, bientôt inégal, onduleux, intermittent ; les yeux se troublent ; le malade est agité de tremblemens, de convulsions, &c.... Faut-il saigner dans cette circonstance ? faut-il donner l'émétique ? faut-il avoir recours aux purgatifs ? Quel doit être le traitement ? Toutes ces questions que le médecin ne manque pas de se faire, sont résolues en peu de mots, & conformément à l'expérience journalière (1).

---

(1) En comparant ce chapitre avec le cinquième,

Mais comme le médecin doit toujours avoir la nature pour guide, l'auteur expose les différentes voies qu'elle tente & qu'elle emploie souvent avec succès pour se débarrasser : telles sont les hémorrhagies, les sueurs, la diarrhée, les urines, les parotides. *Hippocrate* est de tous les auteurs celui qui a le mieux observé ces mouvemens de la nature, & qui a fixé d'une manière plus certaine, l'espoir que l'on doit en concevoir, & m. *Quarin* paroît avoir emprunté de ce pere de la médecine les préceptes qu'il donne à ce sujet. Il indique aussi les moyens auxquels on doit avoir recours lorsqu'il y a lieu de craindre que ces évacuations ne soient incomplètes ou excessives, & dès-lors préjudiciables : mais il insiste particulièrement sur la diarrhée, qui est en effet l'accident le plus commun & le plus funeste.

Quoique le foyer de la maladie soit entièrement détruit par les efforts salutaires de la nature, ou par les effets du traitement, il reste souvent des symptômes qui

---

qui traite de la fièvre maligne, on verra que l'auteur n'a pas confondu ces deux fièvres, comme font la plupart de ceux qui s'ingèrent à traiter les malades, sans avoir acquis les connoissances & le discernement qui garantissent de l'erreur.

demandent des soins particuliers; les plus ordinaires sont une sueur qui affoiblit les convalescens, une enflure œdémateuse des pieds, des obstructions dans le ventre, le défaut d'appétit. On ne peut qu'applaudir aux moyens que prescrit m. *Quarin* pour achever de rétablir l'économie animale, à la diète & au régime qu'il recommande: il étend ses préceptes jusques sur ceux qui assistent les malades & les servent.

C'est avec regret que nous avons abrégé les détails que contient ce chapitre. Nous regrettons également de ne pouvoir transcrire les autres chapitres où l'on reconnoît par-tout le praticien attentif & zélé, à qui rien n'échappe, & qui combine avec sagacité les effets de la maladie & ceux des remèdes. En un mot m. *Quarin* paroît n'avoir écrit qu'au lit des malades, & en travaillant de fait à leur guérison. Cette méthode est assurément la plus sûre & la plus utile; disons mieux, c'est la seule qui puisse véritablement instruire. Le style de l'auteur est clair, quoique très-concis, & les médecins de tous les pays lui sauront gré de leur avoir communiqué non-seulement sa méthode de traiter les fièvres, mais encore les motifs qui dirigent le choix des médicamens, & l'ordre, que l'expérience lui a fait connoître le plus efficace dans leur administration; ils y verront  
avec

avec plaisir les réflexions qu'il a faites sur certaines pratiques, sur certains remèdes adoptés sans un fondement assez solide.

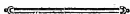
Par exemple, dans le chapitre III<sup>e</sup>, sur la fièvre ardente, il met dans le plus grand jour le danger qu'il y a d'employer l'opium que quelques auteurs conseillent pour calmer la violence de la fièvre, & remédier à l'insomnie opiniâtre qui fatigue les malades. Dans le même chapitre, en recommandant l'usage du kinkina, il recherche quelle est la meilleure forme sous laquelle on peut l'administrer. Il examine successivement l'extrait ou la teinture, la décoction, le sel essentiel; il fixe les avantages des uns & des autres; &, déterminé par des expériences faites avec soin, il rejette l'infusion à froid imaginée par m. *Baumé*, apothicaire de Paris & membre de l'académie des sciences, pour éviter aux malades le désagrément de boire une liqueur trouble, telle qu'est la décoction ordinaire. Cette méthode ne vaut rien, dit-il; l'eau froide ne se charge pas assez des principes vraiment médicamenteux du kinkina, puisque la portion de cette écorce qui, dans trois infusions successives avoit fourni une teinture, étant fournie à la décoction dans une nouvelle & pareille quantité d'eau, a donné une

liqueur trouble d'une saveur légèrement astringente & très-amère ; mais bien supérieure même à la première infusion. La différence des effets que produit l'une & l'autre préparation, vient à l'appui des expériences faites par m. *Quarin*, & m. *Well*, célèbre apothicaire de Vienne. Dans le chapitre IX<sup>e</sup>, il critique avec raison la composition du syrop diacode, insérée dans la pharmacopée de Vienne, & fait voir que l'on doit moins compter sur sa vertu calmante narcotique, que sur sa vertu adoucissante. Dans le chapitre VI<sup>e</sup>, il fait voir le danger égal de tenir dans une trop grande chaleur & d'exposer à un air froid les malades atteints de la miliaire, &c. . . .

Si cet ouvrage, où l'on peut dire que les répétitions même que l'on y remarque sont indispensables parce qu'elles sont autant de traits de lumière placés à propos, contient peu de vues neuves, la pratique de l'auteur étant celle de tous les praticiens les plus estimés, celle qui convient véritablement aux maladies qui y sont traitées, il a au moins l'avantage de renfermer dans un cadre très-étroit les faits les plus constatés, les descriptions les plus exactes & les préceptes les plus certains. Mais les médecins seuls sont en état d'en profiter ; ce n'est que pour eux que

m. *Quarin* a écrit, & ce n'est que pour eux en effet que l'on doit écrire sur la médecine, & sur-tout sur la médecine pratique.

L'auteur a mis à la fin de ce volume des formules qui toutes nous ont paru bien appropriées aux indications des maladies ou symptômes pour lesquels elles sont rédigées. Ce premier volume a été suivi d'un second dans lequel il expose sa méthode de traiter les inflammations : nous en rendrons compte incessamment.



LES *essais sur la ciguë*, qui précèdent cette méthode curative des fièvres, sont divisés en deux chapitres : le premier contient la description de la plante ; le second, son usage & les différens cas dans lesquels m. *Quarin* l'a employée avec succès.

Le premier chapitre est destiné à bien faire connoître la ciguë dont m. *Storck* & m. *Quarin* se sont servis, & à empêcher qu'on ne la confonde avec d'autres qui, au premier coup d'œil, lui ressemblent, mais dont on ne doit pas attendre les mêmes effets. Cette plante que *Beaulieu* désigne sous le nom de *grande ciguë*, *Tournefort*, sous celui de *ciguë*, & *Linnée* sous celui de *conium, caule maculato* se-

*mine*, *subglobofo*, *quinquestriato utrinque crenato*, Syft. nat. tom. 2, pag. 956, croît indifféremment dans les lieux secs & arides. Quoique la même, quant à fa forme, elle n'a cependant pas les mêmes vertus. Semblable aux autres umbellifères, elle a plus de faveur dans les lieux secs, le fol trop humide la donne plus succulente à la vérité, mais la rend souvent corrofive. La différence du terrain où elle a été élevée est la vraie raison de la différence des effets qu'elle produit. A la description de la plante l'auteur a joint l'analyse qu'en a faite m. *Well*, apothicaire de Vienne, qui en a retiré une très-grande quantité d'alkali volatil, d'où il conclut que cette plante ne contient point d'acide, & est toute entiere animale.

Dans le second chapitre l'auteur expose les cas dans lesquels il a employé ce remede, soit en extrait à la méthode de *Storck*, soit appliqué intérieurement.

Le premier cas nous présente un homme de 32 ans, qui avoit les parotides & les glandes du col dures comme la pierre, & si gonflées qu'elles le rendoient sourd, & que la respiration & la déglutition étoient très-difficiles; dès le sixieme jour de l'usage tant interne qu'externe de la ciguë, il entendoit, avaloit & respiroit mieux, & en quinze semaines il fut parfaitement guéri.



La femme, qui fournit le second exemple, a été guérie en 14 semaines; elle étoit âgée de 28 ans, & avoit les parotides & les glandes sous-maxillaires très-grosses.

Le troisieme cas est celui d'une femme âgée de 44 ans, qui, depuis plusieurs mois, portoit des squirres dans l'un & l'autre sein, sans y rien faire. Forcée enfin par les douleurs aiguës, elle vint trouver m. *Quarin*, & dans l'espace de sept semaines, les squirres disparurent tout-à-fait. Quatre mois après il lui survint des parotides si considérables, qu'elle ne respiroit plus qu'avec peine; elle répugnoit encore à tous remedes; mais les douleurs devinrent très-aiguës: menacée de suffocation, elle consentit à avoir de nouveau recours à la ciguë. M. *Quarin* lui fit prendre, toutes les heures, une cuillerée de la mixture suivante: Extrait de ciguë, un gros & demi; étendez dans deux onces & demie d'eau de fontaine; ajoutez oxymel scillitique une demi-once, & syrop diacode une once (1). Il fit appliquer des fomentations de ciguë sur les parties souffrantes; le troisieme jour tout

---

(1) Le syrop diacode de la pharmacopée de Vienne est très-peu narcotique; une once équivaut tout au plus à une demi-once de celui de la pharmacopée de Paris.

commençoit à aller mieux ; & il ne donna plus que toutes les trois heures une cuillerée de la mixture. Le neuvième jour la malade fut guérie.

4<sup>e</sup> *observation.* Un homme de 50 ans portoit un cancer affreux qui lui rongeoit le côté gauche du visage & l'œil ; déjà même le mal gagnoit le côté droit : il étoit épuisé , & déliroit. Dans un cas aussi désespéré , m. *Quarin* lui fit prendre tous les jours deux gros de kinkina , & de la ciguë intérieurement ; il en appliqua aussi à l'extérieur. Sa boisson étoit composée de deux parties d'eau sur une partie de lait. En peu de temps tous les accidens se calmerent , il ne prit plus que de la ciguë. Après deux mois la chair étoit devenue très-belle ; il ne ressentoit plus de douleurs , & le pus étoit de bonne qualité , les forces revenoient , & tout promettoit une heureuse guérison , lorsque cet infortuné succomba à l'épidémie dysentérique qui régnoit alors.

5<sup>e</sup>. Une femme de 31 ans , dont depuis sept mois le nez étoit rongé par un cancer , a été parfaitement guérie par l'usage de la ciguë pendant seize semaines. En quatorze jours cette plante a nettoyé un ulcère cancéreux sur un jeune homme : il étoit déjà d'une couleur plus belle , & ne répandoit plus de mauvaise odeur.

Ce remede produit auffi des effets merveilleux dans le spina-ventofa, dans la phthifie fcrophuleufe ; mais , pour ces derniers malades , il faut l'adminiftrer à moindre dofe , & ne donner par jour que quatre pilules. Chaque pilule eft compofée de trois grains d'extrait. Quand l'effet n'eft pas affez marqué , l'auteur donne toutes les trois heures deux onces d'un mélange fait avec une forte décoction de véronique , de verge d'or , de chaque une poignée , de ciguë deux gros , que l'on fait bouillir pendant huit heures dans de l'eau , jufqu'à la réduction d'une livre & demie , à laquelle on ajoute une once & demie de fyrop diacode.

6°. Un homme de 40 ans , ayant beaucoup d'ulceres & de tumeurs fcrophuleufes en fuppuration , fut attaqué de la phthifie , dans l'efpace de trois mois la ciguë prife intérieurement & appliquée en fomentation , jointe à une infufion de véronique édulcorée avec le miel , confolida les petits ulceres , détruifit la fétidité des autres , & les rendit plus beaux. La refpiration fut plus facile , les crachats qui étoient purulens devinrent blancs , les forces croiffoient de jour en jour ; il y avoit tout lieu d'efpérer une guérifon parfaite , lorfque le malade impatient fortit de l'hôpi-

tal, se livra à son appétit, & périt de la dysenterie épidémique.

7<sup>e</sup>. Un soldat adonné à la boisson, souffroit depuis long-temps des douleurs vagues de goutte. Réduit à une extrême maigreur, il fut pris d'une toux sèche; les crachats devinrent dans la suite purulens. Il souffroit une douleur assez grande dans toute la poitrine, le pouls étoit foible, un peu plus fréquent que dans l'état naturel, les sueurs nocturnes épuisoient le malade. Ce fut dans cet état qu'il fut amené à l'hôpital; & il n'a dû sa guérison qu'au seul extrait de ciguë; sa boisson étoit du lait coupé avec les deux tiers d'eau. Au soulagement de la poitrine succéderent des douleurs aux jambes, mais elles furent bientôt dissipées par la ciguë.

L'infusion de véronique & de ciguë est un moyen de calmer la toux sèche, dont on ne peut assigner une cause manifeste, & toutes les fois qu'on peut soupçonner quelqu'engorgement squirreux au poumon. Cette assertion est prouvée par l'observation 8<sup>e</sup>.

L'extrait seul de la ciguë guérit très-souvent la goutte récente; il a guéri même les gouttes anciennes qui avoient résisté à tous les remèdes. Il produit des effets plus prompts dans cette maladie,

donné sous forme de mixture , délayé dans de l'eau , que donné en pilules.

Les fomentations , faites avec cette plante , calment les douleurs aiguës des enflures arthritiques. L'immersion de la partie affectée , dans une décoction de ciguë , procure le même soulagement. Si on lave avec sa décoction la tête des enfans qui ont les gales ordinaires à cet âge , la teigne , ils sont promptement délivrés de ces maux ; mais il faut les purger de temps en temps. L'histoire d'un jeune homme de vingt ans , en fournit la preuve dans l'observation 9<sup>e</sup>.

10<sup>e</sup>. Deux soldats avoient , l'un toute la partie droite de la poitrine & le bras du même côté , & l'autre les deux pieds couverts d'une dartre si affreuse , qu'elle ressembloit beaucoup à la lepre. Le dernier fut guéri en quatorze jours , & le premier en quatre semaines , par la seule lotion avec la ciguë : ils furent seulement purgés tous les huit jours avec la scammonée.

11<sup>e</sup>. La ciguë , prise intérieurement , a guéri un tailleur âgé de 24 ans , qui , ayant fait disparaître une gale en la frottant avec l'onguent préparé contre cette maladie , fut attaqué d'une oppression de poitrine & grande difficulté de respirer , de sueurs nocturnes fatigantes , & avoit rendu des crachats purulens fétides.

## 26 MÉTHODE CURATIVE

12<sup>e</sup>. J'ai, dit m. *Quarin*, plusieurs fois éprouvé l'efficacité de la ciguë dans des ulcères rongeurs qui avoient résisté à tous les remèdes. Je l'ai donnée alors en extrait, en fomentation, & quelquefois j'ai trempé, dans la décoction, de la charpie dont je couvrois les ulcères.

Elle est également utile dans les vieux ulcères vénériens qui n'ont pas cédé au sublimé corrosif, dans les fleurs blanches malignes, dans les gonorrhées invétérées, dans la gale vénérienne, dans les ulcères scorbutiques. Il ne faut pas croire cependant, ajoute notre auteur, que je regarde la ciguë comme un remède universel dans les ulcères : j'ai vu quelques malades qui ne peuvent supporter son usage, d'autres à qui il n'a été d'aucune utilité. Tout ce que je prétends, c'est que je ne connois pas de remède plus général & plus certain, & qu'il a très-souvent produit des effets très-salutaires dans ces maladies, lorsque les remèdes les plus appropriés avoient échoués.

L'observation 13<sup>e</sup> présente l'exemple d'une femme de 42 ans, qui, depuis plus de six ans qu'elle étoit accouchée pour la dernière fois, avoit un écoulement utérin d'une matière âcre qui en rongeoit les parties voisines, & répandoit une odeur fétide. Elle avoit pris, mais inutilement,

beaucoup de remedes. En se lavant ces parties avec une décoction de ciguë , & une infusion d'aigremoine , & prenant de l'extrait en pilules , elle a été parfaitement guérie. en dix-neuf semaines : pendant ce traitement , elle a été purgée quatre fois avec du féné.

14<sup>e</sup>. Un homme de 45 ans a été guéri d'une fistule à l'anus qui le faisoit horriblement souffrir, rendoit une matiere ichoreuse , l'avoit prodigieusement maigri, & lui avoit donné la fièvre. Après avoir calmé la fièvre par l'usage du kina , on essaya de donner des lavemens avec la décoction de ciguë , mais ils ne purent rester. On administra les pilules qui , en deux mois, consommèrent la guérison. Le malade étoit resté stupide & mélancolique ; mais m. *Quarin* annonce qu'au moment où il écrivoit cette observation, le malade qu'il avoit fait rester à l'hôpital, sans lui donner aucun remede , se rétablissoit de jour en jour.

15<sup>e</sup>. Des lavemens avec du lait & du syrop diacode , les parégoriques , ne procuroient aucun soulagement à un homme de 50 ans , qui étoit souvent tourmenté d'hémorrhoides vagues , & qui fluoient rarement. Il étoit déchiré par les douleurs les plus aiguës dans les gros intestins , éprouvoit un tenesme insupportable , ne

rendoit que des matieres liquides , & avoit des accès de strangurie. Un gros d'extrait de ciguë , étendu dans de l'eau & pris dans l'espace de douze heures , calma les douleurs , rétablit le cours des urines. Le seul tenesme subsistoit après chaque déjection ; mais la continuation de la mixture , & des lavemens avec une décoction de ciguë & du lait , ont tout dissipé en six jours de temps.

M. *Quarin* a employé la ciguë dans les cataractes , & il a reconnu que si elle ne guérit pas , elle en empêche au moins les progrès. Il a reconnu aussi que mal-à-propos on lui avoit attribué une vertu anti-aphrodisiaque : il l'a employé à grande dose sur un homme de 30 ans qui , célibataire par état , étoit tourmenté jusqu'au délire d'idées & du desir de se marier , & il n'a observé en lui aucun changement.

16<sup>e</sup>. Un jeune homme de 17 ans , qui depuis long-temps n'avoit plus d'appétit , qui souffroit de grandes anxiétés pour peu qu'il prît de nourriture , vomissoit fréquemment , & portoit dans la région épigastrique une tumeur dure & assez étendue , a trouvé sa guérison dans l'usage de la ciguë , continué pendant deux mois.

Deux malades attaqués de la jaunisse , & ayant une tumeur dure dans l'hypochondre droit , ont eu le même bonheur.



L'observation 17<sup>e</sup> offre une guérison non moins surprenante; aussi l'auteur avertit qu'il s'est servi de ce remède avec beaucoup d'avantage dans la colique de Poitou.

Si nous faisons la récapitulation des maladies annoncées dans ces observations, ou comme parfaitement guéries, ou comme singulièrement diminuées par l'usage, soit interne, soit externe de la ciguë, nous ne pouvons nous empêcher de regarder cette plante, reléguée pendant long-temps dans la classe des poisons, comme le plus beau présent que la Providence nous ait fait. En effet, il en est peu qui opère autant de merveilles, & dans des maladies où les médecins auroient la douleur de voir souvent tous les remèdes inutiles.

A peine la dissertation de m. *Storck* fut-elle rendue publique, qu'on s'empressa d'employer la ciguë préparée suivant sa méthode, & conformément aux préceptes qu'il avoit donnés. Le journal de médecine fut bientôt rempli d'observations dont la plupart confirmoient celles du célèbre médecin de Vienne. Si l'on consulte les volumes 13, 14, 15, 16, 17, 18, 20, 22, 23, 24, 27, 28, 29 & 30, on trouvera des faits qui attestent l'efficacité de l'extrait, des fomentations, cataplasmes & emplâtres de ciguë dans les tumeurs squirreuses, carcinomateuses à l'extérieur, &

dans la capacité de l'abdomen. Il y a peu d'exemples de cancers, & sur-tout de cancers ulcérés vraiment guéris ; mais la plupart des médecins qui ont le plus constamment employé ce remède, & ont suivi ses effets avec une attention plus rigoureuse, se sont réunis à le regarder comme un excellent fondant de la lymphe, & sur-tout dans cette espece d'épaississement que produit le vice scrophuleux, soit dans les glandes du col & des autres parties extérieures, soit dans les viscères, comme le foie, le mésentère, le poumon. Le silence que l'on garde depuis quelques années sur ses effets, sembleroit annoncer qu'on en a absolument abandonné l'usage ; cependant nous connoissons des praticiens sages qui l'emploient fréquemment. A la vérité ils n'ont pas eu la satisfaction de voir des guérisons aussi parfaites que celles dont m. *Quarin* nous a fait part ; mais ils ont remarqué que la ciguë administrée sous différentes formes, & unie à l'usage du lait pour toute nourriture, retardoit les progrès des cancers, qu'elle dissipoit des tumeurs scrophuleuses, donnoit une meilleure qualité à la suppuration des ulcères rongeurs, & facilitoit leur guérison. Appliquée extérieurement elle a quelquefois calmé de vives douleurs de goutte : ces propriétés sont presque les seules qu'on

lui reconnoît aujourd'hui, & à raison desquelles nous la voyons employée.

Les expériences & les observations de m. *Quarin* sont bien propres à réveiller l'attention des médecins, & leur zele pour le soulagement des malades. Plus hardi que son maître m. *Storck*, il en a étendu l'usage à presque toutes les maladies qu'il a trouvées rebelles aux autres remèdes, & il aura la gloire d'avoir rendu le plus grand service à l'humanité, si, à son exemple & en suivant sa méthode que nous nous sommes fait un devoir de copier dans chaque observation, les autres médecins peuvent, avec la ciguë seule, guérir non-seulement les glandes du col, du sein, les parotides, les sous-maxillaires, les ulcères scrophuleux, mais les cancers ouverts, les spina-ventosa, les toux & phthysies scrophuleuses, les toux causées par la métastase de la goutte, de l'humeur psorique, la goutte nouvelle & invétérée, la teigne, la gale, les ulcères vénériens anciens, les fleurs blanches & gonorrhées anciennes, les ulcères scorbutiques, les fistules, les hémorrhoides ulcérées, la cardialgie, les vomissemens opiniâtres.



## R É P O N S E

EN FORME DE LETTRE,

*Au mémoire à consulter de m. DES-  
CRANGES, inséré dans le journal  
de médecine du mois d'avril 1780.*

M O N S I E U R ,

Il est question, dans votre mémoire, d'une de ces maladies dont le diagnostic, le prognostic & la curation sont également difficiles. Elle exerce, depuis le mois de juillet 1779, la patience de la malade, & sans doute votre constance à vous-même, puisque malgré vos soins, vos lumières, & celles des médecins & chirurgiens habiles dont vous avez pris les avis, le mal est encore assez peu diminué d'intensité pour vous faire craindre un *spina-ventosa*. Vous croyez en outre y reconnoître la marche & les progrès de cette terrible maladie survenue, il y a peu d'années, à une autre de vos malades.

Les accidens sont opiniâtres. Le genouil affecté est roide, les douleurs internes y sont déchirantes, selon l'expression de la malade; elles augmentent par la chaleur du lit, le mouvement les rend  
insupportables,

insupportables, elles sont accompagnées d'un sentiment d'ardeur & d'élanemens, qui tantôt semblent descendre vers la jambe, tantôt se propager le long de la cuisse en remontant jusqu'au-delà de la partie moyenne du *fémur*. Ces douleurs ne sont cependant pas continuelles; les régumens sont assez dans l'état naturel, sans empâtement ni engorgement inflammatoire; mais les extrémités du *fémur* & du *tibia* paroissent élargies, évasées; le gonflement est sur-tout sensible à la face interne du genouil, & ce côté est douloureux au tact.

La malade est âgée de vingt-six ans, bien constituée, d'un tempérament sanguin; vous ne reconnoissez aucun vice antécédent des humeurs, ni scorbutique, ni scrophuleux, ni enfin d'aucune autre nature, & c'est après un simple retard du flux périodique, que les désordres ont pris leur origine. A ce début les genouils ont été affectés d'inflammation accompagnée de tous ses caractères, douleur, rougeur, chaleur âcre; dès-lors la chaleur du lit, les mouvemens, les applications échauffantes augmentoient les accidens. Je crois reconnoître à tous ces signes combinés un rhumatisme inflammatoire, dont quelque dérangement dans la transpiration & dans la lymphe doit être la

cause éloignée, mais que l'état plétorique de la malade étoit bien propre à produire.

Depuis ce temps, l'irritation continue & la chaleur ont dû dissiper la partie la plus fluide de la sinovie & du suc médullaire osseux, & en conséquence ces liqueurs se sont épaissies & ont pris une dégénérescence acrimonieuse: c'est à cette cause qu'il faut attribuer la tension des solides, la sécheresse de l'intérieur de l'articulation, les craquemens que la malade y éprouve. Mais quelle est cette acrimonie? M. *Duvernay*, par des expériences répétées, a bien montré la facilité avec laquelle les sucs osseux médullaires s'altèrent: cependant nous ignorons la nature de l'altération & le degré du mal. Ces sucs n'ont-ils encore que de l'épaississement, & les solides de la rigidité? ou bien y a-t-il déjà une dissolution sanieuse & putride? Ce point est aussi difficile à éclaircir que cette pourriture seroit elle-même difficile à traiter avec succès, si malheureusement elle existoit déjà. Les changemens, peu considérables encore dans les parties externes, & la rémission des douleurs, me donnent l'espérance que, quelque voisin que soit le mal de ce degré, cependant il n'existe pas encore absolument.

D'après un diagnostic aussi difficile &

aussi incertain, mon avis est de mettre en usage les remèdes internes & externes qui conviendroient à cet état dégénéré, & ne pourroient nuire, si heureusement il n'existe pas encore; mais toutefois après avoir employé & éprouvé les secours convenables à un rhumatisme opiniâtre, chronique, de la nature de celui-ci, en supposant qu'il en conserve encore le caractère.

Les indications actuelles, différentes à quelques égards de celles de l'état primitif de la partie malade, me paroissent exiger qu'on insiste sur les applications aqueuses, émollientes, soit en forme de cataplasmes, soit sous celle de vapeurs. Les douleurs avec chaleur & élancement, ainsi que la sécheresse & la tension, me rendent suspectes toutes les applications irritantes, stimulantes & échauffantes, même les frictions avec la pommade mercurielle. En effet, on a déjà retiré peu de fruit des fondans échauffans externes; je voudrois même tenter si l'abstinence de toute application, pendant quelque temps, ne seroit pas avantageuse.

Je ferois consister les remèdes internes très-essentiels, dans l'usage habituel, pendant quinze jours, d'une simple émulsion nitrée, & du petit-lait, alternativement. La malade prendroit chaque jour quelques verres d'un apozème avec la racine

de bardane, les plantes nitreuses, incisives & légèrement amères, telles que la pariétaire, la buglose, la bourrache & la chicorée, édulcoré avec le syrop violet. Avant le premier verre, le matin elle prendroit quinze grains seulement de poudre tempérante du codex de Paris; & si l'on remarquoit trop de chaleur ou de l'irritation dans le poulx, les bains tièdes iroient à merveille au-devant de cet accident, & de ceux même de l'articulation affectée.

Ces premiers remedes dirigés contre la chaleur & la sécheresse, l'épaississement & l'acrimonie, doivent être accompagnés de purgatifs minoratifs, où je ferois entrer principalement les follicules de séné, le sel de *Glauber*, la manne & le syrop de noirprun, & je les réitérerois tous les quatre ou cinq jours, pour tâcher de procurer l'issue & la révulsion de l'humeur morbifique.

Si, après un temps suffisant de cette pratique, les accidens ne paroissent nullement diminuer, & s'il restoit toujours une crainte fondée de voir succéder l'altération putride, sanieuse des parties internes; j'en viendrois aux remedes ci-après. Je ferois envelopper continuellement les parties affectées d'une décoction d'écorce du Pérou, dont on imbiberait des linges,



& qu'on auroit soin d'humecter de temps en temps avec cette même décoction tiède, & je ferois également user intérieure-ment de cette écorce, soit en substance, soit en décoction, seule ou coupée avec l'émulsion ci-dessus; de façon toutefois que la malade prît chaque jour trois ou quatre gros de kinkina, dont elle continueroit l'usage assez long-temps. M. de Haen en a éprouvé les meilleurs effets en semblable cas; & voici comme il s'en exprime : *Spina-ventosa hisce in regionibus frequentissimus morbus, sæpè reperitur communi methodo decocti liquorum, anti-scorbuticorum, purgantis mercurio aculeati, aliquoties repetiti planè immergera. Cortex Peruvianus pueris 8, 10 annorum ad 2, 3, 4 dracmas die datus, nonnunquam etiam, in pertinacioribus, fomentum simile parti affectæ adpositum mox bonum pus generarunt, curaruntque plures.* Ratio med. tom. 1, pag. 374. A la suite de cet article il cite encore d'autres guérisons presque entières de *spina-ventosa*, & d'une très-mauvaise suppuration de toute la cuisse, par l'usage long-temps continué de l'écorce du Pérou & du lait.

Vous-même, monsieur, êtes trop versé dans votre art pour n'en avoir pas obtenu de bons effets en des cas à-peu-près

semblables. Pour moi, j'ai vu une femme, d'un certain âge, marchant & rétablie à-peu-près comme à son ordinaire, d'une hernie inguinale qui avoit tourné en pourriture, & s'étoit ouverte d'elle-même. Il en sortit, avec les matieres purulentes, un ver & de petites herbes que la malade avoit mangées précédemment; j'ai vu, dis-je, cette femme rétablie par le bienfait de la nature curatrice sans doute, mais toutefois après l'usage que j'avois ordonné de cette écorce en décoction, intérieurement, & aussi en injections & lotions, en y ajoutant, pour le dernier cas, le miel rosat & l'eau-de-vie camphrée, sans parler des autres accessoires au pansement & au traitement. Si donc cette écorce, dont les propriétés sont très-étendues, a opéré ou contribué à tous ces heureux effets, pourquoi n'auroit-on pas lieu d'en attendre de semblables dans le cas de votre malade? Si pourtant il en arrivoit autrement, je prendrois le parti d'établir une suppuration assez profonde dans le lieu même affecté, pour tâcher d'obtenir une issue des humeurs viciées.

Quant au régime auquel je passe, il doit exclure toute liqueur vineuse, & tous alimens échauffans & de difficile digestion. Je mets, avec *m. de Haen*, à la tête de ceux à prescrire, le lait, & même pour

seule nourriture ; au moins la diette purement végétale.

J'ai l'honneur d'être , &c.

16 mai 1780.



*EXTRAIT de la réponse au même mémoire à consulter de m. DESGRANGES ; par m. ESNUÉ DELAVALLÉE, D. M. à Craon en Anjou.*

M. Esnue, après avoir dit que m. Desgranges , par la multiplicité de ses mémoires , & des observations qu'il rend publiques , donne des preuves trop touchantes de son zèle , de son honnêteté & de sa bienfaisance , pour ne pas s'empresse de concourir avec lui à jeter quelque jour sur une maladie obscure , épineuse , & qui n'a déjà fait que trop de progrès , suit pour le fonds à-peu-près les mêmes idées que celles qui ont déterminé l'opinion de m. de Langavan , auteur de la réponse précédente. Nous espérons qu'il nous pardonnera de n'avoir présenté ici que son plan curatif. C'est lui qui va parler jusqu'à la fin.

Les vues d'abord me paroissent encore devoir être de tenter la résolution de cet

engorgement inflammatoire, d'y éteindre le feu, de calmer les douleurs.

Les moyens suivans font estimés les plus propres à les remplir, selon les circonstances que je vais indiquer.

S'il y a chaleur, tension, douleur, &c. au moindre mouvement de l'articulation affectée, si les forces vitales le permettent, si le pouls n'est pas déprimé, je propose une ou deux saignées de bras dans le même jour, à deux heures de distance, & le lendemain matin, l'application de dix sangsues autour du genouil affligé.

Les fumigations de plantes émollientes répétées trois à quatre fois par jour.

Les embrocations avec la décoction des mêmes plantes & de fleurs de sureau, & y tenir constamment appliquée une piece de flanelle qui en fera chaudement imprégnée.

L'usage encore réitéré des bains, du petit-lait coupé avec l'infusion de fleurs de sureau.

Le régime humectant, quelques anodyns, quelques calmans le soir, si le sommeil étoit écarté par les douleurs.

Enfin le repos.

Si, d'après ces moyens continués, on étoit assez heureux pour obtenir quelque détente, quelque calme dans les douleurs, on passeroit à de doux résolutifs, topi-

ques, rendus, degré par degré, plus efficaces ; & aux incisifs internes, comme la tisane d'esquine, mêlée avec le petit-lait, puis administrés purs, & on feroit faire, peu à peu, à la malade, quelques mouvemens, quelques *démarches*.

Enfin, on l'envoyeroit à des bains d'eaux thermales, on y employeroit les douches, & on feroit l'application des boues chaudes, pour parer aux progrès de l'induration, & éviter l'enchylose.

Si la malade en étoit quitte pour avoir seulement les os des extrémités du fémur & du tibia plus gros, & qu'elle pût recouvrer le mouvement dans l'articulation, & marcher librement, je me saurois le meilleur gré d'y avoir contribué.

Si m. *Desgranges* pense que les mercuriaux soient indiqués aux fins de détruire une altération de la lymphe, quelle qu'elle soit, ou d'inciser, d'affiner les suc osseux, & de fondre l'exostose, l'eau de *van Swieten*, administrée avec précaution, me paroîtroit préférable aux frictions sur la partie, qui ne manqueroient sûrement pas d'y porter du désordre, eu égard à la sensibilité des articles phlogosés.

Si m. *Desgranges* a découvert que la répercussion de quelques humeurs étrangères a été la cause du dépôt, après tous les moyens d'essentielle préparation notés

42 SAIGNÉES DANS LA PLEURÉSIE.  
ci-dessus, il faut en venir aux cauterés sur  
l'une & l'autre jambe.

Enfin, si malgré tous ces secours administrés relativement aux circonstances, & mis consécutivement dans leur place, M<sup>lle</sup> Berth.... étoit assez malheureuse, non-seulement pour n'en obtenir aucun soulagement, mais encore que le mal fit son progrès avec des signes apparens de suppuration dans l'article, accompagnée de fièvre hectique, l'amputation ne devroit pas être différée.

---

## R É F L E X I O N S

*Sur l'emploi de la saignée dans les  
différens temps de la pleurésie ; par  
m. BAUMES, docteur en médecine,  
établi à Saint-Gilles en Languedoc.*

CÆLIUS dit que *Thémison* saignoit dans tous les temps des maladies; avoit-il tort? on le croit. Le plus grand nombre des théoriciens & des praticiens, depuis ce chef de la secte méthodique jusqu'à nous, se sont assez accordés sur ce point : mais ont-ils raison eux-mêmes?

Le 27 juillet 1778, je visitai à 9 heures du soir m. *Mairargues*, âgé d'environ 40 ans. Il avoit le pouls assez fort, développé,

souple; je lui trouvai une chaleur âcre : il se plaignoit d'une douleur pongitive stable sous la mamelle gauche, laquelle étoit augmentée par les secouffes d'une toux sèche incommode, de même que lorsqu'il vouloit se coucher sur le côté malade, ou retenir sa respiration qui étoit un peu difficile, & légèrement douloureuse. Sa bouche n'étoit point mauvaise, quoiqu'un peu pâteuse, & la langue blanchâtre; les hypochondres n'étoient point tendus; il ressentoit une douleur obtuse & vague dans les membres. Sa maladie avoit commencé (disoit-il) depuis trois jours, par un frisson suivi d'une chaleur considérable, après avoir bu, tout suant, du vin bien frais, & beaucoup de limonade fraîche pendant le chaud de la fièvre.

Quoique le pouls ne fût pas celui que les auteurs s'accordent à donner à la pleurésie, c'est-à-dire, qu'il n'eût pas cette plénitude, cette tension & cette dureté (1) qui

---

(1) *Galien* a dit que dans la pleurésie le pouls étoit dur; & depuis *Galien*, tous nos auteurs ont assuré la même chose: & il faut pour cela qu'ils aient renoncé à des observations qu'ils étoient, pour ainsi dire, à portée de faire chaque jour. Il y a des pleurésies où, dès le commencement, le pouls est mou, petit, foible loin d'être dur; telles sont les pleurésies malignes. Dans les pleurésies inflammatoires le pouls est quelquefois dur, quel-

#### 44 SAIGNÉES DANS LA PLEURÉSIE.

en fait le caractère presqu'infaillible ; quoiqu'il n'eût pas aussi le rythme de la péri-pneumonie, je veux dire qu'il ne fût pas mou, vite, ondulent (1), la totalité des autres symptômes n'en indiquoit pas moins une inflammation de poitrine : étoit-ce une pleurésie, étoit-ce une péri-pneumonie ? Tout praticien n'ignore pas que les limites de ces deux maladies sont moins distinctes dans la nature qu'elles ne le sont dans les livres.

Si la recherche des causes est toujours un objet important pour déduire une méthode curative sûre & raisonnée, c'est sur-tout dans les inflammations pneumoniques qu'il seroit dangereux de se méprendre sur leur caractère essentiel, ou sur leur dangereuse ressemblance avec une inflammation symptomatique, puisque les saignées sont autant funestes dans ce dernier cas, qu'elles sont salutaires dans

---

quelques fois simple & développé ; dans certains cas on le trouve petit, dans d'autres très-étendu. On a donc eu tort de faire entrer la dureté du pouls dans la définition de cette maladie. *Leroy*, du pronostic dans les maladies, pag. 228.

(1) Les observations de *de Haen* contredisent formellement cette assertion générale, puisqu'il a trouvé assez constamment le pouls dur dans la péri-pneumonie. *Ratio med.* tom. V, pars quarta, cap. II, p. 58.



SAIGNÉES DANS LA PLEURÉSIE. 45  
le premier : lequel exclut les évacuans si nécessaires dans le second.

Un homme de 40 ans , robuste , nerveux ; occupé journellement à présider aux travaux pénibles de la campagne , supportant les inclémences rigoureuses d'une saison ardente , baigné par une sueur générale , tourmenté par la soif qu'il se hâte d'étancher avec un verre de vin bien frais , me parurent & sont en effet des causes capables de former une inflammation de poitrine légitime , indépendante de l'altération morbifique que les humeurs peuvent contracter pendant un été sec & chaud ( comme celui de 1778 ) , & qui , lorsqu'elle existe , ne peut former qu'une complication désavantageuse.

En réfléchissant sur cette cause formatrice de l'inflammation , je crus qu'elle annonçoit une maladie violente , par analogie aux observations de *van Swieten* & de *Tiffot* : le premier ayant vu un jeune gentilhomme mourir pleurétique en trois heures de temps , pour avoir bu de la limonade très-froide , après s'être extraordinairement échauffé en jouant à la paume ; le second rapportant qu'un jeune homme mourut au pied de la fontaine où il se défalteroît. D'ailleurs le défaut d'expectoration & l'affection du côté gauche semblaient rendre le pronostic plus grave :

# 46 SAIGNÉES DANS LA PLEURÉSIE.

*Siccæ pleuritides*, dit Hippocrate, & *sputi expertes gravissimæ*. *Pleuritis*, rapporte Lommius, *in sinistro latere plus periculi habet quàm in dextro*.

Comme les maladies inflammatoires parcourent leurs périodes avec rapidité , ce seroit une erreur capitale de perdre les momens , lorsque le caractère du mal est connu. Pour réprimer l'urgence des symptômes , la médecine n'offre point dans ces cas de plus puissans secours que la saignée : elle n'étoit , à la vérité , nullement indiquée par le pouls ; mais la toux sèche , la respiration pénible & douloureuse (1) dirigent toujours , dans la pleurésie , vers l'effusion de sang ; & si quelque chose invite à le répandre promptement , c'est la lésion des fonctions vitales qui est de l'essence de la pleurésie.

Persuadé , avec mm. *Triller* & *van Swieten* , qu'il ne se fait d'évacuations critiques qu'après avoir modéré par des saignées la violence de la maladie , je me hâtai , à ma première visite , de faire ouvrir la veine du côté affecté. Je ne puis m'empêcher de dire ici , que si l'université de Salamanque , qui traita *Brissot* d'innovateur , & condamna sa pratique de sai-

---

(1) *Ex respiratione certius præsagium quam ex pulsu*. Klein , *interp. clin.* p.

SAIGNÉES DANS LA PLEURÉSIE. 47  
gner du côté de la douleur ; si les Arabes  
qui ont abandonné & critiqué la méthode  
d'*Hippocrate* & de *Galien*, qui faisoient  
ouvrir la veine du côté malade, avoient  
eu les connoissances théoriques & prati-  
ques que le flambeau de l'anatomie & les  
observations des médecins ont porté de-  
puis dans toutes les branches de l'art de  
guérir, ils auroient clairement apperçu les  
raisons qui prohibent l'ouverture de la  
veine en d'autres lieux que du côté de la  
douleur, fondées sur la plus grande inti-  
mité de correspondance entre les organes  
& les parties placées dans les départemens  
d'une même région (1).

Plus timide qu'*Heurnius* (2) qui osa  
verser quatre livres de sang à la première  
saignée chez un pleurétique, & dont l'i-  
mitation, suivant m. *Paul* (3), seroit  
peut-être suivie de succès, ou serviroit du  
moins à tenter s'il ne seroit pas possible  
d'emporter d'emblée l'inflammation de la

---

(1) Consultez, sur cette matière, l'article de  
m. *Portal* sur le tissu cellulaire dans l'anatomie de  
m. *Lieutaud* ; les ouvrages de m. *Bordeu* ; le  
traité de médecine de m. *Robert* ; une thèse de  
m. *Thiéry*, soutenue en 1757 aux écoles de Paris.

(2) Dans *Fernel*, pathologie, pag. 463, en  
note.

(3) Discours préliminaire de la traduction du  
traité de la pleurésie de *van Swieten*, p. XXVII.

#### 48 SAIGNÉES DANS LA PLEURÉSIE.

plevre ou du poulmon ; mais convaincu , avec *Sydenham* , qu'on guérit rarement une pleurésie vraie sans qu'on ait versé environ 40 onces de sang , je fis tirer d'abord 14 onces de ce fluide , d'après les conseils de *Triller* , *van Swieten* , *Tiffot* , &c. ; ce qui fut secondé par les secours auxiliaires généraux.

Le 28 au matin je trouvai , contre mon attente , le malade fort tranquille , sa peau moite & fraîche ; la douleur latérale dissipée se faisoit seulement tant soit peu ressentir pendant les foibles secousses d'une toux assez rare ; la nuit avoit été paisible & bonne ; la bouche étoit humide , le poulx étoit petit , mais égal & point foible : tout à coup je crus , d'après l'idée de *Sydenham* , que par le moyen de la saignée j'avois évacué toute la matiere morbifique , & que l'ouverture de la veine m'avoit tenu lieu de la trachée-artère. Je m'imaginai aussi que ce cas étoit un de ceux auxquels on ne pouvoit pas appliquer ce que dit *m. Paul* , que les maladies inflammatoires de la poitrine ne cèdent presque jamais aux saignées les plus abondantes avant le terme de la résolution purulente. Cependant peu s'en fallut qu'à l'inspection du sang , & après un aveu que je surpris au malade , je ne soupçonnasse un commencement d'affaïssement mortel. Le sang  
avoit

avoit beaucoup de sérosité, la croûte pleurétique consistoit en une pellicule molle, & le caillot étoit d'un tissu presque lâche. Quant au malade, il m'avoua qu'il étoit au onzième jour de sa maladie; que ses affaires demandant sa présence, il étoit fâcheux pour lui d'être détenu tant de temps au lit; & que lorsqu'on m'avoit caché ce qu'il m'apprenoit, c'étoit de crainte que je ne refusasse de venir le voir, puisqu'il avoit fait la faute de ne pas m'appeler au commencement. Je sçus que dans le cours de son mal, il avoit sué, qu'on l'avoit saigné & purgé deux fois. Je fus néanmoins rassuré par la bonté du pouls, & par la légère douleur obtuse qui, comme j'ai dit, se faisoit encore légèrement sentir.

Pressé par le malade de ne pas rester dans l'inaction, je cherchai quelles indications j'avois à remplir. La langue pâteuse & blanche, le murmure des intestins me déterminèrent à purger : le remède fit pousser peu de selles, mais qui soulagerent considérablement. *Hippocrate* a donc eu raison de dire : *Quæ prodeunt, non copiâ sunt æstimanda, sed si prodeunt, qualia oportet & facile ferat.* A l'heure du sommeil le malade prit un hypnotique; le 29, tranquillité parfaite : je soutins les déjections par une tisane minérale. Le 30, il se trouvoit mieux, il prit

# 50. SAIGNÉES DANS LA PLEURÉSIE.

le matin 30 grains de rhubarbe, & autant de crème de tartre. Le 31, il reprit la médecine du 28, & son calmant le soir. L'appétit étoit revenu, il reprit ses forces, & jouit d'une bonne santé.

*Non quærit æger, dit Sénèque, medicum eloquentem, sed sanantem;* mais après la guérison on peut raisonner. Je me fis cette demande : Si, instruit que m. *Mairargues* étoit au onzième jour de sa maladie, j'eusse fait tirer 14 onces de sang ? je me répondis que non. Mais aurois-je fait saigner ce malade ? Qu'on me permette d'exposer mes réflexions.

En examinant ce que divers médecins ont pensé de la saignée depuis le siècle d'*Hippocrate*, on voit que les uns, avec *Chrysipe* & *van Helmont*, ont entièrement banni ce genre de remède ; d'autres, avec une partie de l'école d'*Erasistrate*, l'ont admis avec réserve ; d'autres, avec *Celse* & *Aretée*, ont limité l'étendue de son usage au quatrième jour ; d'autres enfin, avec *Galien* & son maître *Hippocrate*, ont méprisé le nombre des jours pour s'attacher aux indications (1). Heureusement les prestiges de la doctrine hémophobite du médecin de Cnide & du chy-

---

(1) Voyez *Klockof, opuscula medica ; de venæ sectionis termina in acutis.*

SAIGNÉES DANS LA PLEURÉSIE. § 1  
mist Flamand , ont été successivement  
dissipés. Les fausses craintes des asclépi-  
diens ont été détruites. Les raisonnemens  
du médecin Romain , qui fut allier les bons  
préceptes des empiriques à ceux des mé-  
rhodiques , n'ont pas pu prévaloir sur les  
observations heureuses d'*Hippocrate* & de  
ses émules.

*Celse* est bien estimable lorsqu'il an-  
nonce qu'il faut tirer les indications de  
la saignée moins de l'âge que des forces  
du malade ; mais l'est-il autant lorsqu'il  
donne des préceptes pour circonscrire la  
phlébotomie au quatrième jour , & ne  
considérer par - là que le temps de la  
maladie ?

Je fais que la pratique sanguinaire de  
*Botal* & de ses imitateurs , qui employoient  
la saignée , & même la saignée abondante ,  
dans toute sorte de cas & de temps , est  
aussi mauvaise que celle de *van Helmont*  
qui la bannit entièrement de l'exercice de  
la médecine , & se fait gloire de crier :  
*Ego sanè nemini pleuritico sanguinem*  
*mitto*. Mais je crois être fondé à penser  
que ce secours ne doit point être admis  
ou rejeté parce qu'une maladie com-  
mence ou a passé le quatrième jour. C'est  
alors mériter le reproche que fait le doc-  
teur *Hoadley* à ceux des médecins qui ,  
n'étant habiles qu'en recettes , ordonnent

## 52 SAIGNÉES DANS LA PLEURÉSIE.

aisément pour le nom de la maladie, & non pour la maladie elle-même (1). Les meilleurs praticiens sont d'avis qu'on doit toujours mesurer la férocité des symptômes, & sur-tout savoir estimer au juste les forces du malade, & le degré de fièvre nécessaire pour opérer la coction des causes morbifiques.

Ce n'est point que dans le plus grand nombre des cas on n'apperçoive l'utilité, que dis-je, la nécessité de ne pas s'écarter des règles données par ceux qui circonscrivent la saignée aux premiers jours; mais aussi qui ne voit pas le danger de ne pas suivre à la lettre ce précepte de Galien: *Quocumque enim die mittendi sanguinis scopos in laborante invenieris, in eo auxilium illud adhibeto, etiam si vel vigesimū is ab initio extiterit. At quinam fuerint hi scopi? Morbus ingens roburque virium excepta puerili ætate. & aere ambiente valdè calido* (2): restriction qui même ne doit pas toujours arrêter.

Mais s'il est bon quelquefois de s'écarter des voies ordinaires, les jeunes médecins doivent bien se prémunir contre l'en-

---

(1) Hoadley, leçons sur les organes de la respiration, pag. 106.

(2) *De curand. rat. per sanguinis missionem*, cap. 20.



vie d'imiter les grands maîtres , dans les faits extraordinaires. C'est ainsi que je me demandois si l'histoire d'*Anaxion*, ou celle du septième malade de m. *Triller* auroit dû m'engager à saigner m. *Mairargues* ? non sans doute : mais j'y aurois été déterminé, fût-ce au trentième jour, les forces étant bonnes , par la respiration difficile & douloureuse (1), par le point de côté aigu, & par la toux unie aux autres symptômes.

Car enfin, où aurois-je vu de la contre-indication pour la saignée ? Je ne craignois point de troubler l'expectoration si décisive dans les maladies de poitrine, il n'y en avoit point ; & quand il y en auroit eu, le précepte de m. *Bianchi* eût été ma règle : *In genere*, dit-il, *concocta integrè anacatharsis cruoris missionem prohibet, inconcocta aut imperfectè concocta jubet aut tolerat* (2). Auroit-ce été parce que le malade avoit été saigné & avoit sué dans le cours du mal ? Mais, comme dit encore très-bien le même auteur (3) : *Si sudor accedit, ad septimam vel etiam post septimam & mox recedit morbo non*

---

(1) Voyez l'ouvrage cité de m. *Leroy*, aphorisme 435.

(2) *Historia hepatica*, tom. I, p. 240.

(3) *Idem*, page 239.

#### 54 SAIGNÉES DANS LA PLEURÉSIE.

*soluto , sputoque non facili , jam vel est à spasmodicâ diathesi aut vasorum plenitudine generali aut particulari , cutis spiracula , aut tracheas & bronchia , aut simul coarctante & iterato mittendus ( sanguis ).*

Auroit-ce été parce que le malade avoit déjà été purgé deux fois , & qu'*Hippocrate* , au rapport de m. *Glass* (1) , n'a jamais employé la saignée après la purgation , crainte que l'abattement des forces qui suivroit l'opération de la médecine , ne contr'indiquât ensuite la phlébotomie qui , selon ce pere de la médecine , est l'unique remède des inflammations ? Erreur frivole ! Que nous devons ( aujourd'hui que la somme de nos connoissances s'est tellement accrue ) laisser à ces médecins routiniers qui ne savent que verser des flots de sang dans le commencement des maladies , & deviennent hémophobes dans leur état & sur leur fin , pour purger à toute outrance. Telle ne fut pas la conduite d'un célèbre praticien , m. *Medicus* , qui assure positivement que quand l'état inflammatoire des fièvres bilieuses péripneumoniques qui régnerent épidémiquement à Manheim , ne cédoient pas à l'usage des purgatifs & du kina , on devoit prendre de - là son indication pour

---

(1) *Commentaria de febribus* , pag. 63.

SAIGNÉES DANS LA PLEURÉSIE. 55  
saigner. D'ailleurs la saignée peut souvent  
servir à calmer l'éréthisme causé par les  
purgatifs qu'on place quelquefois mal-à-  
propos dans les vraies maladies inflamma-  
toires; car, comme dit très-bien m. Bian-  
chi : *Viscerum siquidem inflammatorias*  
*tensiones, intendunt ulterius, laceffunt cris-*  
*pantque irritamenta cathartorum.* Hist.  
hépat. pag. 241.

Auroit-ce été parce que ses désordres  
pouvoient être un appareil critique, *per-*  
*turbatio critica* ? Le poulx développé, qui,  
selon Bordeu, est l'indice des mouvemens  
supérieurs, sembloit l'annoncer; on auroit  
pu de même le croire en voyant la pel-  
licule qui couvroit le saug dans la pa-  
lette. M. Klockof s'explique sur ce signe :  
*Lentorem inflammatorium*, dit-il, *affec-  
to morbo tenuari, pellis demonstrat quæ san-*  
*guini serius & imminente crisi aliquandò*  
*misso, & multò minus crassa sæpius de-*  
*prehenditur* (1). En outre l'exacerbation  
des symptômes auroit pu faire porter le  
même jugement : *Crisis tempore*, dit Hou-  
lier, *vehementer pleuritis exacerbatur,*  
*symptomata omnia increfcunt, tum nihil*  
*movendum, sed omnia naturæ commit-*

---

(1) Klockof, *opuscula medica dissertatio de*  
*crisibus*, pag. 199.

# 56 SAIGNÉES DANS LA PLEURÉSIE.

*tenda sunt.* Ces paroles sont trop remarquables pour ne pas mériter attention.

Avant de dire autre chose, fixons la valeur du terme *crise*. On fait combien *Hippocrate* a généralisé ce mot. J'appelle, avec m. le professeur *Leroy*, une crise le jugement salutaire d'une maladie, précédé & accompagné de symptômes allarmans ; & consacre le terme *λυσις* ou solution, à la terminaison successive d'une maladie qui s'opère sans que les symptômes paroissent s'aggraver (1).

Consultez les praticiens observateurs, ils vous diront que la pleurésie & la péripneumonie se terminent ordinairement par une expectoration louable, facile, abondante, qui, durant plusieurs jours, soulage par degrés le malade, jusqu'à ce qu'il soit entièrement guéri. On a donc lieu de croire que la solution seule est du ressort de ces affections inflammatoires.

Soit cependant que ces maladies puissent se terminer par une crise, j'entends crise d'expectoration ; le onzième jour, sacré chez les anciens, devoit-il l'être pour moi ? Je réponds que, quoique les crises existent réellement, je pense que l'ordre des jours critiques est une pure

---

(1) Ouvrage cité, digression sur les crises, pag. 76.

SAIGNÉES DANS LA PLEURÉSIE. 57  
chimere enfantée par la doctrine numérique de *Pythagore*, qu'il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, de concilier avec la vérité.

La crise, étant un être réel, peut tomber le onzième jour : la saignée convient-elle alors dans l'appareil critique ? non. Donc pour l'administrer à cette époque, il faut connaître parfaitement les signes propres à la crise. Les auteurs que j'ai consultés n'offrent que des signes équivoques, ou se taisent là-dessus. *Bordeu* dit que les narines humides annoncent quelquefois l'expectoration dans les maladies aiguës (1) : ce n'est pas dire grand chose. *Hoffman* assure que lorsqu'il y a toux sèche, difficulté de respirer, & oppression douloureuse à la poitrine, ces accidens sont plutôt l'effet de la congestion du sang dans cette partie, que celle d'une matière à expectorer (2) : ce précepte est plus lumineux. On peut soupçonner une crise lorsque la maladie est sur son déclin, que l'inflammation est résolue pour la plus grande partie, & qu'il a paru des signes d'amendement & de coction ; mais

---

(1) Recherches sur les maladies chroniques, pag. 179.

(2) Dans le *diction. univ. de médéc.* de James, au mot *expectorantia*.

# 58 SAIGNÉES DANS LA PLEURÉSIE.

sur-tout lorsque le pouls présente des modifications étrangères à l'état de crudité. *Febribus acutis*, dit Kloekef, *quarum comes inflammatio, illud est singulare, quòd cruditas morbi à rigiditate, quâ vasa inflammatae partis humoribus transmittendis renituntur, principe etiam loco pendeat & defumatur; ut vicissim coctio à captâ horum relaxatione, quâ liquidis nunc ea cedunt* (1).

Appliquons ce que j'ai dit à l'histoire de m. Mairargues, & nous verrons que la saignée ne pouvoit que lui être utile: les symptômes qu'il éprouva le onzième, annonçoient que le temps d'irritation, selon les modernes, ou celui de crudité, selon les anciens, avoit été extraordinairement prolongé, peut-être faute d'une bonne méthode. Le manque d'expectoration en étoit la preuve la plus évidente: *In pulmonum inflammationibus*, dit encore ce dernier, *remissa vasorum rigiditate, sputa facilius prodire intelliguntur* (2). En outre, rien ne confirme mieux cette idée, que, si c'eût été un appareil critique, le malade n'auroit pas été sur pied quatre jours après, & les purgatifs,

---

(1) *Dissertatio de crisi*, dans son opuscule de médecine, pag. 217.

(2) *Ibid.* p. 218.

SAIGNÉES DANS LA PLEURÉSIE. 59  
jusqu'alors nuisibles ou inutiles, n'auroient pas évacué une matiere critique ; car une expectoration arrêtée, une métastase manquée, n'auroient pu que produire une rechûte ou des accidens plus graves, puisqu'il est sûr que la nature n'est jamais troublée avec impunité.

Cependant n'y a-t-il pas des cas où le travail forcé des organes, qui doit amener la crise, demande que le médecin prenne part à la scene ? J'avoue que dans ces cas extrêmes, l'application de l'art est un coup de maître. Tout consiste à savoir calculer au juste le péril qui résulte de laisser la maladie aux soins de la nature, avec le degré d'utilité que peut avoir la conduite active du médecin, & à se conduire ensuite en honnête-homme, méprisant les propos & les vains jugemens.

Pour conclure, je pense que le noyau inflammatoire fut parfaitement détruit par cette forte saignée le onzieme ; que ce ne fut qu'en conséquence de cet effet, que la voie des selles termina la maladie par solution. On peut inférer de-là, sans adhérer au boerhaavianisme & au chiracisme, que souvent les secours de l'art (1) ter-

---

(1) Quand je dis *les secours de l'art*, je ne parle point d'une légère saignée, d'un peu de casse, &c. ; secours qui ne font rien, ou peu de

mineroient promptement & , pour ainsi dire , tout-à-coup des maladies lentes & pénibles dans leur cours , si l'on ne s'attachoit pas trop strictement au nombre des jours. Ceci semble porter atteinte à l'*ex-pecta* des Sthaliens , & au *quo natura vergit* des anciens ; mais qui ignore qu'une observation rare ne peut tout au plus former qu'une exception foible à la pluralité des faits qui ont rendu sacrée cette loi générale qui est adoptée par tant de modernes.

---

## OBSERVATION

*SUR une maladie vermineuse ; par*  
*m. MAUREL , maître en chirurgie à*  
*Bain en Bretagne.*

LES observations de m. *Sumeire* , médecin à Marignane en Provence , sur des douleurs pleurétiques dépendantes des vers , insérées dans le journal de médecine du mois d'octobre 1779 , m'engagent à en présenter une à-peu-près analogue. Ces observations confirment une vérité trop généralisée , sans doute , par les empiri-

---

chose ; j'entends parler des remèdes énergiques capables de décider promptement l'opération tardive du principe vital.



SUR UNE MALAD. VERMINEUSE. 61  
ques & les charlatans ; mais aussi , peut-être trop négligée par une partie des praticiens de nos jours : c'est qu'une bonne partie des maladies des enfans , & même des adultes , dépend de la présence des vers & du mélange de la matiere vermineuse dans le sang.

Le fils du sieur *Jean Lebel* , marchand à Pipriac , âgé d'environ onze à douze ans , étoit , depuis long-temps , attaqué de symptômes qui paroissoient annoncer une vraie phthisie pulmonaire. Les parens employèrent les remèdes qui leur furent enseignés par les premières personnes qui se présentèrent. La maladie faisoit des progrès immenses : enfin on se détermina à m'envoyer chercher. A mon arrivée , je trouvais le malade dans un état qui me parut désespéré : ce jeune homme étoit , pour ainsi dire , dans le dernier degré d'épuisement & de marasme ; sa respiration étoit gênée , il étoit même très-souvent dans ce degré de l'asthme que les scholastiques nomment orthopnée , accablé de sueurs nocturnes qui ne faisoient que l'affoiblir ; de temps en temps il étoit sujet à des frissons irréguliers , suivis de chaleur , de rougeur dans les joues , de chaleur dans la paume des mains ; il expectoroit abondamment une matiere tenace , gluante , & quelquefois purulente ( du moins les con-

noisseurs l'auroient cru telle, car elle étoit fétide & alloit au fond de l'eau); mais on n'a pas encore, sur la purulence des crachats, des connoissances absolument décisives. Il ne pouvoit pas se soutenir une minute sur ses jambes; son pouls étoit petit, ferré, inégal & irrégulier; depuis plusieurs jours sa tête étoit portée, involontairement, vers le côté droit, & l'on sentoit, d'un côté, une véritable contraction spasmodique des muscles de la tête & du col: ce dernier symptôme me parut extraordinaire, & me fit soupçonner que la matiere vermineuse, introduite dans le sang, avoit pu se porter au poulmon, & occasionner les symptômes ci-dessus; symptômes qui caractérisoient une espece de phthisie dépendante des vers, de même que l'agacement & l'irritation du système nerveux, annoncés par le spasme des muscles de la tête & du col. Il étoit en effet difficile de soupçonner une phthisie essentielle chez un jeune homme de 11 à 12 ans: *Tabes fiunt præcipuè ætatibus à decimo octavo usque ad trigesimum quintum.* HIPPOCR. lib. 5, aph. 9. D'ailleurs les parens m'assurèrent qu'il rendoit très-souvent des vers; son haleine étoit douceâtre, il se frottoit très-souvent le nez; ce qui acheva d'établir mon diagnostic, & confirma l'æthiologie que j'avois soupçon-

née. Partant de ce principe, je tournai mes vûes vers les vermifuges ; mais j'avouerai que l'état de foiblesse où étoit mon malade, ne me laissoit que de légères espérances. J'en prévins les parens, & je les déterminai néanmoins à adopter les remèdes que j'avois dessein d'employer. Je lui fis prendre le soir même une légère décoction de deux gros de mousse de Corse, dans laquelle je fis fondre une demi-cuillerée de sucre ; malgré sa foiblesse, je lui passai le lendemain une médecine faite avec deux gros de mousse de Corse, un gros de rhubarbe, deux gros de sel d'epsom, & deux onces syrop de fleurs de pêcher : ces premiers remèdes, aidés d'une décoction de pourpier, lui firent évacuer une assez grande quantité de vers. Deux jours après, je les réitérai encore avec le même succès : la respiration devint moins gênée. Malgré les évacuations le malade étoit plus fort ; les crachats n'étoient plus si fréquens, les sueurs nocturnes diminuées : mais le spasme du col subsistoit toujours. Comme il étoit essentiel d'évacuer non-seulement les vers & la matiere vermineuse des premiere & seconde voies, mais de poursuivre & d'attaquer celle qui, en passant dans le sang, avoit occasionné la lésion du poumon & des nerfs, de deux jours l'un je faisois prendre à mon

malade la décoction édulcorée de deux gros de mouffe de Corfe, & tous les jours un paquet de poudre compofée de huit grains de diagrède, fix grains mercure doux, & douze grains poudre de mouffe de Corfe, le tout aidé d'une tifane de pourpier, & d'un régime analogue.

Cette poudre purgeoit mon malade, & faisoit rendre tantôt des vers, mais le plus fouvent une efpece de matiere glaireufe, que je foupçonnois être des vers hâchés, & même en diffolution. Il n'eût pas continué fept à huit jours ces remedes, que fon état changea abfolument en mieux, & même au point de me causer de l'étonnement : il fe levoit, ne crachoit prefque plus, ne fuoit plus la nuit, refpiroit librement, avoit plus de force, mangeoit avec appétit ; ce qu'il ne pouvoit faire auparavant : le fpafme des mufcles du col étoit de beaucoup diminué. J'accordai quelques jours de répit à mon malade, après lesquels il continua, pendant douze à quinze jours les mêmes remedes qui l'ont enfin conduit à la plus heureufe convalefcence. Il faut avouer qu'elle a été longue, que fes forces font revenues très-lentement ; mais au bout de fix mois, il s'est trouvé avec toute la force des enfans de fon âge. Je fuis donc obligé, comme m. *Sumeire*, de regarder le lemithochorton comme le plus

SUR UNE MALAD. VERMINEUSE. 65  
plus assuré vermifuge que la médecine  
possède. Les purgatifs résineux, combinés  
avec le mercure doux, ont, sans doute,  
beaucoup aidé dans cette cure. Je me fers  
avec le plus grand succès de la poudre ci-  
dessus, mise entre deux soutes, ou dans  
une feuille de choux, &c. lorsqu'il s'agit  
de purger des enfans auxquels on ne peut  
rien faire avaler de liquide. Les purgatifs  
résineux conviennent très-bien à leur  
tempérament, & je n'ai point encore vu  
qu'ils leur aient causé de super-purgations.

---

## OBSERVATION

*SUR un accouchement des plus laborieux,  
terminé par l'opération Césarienne; par  
m. JUPPIN, bachelier en médecine,  
ancien élève de l'école pratique de chi-  
rurgie, & de l'hôtel-dieu de Paris, maî-  
tre en chirurgie à Hauteville, près Ré-  
thel-Mazarin.*

Naturâ repugnante, irrita omnia fiunt.

HIPPOCR. *Jus jurand.*

Le dimanche 19 juillet dernier, vers les  
cinq heures du matin, on vint me cher-  
cher de Son, village distant d'un quart  
de lieue d'Hauteville, pour Marie-Anne

*Buffet* ; femme de *Jean Charlier*, dit *Donois*, soldat invalide retiré. Cette femme étoit sur le point d'accoucher ; les membranes étoient rompues & les eaux s'écouloient depuis environ une heure. Elle sentoît des douleurs légères dans les reins, douleurs qui l'avoient obligée de se lever. Je m'instruisis de son état en la touchant : j'eus beaucoup de peine à trouver l'orifice de la matrice. Sa dilatation étoit celle d'une pièce de douze fols : je sentis le cuir chevelu. Les douleurs étoient si peu actives, qu'après avoir attendu quelques heures en vain, j'ordonnai le repos à la malade, & revins chez moi.

Cette femme, âgée de 35 ans, étoit petite, toute contrefaite, avoit les pieds, les jambes & les cuisses mal conformés ; elle boîtoit ; étoit d'un tempérament sanguin, enfin d'une bonne constitution. Elle se portoit bien d'ailleurs, & attribuoit sa mauvaise conformation à une peur qu'elle avoit eue dans sa jeunesse. Cependant le rachitis y avoit eu plus de part que toute autre cause.

Le mardi 21, à six heures du soir, on vint me chercher de nouveau. Les douleurs, vives par intervalle, étoient de durée ; mais l'orifice de la matrice, encore plus remonté que la première fois, empêchoit presque entièrement de la toucher.

Le pubis étoit applati, rejeté considérablement en-dedans, & la symphyse en étoit plus longue que de coutume. La réunion de la dernière vertèbre lombaire avec l'os sacrum faisoit une saillie considérable en-devant : la face interne du sacrum étoit plate. L'ouverture supérieure du petit bassin en présentoit, pour ainsi dire, deux, coupées & séparées par la saillie du sacrum, & celle du pubis; de manière cependant que le passage du côté droit étoit plus ouvert; la tête de l'enfant étoit appuyée sur ce côté de l'ouverture supérieure du petit bassin. Le ventre de cette femme, quand je la touchois, portoit sur mes mains; j'en trouvai la cause dans la courbure en-devant de la colonne épinière, qui étoit si considérable qu'elle pouffoit entièrement l'abdomen hors du grand bassin : il portoit à faux, par conséquent l'enfant aussi. Le ventre, en faisant un pli considérable, formoit un angle très-aigu avec le pubis.

Ces vices de conformation rendirent infructueuses vingt-sept heures de travail. La malade étoit fatiguée, je m'assurai de nouveau de l'état des parties. Je demandai aux parens un chirurgien avec moi. La réputation méritée dont jouit *m. Murguet*, maître en chirurgie à Château-Portien, me détermina à l'envoyer cher-

## 68 OBS. SUR UN ACCOUCHEMENT

cher. Je lui fis part, à son arrivée, de mon travail ; je lui exposai ce qui se présentait, & je tirai un prognostic malheureux sur ce qu'il nous restait à faire. Nous fûmes bientôt déterminés à amener un pied s'il étoit possible : après des efforts incroyables, j'amenai le gauche ; l'enfant fut ondoyé, & mourut peu de temps après. Alors nous séparâmes la jambe de la cuisse ; ce qui nous mit dans l'embarras, parce que le fémur passoit les chairs, & pouvoit déchirer. L'enfant resta, & nos tentatives se bornèrent là, ne voulant pas nous en rapporter à nous-mêmes. Nous cherchâmes un troisième conseil, & m. *Murguet* fit tomber le choix sur mon pere, résident à Sévigny distant de trois lieues & demie de Son ; il ne fut pas plus heureux que nous, seulement il parvint à extraire le fémur qui nous gênoit considérablement.

Le jeudi 23, à trois heures après midi, à la sollicitation des parens & de la malade, nous nous décidâmes pour l'opération césarienne : je fis la section. Il n'y eut aucune hémorrhagie, aucun accident. Mon pere fit l'extraction de l'enfant, après avoir examiné sommairement la situation dans la matrice ; m. *Murguet* fit la gastrophilie, le tout avec le plus de célérité possible. Un tremblement universel



des plus violens fut un des accidens consécutifs qui nous effraya le plus ; mais il dura peu , & la malade reprit de la tranquillité : vers minuit il survint un hoquet. Comme elle étoit très-foible , je ne la saignai point ; je fis seulement renouveler souvent les fomentations émollientes. Elle urina trois fois dans la journée ; cependant le hoquet augmenta , les vomissemens suivirent de près , la malade s'affoiblit : elle rendit involontairement des excréments. Le vendredi , à quatre heures & demie du soir , lorsque j'allois lever le premier appareil , les symptômes s'aggravèrent , & elle expira , en peu de temps , dans un calme apparent. Cette pauvre femme a conservé un courage & une fermeté sans exemple jusqu'à sa mort.

Étoit-il prudent de faire l'opération césarienne dès le premier abord ? La section de la symphyse eût-elle été suffisante pour terminer cet accouchement ?

La réponse à la première question est qu'avant d'entreprendre une pareille opération , il falloit persuader toute une famille dont l'opiniâtreté ne céda que lorsqu'il n'y eut plus que de faibles espérances. Les gens de campagne ont plus de préjugés que les autres ; ils y tiennent fortement , & crient au meurtre dans les circonstances pareilles à celles où nous nous

trouvions. Notre espérance étoit de nous servir de crochets; la pression, occasionnée par la matrice, loin d'en faciliter l'usage, en ôta toute possibilité: car dans la situation de ce viscere la ligne de gravité répondoit absolument hors du bassin. L'enfant, dans la matrice, étoit replié de maniere que son jarret répondoit à la nuque; sa jambe tournoit autour de son col, & descendoit sur sa poitrine. Il est aisé de voir que l'instrument ne pouvoit que très-difficilement parvenir dans la matrice. Aussi, quoique nous eussions pénétré dans le crâne, cela ne fut d'aucune utilité, parce que la contraction de la matrice pressoit le corps de l'enfant sans vider la tête. Alors, quoique tard, (*melius est remedium incertum experiri quàm nullum*). Nos prieres déterminèrent les parens à permettre que nous suivissions les regles de l'art.

Il reste à prouver que la section de la symphyse du pubis n'eût pu suffire pour terminer l'accouchement. Je le répète: toutes les contractions de la matrice portoit à faux. Combien l'écartement des pubis nous auroit-il alors produit de passage? bien peu. Ils décrivoient une courbure dont la convexité rentroit en-dans. La dernière vertebre lombaire, & la partie supérieure du sacrum, formoient

une autre faille considérable dans le bassin : je conçois que cet écartement ne pouvoit être que très-petit. Quand nous aurions eu trois pouces d'ouverture sur la circonférence, ils ne nous auroient rien fait, six pouces même n'eussent pas suffi. Dans tous les cas, les cartilages se gonflent, se tuméfient, deviennent lâches, & les pièces osseuses jouent souvent les unes sur les autres. M. Portal, en 1775, nous montra un bassin dans cet état. Morgagni, *épist. anat. med. XLVIII, art. 45*, cite plusieurs faits semblables d'après différens auteurs ; ils entrevoyoient donc la section de la symphyse, puisqu'ils en connoissoient l'écartement, écartement insuffisant dans bien des cas. La découverte de m. Sigault a besoin d'être mise dans tout son jour. Quant à nous, nous disons avec m. Bonard, *journal de médecine, mai 1778, pag. 433* : *Ne pourroit-il pas arriver que dans un premier enfantement les pièces osseuses demeurassent dans une intime & forte connexion, sur-tout lorsque la tête de l'enfant reste au-dessus du pubis ?*

L'opération césarienne fut, pour cette femme, sa dernière ressource ; elle n'y consentit que lorsqu'il ne fut plus temps : mais, faite dès le mardi, elle eût pu avoir

72 RÈGLEMENT CONCERNANT  
un succès complet , puisque la malade a  
survécu 25 heures , malgré qu'elle eût été  
bien maltraitée.

C'est du temps & de l'expérience qu'il  
faut attendre des éclaircissemens sur de  
pareils faits : les auteurs donnent des prin-  
cipes , mais la pratique . . . . quel champ  
vaste à défricher !

---

*·Nous croyons cette piece trop inté-  
ressante pour que la plupart de nos lec-  
teurs ne nous sachent pas le plus grand  
gré de l'avoir insérée ici. Elle est une  
preuve des soins attentifs du Ministre pour  
conserver cette classe d'hommes que la phi-  
losophie du jour nous présente toujours  
comme un simple objet de calcul politique.*

---

## R È G L E M E N T

*CONCERNANT la propreté des vais-  
seaux , & la conservation des équipages.*

### ARTICLE PREMIER.

Tous les parois de l'entrepont & de  
la cale des vaisseaux & autres bâtimens du  
roi en armement , seront enduits de deux

LA PROPRETÉ DES VAISSEAUX. 73  
ou trois couches d'eau de chaux très-liquide , pour détruire tous insectes & miasmes pûtrides qui pourroient s'y être arrêtés dans les armemens précédens. L'intérieur des vaisseaux sera ensuite bien aéré , & séché autant qu'il sera possible. Le lest en pierre ne sera embarqué qu'après avoir été lavé à l'eau douce.

II. Les équipages ne seront composés , autant qu'il sera possible , que d'hommes sains & bien organisés ; on n'y admettra aucun sujet scorbutique , vérolé , herniaire , pulmonique , ou autre dont la convalescence ne seroit pas bien assurée , & seroit craindre des rechûtes à bord. Pour cet effet , chacun des matelots & soldats , sera visité par les médecins & chirurgiens-majors , qui veilleront en même temps à ce que de prétendues maladies ne servent pas de prétexte pour être dispensé du service. Les matelots & soldats sortant des hôpitaux , passeront huit jours , ou au moins quatre , dans un lieu bien aéré avant d'être embarqués , & leurs hardes seront lavées & parfumées.

III. Les matelots & soldats ne seront pas embarqués sans être pourvus des hardes nécessaires pour les garantir des impressions dangereuses du froid & de l'humidité ; & chaque homme de l'équipage sera pourvu d'un hamac.

IV. L'équipage de chaque vaisseau ou autre bâtiment, sera divisé en escouades, suivant les ordres qui seront donnés par le capitaine : chaque officier sera particulièrement chargé d'une de ces escouades, veillera à la bonne tenue & à la conservation des hommes qui la composeront, & rendra compte journellement au capitaine de tout ce qui concernera la police de son escouade.

V. Tous les hommes de l'équipage se feront raser une fois par semaine, & même plus souvent s'il est nécessaire ; ils se peigneront fréquemment, pour détruire la vermine, & changeront de chemise le dimanche & le jeudi.

VI. Les officiers - marinières, matelots, soldats, mousses, domestiques & gens du munitionnaire, qui auront les jambes & les pieds sales, seront obligés de se laver avec de l'eau tiède en hiver : en été, ils prendront deux bains par semaine dans des baignoires qui seront établies tribord & babord de la poulaine.

VII. Les officiers chargés des escouades, seront tenus de faire l'inspection de propreté des hommes, & celle de leurs hardes.

VIII. Quand le temps sera beau, les hardes seront mises dans les filets de bastingage ; lorsqu'il sera humide, elles seront

LA PROPRETÉ DES VAISSEAUX. 75  
mises dans les filets qui sont établis à l'entrepont, sous le gaillard, à chaque entredeux de canon contre le bord.

IX. Le linge & les hardes sales seront mis dans des bailles à tremper, ou à la traîne, & ne seront renfermés dans les sacs qu'après avoir été lavés & bien séchés. Les hamacs seront mis à la traîne tous les mois, & en relâche ils seront lavés à terre.

X. Le chirurgien-major embarqué visitera souvent la bouche des gens de l'équipage, pour qu'il ne puisse venir à leurs gencives aucun mal qu'il auroit été possible de prévenir.

XI. Les coffres de médicamens seront assortis pour tous les besoins possibles, afin que les chirurgiens soient à portée de traiter avec succès les malades. Ces coffres renfermeront sur-tout les anti-scorbutiques les plus recommandables.

XII. Les officiers commandant les vaisseaux & autres bâtimens, feront destiner, pour être employés à garder les malades, ceux des gens de l'équipage qui paroîtront le moins propres au service de la manœuvre, & régleront les récompenses en alimens qu'il conviendra d'accorder à ces infirmiers.

XIII. Lesdits infirmiers feront les lits des malades matin & soir, & auront le plus grand soin à ne point laisser dans

76 RÈGLEMENT CONCERNANT  
les seaux & bailles, les ordures & urines  
des malades, soit de jour, soit de nuit : ils  
les jetteront sur-le-champ à la mer.

XIV. Les chirurgiens - majors feront  
soigneux & vigilans auprès des malades ;  
ils feront faire exactement le service par  
les seconds & aides-chirurgiens. Ils auront  
soin qu'aucun malade ne reste couché trop  
long-temps, quand l'exercice modéré &  
le grand air pourront contribuer à dissiper  
l'espece d'indolence qui constitue la pre-  
miere atteinte des affections scorbutiques.

XV. Le chirurgien - major de chaque  
vaisseau remettra aux autres chirurgiens  
qui accompagneront les malades que l'on  
transportera dans les hôpitaux à la suite  
des armées, ou dans ceux établis à terre,  
une note de l'état de ces malades, & des  
premiers remedes qui leur auront été ad-  
ministrés.

XVI. Il fera embarqué du ris, de la  
dreche & de l'oseille confite, pour les dif-  
férentes soupes ou panades qui, en géné-  
ral, conviennent mieux aux malades à la  
mer, que les nourritures animales. On em-  
barquera, pour le temps de la convales-  
cence seulement, une certaine quantité de  
poules, & on y ajoutera des carotes, des  
oignons, & de la moutarde broyée, dont  
l'usage est spécialement recommandé aux  
marins.



XVII. On embarquera aussi en supplément de rafraîchissemens , outre ce qui compose les coffres de médicamens , du vinaigre , de l'eau-de-vie , de la cassonnade , & de l'extrait de citron , tant pour la composition du breuvage de *Colbert* , que pour celle du punch anti - scorbutique indiqué dans les formules. Le chirurgien-major , après avoir prévenu l'officier chargé du détail , sera autorisé à en demander sur ses bons au commis , & à en régler les quantités dont il jugera l'emploi nécessaire , ainsi que de tout ce qui aura un rapport immédiat à la conservation ou à la restauration des équipages.

XVIII. Il sera donné au chirurgien-major embarqué , une copie de l'état des rafraîchissemens , afin qu'il puisse connoître la consommation qui pourra en être faite relativement à leur quantité & à la durée de la campagne ; & il sera tenu d'en justifier la consommation sur le même registre par lequel il lui est ordonné de rendre compte de toutes les maladies qui régneront à bord , & des remèdes qu'il mettra en usage.

XIX. Les aides-chirurgiens assisteront aux distributions de rafraîchissemens , faites par le commis des vivres , afin de s'assurer si elles se font conformément aux ordonnances du chirurgien-major.

XX. L'officier chargé du détail, & le chirurgien-major, arrêteront journellement l'état de la quantité de pain & de vin qui restera des rations des malades, afin que le pain soit employé à la composition des cataplasmes, & le vin aux fomentations & autres usages médicaux, sans qu'il soit nécessaire d'en demander particulièrement pour ces destinations.

XXI. La bonne qualité des alimens & boissons étant un des moyens les plus efficaces pour entretenir la santé des équipages, les commandans & les officiers chargés du détail à bord des bâtimens de sa majesté, veilleront avec le plus grand soin à ce que les vivres, le vin & l'eau soient conservés de manière à ne souffrir que le moins d'altération possible pendant les campagnes de long cours.

XXII. Pour rendre la viande salée suffisamment digeste, en sortant de la baille où elle doit être mise à dessaler dès la veille, elle sera jettée dans une chaudière remplie d'eau de mer, pour achever de se dessaler par une ébullition d'environ trois heures.

XXIII. On ne laissera jamais séjourner dans les bailles le vin restant des distributions, parce qu'alors il s'aigrit pendant la nuit, & gâte celui qu'on verse dessus pour la distribution du lendemain.

XXIV. Lorsque les pieces à eau auront été nettoyées soigneusement , & qu'elles auront été remplies , on jettera dans chacune un morceau de chaux vive du poids d'une demi-livre pour les pieces de deux , & d'une livre pour celles de quatre , ce procédé étant reconnu suffisant pour garantir l'eau douce de la plus grande partie de la putridité qu'elle contracte lorsqu'elle n'est point employée.

XXV. Pour corriger la putridité que l'eau contracte plus ou moins promptement , malgré les précautions mises en usage pour la prévenir , il sera mêlé deux pintes de bon vinaigre dans chaque barrique d'eau déposée dans les bailles pour la boisson des équipages. Il sera embarqué en conséquence , une quantité de vinaigre suffisante pour remplir cet objet.

XXVI. L'eau ne sera distribuée pour la boisson , qu'après l'avoir fait filtrer trois fois à travers des serviettes.

XXVII. Il ne sera embarqué que la quantité de bœufs , moutons & volailles strictement indispensable , tant pour la nourriture des états-majors que pour les rafraîchissemens des équipages , afin de diminuer l'embarras & la malpropreté , autant qu'il sera possible , à bord des vaisseaux. Sa majesté rend les commandans de ses vaisseaux & autres bâtimens , per-

80 RÉGLEMENT CONCERNANT  
sonnellement responsables de l'exécution  
de cet article.

XXVIII. Il sera scrupuleusement observé de ne jamais garder, dans la cale ou dans d'autres endroits du vaisseau, aucune dépouille d'animaux, ou autres matieres qui soient susceptibles d'une prompte putréfaction.

XXIX. Il ne sera jamais laissé, d'un jour à l'autre dans les bailles de combat, de l'eau de mer, qui, par sa prompte corruption, donne, sur-tout en été, une odeur infecte & très-nuisible.

XXX. Il sera embarqué sur tous les bâtimens de sa majesté, des ventilateurs, dont il sera fait le plus d'usage possible.

XXXI. Il sera pratiqué de petits sabords pour renouveler l'air de l'entrepont dans le plus mauvais temps. Si l'on peut ouvrir des houblots dans le bord à chaque poste de canon, ils y seront pratiqués; s'ils ne peuvent pas l'être sans compromettre la coque du vaisseau, on les remplacera par de petits sabords faits dans les grands.

Il sera fait, entre chaque poste de canon, des cheminées de taule, plaquées contre le bord du vaisseau, qui partant de la premiere batterie, s'élèveront jusqu'à la hauteur des chandeliers de bastingage.

XXXII. Quand le fond de la cale aura besoin qu'on y jette une certaine quantité  
d'eau

LA PROPRETÉ DES VAISSEAUX. 81  
d'eau de mer pour le laver, le contre-  
maître de la cale en préviendra le lieu-  
tenant en pied. L'eau introduite dans la  
cale, ne sera pompée qu'après y avoir  
resté pendant huit heures.

XXXIII. L'usage de la manche étant  
un des moyens les plus propres à chasser  
l'air infect du fond des vaisseaux, sera fré-  
quemment employé; mais alors on obser-  
vera soigneusement de faire passer tout  
l'équipage sur le pont, de faire évacuer  
par les sabords l'air de la cale refoulé dans  
l'entrepont, & de garantir de cet air in-  
fect le poste des malades par des toiles.  
On ouvrira en même temps tous les hou-  
blots sous le vent.

XXXIV. Les mêmes précautions se-  
ront prises en faisant jouer les pompes;  
& à l'égard des vaisseaux neufs, où la pe-  
tite quantité d'eau qui pénètre n'en de-  
vient que plus infecte, il sera observé d'y  
jetter souvent quelques tonneaux d'eau  
dans la sentine, pour la laver & donner  
prise à la pompe.

XXXV. Tous les jours, de grand matin  
les gaillards, dunette, passavans, courfive,  
cages, & les dehors du vaisseau, seront  
lavés avec de l'eau de mer, saubertés &  
sablés.

XXXVI. Le branle-bas étant fait, les  
postes seront nettoyés par ceux qui les

82 RÉGLEMENT CONCERNANT  
occupent, les ponts seront gratés, balayés  
& sablés.

XXXVII. Les affûts, les canons & tous  
les ustensiles d'artillerie, seront aussi net-  
toyés. Le maître canonnier nommera un  
rondier parmi les aides-canonniers, qui  
veillera pendant le jour, ou par quart, à  
ce que la propreté soit exactement entre-  
tenue dans cette partie.

XXXVIII. Lorsque tous les ponts se-  
ront bien nettoyés, le second maître de  
manœuvre, celui de canonage, & le se-  
cond sergent, iront prévenir les maîtres  
en chef, pour qu'ils voient si la propreté  
de chaque poste n'est point négligée, &  
ils rendront compte au lieutenant en pied  
qui ira lui-même, accompagné des maîtres  
en chef, faire son inspection.

XXXIX. Tous les matins aussi, la cale,  
l'entrepont sous les gaillards, & le faux  
pont seront parfumés. Les postes des ma-  
lades le feront deux fois par jour, &  
même plus souvent, sur-tout dans le temps  
où les malades auront été purgés. L'offi-  
cier qui se trouvera de quart lors du par-  
fum, veillera, ou fera veiller par l'officier  
en second, à ce que cette opération soit  
faite avec les soins qu'elle exige, & il en  
rendra compte au capitaine.

XLI. Après les repas, les ponts seront  
balayés par ceux qui les occupent. Il y

LA PROPRETÉ DES VAISSEAUX. 83  
aura à chaque entre-deux un petit faubert  
& un balai, pour entretenir la propreté  
des postes, & tous les jours il sera nommé  
tour-à-tour un homme pour en avoir soin.

XLI. L'officier de garde fera faire, par  
son second, une ronde à dix heures du  
matin, une à quatre heures après midi,  
& une troisieme à dix heures du soir. Les  
maîtres de manœuvre, de canonage, &  
le capitaine d'armes, feront également  
trois rondes à différentes heures, & ren-  
dront compte au lieutenant en pied.

XLII. Sa majesté recommande à tous  
commandans de ses vaisseaux & autres  
bâtimens, d'apporter la plus grande vigi-  
lance à l'exécution du présent règlement,  
& d'entretenir l'exercice, l'activité & la  
gaieté parmi les équipages confiés à leurs  
soins, enfin d'employer tous les moyens  
qui peuvent contribuer à leur santé & à  
leur conservation.

Fait à Versailles le 15 janvier 1780.

Signé, DE SARTINE.

---

*EXTRAIT des prima mensis de la  
faculté de médecine de Paris, tenus les  
1<sup>er</sup> & 17 mai 1780.*

LES maladies catarrhales diminuerent  
dans les derniers jours du mois précédent;

mais bientôt elles reparurent aussi vives ; aussi multipliées , & elles forment le caractère épidémique qui a régné pendant tout le cours de ce mois , pendant lequel on a observé beaucoup de pleurésies , des péripneumonies , des rhumatismes , des toux quinteuses & de véritables coqueluches chez les enfans , & même chez quelques adultes.

La fièvre s'annonçoit le plus souvent avec un appareil inflammatoire : le point de côté étoit pressant , & la douleur aiguë. D'autres malades éprouvoient des douleurs rhumatiques dans toutes les parties environnantes de la poitrine. Le pouls étoit dur , l'expectoration difficile & teinte de sang. Le troisième ou quatrième jour la scène changeoit , & les premiers symptômes dispa-roissoient ; le point de côté ou les douleurs devenoient vagues , & s'effaçoient quelquefois entièrement ; le pouls demeurait flottant & misérable , les crachats se teignoient de bile verte ou jaune , ou se supprimoient même ; en même temps le feu dévorait les entrailles des malades , la langue se séchoit & noircissoit , la soif tourmentoit , & l'oppression devenoit extrême. Plusieurs malades ont péri dans ces premiers jours ; quelques-uns , dès le troisième jour , ont eu des crachats purulens : chez tous , on a pu remarquer la



complication de la péripneumonie, avec une fièvre bilieuse ardente, qui a été très-meurtrière. Ceux qui ont échappé à la violence de la maladie, ont presque tous eu, vers la fin, une expectoration qui marquoit que l'humeur portée d'abord sur la poitrine, y avoit subi sa cœction.

Vers le milieu du mois, les maux de gorge devinrent très-communs; ils exigeoient des saignées répétées avant de passer à l'usage du tartre stibié: la résolution avoit de la peine à se faire. Cependant ils n'ont point eu de suites fâcheuses, & ont cédé à la méthode ordinaire.

A cette même époque il y a eu plusieurs fièvres putrides, dysentériques, pétéchiales & pourprées; des érysipeles accompagnées d'une fièvre qui appartenoit au caractère épidémique. Plusieurs malades ont eu, dans leur convalescence, des signes évidens d'un scorbut porté au plus haut degré, & très-rebelle aux remèdes accoutumés.

Cette dernière maladie (le scorbut) a été singulièrement multipliée, dans le même temps, sur les enfans de l'un & l'autre sexe parmi le peuple, & sur-tout chez ceux entretenus dans la maison de la Pitié. En moins de huit jours quatre cens cinquante enfans, garçons ou filles, atteints de scorbut, ont été envoyés à l'hô-

pital de Saint-Louis ; les symptômes les plus graves étoient à la bouche , & en général les filles n'ont point eu d'autres accidens : pour les garçons , presque tous avoient les jambes malades. Le mal toutefois n'a pas été jusqu'à présent rebelle chez ces fortes de sujets. Quinze jours de l'usage des anti-scorbutiques , avec un régime convenable , ont suffi pour opérer la guérison.

On a remarqué comme une particularité rare , que la petite-vérole étoit en ce moment si rare , que pas un des docteurs présens n'en connoissoit dans Paris ; & qu'à l'hôtel - dieu même il n'y en avoit pas une seule. Cependant elle a régné à Villeneuve-Saint-George près Paris , & y a été très-bénigne.

Les fievres intermittentes ont été très-rares , particulièrement les fievres quartes : elles ont eu de l'anomalie , & presque tous les malades les éprouvoient , pour ainsi dire , en rechûte , en ayant été attaqués autrefois , & portant des obstructions très-sensibles , quelquefois très-considérables à la rate ou au foie. Le retour des accès étoit sans type , affectant chez les uns la marche de la fièvre quotidienne , chez d'autres celle de la tierce. Parmi ces fievres il en a été observé de locales occupant la tête ; il étoit utile alors de saigner du pied pour modérer l'irruption

du sang vers le cerveau : du reste elles n'exigeoient que le traitement ordinaire.

Les personnes convalescentes ont en général exigé des soins suivis pendant long-temps ; plusieurs ont été prises alors de rhumatismes goutteux. *M. Morizot* en a cité deux exemples, dans l'un desquels la fièvre, jointe aux autres accidens, exigea que la saignée fût réitérée.

*M. Bosquillon* a cité des faits, dont l'un est de son observation personnelle, d'après lesquels il croit pouvoir conjecturer que la maladie vénérienne peut détruire le levain arthritique, & guérir en conséquence réellement la goutte (1).

*M. le Doyen* a communiqué à la compagnie un mémoire de *m. l'abbé Sans*, sur le traitement avec succès d'une paralitique, par l'électricité.

*M. Dumangin* a fait part de quelques réflexions sur les précautions à prendre lorsqu'on se détermine à opérer des personnes qui portent depuis quelque temps une fistule à l'anus, attendu que très-souvent la poitrine de ces sortes de malades opérés, s'engage même pendant le traitement, & qu'il y a une disposition étonnante à ce qu'ils périssent phthifiques en crachant le pus tout pur.

---

(1) Nous ne croyons pas que cette méthode curative fasse fortune.

# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## M A I 1780.

Jo. du Mo.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du S.</i>	<i>A 2 h. du soir.</i>	<i>A 9 h. du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	<i>Deg.</i>	<i>Deg.</i>	<i>Deg.</i>	<i>Pou. Lig.</i>	<i>Pou. Lig.</i>	<i>Pou. Lig.</i>
1	8, 0	17, 0	12, 2	27 9, 8	27 8, 2	27 7, 4
2	9, 1	13, 8	10, 0	27 8, 7	27 10, 8	28 0, 0
3	7, 8	12, 4	9, 0	28 1, 0	28 1, 4	28 1, 3
4	8, 0	13, 1	11, 0	28 1, 2	28 1, 4	28 1, 2
5	8, 5	16, 3	13, 0	28 0, 1	27 11, 6	27 11, 4
6	8, 5	12, 5	9, 4	27 11, 2	28 0, 0	28 0, 2
7	7, 8	12, 5	11, 7	28 0, 4	28 0, 2	28 0, 0
8	9 3,	15, 7	10, 2	27 10, 10	27 8, 10	27 9, 2
9	8, 9	14, 0	12, 7	27 9, 10	27 9, 4	27 8, 0
10	9, 5	15, 0	11, 9	27 7, 7	27 8, 4	27 9, 2
11	8, 0	12, 0	11, 9	27 10, 2	27 11, 0	27 11, 6
12	7, 8	14, 8	11, 4	28 0, 0	27 11, 11	27 11, 11
13	8, 8	12, 9	9, 0	27 11, 1	27 10, 1	27 10, 5
14	7, 5	12, 4	8, 0	27 10, 4	27 9, 8	27 7, 5
15	7, 0	10, 3	9, 0	27 4, 4	27 9, 7	27 11, 9
16	5, 0	14, 8	10, 8	28 0, 7	28 1, 2	28 1, 10
17	6, 5	14, 9	11, 5	28 1, 8	28 1, 6	28 1, 2
18	9, 4	17, 4	11, 3	28 0, 10	28 0, 11	28 1, 2
19	8, 8	17, 3	11, 5	28 0, 4	27 11, 6	27 11, 11
20	7, 5	13, 7	10, 8	28 0, 8	28 2, 0	28 1, 8
21	7, 1	17, 0	12, 8	28 1, 1	28 0, 0	27 11, 0
22	8, 7	18, 6	10, 0	27 9, 8	27 8, 5	27 9, 4
23	6, 8	14, 0	8, 9	27 10, 2	27 10, 6	27 11, 0
24	8, 5	14, 4	10, 3	28 0, 6	28 1, 4	28 2, 1
25	8, 8	15, 7	13, 5	28 2, 2	28 2, 2	28 2, 2
26	11, 2	20, 2	15, 4	28 2, 2	28 0, 10	28 1, 8
27	11, 0	18, 8	15, 0	28 1, 8	28 1, 10	28 2, 2
28	11, 5	21, 3	15, 5	28 1, 11	28 1, 0	28 0, 8
29	13, 7	24, 0	19, 1	28 0, 2	27 11, 10	27 11, 4
30	16, 0	24, 4	19, 8	27 11, 0	27 11, 0	27 11, 0
31	17, 1	24, 0	18, 5	27 11, 0	27 11, 6	27 11, 11

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

J. du mois.	La Matinée.	L'Après-midi.	Le Soir à 9 h.
1	N-E. & S-E. nuages, pluie.	E. nuages, ch. pl. tonn. élect.	N-E. nuagés, éclairs.
2	S-O. couvert.	N. couvert.	N-E. couvert.
3	N-E. id. froid.	N-E. idem. pluie.	N. idem. pluie.
4	O. nuages, pluie.	O. beau.	N. beau.
5	N. beau, chaud.	S-O. nuag. pluie, électricité.	S-O. couv. pluie, électricité.
6	N-O. couv. v. fr.	N-O. nua. froid.	N-O. nua. froid.
7	N-O. couv. pluie.	S-O. cou. pet. pl.	O. couvert.
8	S-O. couv. doux.	S. nuag. pl. vent.	O. nuages.
9	S. couvert, frais.	S. couv. vent.	S. couvert.
10	S-O. nua. v. pluie.	S-O. bc. vent fr.	S-O. beau, froid.
11	S-O. beau.	S-O. nuag. chaud.	N-O. nuages.
12	N-O. idem.	S-O. idem.	S-O. idem.
13	S. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.	N-O. couvert.
14	O. idem. froid.	S-O. idem.	S idem. pluie.
15	N-E. id. brouill.	N. n. pl. v. froid,	N. beau, froid.
16	N-E. nua. gelée blanche, brouil.	N. nuages.	N. beau.
17	N. nuag. froid.	N-O. couvert.	N-O. couvert.
18	N-O. nuages.	N. beau, chaud.	N. beau.
19	N. beau, v. frais.	S-O. nuag. vent.	N-O. couvert.
20	N. nua. v. froid.	N. nuages.	N-E. nuages.
21	E. nuages.	O. beau.	S-E. beau.
22	S-E. idem.	S-O. n. pl. v. fr.	N-O. c. froid, pl.
23	S-O. bc. v. froid.	O. c. pl. v. tonn.	S-O. couvert.
24	S-O. n. pl. v. fr.	S-O. beau.	N. beau.
25	N. couvert.	N-O. idem.	N-O. idem.
26	N. nuag. chaud.	N-O. nua. chaud.	N. beau, chaud.
27	N. idem.	N-O. bc. chaud.	N-E. beau, frais.
28	N-E. bc. chaud.	E. idem.	E. beau, chaud.
29	E. idem.	E. bc. tr. chaud.	E. bc. très-chaud.
30	E. id. vapeurs.	S. idem.	O. & S. idem.
31	O. & S. b. tr. chau.	O. idem.	N-E. idem.

## R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur . . . 24, 4 deg. le 30

Moindre degré de chaleur . . . . . 5, 0 le 16

Chaleur moyenne . . . . . 12, 9 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*

cure . . . . . 28, 2, 2 le 25

Moindre élévat. du Mercure . . . 27, 4, 4 le 15

Elévation moyenne . . . . . 27 p. 11, 7

Nombre de jours de Beau . . . . . 7

de Couvert . . . . . 11

de Nuages . . . . . 13

de Vent . . . . . 7

de Tonnerre . . . . . 2

de Brouillard. . . . . 1

de Pluie . . . . . 12

Quantité de Pluie . . . . . 14, 8 lignes.

D'Evaporation . . . . . 65, 0

Différence . . . . . 50, 2

Le vent a soufflé du N. . . . . 7 fois.

N.-E. . . . . 3

N.-O. . . . . 5

S. . . . . 3

S.-E. . . . . 1

S.-O. . . . . 7

E. . . . . 3

O. . . . . 3

TEMPÉRATURE : Froide & humide d'abord,  
& à la fin du mois sèche & très-chaude. Les pro-  
ductions de la terre ont fait des progrès étonnans  
pendant les huit derniers jours.

MALADIES : Aucune.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &amp;c.

*A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> juin 1780.*

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois de mai 1780 , par  
m. BOUCHER , médecin.*

LES pluies ont continué jusqu'au 15 de ce mois . il n'y en a guere eu après , que le 30. Ce jour , le tonnerre a grondé vivement : l'orage s'est terminé par une grosse pluie mêlée de grêle ,

La liqueur du thermometre ne s'est guere élevée , jusqu'au 26 , au-dessus du terme de 13 degrés. Le 28 , elle s'est portée à celui de 19 degrés ; le 29 & le 30 , à 20 degrés ; & à 23 , le 30.

Le vent a varié

Le mercure , dans le barometre , ne s'est guere éloigné du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congélation , & la moindre chaleur a été de 7 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 16 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre a été de 28 pouces  $1\frac{1}{2}$  ligne , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces  $7\frac{1}{2}$  lignes. La différence entre ces deux termes est de 6 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du nord.	9 fois du sud
3 fois du nord	vers l'ouest.
vers l'est.	7 fois de l'ouest.
4 fois du sud	5 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.
8 fois du sud.	

Il y a eu 23 jours de temps couvert ou nuageux.	
15 jours de pluie.	2 jours d'éclairs.
1 jour de tonnerre.	1 jour de grêle.

Les hygrometres ont marqué de l'humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois  
de mai 1780.*

LA fièvre continue inflammatoire-bilieuse a persisté ce mois parmi les gens du peuple. Dans plusieurs elle s'est annoncée avec les symptômes de la pleuro-pneumonie.

En certains quartiers de la ville on a vu quelques familles infestées de la fièvre putride maligne , à laquelle plusieurs ont succombé. De ce nombre ont été sur-tout ceux à qui l'on n'avoit pas évacué les premières voies dans le premier période de la maladie.

Nombre de personnes ont encore essuyé , dans le cours de ce mois , le rhumatisme inflammatoire-goutteux. Après l'emploi des remèdes généraux , & sur-tout des saignées suffisantes , on s'est très-bien trouvé des bains , employés même deux fois le jour , & secondés d'un lavage abondant de petit-lait , d'hydrola , fait avec les décoctions d'orge & de gruau , de tisanes de chiendent & d'avoine , & de minoratifs anti-phlogistiques , tels que la marmelade de *Tronchin* , &c.

Il y a eu , sur-tout à la fin du mois , des diarrhées bilieuses.

Nous avons encore , dans nos hôpitaux , nombre de phthiques & pulmoniques , suite des rhumes négligés.

La petite-vérole étoit tout-à-fait dissipée.





## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Mémoire sur les moyens à employer pour pour s'opposer aux ravages de la variole, adressé à ses concitoyens, par m. MARET, docteur en médecine de l'université de Montpellier, agrégé au college des médecins de Dijon, médecin en survivance de l'hôpital-général, & secrétaire perpétuel de l'académie de la même ville ; médecin désigné pour le traitement des épidémies, censeur royal, correspondant de l'académie royale des sciences de Paris, associé regnicole de la société royale de la même ville, associé honoraire du college des médecins de Nancy ; des académies de Besançon, de Bordeaux, de Caen, de Châlons-sur-Marne, de Clermont & de Lyon ; des sociétés patriotiques de Hessebourg & de Stockholm, & de celle des antiquités de Cassel. A Paris, chez P. F. Didot le jeune, libraire-imprimeur de MONSIEUR, quai des Augustins. A Dijon, chez L. N. Frantin, impr. du roi, 1780, avec approbation & sous le privilege de la société royale de médecine. In-8°. 158 pages.*

M. Maret a divisé ce mémoire en trois parties. Dans la première il cherche à établir qu'il est certain que l'air se charge de miasmes

varioliques , & qu'il n'est pas rigoureusement démontré que la petite-vérole n'ait pas d'autre cause que la contagion ; il en conclut que l'on peut douter de la possibilité physique de l'éteindre : d'ailleurs il lui parût moralement impossible d'exécuter un pareil projet.

Dans la seconde partie , il compare *les deux moyens imaginés pour affoiblir les dangers de la variole* , la cohabitation & l'inoculation : le premier doit être pros crit comme infidèle & dangereux.

La troisième renferme la solution de quelques objections faites contre l'inoculation , & un précis des motifs qui doivent faire adopter cette découverte.

*Observations rares de médecine , d'anatomie & de chirurgie , traduites du latin de m. VANDERWIEL ; par m. PLANQUE , docteur en médecine , avec figures. A Paris , chez Nyon l'aîné , libraire , rue du Jardinets , quartier S. André-des-Arcs ; & Laporte , libraire , rue des Noyers , 1780 , avec approbation & privilège du roi , 2 vol. in-12 d'environ 500 pages chaque.*

M. Planque a entrepris cette traduction parce qu' « outre la bonté de l'ouvrage , il étoit devenu » rare , & manquoit aussi aux personnes qui ignorent la langue latine ».

*Analyse des eaux alkalino - martiales de Tré-le-Château , avec l'exposition de leurs propriétés ; faite par m. FOURCY , ancien apothicaire major des camps & armées du roi , sous les yeux de m. RAULIN , médecin ordinaire du roi , censeur-*

*Éc. publiée par m. PELVILAIN, propriétaire de ces eaux minérales. A Amsterdam ; & se trouve à Paris chez Valade, libraire, rue Saint-Jacques, 1779. in-12. 35 pages.*

On lit, dans cette brochure, que les chymistes modernes confondent l'acide marin volatil avec l'air fixe : on y dit que le zinc est émétique, que les préparations martiales ne passent pas l'estomac, &c. En voilà assez !

*Dissertation sur le charbon malin de la Bourgogne, ou la pustule maligne, ouvrage couronné par l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, le 14 février 1780 ; par m. THOMASSIN, maître en chirurgie de Dôle, chirurgien-major du premier régiment des Chasseurs à cheval. A Dijon, chez Antoine Benoît, libraire, vis-à-vis le Palais. A Besançon, chez Lépaignez cadet, libraire, grand-rue, 1780. in-8° de 88 pages.*

Nous rendrons un compte étendu de ce mémoire intéressant.

---

N. B. Nous avons oublié de mettre à la tête de la dissertation de m. PLANCHON, sur la fièvre miliaire des femmes en couche, qu'elle avoit mérité d'être distinguée par la faculté de Paris, & avoit obtenu l'accèsit du prix pour lequel l'auteur l'avoit fait concourir.

---

# T A B L E

## DU MOIS DE JUILLET 1780.

<i>EXTRAIT. JOS. QUARIN, S. C. R. M. Med.</i>	
<i>methodus medend. &amp; tentamina de cicuta, par</i>	
<i>le même auteur.</i>	page 3
<i>Réponse en forme de lettre, au mémoire à con-</i>	
<i>sulter de m. DESGRANGES.</i>	32
<i>Extrait de la réponse au même mémoire; par</i>	
<i>m. ESNUE DELAVALLÉE, méd.</i>	39
<i>Réflexions sur l'emploi de la saignée; par</i>	
<i>m. BAUMES, méd.</i>	42
<i>Observation sur une maladie vermineuse; par</i>	
<i>m. MAUREL, chir.</i>	60
<i>Observation sur un accouchement des plus labo-</i>	
<i>rieux; par m. JUPPIN, chir.</i>	65
<i>Règlement concernant la propreté des vaisseaux.</i>	72
<i>Extrait des prima mensis de la faculté de méd.</i>	
<i>de Paris, tenus les 1<sup>e</sup> &amp; 17 mai 1780.</i>	83
<i>Observations météor. faites à Montmorency.</i>	88
<i>Observations météor. faites à Lille.</i>	91
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	92
<b>NOUVELLES LITTÉRAIRES.</b>	
<i>Livres nouveaux.</i>	93

---

## A P P R O B A T I O N.

**J'**Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de juillet 1780. A Paris, ce 24 juin 1780.

POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

A O Û T 1780.

---

EXTRAIT.

JOSEPHI QUARIN, Sacræ, Cæs. Reg.  
apost. maj. deput. aulic. & inf. aust.  
regim. confil. societ. & in nosocom.  
fratr. miseric. physici. Methodus me-  
dendarum inflammationum. Editio al-  
tera Francofurti sumptibus societatis,  
1779. *In-12 de 239 pages,*

CETTE méthode de traiter les mala-  
dies inflammatoires ne mérite pas moins  
d'éloges que la méthode curative des  
*Tome LIV.* G

98. MÉTHODE CURATIVE  
fièvres dont nous avons rendu compte  
dans le journal précédent. L'ordre & la  
distribution sont les mêmes par-tout ;  
m. *Quarin* marche au flambeau de son ex-  
périence personnelle, & de celle que nous  
ont transmise les auteurs les plus célèbres  
en médecine.

Ce traité contient douze chapitres : le  
premier est consacré aux notions géné-  
rales sur l'inflammation. Les maladies in-  
flammatoires particulières forment la ma-  
tière des autres chapitres. Ces maladies  
sont la phrénésie, l'angine & ses espèces  
différentes, la pleurésie, la péripneumo-  
nie vraie & fausse, l'inflammation du dia-  
phragme, du médiastin & du péricarde,  
l'hépatitis ou inflammation du foie, le  
gastritis ou inflammation de l'estomac,  
la colique inflammatoire, venteuse (1),  
bilieuse, la passion iliaque, la néphrétique  
ou inflammatoire des reins, enfin le rhu-  
matisme.

On fera peut-être étonné que m. *Qua-  
rin* ait réduit à un aussi petit nombre les  
maladies inflammatoires presque autant  
multipliées dans d'autres auteurs qu'il y a

---

(1). L'auteur joint ici aux coliques inflamma-  
toires, les venteuses & bilieuses, parce que ces  
dernières, portées à un certain degré, sont tou-  
jours accompagnées d'inflammation.

de parties du corps qui en sont susceptibles. Mais outre que ces divisions, portées presque à l'infini, sont plutôt un obstacle à la perfection de l'art de guérir, qu'un véritable secours pour le praticien, parce qu'elles exigent plus de mémoire qu'elles ne répandent de lumière utile : en lisant attentivement les préceptes généraux établis par notre auteur, & l'application modifiée qu'il en fait aux maladies particulières, on trouvera dans son ouvrage une doctrine élémentaire qui, par analogie, peut indiquer la vraie méthode que le médecin doit suivre dans les cas les plus ordinaires des inflammations. Quand nous rendons ainsi justice au travail du médecin de Vienne, notre intention n'est pas de le proposer comme un livre qui tiennne lieu de tous les autres, & qui puisse guider seul un praticien. Au contraire, nous sommes persuadés qu'il ne sera véritablement utile, ainsi que tous les autres abrégés, qu'à ceux qui, nourris de la doctrine d'*Hippocrate*, de *Galien*, de *Bail-lou*, de *Fernel*, de *Sydenham*, d'*Huxham*, & en général des véritables observateurs, n'auront plus besoin que de se retracer le tableau des connoissances qu'ils auront puisées dans ces sources.

Après avoir donné, dans le premier chapitre, la définition de l'inflammation,

& indiqué très-succinctement ce que les auteurs ont pensé de sa nature & de sa cause prochaine, sans admettre ni rejeter les opinions différentes, parce qu'elles ne doivent influer en rien sur le traitement, M. *Quarin* se contente de rappeler les noms des causes procatactiques dont *Boerhaave* dans ses aphorismes, & son illustre commentateur, ont donné des explications si étendues & si savantes ; il désigne ensuite quelques variétés essentielles dans le jugement que le médecin doit porter sur le plus ou moins de danger, à raison de l'âge, de la constitution du sujet, & de la qualité de l'épidémie régnante. Les différentes terminaisons de l'inflammation lui ont paru mériter une attention particulière, & il donne successivement des détails très-instructifs sur la résolution, les évacuations critiques, les métastases, la suppuration, la gangrene, le sphacèle & le squirre. En annonçant les moyens curatifs il prévient qu'il ne parlera point des moyens chirurgicaux, ou au moins des règles de leur administration ; mais qu'il se bornera à ceux dont le médecin doit faire usage : il les tire des indications que présente cette maladie.

Ces indications, selon notre auteur, sont de diminuer le mouvement trop violent des humeurs, de procurer une déri-



vation qui garantisse les parties les plus essentielles à la vie ; de ranimer le cours trop languissant des fluides, d'inciser ce qui est épais & gluant, d'amener à une bonne coction les humeurs crues, & de les évacuer lorsqu'elles ont acquis cette qualité. Or ces indications sont remplies par la saignée, les lavemens, les fomentations, les délayans incifsifs, anti-phlogistiques, les anti-septiques, les sinapismes, les purgatifs ; il donne des regles sages & confirmées par l'expérience sur l'emploi de chacun de ces remèdes.

Ces notions & ces préceptes sont les premières données qui fixent l'idée générale que le praticien doit avoir de ce genre de maladies ; mais ces données varient, dans les différentes especes d'inflammations, à raison des parties qui sont enflammées, & des causes, des modifications que notre auteur développe dans les chapitres suivans. Nous avons déjà donné une idée de sa maniere de présenter chaque maladie particulière, & d'en établir le traitement, dans sa méthode curative des fièvres ; c'est pourquoi nous ne nous arrêtons à aucune des inflammations décrites dans l'ouvrage que nous annonçons : mais nous en extrairons quelques-uns des préceptes qu'il donne sur les moyens curatifs

les plus communs ; par exemple , la saignée .

La saignée , dit-il , est le remède le plus efficace dans les inflammations ; elle sert non-seulement à diminuer la quantité du sang , à modérer son action & son impétuosité sur la partie obstruée , mais elle sert aussi à faciliter l'introduction & l'efficacité des délayans & des apéritifs . Elle est indispensablement nécessaire dans le commencement de cette maladie , *Fréd. Hoffman* cite des jeunes gens , des hommes sanguins qui n'ayant point été saignés dans des fièvres aiguës , sont tombés dans la phrénésie , ou ont été victimes de l'inflammation qui s'est étendue à l'estomac & aux poumons .

Cependant il ne faut pas qu'une crainte trop légère de ces accidens funestes détermine à verser du sang à la moindre douleur , à la moindre chaleur , au moindre mal-aise ; ce seroit , en voulant éviter un écueil , donner dans un autre non moins dangereux . *Lömenius* & *van Swieten* ont vu des saignées faites ainsi sans cause légitime , épuiser les forces , & être suivies de l'hydropisie . *Sydenham* rapporte à la même cause des manies dont il a été témoin , & *m. Tissot* lui attribue les spasmes & les convulsions dont plusieurs hystériques qu'il a traitées ont été attaquées . Cette

méthode inconfidérée (& peut-être malheureusement trop commune) est également condamnée par *Galien*.

Notre auteur, sans doute d'après l'expérience, décide la fameuse question qui a si long-temps divisé les médecins, où *se doit pratiquer la saignée ?* & il donne la préférence à la partie qui est la plus voisine de celle qui est le siège de l'inflammation (1).

Il s'élève avec force contre l'erreur de ceux qui adoptent comme un principe certain qu'il faut saigner tant que le sang est couvert, dans la palette, d'une croûte blanche ou jaune, épaisse; ou, pour nous expliquer d'une manière plus ordinaire, tant qu'il est couenneux. La véritable cause de cette couenne étant encore inconnue, l'indication qu'on prétend en tirer ne peut qu'être incertaine. En effet, souvent le premier sang tiré présente une surface aussi dure que du cuir; le second, le troisième, & même le quatrième, n'ont point cette croûte que l'on retrouve quelquefois si l'on fait une cinquième saignée.

---

(1) Nous croyons cette décision trop générale & même contraire aux principes de l'auteur, qui reconnoît dans cette opération le pouvoir d'opérer une dérivation capable de garantir les parties les plus nécessaires à la vie.

*Huxham* rapporte qu'après des saignées assez répétées pour avoir tiré cent onces de sang, dans une paraphrénésie, la centième once étoit aussi couenneuse que la première. Cette consistance apparente est trop trompeuse pour qu'on ne s'en défie pas; car il n'est pas rare de trouver cette croûte dure, ferme & blanche au premier sang que l'on tire dans les maladies où la putridité est jointe à l'inflammation, quoique le sang qui est dessous soit verdâtre, mou comme de la gelée, ou ne formant qu'un *coagulum* noir & se dissolvant facilement sous le doigt ou dans l'eau. Le médecin qui, sur cette apparence superficielle, seroit assez indiscret pour répéter la saignée, auroit la douleur de voir les forces de son malade s'épuiser en proportion du sang qu'il perdrait, & cet épuisement donner naissance à des accidens mortels.

Il est donc du devoir de celui qui est appelé au secours des malades, de consulter d'autres regles de conduite dans l'emploi de la saignée. *M. Quarin* les a déjà indiquées dans sa méthode curative des fièvres (pag. 7 & 8), & les a déduites de l'âge, du tempérament, de l'état des forces, de l'habitude, &c. Les jeunes gens, les hommes pléthoriques & les femmes

supportent communément mieux de plus grandes saignées.... Il faut tirer moins de sang lorsqu'il y a une autre évacuation abondante, comme lorsque la diarrhée est jointe à la fièvre.... Il faut aussi en tirer avec modération aux sujets hystériques, hypochondriaques, mal nourris, aux enfans, & aux vieillards : cependant ce sont moins les années que les forces de ces derniers, qui doivent décider.... Les personnes maigres ont communément plus de sang ; elles peuvent donc en perdre davantage. Dans le printemps, les maladies participent plus du caractère inflammatoire : & il y a plus à craindre la putridité dans celles d'automne ; c'est pourquoi les saignées sont moins favorables dans ces dernières que dans les premières. Il en est de même dans la constitution humide de l'air, & dans la sèche, suivant la remarque d'*Huxham* ; & quelque forte que soit l'indication dans les fièvres aiguës, il faut cependant se bien garder de porter la déplétion des vaisseaux au point d'éteindre tout d'un coup la fièvre. Car ce mouvement accéléré du sang est nécessaire pour faciliter la séparation & l'évacuation des humeurs impures. Les exemples de saignées très-nombreuses & très-abondantes, faites dans un espace de temps très-court, doivent être regardées plutôt

comme des exceptions heureuses, que comme des modèles à imiter. Lorsque l'on est forcé de tirer tout-à-coup une très-grande quantité de sang, il est à propos de ne faire qu'une petite ouverture au vaisseau, parce que l'on a observé que les malades soutenoient mieux alors cette évacuation.

Voyons maintenant comment l'auteur fait l'application de ces principes généraux dans une maladie particulière, & prenons pour exemple la pleurésie. Elle est primitive ou secondaire; primitive, lorsque la phase inflammatoire est produite tout-à-coup par les causes décrites dans tous les livres de médecine; secondaire, quand elle est l'effet de la métastase d'une humeur quelconque, sur les parties molles du thorax. Elle est interne & vraie lorsque c'est la plevre qui est enflammée, ou son tissu cellulaire; externe & fausse quand les muscles intercostaux, la membrane adipeuse & les parties contiguës aux tégumens, sont le siège de l'inflammation. Or dans ces espèces différentes, les symptômes sont les mêmes, à peu de chose près. Les malades éprouvent une douleur pongitive, soit dans les côtés, soit dans le dos, & sous l'omoplate; cette douleur devient plus aiguë à chaque respiration un peu développée, elle est accompagnée de

chaleur, de soif, de toux, & d'un pouls dur & vif, quoique quelquefois le pouls paroisse petit & mou, sur-tout lorsque les malades osent à peine respirer dans la crainte de la douleur; *ce que le médecin doit observer avec attention.* Cependant la saignée ne doit être ni aussi abondante, ni aussi multipliée.

En général, dans le principe de la maladie, il est nécessaire de la faire tout-à-coup copieuse; car l'expérience prouve que l'évacuation subite de quatorze ou seize onces de sang, est souvent plus avantageuse que de petites saignées répétées. Cette règle néanmoins est subordonnée aux considérations des forces, de l'âge, du tempérament, &c. . . .

Si la pleurésie est l'effet de l'humeur gouteuse déposée sur le thorax, ou est occasionnée par le régime trop chaud, employé mal-à-propos dans le traitement des fièvres, il faut se garder de verser autant de sang.

L'état de grossesse exige plutôt des saignées répétées qu'une seule saignée abondante.

Lorsque la pleurésie est très-violente, il faut verser le sang jusqu'à ce que le malade soit prêt à tomber en faiblesse; mais il faut éviter de porter la déplétion des vaisseaux jusqu'à la défaillance, de peur,

selon l'avertissement d'*Arétée*, de faire succéder à la pleurésie une péripneumonie mortelle. Cependant *Clèghorn* a observé certaines épidémies dans lesquelles il étoit à propos de pratiquer ces sortes de saignées. (Cette doctrine étoit assez familière aux anciens). Quand on veut éviter que le malade se trouve mal, il faut le tenir couché pendant l'opération ; car on a vérifié que, dans cette position, il supporte plus facilement des saignées abondantes que quand il est assis.

Lorsque, dans la crainte d'éprouver une douleur plus vive, les pleurétiques osent à peine respirer, & étouffent leur toux, il faut, pendant que le sang coule, leur mettre sous le nez une éponge, un linge trempé dans du vinaigre tiède, la vapeur les force de tousser malgré eux, (& cette toux favorise le dégorgement des vaisseaux).

Le retour de la douleur, après la première saignée, doit déterminer à la réitérer, & même tant que la douleur & la fièvre sont aiguës, & que rien n'annonce ni une évacuation critique, ni la suppuration, quel que soit le temps de la maladie, il n'y a point à balancer lorsque les crachats sont vraiment sanguinolens, que le sang sort peu dans l'expectoration ; au contraire la saignée est nuisible si les crachats



sont simplement rouillés ou chargés de stries sanguinolentes.

Les crachats qui sortent facilement n'exigent point de saignée ; mais je me suis souvent vu obligé (dit notre auteur) de faire tirer du sang à des malades de l'hôpital, qui expectoroient à la vérité une matière bien cuite, mais ne l'expectoroient qu'en petite quantité avec peine & douleur, & avoient toujours une fièvre violente : le succès a couronné ma pratique.

La première saignée est plus avantageuse si on la fait au bras du côté qu'est le siège de la douleur & de l'inflammation.

Quelle que soit la violence de la douleur & la gêne de la respiration, il faut bien se garder de verser du sang lorsque le pouls, au lieu d'être plein & dur, est petit & lâche. Ces cas se présentent souvent dans les hôpitaux. On doit avoir toujours présent l'axiôme de *Celse*, que la saignée est un remède efficace dans une douleur vive & récente, mais qu'il n'en est pas de même si le mal est ancien.

Ce sont de semblables réflexions sur les autres moyens curatifs indiqués & usités dans les différens temps de ces maladies, qui rendent cet abrégé précieux, & d'une utilité réelle, nous le répétons, pour les personnes déjà instruites ; car la nécessité

de renfermer en peu de lignes le diagnostic, le pronostic, les indications & la curation des maladies très-graves, & souvent compliquées, répand quelquefois sur les avis & les décisions de l'auteur une obscurité qui ne peut être dissipée que par des connoissances acquises dans la pratique & la lecture réfléchie des meilleurs observateurs. On conçoit aussi qu'injustement on reprocherait à *m. Quarin* de n'avoir pas dit sur chaque maladie tout ce que doit connoître le véritable praticien ; mais on ne peut que lui savoir gré d'avoir toujours appuyé les préceptes sur des faits observés, soit par lui-même, soit par des auteurs justement estimés ; & d'avoir donné la description de quelques cas particuliers ; par exemple, de l'angine avec paralysie des muscles servans à la déglutition ; de l'angine putride qui a régné à Vienne, & qui a beaucoup de ressemblance avec celle décrite par *Huxham* ; d'une péripneumonie épidémique qui a été funeste aux jeunes gens en 1751 ; &c. &c.



*PRÉCIS de la maladie de m. DUCROS-DUBOSCQ, chevalier de l'ordre royal & militaire de Saint-Louis, & ancien colonel du Corps - royal d'artillerie, suivi du rapport de l'ouverture de son corps ; par m. GRATELOUP, docteur en médecine de la faculté de Montpellier, à Dax.*

M. *Duboscq*, mort âgé de 64 ans, avoit joui d'une santé à toute épreuve jusqu'à sa soixantième année. Il étoit d'une taille fort avantageuse, & d'une constitution robuste à l'excès : son tempérament étoit sanguin.

Le service de Sa Majesté pendant 45 ans, les pénibles campagnes de Bohême, & la dernière expédition de Corse, n'ont jamais altéré sensiblement la santé de ce brave officier. Comme François & comme compatriote, je dois un juste tribut de louanges à ses exploits, & des regrets sincères à sa mémoire.

Ce fut dans le mois de juillet 1776, que m. *Duboscq*, fixé à Nîmes en qualité de sous-directeur de la province du Languedoc, tomba sérieusement malade : voici comment. Il étoit éloigné de son auberge

d'environ un petit quart d'heure de chemin; il s'y rendit entre midi & une heure, sans chapeau (contre son ordinaire), & sous un soleil brûlant. Il sentoît alors, dit-il, que ses rayons faisoient sur sa tête la même impression que des coups d'épée; mais, soit indifférence pour lui-même, soit sa fermeté ordinaire, soit enfin la grande confiance qu'il avoit dans sa bonne constitution, accoutumé d'ailleurs aux intempéries des saisons & aux effets du soleil, il continua sa route. A son arrivée à l'auberge, il eut des éblouissemens, & un violent mal de tête, qu'il comparoit à l'action comprimante d'un étai; il se trouva mal bientôt après, mais par les secours zélés que messieurs ses camarades lui prodiguèrent, il se remit au bout d'une demi-heure, prit sa place à table, & dîna à son ordinaire. Après avoir passé une partie de l'après-dînée à jouer aux cartes, il alla se promener vers les six heures du soir avec quelques officiers. Une heure après, se sentant exeesivement fatigué, il s'assit, & lorsqu'il voulut se lever, ses jambes fléchirent, sans cependant qu'il souffrît d'aucune partie de son corps. Par un dernier effort de sa constitution & de son courage, il se retira seul dans sa maison, & en chancelant comme s'il eût été pris de vin. Il ne fut pas plutôt retiré dans son

son appartement, qu'il se jeta sur son lit, souffrant de la tête au-delà de toute expression, & ayant tous ses membres roides comme une barre de fer. On le déshabilla avec beaucoup de peine, pour le mettre dans son lit. Une fièvre très-forte, accompagnée de délire & d'une grande altération, rendit cette première nuit alarmante. On appella un médecin qui le fit saigner du pied, & lui fit donner l'émétique qui donna lieu à de violens efforts, mais presque sans matière. On fit réitérer plusieurs fois ce remède, je ne fais d'après quelles indications; les efforts qu'il procura furent aussi impuissans & aussi forts. L'usage des purgatifs, peu propres à cet état, ajouta sans doute au dérangement & au trouble de la nature. Enfin la maladie étant parvenue au cinquantième jour, & les symptômes ayant presque la même intensité, sans que mm. les médecins & le chirurgien-major qu'on avoit appelés, fussent d'accord ni sur le caractère de la maladie, ni sur les moyens à employer, on fit venir m. S..., professeur de médecine à Montpellier. Ce médecin, d'après une idée juste de la nature des accidens, insista avantageusement pour une méthode anti-phlogistique, relâchante & calmante. Ces moyens bien vus mirent le malade en état d'aller aux eaux de Balaruc

dont il se trouva assez bien. Il ne fut pas aussi heureux dans un second voyage qu'il y fit quelque temps après.

M. *Duboscq* se sentoit dépérir insensiblement, il obtint un congé de la Cour, & se retira à Dax très-maigre & très-défait. L'air natal parut lui être favorable; &, malgré certains alimens durs & pesans qu'il prenoit par goût, il reprit des chairs & une assez bonne mine. Cependant il souffroit habituellement d'une crispation, d'une tension douloureuse, tantôt à la nuque, aux parties latérales de la tête, d'autres fois aux omoplates, aux articulations de la cuisse, du genou & du pied. Il devint sujet à des vertiges & à des étourdissemens; il éprouvoit une grande foiblesse dans les extrémités inférieures, ce qui rendoit souvent sa démarche peu ferme. Des palpitations de cœur, des vents, des tintemens & bourdonnemens d'oreilles, des battemens dans les hypochondres, des insomnies, des feux subits tantôt à la tête, tantôt ailleurs, de l'abattement & du découragement, des bâillemens enfin, quoique rarement, accompagnoient cet état. Le pouls du malade, depuis son retour du Languedoc, a été fort changeant; la plénitude, l'intermittence, l'irrégularité, l'inégalité, & une fréquence petite & vermiculaire étoient les modes ordinaires &

DE M. DUCROS-DUBOSCQ. 115  
successifs. Son inégalité consistoit en ce  
que deux ou trois pulsations inégales en-  
tr'elles succédoient au même nombre de  
pulsations très-régulières & très-égales :  
son estomac d'ailleurs faisoit assez bien ses  
fonctions.

Dans le mois de février 1779, m. *Du-  
boscq* essuya la fièvre putride des premie-  
res voies ; les palpitations & l'intermit-  
tence du pouls allarmoient vivement le  
malade & son médecin. Quelque temps  
après sa convalescence, qui fut un peu  
laborieuse, il alla à Causerès où il prit les  
eaux & les bains sans succès, &c. A son  
retour il fut attaqué d'un gros rhume de  
poitrine dans lequel il n'y eut presque pas  
d'expectoration, & dont il ne se releva  
qu'avec peine par le traitement ordinaire.

Ce rhume fut suivi d'un second, vers  
le commencement de cette année, à l'é-  
poque du catarrhe épidémique. La toux,  
qui étoit déchirante, ne mûrit point ; elle  
amena seulement quelques crachats vis-  
queux, non critiques. Son traitement,  
quoique sage, fut absolument inférieur à  
l'action de ce catarrhe, prolongé autant  
par la perte des forces du malade, que par  
son caractère épidémique. Des douleurs  
atroces dans la région des reins trouve-  
rent du soulagement dans la saignée, &c.  
un purgatif, qui paroissoit indiqué, dé-

rangea singulièrement le malade ; &c. Il se joignit insensiblement à cet état des ardeurs dans la poitrine & dans les hypochondres , des douleurs latérales plus ou moins fixes de cette cavité , de l'insomnie , & de l'oppression , avec une toux rauque & déchirante. La respiration devint ensuite plus difficile pendant quelques jours ; elle fut accompagnée d'une espèce de râle avec sifflement , & suivie d'un flux très-copieux d'urines pâles. Les crachats , qui étoient purement glaireux , furent entremêlés , rarement à la vérité , de quelques stries de sang. Sur la fin de cet état alarmant , on prit conseil d'un médecin des environs ; il fit appliquer des vésicatoires aux jambes , après avoir été averti de l'inefficacité des synapismes qu'on avoit appliqués quelque temps avant à la plante des pieds. Ces vésicatoires suppurerent beaucoup , sans diminuer pourtant l'écoulement d'un cautere qu'on avoit établi à l'une des extrémités inférieures , &c.

On m'appella quelques jours après. Je trouvai le malade fort accablé , & tendant au marasme. Son abdomen étoit très-applati , ses hypochondres étoient singulièrement caves , sur-tout le droit ; ils étoient très-sensiblement dominés par les fausses-côtes qui faisoient une grande saillie. Une tumeur mobile , de la grosseur



d'une grande olive, paroïssoit, au tact & à la vue, sur le côté droit inférieurement; sa respiration étoit gênée, principalement quand il vouloit s'élever sur ses fesses; il éprouvoit habituellement une douleur vive dans l'articulation de l'humérus avec l'omoplate droite; cette douleur s'étendoit assez souvent jusqu'au milieu du bras, & quelquefois jusqu'aux doigts du même membre. Il souffroit de la poitrine, ce qu'il exprimoit par le terme de *resserrement*; cette sensation partoît des hypochondres qui murmuroient presque toujours; sa toux, plutôt sèche qu'humide, entraîna quelques crachats d'un sang vraiment échymosé, mais point corrompu. Son pouls avoit le caractère fébrile, quoiqu'à un foible degré & il étoit plein & tendu. Une chaleur incommode, sur-tout à la poitrine & à la tête, fatiguoit beaucoup le malade; ses urines étoient alors rouges & troubles, sans sédiment. La langue étoit assez naturelle, une moiteur bien décidée, & quelquefois la sueur paroïssoit sur la tête, le col, tout le tronc & les extrémités supérieures, &c.

Après avoir mûrement réfléchi sur la nature & la variété des accidens que j'avois observés, je fis faire une saignée du bras en deux temps, mettant un intervalle de six heures. Le pouls devint beaucoup

plus développé & plus fréquent; l'oppression fut moindre, & la chaleur de poitrine fut plus supportable: il n'y eut plus de crachats de sang. Le syrop de karabé, étendu dans une verrée d'émulsion préparée avec les pignons doux, procura du calme pendant la nuit. Je mis le malade à l'usage du petit-lait de chevre clarifié, où l'on faisoit infuser quelques sommités de millefeuille récente, & où l'on ajoutoit suffisante quantité d'eau de fleurs d'orange. Les doses en étoient bien distribuées, & augmentées par degrés. La boisson ordinaire étoit de l'eau de poulet fort légère, qu'on altéroit avec les semences froides majeures, & quelques pincées de fleurs de tilleul, &c. Son bouillon étoit préparé avec de la volaille, de l'oseille, des épinards, &c., sans poivre ni sel; on y ajoutoit quelques cuillers de crème de ris, ou du sagou préparé. Une once environ de marmelade de *Tronchin*, procuroit deux ou trois selles quand un état opiniâtre de constipation le requéroit.

Déterminé par des raisons que je dirai dans la suite, je fis prendre quelques jours après au malade le lait d'ânesse avec le sucre rosat. Je variaï, au besoin & avec mesure, les différens calmans indiqués par les douleurs qui augmentoient dans la nuit; une verrée de petit-lait où l'on ajou-

foit une once de fyrop de pommes , ai-  
doit l'opération trop lente de la marme-  
lade de *Tronchin* , &c.

Malgré mes tentatives , le malade ne  
guériffoit point ; mêmes douleurs de la  
poitrine & des hypochondres , tristesse &  
abattement invincibles , palpitations , lan-  
gueurs , bâillemens par-fois très-longs ,  
respiration tantôt aisée , tantôt avec res-  
serrement spasmodique , un pouls enfin  
très-changeant , tout cela me donna l'idée  
d'un état nerveux - hypochondriaque à  
l'excès , compliqué d'une affection chro-  
nique de poitrine , que je ne pouvois dé-  
signer au juste , mais que j'assurai cepen-  
dant n'être point purulente. Les langueurs  
& les défaillances , qui eurent lieu fréquem-  
ment pendant trois ou quatre jours , &  
qui céderent promptement à quelques  
cuillerées d'une mixture anti-spasmodique  
préparée avec l'éther , &c. me confirme-  
rent dans l'idée d'une maladie où les nerfs  
jouoient un grand rôle. Pour me plier  
autant au goût inconstant du malade , qu'à  
la variété & à l'anomalie des accidens ,  
j'employai , sous différentes formes , les  
anti - spasmodiques les plus propres à sa  
situation , & que j'entremélois avec des  
tempérans.

Mais voyant à regret que ma mé-

thode n'étoit que palliative , je jugeai qu'une humeur de goutte anormale étoit le moteur secret de tous les accidens. Convaincu de l'inutilité & de l'impuissance des secours révulsifs qu'on avoit espéré de trouver dans l'application des synapismes & des vésicatoires aux jambes , je n'attendis un soulagement réel que d'un épispasme que je fis appliquer entre les épaules , d'après ces paroles de Galien : *Perpetuum est quod ab Hippocrate didicimus, incipientem fluxionem ad contraria trahendam esse, fixam verò jam in laborante particulâ vacuandam, &c.*

On continuoit en même temps les boissons adoucissantes pour émousser l'action âcre des cantharides sur les solides & les fluides. Cette application , si décisive dans certaines circonstances par rapport à ses effets puissamment dérivatifs, parut d'abord interrompre la chaîne des affections de spasme & de douleur ; mais elles se renouvelèrent avec la même vivacité. Malgré l'état de gêne de la poitrine & des hypochondres, le malade étoit habituellement étendu dans son lit, ayant la tête aussi basse que le tronc, & couchant sans cesse sur le dos. Il étoit obligé souvent d'élever les cuisses, & de plier les jambes, pour diminuer sans doute l'im-

pression presque habituelle des tiraillemens de la poitrine & de toute la région épigastrique & hypochondriaque.

On continuoit le lait d'ânesse, que le malade digéroit parfaitement; il lui procuroit presque toujours, après l'avoir pris, un sommeil de deux, trois, quatre heures. L'état excessif de maigreur, & l'indication dominante des adoucissans, nous déterminèrent à essayer la diète blanche qu'il fallut cesser dès le premier jour, eu égard au caractère du poulx qui devint décidément fébrile, & à cause de la soif qui tourmenta le malade. La sueur de la tête & du tronc devint plus copieuse & plus continue, pendant que les nerfs du malade, foibles & sensibles à l'excès, formoient successivement le mélange le plus bizarre de spasme & d'atonie. On doit penser que les accès fréquens de douleur avoient mis m. *Duboscq* dans le cas d'éprouver les différens degrés d'activité des linimens, soit huileux, soit spiritueux; &c. néanmoins il dépérissoit de plus en plus; sa vue & son ouïe perdoient sensiblement leurs facultés; ses raisonnemens n'avoient pas d'ordre & de suite; enfin une agonie assez tranquille précéda de trois heures environ sa mort, qui arriva le 10 de juin au matin.

Pour éclaircir nos doutes sur la nature

d'une maladie aussi extraordinaire, nous demandâmes qu'on nous permit d'ouvrir le corps de m. *Duboscq*. On nous l'accorda. Voici le rapport qu'en a fait m. le lieutenant de m. le premier chirurgien du roi.

JE SOUSSIGNÉ chirurgien gradué, ancien chirurgien-major des armées, associé correspondant de la société académique de chirurgie de Bordeaux, lieutenant de m. le premier chirurgien du roi dans la ville Dax, certifie avoir fait l'ouverture du cadavre de m. *Ducros-Duboscq*, ancien colonel du Corps-royal d'artillerie, le 10 juin 1780, en présence de mm. *Dufau*, médecin royal; *Grateloup*, & *Puyo*, docteurs en médecine. Après avoir séparé du sternum les parties musculieuses qui le couvrent, j'ai trouvé entre la troisième & la quatrième des fausses-côtes, en montant de bas en haut, une tumeur de la grosseur d'un œuf de poule, vacillante, renfermée dans les interstices des muscles de la poitrine du côté droit, & enveloppée d'un kiste membraneux, je l'ouvris : nous vîmes que c'étoit un stéatome.

Après avoir coupé les cartilages qui sont à l'extrémité de chaque côte, qui étoient presque ossifiés, j'ai levé le sternum ; nous avons trouvé beaucoup de

férosité dans la cavité de la poitrine , & nous avons vu du côté droit une grosse tumeur couverte d'une enveloppe lisse & polie ; cette tumeur occupoit presque toute la place du lobe droit du poumon , elle s'étendoit aussi vers la partie antérieure de la poitrine , repoussoit le cœur vers la partie postérieure , & le cachoit en partie. J'ouvris cette enveloppe , nous vîmes que c'étoit le diaphragme , sous lequel étoit le foie , qui nous a paru gros & volumineux , & à la porte duquel j'ai trouvé une tumeur stéatomateuse de la grandeur d'un œuf de pigeon ; j'ai fait ensuite plusieurs sections dans la substance de ce viscère : elle nous a paru plus compacte qu'à l'ordinaire , & de couleur d'un brun foncé : le sang qui est sorti de ses vaisseaux étoit noir & épais.

Le foie mis à l'écart , nous avons vu le lobe droit du poumon retiré à la partie supérieure de la poitrine , occupant un très-petit espace : comparé avec le gauche , il étoit de trois quarts moins volumineux ; la substance en étoit sèche , flétrie , la couleur brune au-dedans & en-dehors , sans cependant présenter la moindre dégénération purulente.

Le médiastin séparé , j'ouvris le péricarde qui contenoit la liqueur lymphatique ordinaire ; le cœur étant à décou-

vert, nous a paru beaucoup plus petit qu'il ne devoit l'être relativement à la stature du sujet, & au volume des autres viscères; il étoit pâle & comme desséché. J'ouvris les deux ventricules, dans chacun desquels je trouvai un polype adhérent à la substance de cet organe, & que je détachai avec assez de facilité : nous vîmes que ces polypes étoient oblongs, de la grandeur d'un œuf de pigeon, formant un bouquet de fibres charnues. J'ouvris ensuite la crosse de l'aorte, dans laquelle nous vîmes un troisieme polype rond, de la grosseur du pouce, & long de cinq pouces, sans aucune adhérence, & que je tirai de l'aorte, comme si c'eût été un ver; je l'ouvris dans toute sa longueur; les fibres qui le formoient étoient plus pâles que celles de deux autres polypes. Ces fibres étoient adossées les unes aux autres par une membrane très-déliée. Le poumon gauche, vu extérieurement & intérieurement, nous a paru être très-sain & dans son état naturel.

*Signé, DUROZIER.*

*A Dax, le 10 juin 1780.*

#### R É F L E X I O N S.

Cette maladie étant extraordinaire de sa nature, principalement dans son dernier temps, je n'ai pu éviter certains dé-



tails. Je demande ici à toutes les personnes de l'art, s'il étoit possible de présumer ce que l'ouverture du corps nous fit voir (aux polypes près que nous avions soupçonnés), je veux dire, le déplacement du foie avec ses appendices, & son refoulement dans la cavité droite de la poitrine. On pouvoit, ce me semble, prévoir une fonte, un rapetissement de ce viscere, ce que je fis en effet d'après l'excavation surprenante de l'hypochondre droit. Cette observation, assez rare, me rappella d'abord ces paroles de *Skenkius*: « Que le foie, la rate » ou l'estomac quittant leur place, s'élève quelquefois jusques dans la cavité » de la poitrine, en surmontant l'effort du » diaphragme, & qu'ils causent l'étranglement du cœur, du poumon, & de la » trachée-artère ». Mais je demande, ce refoulement étoit-il actif ou passif de la part du foie ? ce viscere a-t-il suivi simplement l'effort spasmodique supérieur du diaphragme, qu'un excès continu de ton auroit enfin rendu sans force & sans action ? Cette conjecture paroîtroit assez vraisemblable, en faisant attention que le malade se plaignoit particulièrement de la base de la poitrine, précisément dans les endroits de l'entrecroisement des digitations du diaphragme, avec pareilles digitations du muscle transverse du bas-

ventre, &c. sans omettre l'action sympathique des nerfs de ces parties & de leurs plexus, des raisons anatomiques me paroissent suffire pour rendre raison de la douleur vive que le malade rapportoit au dos, en suivant son attache à la partie antérieure de la seconde vertebre des lombes, &c.

Ce déplacement, ce refoulement du foie s'est-il fait tout-à-coup, ou petit-à-petit depuis l'invasion de la première maladie de m. *Duboscq*? les vives secousses de l'émétique, qu'on réitéra alors plusieurs fois, n'en seroient-elles pas une cause prédisposante? L'état continuellement spasmodique des hypochondres auroit-il pu produire cet événement, ou comme cause, ou comme effet lui-même d'autres causes, par exemple, une goutte anormale déposée dans ces parties? (Il faut remarquer que le malade avoit été atteint de deux accès de goïtte aux pieds, dans le temps qu'il étoit en garnison à Strasbourg). Les symptômes graves de l'*insolation* qu'il souffrit à Nîmes n'étoient-ils pas bien capables d'aigrir & d'effaroucher cette humeur? ou bien l'état de foiblesse que laissent les maladies quelconques en proportion de leur gravité, n'étoit-il pas suffisant pour rendre son action plus vive & plus anormale? on fait d'ailleurs combien la

jouissance des plaisirs dispose à la goutte.

La présence des polypes dans les ventricules du cœur, & dans la crosse de l'aorte, la situation du diaphragme & du foie dans la cavité droite de la poitrine, fourniront sans doute des moyens d'expliquer pourquoi le malade étoit forcé d'affecter la position horizontale, malgré la gêne de la respiration qui, par accès, devenoit *suffisante*.

Je laisse à la bonne physiologie le soin & la gloire de ces sortes d'explications; je me contente de lui présenter le phénomène. . . . On voit que ma méthode de traitement a été déduite directement de l'idée naturelle d'une humeur arthritique anormale, compliquée d'un état décidément nerveux-hypochondriaque. J'essayai, mais en vain, la ressource des bains doux & tempérés : la suffocation & les anxiétés précordiales ne permirent au malade d'en prendre que trois ou quatre. En faisant attention à la position exactement horizontale qu'il lui falloit tenir indispensablement dans son lit, il est évident que cette ressource ne pouvoit être employée, quelque indiquée qu'elle fût par le spasme & la douleur.

## L E T T R E

*De m. CRAISME, médecin surnuméraire  
à l'amphithéâtre militaire de Lille,  
agréé au college, & chargé de la vi-  
site des pauvres de la paroisse de Saint-  
Sauveur.*

M O N S I E U R ,

Si la population fait le bonheur & l'avantage des états, & en particulier des provinces, la Flandre françoise peut être regardée dans le royaume, dans ses proportions, comme la province la plus peuplée, & où l'agriculture, le commerce & les arts utiles à la vie sont au plus haut degré. Sans vouloir en déduire les raisons politiques, j'ose avancer que la fécondité du sexe, le louable & imitable usage où sont les meres d'allaiter leurs enfans, & enfin les mœurs qu'on y conserve encore, contribuent infiniment à la grande population de nos villes & de nos campagnes.

L'événement suivant, qui regarde la fécondité, m'a déterminé à ces réflexions & aux recherches conséquentes.

Le 26 juin 1780, *Marie-Joseph Broniard*, femme de *Jean-Baptiste-Joseph Prévôt*,

*Prévôt*, habitant de la paroisse de Saint Sauveur (1), âgée de trente-sept ans, grosse de sept mois, & pour la onzième fois est accouchée à huit heures du soir, après vingt-quatre heures de travail, de quatre enfans, dont deux garçons & deux filles, lesquels successivement ont été baptisés à la paroisse, étant tous quatre bien constitués, pleins de vie & même de force, ainsi qu'on a pu en juger par leurs cris & leurs mouvemens.

Un de ces enfans est mort le 27, & les trois autres le 29. J'observerai que la charité des habitans, excitée par ce spectacle nouveau, & par la misère des pere & mere, a pu contribuer à abréger la vie de ces enfans, & a mis la mere elle-même en danger d'être étouffée par l'affluence des curieux qu'une sentinelle posée à la porte suffisoit à peine à contenir pendant trois jours. Cependant la mere se rétablit très-bien.

Quoique je sois éloigné de croire que les accouchemens de plusieurs enfans soient ceux dont l'on conserve plus de citoyens, je rapporterai cependant, en faveur de la fécondité des femmes de Lille, les faits

---

(1) Il y a sept paroisses à Lille, celle de Saint Sauveur est une des plus considérables, & composée de beaucoup d'artisans.

conflatés dans les registres de la seule paroisse de Saint Sauveur, par rapport aux jumeaux & trijumeaux qu'on y a baptisé depuis 1760 jusqu'à l'époque du 26 juin 1780.

Il s'y trouve deux cent dix-sept baptêmes d'enfans jumeaux & trijumeaux en cent sept accouchemens, parmi lesquels il y avoit cent deux garçons, & cent quinze filles.

L'on peut juger de ce qui a pu se passer dans les six autres paroisses de cette ville pendant cette époque, & combien aussi de pareils accouchemens, souvent laborieux & contre-nature, ne permettent pas toujours que les enfans soient baptisés à l'église, & par conséquent restent inconnus dans les registres.

Cette paroisse de S. Sauveur me fournit encore le fait suivant : Un ferrurier y a fait baptiser, dans le siècle dernier, quatre-vingt-deux enfans de deux femmes.

Un négociant de cette ville a fait baptiser de nos jours, sur la paroisse de Saint Etienne, quarante-deux enfans de deux femmes; cette famille, qui s'est trouvée rassemblée à vingt-huit enfans pendant la guerre de 1740, a mérité la protection & la curiosité de monseigneur le duc d'Orléans, lors de son premier voyage en Flandres.

Je ne peux me dispenser d'ajouter qu'un

de nos citoyens distingué dans les sciences, encore existant, ainsi que madame son épouse, a fait baptiser sur la paroisse de S. Pierre sept enfans de trois couches en trois années. J'ai l'honneur d'être, &c.

*A Lille, le 6 juillet 1780.*

ENFANS JUMEAUX baptisés à la paroisse de S. Sauveur de Lille, dans le courant de vingt années, relevé des registres de baptême de cette paroisse le 28 juin 1780.

*Accouchemens. Garçons. Filles.*

1760	1	1	1
61	4	2	6
62	9	6	12
63	6	5	7
64	9	8	0
65	5	6	14
66	9	6	2
67	5	7	13
68	9	7	2
69	11	13	19
70	3	3	3
71	6	5	7
72	2	2	2
73	4	6	2
74	2	2	2
75	4	3	5
76	3	2	4
77	3	5	1
78	5	6	4
79	6	5	7
80	1	2	2

*Le 26  
juin, &c.*

107 102 115

Dans les neuf accouchemens ci-contre, il y en a eu un de trois jumeaux.

O B S E R V A T I O N

*SUR les mauvais effets des corgnoulx ,  
espece de production des pruniers ; par  
m. ARCENS , docteur en médecine de  
la faculté de Montpellier , à Quillan.*

LES pruniers produisent un avant-fruit , qu'on nomme en patois corgnoulx , & que des gens qui parlent françois , appellent ici improprement des cornichons : sans doute ce n'est pas celui qui lui est propre ; & comme je n'ai pu le trouver dans les livres que j'ai été à portée de consulter , j'en ferai une petite description.

On voit paroître ces corgnoulx dès que la prune commence à se former (vers la fin d'avril , & ils durent tout mai) ; ils paroissent des avortons de ce fruit. La prune semble en effet se gonfler par un excès de suc nourricier , qui la distend très-rapidement , & lui fait acquérir dans peu de jours le volume un peu alongé & rétréci d'une amande. La figure de ces corgnoulx n'est pas cependant uniforme ; il y en a de plus courts , de plus larges ; il y en a de recourbés. Ils ont tous une cavité , qui paroît être celle qu'auroit occupé l'amande du noyau du fruit. Cette



cavité est vuide, à moins qu'on n'y trouve un ver qui dévore la substance naturellement tendre du cornichon. La couleur est d'un verd-blanc, tirant sur le jaune très-pâle, à mesure qu'ils passent leur maturité, qu'ils se flétrissent, & viennent à tomber. Le goût en est austere, appétissant, lorsqu'on les mange avec du pain; & agréable aux femmes & aux enfans, presque les seuls qui en mangent. On les regarde en général comme indigestes; mais on n'avoit pas vu, que je sache, qu'ils produisissent l'effet qui va être le sujet de cette observation.

Au mois de mai de 1774, trois enfans âgés de dix, douze & treize ans, du village de la Suze, à demi-lieue de Quillan, avoient été se percher de bon matin sur des pruniers, où ils se gorgèrent à jeun; & sans pain, de ces corgnoulz. Revenus chez eux, ils se sentirent affaîlés, assoupis, & s'endormirent enfin si profondement, qu'on ne pouvoit les éveiller. Alarmés de cet état, les parens m'appellerent à la hâte; à neuf heures je fus chez eux.

Je trouvai ces trois enfans, qui étoient trois garçons, dans un état apoplectique; le plus jeune étoit le plus attaqué, sa respiration étoit bruyante, & il étoit totalement privé du mouvement & du sentiment, tandis que les deux autres remuoient

un peu les membres , lorsque je les pinçois fortement & long-temps.

Instruit de ce qui les avoit mis dans cet état , j'ordonnai le tartre émétique ; les deux plus âgés vomirent des corgnoulx se vuiderent beaucoup par le haut & par le bas , & parurent le lendemain n'avoir rien souffert.

Il n'en fut pas de même du plus jeune ; n'ayant rien vomi , je lui fis avaler vers le midi , en deux fois , sept à huit onces d'huile d'olive aiguisée d'une demi-once de syrop émétique : mais l'estomac résista toujours , le pouls devint plein , fort & fréquent , le col se tendit , la face devint fort rouge , & il s'établit beaucoup de chaleur dans tout le corps.

Je fis alors saigner le malade du bras , & puis du pied ; je lui fis avaler abondamment de l'oxicrat miellé , on lui servit en même temps deux lavemens émolliens qui restèrent dans le corps.

Tous ces secours ne produisant point d'évacuation , le pouls & la chaleur se soutenant avec force , je réitérai la saignée du pied , & je fis ajouter deux onces de vin émétique dans un troisieme lavement qui amena enfin des selles très-abondantes ; le malade continua d'être vuide la nuit par le secours d'un pareil lavement , & il le fut le lendemain par une médecine ap-

propriée : mais , malgré la continuation des mêmes secours, le malade resta dans le même état , avec un pouls plein & fréquent.

Le grand matin du troisieme jour, l'enfant fut agité de convulsions qui , sans être considérables , passoient rapidement d'un membre à l'autre , avec des grincemens de dents; on auroit pu croire qu'elles annonçoient la perte du malade , si l'on n'eût été rassuré par l'état du pouls qui étoit bon & bien réglé, & par celui de la respiration qui étoit devenue libre & naturelle. Je le mis à l'usage d'une infusion nitrée de fleurs de *stæcas* & de tilleul , & les lavemens purgatifs furent continués. Le soir , les convulsions cessèrent , & l'enfant ne fut plus si assoupi; il entendoit & s'éveilloit pour un moment , lorsqu'on le pinçoit & qu'on l'appelloit: il fut repurgé le quatrieme jour , on continua les autres secours , & il fut tout-à-fait délivré de l'assoupissement dans le cinquieme jour. Il ne lui resta qu'un air d'étonnement & de stupidité qui le rendoit méconnoissable.

Je crus que cinq ou six tasses par jour d'infusion de fleurs de *stæcas arabica* , dans deux desquelles , l'une pour le matin & l'autre pour le soir , on ajoutoit huit gouttes d'eau de luce , pouvoient dissiper

cet état ; mais au bout de huit jours l'enfant eut un accident épileptique qui lui dura plus de demi-heure.

Cependant comme il étoit mieux à d'autres égards, les parens ne s'en mirent pas beaucoup en peine, ils laisserent répéter cinq ou six fois ces attaques, espérant que chacune seroit la dernière, attendu que les intervalles devenoient toujours plus longs ; le dernier avoit été de quinze jours, lorsqu'on m'amena l'enfant. On l'auroit cru, à le voir, de la meilleure santé, & il paroïssoit, d'après mes informations, qu'il n'étoit prévenu par aucun prélude de l'approche des accidens qui lui arrivoient à toute heure du jour. Ils étoient caractérisés par l'agitation de divers membres, & par l'écume à la bouche. Je lui remis un traitement qui rouloit sur les délayans, les anti-spasmodiques, suivis des anti-épileptiques ordinaires sous plusieurs formes. Mais les parens étant pauvres, & n'ayant point dans leur village de secours présent, les remèdes furent très-imparfaitement administrés ; il n'y eut guere que l'infusion de caille-lait, dont on fit la boisson ordinaire pendant long-temps. Cependant les paroxysmes devinrent plus rares, & si courts, qu'ils ne duroient quelquefois qu'un instant. Enfin il n'en a été tout-à-fait délivré, que depuis qu'il a at-

teint sa quatorzième année, & dans le temps qu'il ne faisoit plus aucun remède : il est aujourd'hui très-éveillé, & d'un très-bon tempérament.

---

## OBSERVATION

*Sur les effets des demi-bains domestiques dans le délire ; par m. MARTIN, chirurgien à Portieux en Provence.*

LE nommé *Antoine Fauque*, payfan de Lisle dans le comtat Venaissin, se trouva attaqué d'une péripneumonie vraie en passant dans ce village : je fus appelé assez à temps pour procéder à l'opération de la saignée du bras, que je réitérai jusqu'à trois fois le même jour, à cause de l'impétuosité & de la dureté du pouls, de la difficulté de respirer, & de la douleur des lombes.

La transpiration, qui se mit de la partie le soir sur les sept heures, me parut contre-indiquer la saignée ; je n'ordonnai pour boisson qu'une décoction pectorale faite avec la fleur de tussilage, celle de pavot rouge, & les feuilles de bourrache. J'avertis seulement la garde de le changer de linge à mesure que la chemise qu'il auroit seroit mouillée.

Le lendemain matin, deuxième jour de la maladie, plus de transpiration ; l'expectoration prit le dessus, les crachats étoient rouillés & sanguinolens ; je crus devoir les favoriser avec les remèdes appropriés, persuadé que cette voie est la plus courte dont la nature se serve pour procurer une crise salutaire à l'avantage du malade.

Le troisième jour le pouls paroissoit dur & fréquent comme auparavant ; le visage étoit enflammé, les yeux rouges, la langue tirant un peu sur le jaune, & la difficulté de respirer se soutenant toujours de même : je fis composer une mixture avec le blanc de baleine, le suc de bourrache & le sirop de pavot rouge, dont le malade prenoit chaudement de deux en deux heures une cuiller à bouche. Sur le soir je lui fis donner un lavement simple qu'il garda jusqu'au lendemain matin, pour le rendre alors avec des matières noires. Ce jour-là il parut assez bien, & les symptômes semblèrent diminuer ; le cinquième se passa de même : le sixième, le malade se plaignit d'un embarras considérable dans la tête ; je soupçonnai que c'étoit l'avant-coureur du délire à cause de l'érythème des solides, & attendu que le tempérament du sujet étoit sec & chaud.

Je ne fus pas trompé dans mon pronostic, car ce soir même le malade prononça

des mots sans suite & hors de raison.

Je lui appliquai des sinapismes à la plante des pieds, il les arracha pendant la nuit. Je ne crus pas devoir lui appliquer les véficatoires, mais je bornai alors mes soins à lui faire boire copieusement une tisane aqueuse légèrement anodyne, & à lui faire mettre sur la tête une serviette trempée dans l'eau fraîche, comme je l'ai vu pratiquer en pareil cas : il l'ôta avec dépit, ainsi que les sinapismes.

Enfin le septieme le délire fut violent, de telle sorte qu'il fallut l'attacher dans son lit, & le faire garder à vue jusqu'au huitieme qu'il rompit ses liens, & sauta avec fureur sur les gardes.

Ce triste état dura jusqu'au onzieme avec la même force. Il n'étoit plus possible de pouvoir l'obliger à rien avaler, ni de le maintenir dans son lit : il refusoit constamment tout ce qu'on lui présentoit pendant ces quatre jours. Ce ne fut qu'avec de grandes menaces qu'il prit, dans tout cet intervalle, trois ou quatre cuillerées de bouillon.

J'observai le pouls qui étoit dur & vif, les yeux égarés, le bas-ventre un peu tendu. J'imaginai alors qu'en relâchant les fibres trop tendues du cerveau & de ses dépendances, je pourrois procurer quelque adoucissement à son état. En consé-

quence je fis mettre le malade dans un demi-bain chaud, avec très-peu d'eau, & seulement de quoi baigner les cuisses & les jambes, en l'y faisant tenir pendant une heure par deux personnes robustes : je ne perdis point de vue l'état & du pouls & du visage qui devint peu à peu moins fier & moins enflammé, tandis que le pouls perdoit insensiblement de son âpre dureté.

Enfin, au bout de ce temps, le malade demanda qu'on le fit boire ; ce qu'il fit avec une avidité incroyable. Je le fis coucher ; il parut stupéfait jusqu'au lendemain matin qu'il me dit être revenu de l'autre monde comme par enchantement.

Les crachats se rétablirent de nouveau (il faut noter que depuis le premier jour du délire ils étoient supprimés), & avec plus de force qu'auparavant, jusqu'au treizième que le malade s'est trouvé entièrement soulagé. Enfin deux médecines données à propos, & un simple lavement, ont terminé cette affreuse maladie au bout de seize jours ; enforte que le malade est retourné dans sa patrie sans aucune incommodité.





MÉTHODE NOUVELLE DE REDRESSER  
LES DENTS INCISIVES ET CANINES ;

*Par m. ABEL , chirurgien dentiste du  
roi , reçu au college de chirurgie de la  
ville de Marseille.*

LES inconvéniens attachés à l'usage du pélican & des pînces incisives , pour redresser les dents incisives & canines qui se portent trop en - dehors ou en - dedans , ayant depuis long-temps fait abandonner ces instrumens , & les autres moyens m'ayant paru trop foibles dans leur action , & trop lents dans leurs effets , j'ai cru devoir substituer aux fils employés seuls ou avec des lames , des tiges d'or soudées par une extrémité à une plaque qui doit être immobile , vissées par l'autre extrémité , qui passe dans l'intervalle des dents & à travers la lame mobile , & qui reçoit au-dessus de cette lame mobile des écrous quarrés ; de sorte qu'en tournant ces écrous on fait avancer à volonté la lame mobile & les dents sur lesquelles elle appuie. Quoique ce mécanisme fût assez simple , & que l'effet m'en parut assez évident pour me promettre un succès assuré , j'ai attendu , pour en faire part au public , que l'expérience en eût confirmé la bonté . Je fus appelé au commencement du

mois de septembre dernier, chez un négociant de cette ville, pour examiner la bouche d'une de ses demoiselles âgée de onze ans. Les quatre incisives de la mâchoire supérieure avançoient tellement, qu'elles relevoient la levre d'une manière désagréable. Après avoir reconnu les intervalles qui étoient entre ces dents, je fis forger cinq tiges d'or qui pussent y passer facilement, & qui furent taraudées par une de leurs extrémités; je fis faire aussi deux plaques d'or de l'épaisseur d'une piece de douze sols, en observant de donner un peu plus d'épaisseur à celle que je voulois placer derrière les dents: je la courbai de manière qu'étant en place, elle n'appuyât que sur les canines & la première petite molaire de chaque côté, sans toucher aux incisives. La plaque de dehors fut courbée au contraire de manière à ne porter que sur les incisives. Je perçai ensuite la plaque du dedans de cinq trous qui répondoient aux intervalles des incisives; je foudai, dans chacun de ces trous, l'extrémité unie des tiges d'or, en observant de leur donner la direction convenable pour qu'elles occupassent les intervalles des dents. La plaque de dehors fut percée de semblables trous, mais assez grands pour recevoir avec facilité l'extrémité taraudée des tiges: enfin je fis faire cinq écrous.

Muni de ces différentes pieces, je commençai par mettre en place la plaque du derriere, garnie de ces cinq tiges; je la donnai à tenir à un aide, je plaçai ensuite la plaque de dehors de maniere que les extrémités taraudées des vis sortissent par les cinq trous dont elle étoit percée; je mis enfin un écrou à chaque vis, & je les tournai jusqu'à ce que cette plaque fit une pression modérée sur les dents.

Quatre jours après les dents incisives, commençant à se redresser, avoient abandonné la plaque; je ferrai de nouveau les écrous en emportant avec des tenailles coupantes, ou pinces incisives, la partie des vis qui dépassoit. Ayant resté une semaine sans voir cette demoiselle qui étoit à la campagne, les incisives se redresserent tellement que les plaques & les tiges tomberent. Je fus mandé, & ne trouvant pas encore ces dents tout-à-fait dans leurs situations naturelles, je conseillai de continuer de porter les plaques pendant huit jours. Je les remis donc, & huit jours après étant retourné pour voir leur effet, & ayant trouvé les incisives tout-à-fait droites, je les ôtai.

Il est inutile d'observer que la levre supérieure a repris sa place ordinaire, & perdu sa difformité à mesure qu'elle n'a plus été relevée par les dents.

## L E T T R E

DE M. MARET,

*Aux Auteurs du journal de médecine.*

MESSIEURS,

Lorsque je pris le parti de m'élever contre l'opinion de ceux qui pensent qu'on peut parvenir à extirper la variole, je m'attendis à voir les partisans de cette opinion s'élever contre moi. Mais en rendant justice à leurs vues, en procédant avec eux, comme le doit un homme qui n'a pour objet que le bien public, que l'amour de la vérité, j'espérois les mêmes égards, les mêmes procédés de ceux qui croiroient devoir critiquer mon ouvrage. Je me suis trompé. M. *Paulet*, un des plus ardens partisans du projet de l'extirpation de la variole, a profité de l'avantage que lui donne la *gazette de santé* dont il est l'auteur, pour faire de mon mémoire la critique la plus amère. Le ton qu'il a pris paroîtra, aux personnes sages, la preuve la plus forte de la bonté de mon ouvrage. Il leur rappellera le propos de *Menipe à Jupiter*, dans les dialogues de Lucien : *Tu prends ton foudre, tu as donc tort.*

Je

Je suis si persuadé, messieurs, de l'effet qu'aura produit la décente & modérée critique de m. *Paulet*, que je l'aurois laissée sans réponse, si cet écrivain se fût contenté de relever mes erreurs, s'il n'eût pas prétendu justifier par des assertions fausses les déclamations qu'il s'est permises, & que je ne me permettrai pas de qualifier, s'il ne m'eût pas accusé de *mauvaise foi*, d'*infidélité* dans les citations que j'ai faites de ses ouvrages. C'est pour me disculper & pour prouver l'injustice de ses accusations, que j'ai l'honneur de vous écrire & de vous prier d'insérer ma lettre dans votre journal.

Selon m. *Paulet*, il est bien étonnant que je me sois attaché à présenter le projet de l'extirpation de la variole comme moralement impossible. Tandis que sous mes yeux le règlement fait contre cette maladie par la chambre de police de cette ville, a eu le plus grand effet. Son étonnement cessera, ou devra cesser, quand il saura que le règlement dont il a parlé n'a été fait que le 25 septembre dernier, & publié le 28; qu'à cette époque l'épidémie variolique étoit sur sa fin; que malgré la sagesse des articles de ce règlement aucun d'entr'eux n'a été exécuté, & que les enfans malades de variole ne se sont pas moins répandus dans les rues & dans

les places ; enfin que cette épidémie a cessé d'elle-même, comme tant d'autres, par des causes naturelles, sans que le règlement y ait contribué en rien, & qu'on l'a induit en erreur en lui donnant cet événement pour preuve de l'efficacité de ce moyen.

Je pouvois donc n'être pas frappé de cette efficacité ; je pouvois écrire, après la publication du règlement, que ce projet de l'extirpation est d'une exécution moralement impossible. M. *Paulet* m'auroit probablement épargné ces reproches s'il avoit été mieux instruit.

Son zèle pour le plus grand intérêt du public le porte ensuite à faire observer que je qualifie d'exorde le préambule qui contient l'exposition de mon plan. C'est dans l'avertissement placé à la tête de mon mémoire, que j'ai commis la faute : c'est un tort réel que j'ai eu. Cette qualification ne peut convenir qu'à un discours, & la médiocrité de mes talens ne me permet pas de prétendre aux honneurs de l'éloquence.

Je reconnois encore qu'il a raison d'avoir trouvé mes raisonnemens très-longs, mes conséquences rapprochées, qu'il appelle *peroraisons*, bien multipliées. Les uns & les autres étoient faits pour fatiguer un homme aussi pénétrant que lui ;

mais j'écrivois pour tout le monde, & tout le monde n'a pas autant de sagacité que ce savant médecin. D'ailleurs le motif de cette prolixité devoit me faire trouver grace devant lui. Je l'ai exposé, ce motif, dans l'avertissement dont j'ai déjà parlé. J'estimois les adversaires de mon opinion, je croyois devoir, par égard pour eux, ne pas prendre un ton tranchant, & déduire dans le plus grand détail toutes les raisons qui me décidoient à avoir un sentiment différent du leur.

Mon style & notamment le mot *variole* choquent encore m. *Paulet*. Je lui abandonne volontiers mon style ; tout le monde ne peut pas écrire aussi bien que lui ; mais il me permettra de justifier le mot *variole*. Je n'en suis pas l'inventeur, m. *Gontard* s'en est servi ; je l'ai adopté parce qu'il évite des périphrases, parce qu'il est la traduction littérale du latin *variola*. M. *Court de Gebelin*, excellent grammairien, le trouve *heureux* ; m. *Paulet* se sert, en plusieurs endroits de ses ouvrages, de l'épithète *variolique*, pour désigner le virus de la matiere de la petite-vérole. Son exemple même auroit pu m'autoriser à adopter cette dénomination. Ce savant est plus heureux quand il me reproche d'avoir donné mal-à-propos l'antimoine pour une des drogues qui en-

trent dans la composition des poudres de *Sutton* , d'avoir présenté le chevalier *Digby* comme inventeur du lavage du cordon ombilical & de l'expulsion du sang qu'il contient pour affranchir de la variole. Je me suis trompé, & je réparerai cette erreur dans une autre édition de mon mémoire , si jamais cet opuscule en a l'honneur.

Je conviens encore avec m. *Paulet* , que j'ai eu tort de dire que les faits rapportés en preuve de la maniere dont la variole se communique, ont été puisés dans *van Swieten*. Ils s'y trouvent bien réellement , mais le volume où ils sont consignés n'a paru qu'en 1773 ; l'ouvrage de m. *Paulet* a été imprimé en 1768 , & quoique cet auteur ait tant d'autres titres à la gloire littéraire , je lui restitue très-volontiers l'honneur d'avoir puisé ces faits dans les auteurs originaux, dans m. *M. Kirpatrick* , &c. Mais je ne peux pas également avouer que j'aie eu tort de ne pas mettre au rang des partisans de l'extirpation de la variole , mm. *Medicus* , *Cothenius* & *Venel*. Un médecin de province ne peut pas former sa bibliothèque de tous les ouvrages qui paroissent. Je ne connois que de nom les deux premiers de ces médecins. Quant au troisieme , je dis , n°. 12 , pag. 8 , qu'il a présidé à la thèse



de m. *Richard* ; & comme tous les jours les présidens ne sont pas les auteurs des thèses, & n'adoptent même pas l'opinion du soutenant, c'est tout ce que je pouvois en dire. De plus, je respecte les savans médecins dont parle m. *Paulet* ; mais puisque j'ai cru pouvoir ne pas déférer à son autorité, a-t-il pu penser que celle de ces messieurs dût avoir plus de poids sur moi ?

Sa critique porte plus à faux encore quand il taxe d'erreur ce que j'ai dit sur les causes de la destruction de la lepre, sur la disparité qui existe entre le caractère de cette maladie, & celui de la variole. M. *Paulet* qui est si savant, qui a lu tant d'ouvrages ; connoît sans doute le mémoire de m. *Raymond* sur l'éléphantiasis, il a dû voir que d'un bout à l'autre de cet excellent ouvrage ; ce médecin éclairé a dit, ce qui le révolte, que cette maladie est encore endémique dans plusieurs pays dont l'état physique est tel que je l'ai décrit. Mais m. *Paulet* avoit besoin de dissimuler ce qu'il sait, pour donner à sa critique une apparence de solidité.

Je ne m'appesantirai pas sur les reproches qu'avec une politesse sans exemple m. *Paulet* se permet de me faire sur la contagion de la variole. A entendre cet aristarque judicieux, je ne l'admets pas ;

cependant je la pose en principe dans tout le cours de mon mémoire ; & §. 61 , p. 53 , *lign.* 20 , je dis expressément : « Tous ces » faits portent jusqu'à la démonstration le » danger de communiquer, même média- » tement, avec les variolés ».

Je ne repousserai pas non plus les plaisanteries qu'il fait sur les qualités de l'air que je donne comme nécessaires à la propagation de la variole. Sa plaisanterie porte à faux ; puisque je ne nie pas que la contagion puisse la produire ; puisque lui-même se trouveroit exposé à la même inculpation. Qu'on lise son mémoire pour servir de suite à l'histoire de la petite-vérole , on verra que malgré le mépris qu'il affecte pour les observateurs noso-météorologiques , il dit , *pag.* 8 ; *lign.* 10 & suiv. « Un air chaud & humide en même temps » est le plus favorable à la contagion dans » tous les climats » Et *pag.* 9 , *lign.* 16 : « Voilà pourquoi la petite-vérole , dans » nos climats , est très-rare en hiver , rare » en été , sur-tout lorsque le temps est » sec , &c. ».

M. Paulet reconnoît donc aussi que certaines qualités de l'air sont nécessaires à la propagation de la variole ; & c'est sans doute faute de mémoire qu'il s'est si formellement contredit. Ce soupçon n'est

pas sans fondement, car la suite de ses remarques critiques, prouve qu'il oublie facilement ce qu'il a écrit.

En effet, à mesure que le critique avance dans l'examen de mon mémoire, les reproches deviennent plus graves ; & tandis que j'ai employé presque littéralement les expressions de cet auteur, il affirme que *je suppose dans les ouvrages d'autrui ce qui n'y existe pas, marquant même les pages, & jouant dans l'affaire du monde la plus sérieuse.*

Ce sont ces inculpations qui m'ont forcé de répondre à sa diatribe. Je le devois à moi-même, à toutes les compagnies savantes qui m'ont fait l'honneur de m'associer à leurs travaux, à monseigneur le Garde des Sceaux qui m'a nommé censeur royal, enfin au public que je respecte, & dont les intérêts me sont au moins aussi chers qu'à m. *Paulet*. Cet aristarque modéré, m'accuse de *mauvaise foi, d'infidélité* dans les citations de ses ouvrages. C'est au public que j'appelle de son jugement ; & pour le mettre à portée de prononcer entre nous, je vais successivement rappeler les principales infidélités qui me sont reprochées, & dans l'intention de rendre mes crimes frappans, je présenterai sur une colonne les passages de mon mémoire qui ont excité les honnêtes ré-

clamations de m. *Paulet*, & sur une autre le texte même des ouvrages de ce savant.

### PREMIERE INFIDÉLITÉ.

« Ce médecin a soin  
» de faire remarquer  
» qu'on a dit à telle pa-  
» ge de l'histoire de cette  
» maladie ( la variole )  
» qu'on pouvoit la pren-  
» dre en foulant les croû-  
» tes avec les pieds ; &  
» il ajoute quoique bien  
» chaussés ». (1).

J'ai dit , pag. 53 , li-  
gne 12 , en faisant l'énu-  
mération des moyens par  
lesquels la variole peut se  
transmettre.

« Ils ( les partisans de  
» l'extirpation de la va-  
» riole ) assurent que l'on  
» peut s'en infecter en  
» touchant les ferrures ,  
» les boiseries d'un ap-  
» partement qu'occupe  
» ou qu'a occupé un ma-  
» lade , & même en y  
» marchant, quoique bien  
» chaussé ».

Je cite l'hist. de la pe-  
tite-vérole de m. *Paulet*,

» croûtes que le malade laisse tomber ou  
» jette quelquefois par terre ».

M. *Paulet*, dans la mê-  
me énumération, a écrit,  
tom. I. de l'hist. de la  
petite-vérole, pag. 308,  
ligne 13 & suivantes ,

« Ce germe est capable  
» de se fixer, de s'atta-  
» cher sur tous les corps  
» que le malade touche.  
» Ainsi, ses souliers, ses  
» bas, enfin tout ce qu'il  
» porte, qu'il touche,  
» qu'il manie, peut re-  
» cevoir l'empreinte de  
» ce germe, & le trans-  
» mettre dans cet état à  
» tous les hommes ».

Page 316 du même  
ouvrage, pour rendre rai-  
son de la variole contrac-  
tée par une personne qui  
étoit entrée dans la cham-  
bre d'un variolé, sans l'a-  
voir touché, ni rien de  
ce qui étoit dans la cham-  
bre, m. *Paulet* dit lig. 13,

« A-t-elle pris garde à  
» ses souliers qui peu-  
» vent avoir foulé des

---

(1) F. 26, gazette de santé, pag. 106, lign. 8.

*Réflexion.*

Puisque m. Paulet met les souliers au nombre des corps qui peuvent transmettre le germe de la variole ,

Puisqu'il assure qu'on a pu contracter cette maladie pour n'avoir pas pris garde à ses souliers qui ont pu fouler des croûtes varioliques ,

Puisqu'on est chauffé quand on a mis des souliers , j'ai pu dire qu'on pouvoit prendre la variole en marchant dans la chambre des variolés, quoique bien chauffé. J'ai pu donner m. Paulet pour garant de cette possibilité , & j'ai dû le faire n'étant que l'historien des faits avancés par messieurs les partisans de l'extirpation. Si la puérilité du moyen a révolté m. Paulet ; est-ce sur moi ou sur lui que doit tomber le blâme ?

## DEUXIEME INFIDÉLITÉ.

Il dit même page de la même gazette, lig. 12, qu'on a conseillé, p. 361, de tenir les fenêtres fermées en été , dans la crainte que les mouches n'y entrent , je l'ai réellement dit ; mais , pour apprécier cette infidélité, il faut savoir si m. Paulet n'a pas expressément

Page 361, lign. 19 de l'ouvrage indiqué , on lit :

« Si c'est en été , la » garde ou le malade aura » soin d'écarter les » mouches qui pour- » roient se poser sur la » peau du malade , & on » aura soin en même » temps de couvrir les

conseillé à la page que je cite , *d'éloigner les mouches des appartemens* : car, s'il l'a conseillé comme le meilleur moyen de leur en interdire l'entrée est de fermer les fenêtres, j'ai pu donner ce moyen pour un de ceux qu'il faut employer, d'après les conseils de m. Paulet. Or, ...

## TROISIEME INFIDÉLITÉ.

Il prétend qu'on a conseillé, pag. 350, d'élever une barrière autour du lit des malades, qui soit jointe au parquet de manière à interrompre toute communication.

Voici ce que j'ai dit en racontant les précautions conseillées « à élever autour du lit du malade une balustrade en forme de paravent de la hauteur de trois pieds, & jointe au parquet de manière à interrompre toute communication » ; & j'ai cité la page 350 de l'histoire de la petite-vérole.

On lit pag. 352 de l'ouvrage cité, ligne 17 :

« On formera une sorte de barrière autour du lit du malade, semblable à un paravent qui entoure le lit, dont la hauteur sera de trois pieds ».

Pag. 355, lign. 4 : « La barrière du lit sera fixe ; il y aura une porte dont la garde seule aura la clef ; on fera joindre exactement cette barrière avec le parquet, au moyen de quelque terre grasse, afin que les ordures ne puissent passer entre eux ». L'auteur parle

de la même barrière ligne 22 & 29 de la même page, & ligne première de la suivante.

## Réflexion.

Par ce parallele il est évident que m. Paulet ayant conseillé une barrière, je

n'ai pas commis d'infidélité relative à l'objet. Mais j'avoue que j'en ai commis une en citant la *pag.* 350, puisque le conseil de la barrière ne se trouve qu'aux *pages* 352 & 355.

#### QUATRIÈME INFIDÉLITÉ.

J'ai dit, *pag.* 56, *ligne première* :

« Les gardes-malades, les médecins, chirurgiens & apothicaires, seront les seuls qui pourront franchir cette barrière. Mais avant de la passer, ils se revêtiront d'une espèce de *farreau de toile*, semblable à ceux des rouliers, & qui tombera jusqu'à terre : ils le quitteront en sortant ».

.....

M. Paulet a écrit, *pag.* 354, *lign.* 22 de l'histoire citée : « La garde fera toujours couverte d'une *capotte de toile* qui couvrira son tablier, son jupon, &c. & qui sera nouée, au moyen de deux cordons, au cou & au poignet ».

Même page, *ligne* 4, l'auteur parlant des précautions avec lesquelles on doit approcher des malades, dit :

« Il est inutile d'avertir mes confrères que les *manchettes*, les *habits*, &c. peuvent *s'imbiber de la matière variolique* ».

Page 355, *ligne* 20 :

La garde « si elle est obligée de sortir, elle quittera sa toile qu'elle posera entre le lit & la barrière ».

Page 365, m. Paulet, en décrivant les précautions à prendre pour transporter les malades à l'hôpital destiné à les recevoir, dit *lig.* 6 :

« Les porteurs seront couverts d'une *chemise charretière*, & auront des gants de toile fine. En arrivant à l'hôpital, ils quitteront leurs toiles & leurs gants ».

*Réflexion.*

Il est visible que l'idée du *farreau* est prise dans l'ouvrage de m. *Paulet*. Car qu'est-ce autre chose que *la capote de la garde*, la chemise charretiere, la toile des porteurs ?

Si j'en ai étendu l'usage aux médecins c'est conséquemment à l'avis que m. *Paulet* donne à ses confreres, en leur rappelant que *les manchettes, les habits, &c. peuvent s'imbiber de la matiere variolique*, & transmettre les semences de la variole ; c'est d'après la forme de *la chemise charretiere* qu'il prescrit pour les porteurs, d'après l'attention qu'il a de dire que *la capotte de la garde doit couvrir les habits, & être nouée au cou & aux poignets avec deux cordons.*

J'ai donc pu lui faire honneur de cette invention ; & pour avoir été autorisé à recommander cette capote, cette chemise charretiere, ce farreau, ce qui est la même chose ; pour être autorisé, dis-je, à le recommander aux médecins, & à citer m. *Paulet*, il suffisoit qu'il en eût donné l'idée. Je le pouvois d'autant mieux sans faire preuve de mauvaise foi, que dans aucun des endroits qui ont excité la réclamation de m. *Paulet*, je n'ai imprimé ses passages en italique, ni avec



des guillemets, & que dans la note 64, p. 57, après avoir cité cet auteur, j'ai dit:

*J'ai ajouté dans ces articles & dans quelques-uns des autres, des précautions qui ne sont pas indiquées par m. Paulet; mais qui en sont des conséquences nécessaires.*

J'aurois pu dire encore, & qui sont si sensiblement conformes à ses principes, qu'elles n'ont pu être oubliées que par inadvertence.

Car après avoir posé en fait dans son histoire de la petite-vérole, tom. 1<sup>er</sup>, p. 297, L. 9, que

« La matiere de ces deux maladies (la peste & la variole ) est capable de s'attacher sur tous les corps visibles, palpables & solides ».

Dans son mémoire pour servir de suite à cette histoire, p. 10, L. 5. que

« Les semences de la maladie (la variole ) s'y conservent (dans les corps qui s'imprègnent le plus du virus variolique ) », & des années entieres peuvent être ainsi transportées d'un bout du monde à l'autre.

Même page , ligne 12 :

« Un atome de pus variolique peut donner la petite-vérole la plus complete ».

Il est évident , d'après l'opinion de ce promoteur ardent du projet de l'extir-

pation, que pour rendre l'exécution de ce projet efficace, on ne doit négliger aucune des précautions que j'indique.

Le parallele de son texte & du mien, porte donc jusqu'à l'évidence que l'infidélité de sa mémoire l'a égaré, & lui a fait appercevoir dans mes citations des infidélités qui n'y sont pas réellement.

On peut juger à présent de la solidité de sa critique. On peut décider si je mérite les qualifications odieuses qu'il m'a prodiguées, & qu'un homme de bon sens, quelques raisons qu'il eût, quelque passionné qu'il fût, ne se permettroit pas contre le dernier des hommes. Enfin s'il pouvoit dire :

« C'est ainsi que m. *Maret* s'est permis  
» contre toute bienfaisance, contre toute  
» vraisemblance, de supposer dans un écrit  
» public depuis plusieurs années, & que  
» tout le monde est à portée de consulter,  
» des choses qui ne s'y trouvent pas, telles  
» que celles qu'on vient de faire remar-  
» quer. Comment cet auteur a-t-il pu  
» imaginer que ceux qui sont intéressés à  
» le lire, & faits pour détromper le pu-  
» blic lorsqu'on veut lui en imposer, lui  
» passeroient des infidélités de ce genre ?  
» Comment un médecin, le secrétaire  
» d'une compagnie composée de per-  
» sonnes les plus distinguées & les plus res-

» peçtables, fait, par fa place, pour inſpi-  
 » rer la confiance publique, pour être le  
 » dépoſitaire des ſecrets, des découvertes,  
 » a-t-il pu ſ'oublier juſqu'à ce point? Nous  
 » avons toujours cru que ce médecin reſ-  
 » peçtoit aſſez le public, ſe reſpeçtoit aſſez  
 » lui-même pour ne pas le tromper, ſur-  
 » tout dans une affaire où il ne s'agit de  
 » rien moins que de la vie des hommes.  
 » Nous ſommes fâchés pour lui d'être  
 » obligés d'en faire la remarque ».

Ce morceau éloquent, digne d'un Dé-  
 moſthène, eſt ſi ſuſceptible d'une parodie  
 accablante, que ſi les ſarcaſmes du criti-  
 que avoient pu m'émouvoir, je n'aurois  
 eu qu'à changer les noms propres & les  
 titres diſtinctifs : mais je n'ai jamais ſu  
 imiter les mauvais exemples. Je prierai  
 ſeulement qu'on veuille bien comparer le  
 ton que m. *Paulet* a pris en parlant de  
 moi, & celui dont j'ai parlé de lui. J'ai dit,  
*pag. 83 de mon mémoire, lign. 7,* en par-  
 lant du projet de l'extirpation :

« Ce projet annonce dans ſes auteurs,  
 » dans ſes partiſans, des vues patriotiques  
 » bien louables ».

Et c'eſt toujours ſur le même ton que  
 je fais mention de ces meſſieurs.

Je pourrois, en terminant cette lettre,  
 faire quelques remarques ſur la fine plai-  
 ſanterie que ſe permet m. *Paulet* après la

déclamation modérée que j'ai citée « sur  
 » le farreau de toile dont je couvrirai  
 » ceux qui diront que la variole inoculée  
 » est contagieuse , &c. » Mais je supplie  
 mes lecteurs de recourir à la *pag.* 148 de  
 mon mémoire , ils verront si je ne crois  
 pas à la possibilité de la contagion de la  
 variole inoculée , puisque je dis *ligne* 5 :  
 « Il suffira , pour la rendre inefficace , d'o-  
 » bliger à sequestrer les inoculés dans tout  
 » le temps où ils pourroient la répandre ,  
 » & à prendre à leur égard une partie  
 » des précautions indiquées par les auteurs  
 » du projet de l'extirpation de la variole ».

M. *Paulet* s'est lassé d'analyser mon  
 ouvrage parce que je suis *au - dessous de*  
*toute critique.*

Cela me fait espérer qu'il ne m'hono-  
 rera plus de la sienne , ni à visage décou-  
 vert , ni sous le voile d'un d'anonyme ou  
 pseudonyme , & qu'après s'être épuisé en  
 efforts impuissans sur mes *principales in-*  
*fidélités* , il prendra le parti d'un silence  
 stoïque ; mais je lui promets que , quoi-  
 qu'il écrive , cette réponse est la seule que  
 je lui ferai.

*A Dijon , le 4 juillet 1780.*

## OBSERVATION &amp; RÉFLEXIONS

*Sur l'électricité médicale (\*).*

LORSQUE les médecins ont commencé à employer l'électricité contre plusieurs des maladies qui affligent l'espèce humaine, il a dû s'élever deux partis contraires : c'est l'effet ordinaire de toutes les nouveautés. Aussi y a-t-il eu des enthousiastes pour & contre ce nouveau remède ; les uns se sont empressés d'en vanter l'efficacité : selon eux , la découverte est un bienfait céleste dont la vertu toute puissante doit s'étendre à tous les maux. Les autres ont déprisé cette pratique & ses auteurs, ont effrayé sur ses suites, ont menacé des effets les plus pernicioeux.

Cependant les médecins prudents qui se conduisent avec la sagesse & le modération nécessaires pour bien régler la pratique difficile de leur art, se moquent également & des guérisons miraculeuses que préconisent les partisans de l'électricité, & des terribles conséquences dont ses détracteurs cherchent à nous effrayer : ils avouent en même temps qu'entre les mains

---

(\*) Extrait de l'*ANTOLOGIA*, feuille Romaine, n°. LII, pag. 412, Juillet 1780.

d'un praticien éclairé & consommé, cette nouvelle *drogue* pourra procurer des avantages dans plusieurs cas.

Le *P. Barletti* mérite, à juste titre, d'être inscrit sur la liste peu nombreuse de ces sages & modérés observateurs, lorsqu'en rendant compte de plusieurs de ses maladies, dont il attribue l'origine à l'usage abusif de l'électricité joint à l'extrême irritabilité de ses nerfs, il n'exclue pas néanmoins l'électricité de la pratique de médecine, & dit avec *Tissot* que *sub tutelâ periti medici suas habet vires heroicum, & in medicinâ retinendum remedium, quia tantùm opportunè applicatur; pulcri inde successus in nosocomio Theresiano. Pessimè verò pro paralyseos specifico venditur; nec malè anno jam 1746, sagaciter scribebat Cel. Camper, electricitatis effecta nervis inimica esse probabile est.*

Des différentes maladies nerveuses dont le *P. Barletti* a été tourmenté, & qui toutes ont été occasionnées par son ardeur excessive pour les recherches & les expériences électriques, il n'a décrit que la dernière, qui a été infiniment plus grave & plus dangereuse que les précédentes, quoique les symptômes & les circonstances qui l'ont accompagnée, aient été du même ordre.

Elle fut précédée & annoncée par des insomnies opiniâtres, des douleurs & des ardeurs d'entrailles, principalement la nuit & vers le point du jour, & qui augmentoient par l'impression extérieure du froid. Il éprouvoit un sentiment intérieur de frissonnement fébrile. Lorsqu'il s'approchoit près du feu, ou se tenoit trop longtemps debout, il étoit pris inopinément d'une sueur froide avec menace de défaillance. Une langueur accablante & de l'embarras dans l'usage de ses sens & de ses facultés intellectuelles étoient devenus son état habituel. Tels furent les accidens qu'éprouva le *Pere Barletti* dans les premiers jours de janvier 1778, pour s'être occupé pendant tout le cours du mois de décembre précédent, à faire de nombreuses expériences électriques avec de fortes machines & avec des explosions multipliées pendant des quatre & six heures de suite chaque jour, & souvent même plusieurs fois dans la journée.

La matinée du huit il éprouva deux syncopes mortelles après avoir évacué une quantité de sang peu considérable; ce sang étoit grumelé, & en partie corrompu, pour avoir séjourné dans le canal intestinal. Il demeura ensuite dans une prostration extrême de tout le système nerveux & musculaire, & dans un tel dépérissement

des organes de la nutrition, qu'il devint bientôt & resta pendant quatre mois exactement semblable à un cadavre.

De tous les secours qui lui furent administrés par le savant docteur *Borsieri*, le plus efficace a été l'entière cessation de toute sorte d'expérience électrique.

Quelques personnes regarderont peut-être les accidens dont le *P. Barletti* a été la victime, comme étant simplement la suite d'une trop forte application au travail, & de la contention d'esprit qu'exige en général la physique expérimentale. Il va au-devant de cette objection en avertissant que tous ses travaux, autres que ceux relatifs à l'électricité, le fatiguoient effectivement, & l'affoiblissoient sensiblement; mais jamais avec les terribles symptômes & les suites qu'il éprouvoit seulement lorsqu'il s'étoit occupé d'expériences électriques. Il a même remarqué un contraste singulier & frappant entre les effets que celles-ci produisoient en lui, & ceux dont ses autres occupations étoient souvent la cause. C'est que les dernières l'affoiblissoient & le fatiguoient beaucoup plus l'été que l'hiver; ce qui est dans l'ordre ordinaire & naturel; tandis que les expériences électriques au contraire lui étoient bien plus préjudiciables, & l'affoiblissoient beaucoup plus dans les temps froids que dans la saison des chaleurs.



Ceux qui se sont occupés pendant quelque temps de l'étude des phénomènes & de la nature du fluide électrique, auront eu l'occasion d'éprouver plus d'une fois en eux-mêmes des effets analogues à ce que nous venons de rapporter; les différences, s'il y en a eu, auront dépendu de quelques circonstances particulières. Certainement le célèbre *Musschembroeck*, l'un des savans qui ont fait les premiers des recherches sur l'électricité, quoiqu'il n'ait employé que des machines & des appareils d'une grandeur médiocre, a observé dans lui-même & dans les autres des effets assez semblables à ceux qu'a ressentis le P. Barletti. *Quoniam me*, ce sont ses paroles, *non parùm exercui in detegendis proprietatibus electricitatis, tum manu fricando tubos, aut globos vitreos, qui in machinâ in rotundum vertebantur, tum digito eliciendo scintillas crepitantes, &c.. in me observavi tribus diversis vicibus, quum paulò diligentior in capiendis experimentis fueram tempore diurno, sequenti nocte me incidisse in febrem violentissimam magno cum calore & anxietatibus, quæ eodem tenore perstitit triginta sex horis, & desit sine ullo alio signo, vel symptomate recidivo. Similem febrem ter expertus fui; & ab eo tempore sum multò prudentior in faciendis experimentis*

*electricitatis... mea uxor quæ fideliter me in iis experimentis adjuvit, & manu fricuerat globum, pallescere cœpit, & virium defectu laborare, restituto simul ac hoc ab electricitate ortum esse suspicabatur, & ab experimentis abstinebat.* On peut lire le surplus dans l'ouvrage de ce savant justement célèbre, *introductio, ad philosoph. natur.* §. 945. Les observations du médecin de Lausanne, celles du savant professeur à Vienne, l'abbé de *Herbert* & de beaucoup d'autres physiciens & médecins distingués, sont conformes à celles que nous venons de citer.

Toutes nous offrent le tableau des maux qu'occasionne l'abus de l'électricité, ainsi que des autres remèdes actifs que la nature laisse à notre disposition; elles prouvent que cet abus peut devenir excessivement nuisible, mais non pas qu'il faille rejeter entièrement l'usage de l'électricité de la médecine. Il est hors de doute que l'électricité atténue les humeurs, accélère le mouvement du sang, irrite & réveille la fibre musculaire, augmente la transpiration, & produit d'autres effets qui peuvent beaucoup contribuer à hâter la guérison dans plusieurs maladies.

Le *P. Barletti* pose en fait & établit comme principe, que *l'électricité dispose efficacement les substances animales à l'al-*

SUR L'ÉLECTRICITÉ MÉDIC. 167  
*calescence & à la dissolution ; de même  
que les substances inflammables à la com-  
bustion.* Ce qui pourra servir de règle à  
quiconque tentera de faire une applica-  
tion avantageuse de l'électricité à l'éco-  
nomie animale. En effet, l'on a remar-  
qué que les animaux tués par l'électricité  
ou par la foudre, ont dès l'instant même  
de leur mort la chair aussi molle & les  
fibres aussi lâches qu'elles le seroient dans  
les cas ordinaires après plusieurs jours.

---

*EXTRAIT des prima mensis de la  
faculté de médecine de Paris, tenus les  
1<sup>er</sup> & 15 juin 1780.*

LA chaleur extraordinaire qui, dans les  
derniers jours du mois de mai, a porté la  
liqueur du thermomètre jusqu'au 24<sup>e</sup> de-  
gré, a presque totalement dissipé les af-  
fections catarrhales. Les vieillards & les  
personnes cacochymes, sujettes aux dou-  
leurs rhumatisantes & arthritiques, sont les  
seules chez qui elles ont persévéré. Mais  
à ces maladies ont succédé des fièvres  
putrides bilieuses, des fièvres ardentes,  
dont un grand nombre se terminoit par  
des éruptions miliaires. Ces éruptions ont  
été critiques pour ceux chez qui elles se  
sont soutenues, & ont parcouru régulièra-

ment leurs périodes, mais il y en a eu plusieurs chez qui elles ont disparu très-promptement. Dans ce cas on n'a retiré aucun secours des potions cordiales destinées à reporter l'humeur à la peau; au contraire elles ont paru précipiter les accidens mortels. Les vésicatoires appliqués, dès que l'on s'appercevoit de l'irrégularité & de l'inconstance de l'éruption, en ont sauvé quelques-uns.

On a observé généralement que dans les fievres la tête s'embarassoit très-promptement, & plus même que l'état du pouls ne sembloit le faire craindre; ce que l'on a attribué à la raréfaction subite du sang & des humeurs par la violente chaleur survenue tout-à-coup. Cette même cause a vraisemblablement produit les désordres dans la raison, les accès de folie, de démence, qui ont été très-communs. Les moyens propres à calmer la raréfaction du sang, tels que les boissons nitreuses, acidulées, les lotions de la tête avec de l'eau froide, du vinaigre, les bains des pieds, les lavemens, l'air libre & frais, &c. ont été très-avantageux. La saignée a dû être ménagée, & on a observé qu'après cette opération, plusieurs malades avoient eu des accès plus violens, & que si on insistoit, ils tomboient dans un état de foiblesse suivi bientôt de tous les symptômes

d'une putridité causée par une bile âcre & caustique qu'il étoit difficile d'adoucir & de corriger.

Il y a eu aussi, & sur-tout parmi le peuple, un grand nombre de fluxions de poitrine. Les saignées & les délayans béchiques, incisifs, ayant remédié à l'état vraiment péripneumonique, les malades étant sans fièvre, sans oppression, il leur restoit cependant un point de côté opiniâtre, qui gênoit la respiration. Mais comme le sommeil & les forces se rétablissoient visiblement, il a suffi de combattre cette douleur, qui étoit rhumatifante, avec des boissons incisives & légèrement sudorifiques.

Le froid, qui a succédé tout-à-coup à une violente chaleur, a rendu les fluxions de poitrine plus graves; car l'on a observé dans quelques-uns de ceux qui en ont été attaqués, que les poulmons étoient, dans le principe, si fort gorgés de sang, que les saignées répétées, même brusquement, n'avoient pu les débarrasser, & que ces malades étoient morts étouffés.

Le froid a aussi réveillé presque toutes les affections catarrhales, les fluxions de poitrine, les points de côté, les toux opiniâtres, les rhumes de cerveau, les maux de gorge, les douleurs rhumatismales, & des dévoiemens avec des coliques violentes.

On a eu à traiter un grand nombre d'éruptions érysipélateuses sur toutes les parties du corps, mais spécialement aux jambes; Phumeur, qui se portoit ainsi au-dehors, étoit très-mobile, car elle passoit rapidement d'une partie à l'autre, & sur-tout d'une jambe à l'autre. Souvent les boissons incisives rafraîchissantes avec les borraginés, les chicoracés, le petit-lait, & des fomentations avec l'infusion de fleurs de sureau, animée d'un peu d'eau-de-vie, ont suffi. Mais lorsque l'inflammation étoit considérable, & qu'elle occupoit le visage ou les parties supérieures du thorax, on a été obligé de faire précéder une ou deux saignées. Lorsque les plaques érysipélateuses des jambes formoient une élévation de couleur violette, ou avoient quelque ressemblance avec les taches scorbutiques, on a dû avoir recours au petit-lait avec le syrop anti-scorbutique, on a des boissons de même nature, & extérieurement aux fomentations animées avec l'eau-de-vie camphrée, & l'onguent de styrax.

La coqueluche a continué chez les enfans; mais l'affection scorbutique, dont nous avons parlé dans les journaux précédens, a sensiblement diminué. On a vu quelques rougeoles. Les petites-véroles ont été fort rares.

M. *Majault* a rendu compte de l'état des femmes en couche de l'hôtel-dieu : presque toutes ont eu des coliques violentes. Chez quelques-unes elles étoient accompagnées des symptômes de l'inflammation ; la langue étoit sèche , aride , les délayans , les relâchans, l'huile d'amandes douces, & même l'oxymel simple ; lorsque l'on avoit lieu de craindre l'inflammation , ont suffi pour dissiper la maladie. A ce sujet , notre savant observateur a jeté des doutes fondés sur l'opinion presque générale *qu'il faut éviter le vinaigre pour les femmes en couche.*

MM. *Majault*, *Thiery*, médecin consultant du roi , *Desessart*, *Bosquillon* & *Nizon*, ont communiqué des observations sur la nature des symptômes qui précèdent ordinairement les éruptions à la peau, & spécialement l'éruption miliaire.

Plusieurs docteurs ont fait part des accidens qu'ils ont vus résultans de l'application journalière de certaines pommades épispastiques très-renommées, pour entretenir l'écoulement qu'elles ont provoqué, ou qui l'avoit été par un emplâtre vésicatoire. Ces accidens étoient principalement des fièvres violentes avec frisson , & qui prenoient quelque temps après le pansement. Les jours qu'on ne pansoit point, il n'y avoit point de fièvre ; ou si

le pansement qu'on avoit coutume de faire le matin , par exemple , étoit différé jusqu'au soir , la fièvre qui avoit eu lieu le matin , n'avoit plus lieu que le soir. L'abandon total de la pommade , a été suivi de la cession totale de la fièvre.

On a aussi rendu compte des mauvais effets de plusieurs remèdes empiriques , & prétendus secrets.

M. *Philip* a lu l'histoire d'une fille âgée de 18 à 19 ans , qui , ayant ses règles , fut tout-à-coup inondée d'eau froide qu'on lui jeta au visage , ses règles furent supprimées ; elle fut saisie de convulsions violentes , suivies d'une hydrophobie constante , qu'aucun moyen n'a pu calmer : elle est morte le quatrième jour. L'ouverture du cadavre n'a rien présenté qui pût répandre quelques lumières sur cette cruelle maladie.

M. *Maigret* a rendu compte des maladies qui ont régné dans la paroisse Saint Nicolas des Champs , dont les pauvres sont confiés à ses soins.

Dans l'assemblée du 15 , m. *Majault* rapporta le fait suivant :

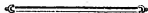
Une femme grosse de quatre mois , se voyant surprise entre deux voitures , qui paroissoient devoir l'écraser , fit un effort violent pour soustraire son ventre au choc & à la pression. Elle ne fut point



bleffée, ni même touchée; mais sa frayeur fut extrême; elle se trouva mal, & eut sur le champ une perte. La matrice examinée, ne présenta aucun indice d'un accouchement prochain. La perte cessa; mais, un mois après, les regles parurent; leur écoulement n'étoit point continu; il n'avoit lieu que d'heure en heure. Cette évacuation périodique fit juger que la malade n'étoit point enceinte. Cependant le ventre resta gros, rémittent, & sur-tout dans la région hypogastrique. Cette femme étant morte, cinq mois après son accident, a été ouverte. On a trouvé un enfant dans la capacité du ventre, mais point dans la matrice. On a reconnu qu'il s'étoit fait à ce viscere une crevasse par laquelle l'enfant avoit passé dans le ventre: cette crevasse étoit déjà fermée, & la cicatrice consolidée dans la face interne de la matrice; mais elle étoit encore ouverte dans sa face externe.

MM. les Chirurgiens qui ont assisté à l'ouverture du cadavre, se proposent de donner de ce fait des détails plus circonstanciés; c'est pourquoi *m. Majault* a cru devoir se borner, pour le moment, à l'annonce que l'on vient de lire, & que nous avons crue digne de l'attention de nos lecteurs.

L'accident de la rupture de la matrice , & du passage de l'enfant dans le ventre étoit déjà connu ; plusieurs docteurs en ont rapporté des exemples nouveaux. Entr'autres m. *Hallot* a cité l'exemple d'une femme qu'il connoît, à qui la matrice s'est crevée dans les efforts de l'accouchement , & dont on a retiré l'enfant par l'opération césarienne ; les intestins ont été enflammés, ont suppuré, & cette femme porte un anus artificiel.



*Avertissement des auteurs du journal.*

M. *Bosquillon* nous ayant représenté que nous avions mal saisi l'observation sur la goutte, qu'il avoit communiquée de vive voix à l'assemblée de la faculté, & que nous avons indiquée pag. 87 du journal de juillet dernier, nous nous hâtons de réparer une faute involontaire, & de détromper nos lecteurs, en leur donnant cette observation écrite par notre confrere lui-même.

Rien n'est si peu connu, & ne mérite plus l'attention du médecin que les différens symptômes que produit la complication des maladies. On ne peut donc trop rassembler d'observations capables de

nous diriger dans de semblables circonstances; c'est ce qui m'a déterminé à communiquer l'observation suivante :

Un homme âgé de 45 ans, sujet, depuis 12 ans, à des accès réguliers de goutte, eut une gonorrhée virulente, qui s'étant dissipée en six semaines, par l'usage des mercuriaux, fut suivie d'un gonflement douloureux dans l'aîne. Les bains furent prescrits; le gonflement & la douleur augmentèrent par degré; au bout de quinze jours on joignit aux bains les frictions de deux jours l'un : le mal augmenta; les douleurs devinrent extrêmes; après dix frictions, faites en trois semaines, l'aîne droite s'engorgea aussi : on continua les bains quinze autres jours; on donna quelques frictions de loin en loin, parce que les douleurs devenoient insupportables, sur-tout lorsque la salivation s'annonçoit. Ces douleurs obligèrent de renoncer aux bains, & la difficulté d'avaler contraignit de réduire le malade au petit lait & au bouillon pendant environ trois semaines. Après ce temps, les douleurs parurent se modérer; on prescrivit le sublimé à petites doses. Les bubons diminuèrent; la douleur se fixa au centre; le gauche suppura au bout de cinq mois de traitement, & le droit un

mois plus tard : le malade fut alors fort foulagé ; mais une grande partie des tumeurs étant restée squirrheuse , on eut recours aux escharotiques légers , aux fondans & aux suppuratifs , qui produisirent , quoique lentement , l'effet que l'on desiroit. Le sublimé fut continué près d'un an avec le petit lait , les légers sudorifiques , & autres remèdes adaptés aux circonstances. Enfin , le traitement dura seize mois ; il ne restoit qu'un léger empâtement dans les aines. Le malade quitta alors Paris. Je le revis au bout de cinq ans. J'appris de lui , qu'il avoit eu depuis un enfant bien portant , qu'il n'avoit éprouvé aucun ressentiment de sa maladie vénérienne , & qu'il n'avoit eu aucune attaque de goutte.

D'après les observations d'*Hildanus* (1), & quelques-unes qui me sont particulières , il paroît constant que les frictions mercurielles augmentent les douleurs arthritiques & en changent en quelque sorte la nature. Dans le cas dont il s'agit , la maladie vénérienne paroît s'être combinée avec la goutte , & avoir donné lieu aux accidents rebelles qui sont survenus.

---

(1) Voyez cent. 3 , observ. 92 ; cent. 4 , observ. 82.

Comme le malade a ressenti, pendant six mois, des douleurs innouïes, j'ai cru que cet exemple étoit du nombre de ceux qui prouvent que la goutte peut être guérie par des douleurs violentes qui lui sont étrangères. Ainsi, *Camerarius* (1) raconte qu'un malade, dont les pieds furent attachés à un poteau avec six clous de fer, fut guéri. Le même *Camerarius* (2), *Alberti* (3), *Hebenstreit* (4) regardent comme certain que les tortures ont guéri la goutte. Suivant *Riedlin* (5), les fustigations ont produit le même effet.

---

(1) *Memor. cent. 8*, pag. 52.

(2) *Memor. 2*, cent. 6, pag. 25.

(3) *Jurisprud. med. part. 2*, pag. 532.

(4) *Anthropotogia forensis*, pag. 604.

(5) *Lin. med.*



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## J U I N 1780.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	14, 5	26, 8	20, 0	27 II, 8	27 II, 10	27 II, 5
2	19, 0	26, 0	21, 0	27 II, 6	27 II, 2	27 IO, II
3	17, 2	26, 5	20, 0	27 IO, 4	27 IO, 1	27 IO, 8
4	11, 0	19, 0	14, 0	27 IO, 8	27 II, 0	27 IO, 5
5	12, 0	16, 0	11, 5	27 IO, 4	27 IO, 0	27 9, 5
6	10, 0	15, 5	13, 0	27 9, 8	27 IO, 4	27 IO, 8
7	9, 2	16, 0	9, 0	27 IO, 6	27 IO, 4	27 IO, 7
8	4, 9	15, 0	9, 0	27 II, 0	27 II, 3	27 II, 9
9	5, 2	15, 0	12, 5	27 II, 6	27 II, 4	27 II, 3
10	7, 5	17, 4	14, 2	27 IO, 8	27 9, 10	27 9, 6
11	9, 8	21, 1	15, 0	27 9, 8	27 IO, 0	27 IO, 8
12	11, 8	20, 0	15, 0	27 IO, II	27 II, 5	28 0, 0
13	11, 4	20, 8	16, 0	28 0, 2	28 0, 0	27 II, 5
14	12, 7	14, 8	11, 7	27 II, 0	27 II, 2	27 II, 2
15	8, 0	10, 7	9, 0	27 II, 2	27 II, 5	28 0, 0
16	6, 0	16, 0	12, 2	28 0, 2	28 0, 6	28 0, 9
17	10, 0	16, 0	13, 0	28 0, 4	28 0, 0	27 II, II
18	11, 5	19, 5	17, 5	27 II, 2	27 IO, 10	27 IO, 6
19	13, 6	20, 2	16, 0	27 IO, 2	27 IO, 2	27 IO, 4
20	13, 0	15, 5	12, 9	27 II, 4	28 0, 0	28 I, 1
21	9, 0	15, 0	12, 5	28 I, 9	28 I, 9	28 I, 10
22	10, 6	19, 0	14, 6	28 2, 0	28 I, 1	28 0, 4
23	12, 0	18, 0	13, 0	28 0, 0	28 I, 0	28 I, 10
24	10, 0	71, 0	15, 2	28 2, 2	28 I, 5	28 I, 4
25	12, 8	16, 6	11, 3	28 I, 4	28 I, 7	28 2, 7
26	8, 0	16, 5	12, 3	28 2, 7	28 2, 10	28 3, 2
27	7, 1	18, 6	12, 8	28 3, 5	28 3, 4	28 3, 4
28	8, 5	19, 3	15, 0	28 3, 2	28 2, 10	28 2, 7
29	12, 5	22, 8	17, 9	28 2, 2	28 I, 2	28 0, 5
30	14, 0	23, 5	18, 0	27 II, 10	27 II, 5	27 II, II

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N-E. b. tr. chaud	S-E. b. tr. chaud.	O. b. tr. ch. t. au l.
2	N. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	S-O. b. tr. chaud.
3	E. & S. <i>idem.</i>	S. id. tonnerre au loin, <i>électr.</i>	N. couvert, très. chaud, <i>électr.</i>
4	N-E. nuages, tonnerre <i>électr.</i>	N-E. couv. pluie, tonnerre <i>électr.</i>	N-E. couvert.
5	N. cou. fr. pet. pl.	N. couv. froid.	N. <i>idem.</i> froid.
6	N. cou. brouil. fr.	N-E. id. brouill.	N-E. <i>idem.</i>
7	N-E. n. fr. pet. pl.	N-E. nuag. froid.	N-E. b. tr. froid.
8	N-E. be. tr. froid.	N-E. be. v. froid.	N. <i>idem.</i>
9	N-E. beau, froid.	E. & S-E. beau.	N. beau, froid.
10	E. beau, froid.	S. beau, doux.	E. & S. be. doux.
11	E. beau, chaud.	N. beau, chaud.	N. beau, frais.
12	N-E. beau.	N-E. <i>idem.</i>	N-E. beau, chaud
13	N-E. id. chaud.	S-O. nuag. chaud.	N-O. nuages.
14	N-O. couvert, vent, pluie.	N-O. & S. couv. vent froid.	O. couvert, vent froid.
15	O. <i>idem.</i> froid.	O. nuag. vent fr.	O. beau, froid.
16	O. nuages, froid.	N-O. nuages.	N-O. nuages.
17	N. nuages.	O. couvert.	S-O. couv. pluie.
18	O. beau, frais.	S-O. be. chaud.	O. beau, chaud.
19	S-E. & S. couv. ch. pl. <i>électr.</i>	S. couv. chaud.	N-O. couvert, chaud.
20	S-O. couv. fr. pl.	O. & N. n. frais.	N. nuages, frais.
21	N-O. c. froid, pl.	N-O. & S-O. be.	O. beau.
22	N-O. beau.	S-O. & O. c. ch.	S-O. couvert.
23	S-O. nuag. froid.	O. nuages.	N. beau, frais.
24	E. beau, frais.	S-O. be. chaud.	N. <i>idem.</i>
25	N-O. id. vent.	N-O. b. v. froid.	N-O. be. v. froid.
26	N-O. be. froid	N-O. beau, froid.	N. beau, froid.
27	N. <i>idem.</i>	N. beau.	N. beau.
28	N-E. beau, frais.	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
29	E. beau, chaud.	E. <i>idem.</i> chaud.	E. <i>idem.</i> chaud.
30	E. <i>idem.</i>	S. n. très-ch. vent.	O. be. ch. <i>éclaire</i> ,

## 180 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

## RÉCAPITULATION.

Plus grand degré de chaleur . . . . . 26, 8 deg. le 1<sup>er</sup>

Moindre degré de chaleur . . . . . 4, 9 le 8

Chaleur moyenne . . . . . 14, 4 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*

cure . . . . . 28, 3, 5 le 27

Moindre élév. du Mercure . . . 27, 9, 5 le 5

Elévation moyenne . . . . . 28 p. o, 1

Nombre de jours de Beau . . . . . 17

de Couvert . . . . . 7

de Nuages . . . . . 6

de Vent . . . . . 5

de Tonnerre . . . . . 3

de Brouillard. . . . . 1

de Pluie . . . . . 9

Quantité de Pluie . . . . . 10, 6 lignes

D'Evaporation . . . . . 78, 0

Différence . . . . . 67, 4

Le vent a soufflé du N. . . . . 6 fois.

N.-E. . . . . 6

N.-O. . . . . 5

S. . . . . 3

S.-E. . . . . 1

S.-O. . . . . 3

E. . . . . 4

O. . . . . 5

TEMPÉRATURE : Variable , mais en général froide & très-sèche ; il est tombé 10 lignes d'eau le 4 , & 0 , 6 lignes seulement pendant le reste du mois : les bleds , les foin & la vigne s'accommodoient de cette température , mais les grains de maïs , les légumes & les fruits souffroient.

MALADIES : Aucune.

COTTE , Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &amp;c.

A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> juillet 1780.



## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille , au mois de juin 1780 , par  
m. BOUCHER , médecin.*

DANS tout le cours de ce mois il n'y a eu guere de pluie que pendant quatre à cinq jours , entre le 17 & le 23.

Les trois premiers jours du mois , la liqueur du thermometre s'est élevée au - dessus du terme de 21 degrés : le 2 , elle a monté à 23 degrés. Mais dans le reste du mois , elle ne s'est pas élevée au-dessus du terme de 17 à 18 degrés , si ce n'est le 31 , qu'elle a été observée à celui de 22 degrés.

Le vent a été nord au commencement & à la fin du mois.

Le mercure , dans le barometre , ne s'est guere éloigné du terme de 28 pouces : ce n'est qu'après le 20 qu'il s'est soutenu au-dessus de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermometre , a été de 23 degrés au-dessus du terme de la congélation , & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 15 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans le barometre , a été de 28 pouces 2 lignes , & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes est de 5 lignes.

Le vent a soufflé 4 fois du nord.	7 fois du sud.
8 fois du nord	8 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
2 fois de l'est.	8 fois de l'ouest.
1 fois du sud	4 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.

Il y a eu 19 jours de temps couvert ou nuageux.

11 jours de pluie.	1 jour d'éclairs.
--------------------	-------------------

1 jour de ton-	1 jour de grêle.
nerre.	

Les hygrometres ont marqué une légère humidité la plus grande partie du mois.

---

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de juin 1780.*

LES chaleurs vives du commencement de ce mois, & de la fin du précédent, ont rendu les étouffemens & les crachemens de sang assez communs : il en a été de même des péripneumonies qui exigeoient des secours prompts, & sur-tout de la part de la saignée, à faute de quoi les sujets périssoient par un dépôt qui se formoit dans le poumon plus tôt ou plus tard.

Deux especes de fièvre continue ont régné ce mois, dans les différens cantons de la ville, mais bornées à quelques familles. L'une étoit la fièvre continue-putride-maligne, qui n'avoit rien relâché de son intensité. On a été souvent dans le cas d'avoir recours aux vésicatoires, le plus souvent appliquées aux jambes : des escarres gangreneuses, survenues aux plaies résultantes de cette application, n'ont pas toujours été d'un présage funeste. C'est ce qui est arrivé en particulier à une demoiselle de dix-huit ans, que j'ai vu en consultation : les escarres gangreneuses s'étant détachées assez vite, ont laissé des plaies vermeilles, dont la suppuration soutenue jusqu'à la convalescence, a été le salut de la malade (1).

L'autre espece de fièvre étoit une continue-rémittente, qui, dans quelques personnes, a eu le type de la double-tierce. L'une & l'autre étoient généralement vermineuses. Nous avons vu encore, dans nos hôpitaux, un bon nombre de personnes attaquées de la fièvre tierce,

---

(1) Voyez sur cet article mon mémoire inséré dans le sixième tome du journal de méd. pag. 323.

Les vents du nord & de l'ouest, qui ont régné dans une grande partie du mois, ont causé des pesanteurs de tête, & des constipations suivies de coliques. Des selles bilieuses, procurées par des lavemens, par des boissons délayantes & acéscentes, le petit-lait sur-tout, & par des minoratifs, en ont été la crise.

---

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Précis d'une nouvelle théorie sur les maladies chroniques, particulièrement les purulentes scorbutiques, nerveuses, dartreuses, & généralement sur toutes celles qui proviennent de la décomposition du sang; par m. DE LA BASTAYS, docteur en médecine, gradué en France & en Espagne, médecin de l'hôpital municipal & militaire de la ville de l'Orient. A Amsterdam; & se trouve à Paris chez P. F. Didot le jeune, imprimeur-libraire, quai des Augustins, 1780. In-12 de 345 pages.*

L'auteur s'est trompé en mettant ce titre à la tête de son précis. Il ne contient absolument rien de neuf. Nous avons aussi de la peine à deviner pour quelle raison ce précis est précédé d'une épître dédicatoire aux médecins. Ce cadeau ne les flattera point; car il consiste en lieux communs, en un système rebattu, présenté avec un langage peu médicinal.

Après avoir fait l'énumération du plus grand nombre de maladies chroniques, *m. de la Bastays* dit : « toutes ces affections sont d'une nature scorbutique ; elles proviennent , comme le véritable scorbut , d'une altération & d'une décomposition plus ou moins grande des principes du sang , déterminée par la présence d'une matière saline & sulphureuse ; la dissolution du sang entraîne nécessairement celle de la lymphe & des autres humeurs : de-là viennent tous les maux qui viennent d'être énoncés , *pag. 6.* » Et *pag. 10* : « l'économie , pour subsister dans toute son intégrité , a besoin de certaines regles , qu'on ne sauroit blesser , sans que l'harmonie des fonctions se trouve bientôt dérangée. Un point essentiel , c'est la maniere dont s'exécute la réparation des pertes que font éprouver les frottemens ; car le corps humain , semblable à une machine dont il faut huiler ou graisser les ressorts a besoin d'une lubrification , sans laquelle la sécheresse feroit bientôt rompre les pieces. La liqueur destinée à opérer cet arrosage , &c. » Voilà de la mécanique , voici de la chymie : « le pus est une matière alcaline , où l'on reconnoît deux principes ; l'un huileux ou sulphureux , & l'autre salin : c'est un alkali volatil , à demi formé & combiné avec une huile empyreumatique , qui lui sert de base & affoiblit sa causticité. Ce produit , du troisième degré de la fermentation , est donc une espèce de foie de soufre qui doit plus approcher du véritable , que la bile & le suc pancréatique , &c. » *Pag. 26* , & plus loin , *pag. 35* , « l'estomac & les intestins sont des espèces de cuisines ou de laboratoires où se préparent , &c.

Après ce *précis* , d'une nouvelle théorie , on trouve une analyse du scorbut de mer , qui ne renferme , sinon rien de neuf , du moins rien

qui ne soit bien vu. Il n'en est pas de même des piéces suivantes; l'une porte le titre de *dissertation sur la nature & l'origine des maladies nerveuses*; & l'autre de *recherches sur l'origine & la guérison des dartres*; & la troisième, de *réflexions sur les morts inopinées, & sur différens sujets importants*.

*Détail des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées, & qui a été adopté dans diverses provinces de France; par m. PIA, ancien échevin de la ville de Paris, & chevalier de l'ordre du roi. Seconde partie, depuis le premier avril 1773, jusques & compris le mois de décembre suivant. Troisième édition.*

Ampliat ætatem suam vir bonus, quando longævitati consortium prodest.

*A Paris, chez A. M. Lottin l'aîné, imprimeur-libraire du roi, & ordinaire de la ville, 1780. In-12 de 117 pages.*

Ce petit ouvrage est un supplément à ce qu'a déjà publié m. Pia sur le même objet. Les succès qu'il annonce, aujourd'hui doivent engager à employer plus souvent ces secours qui, sagement administrés, ont rappelé des personnes noyées à la vie, & qui, peuvent également convenir à celles suffoquées par la vapeur du charbon, celle des fosses d'aisances, des puits & des excavations nouvellement faites dans les terrains qui recouvrent d'anciennes voïeries.

*Traité de la composition des vernis en général, employés dans la peinture, la dorure & la gravure à l'eau-forte, & d'un en particulier, qui ressemble parfaitement à celui de la Chine & du Japon. A Paris, chez Nyon l'aîné, libraire, rue du Jardinnet, quartier Saint-André-des-Arts, 1780.*

C'est la réimpression sur un privilège accordé en 1723, d'un recueil de recettes qui prouvent qu'alors l'art du vernisseur étoit au berceau.

#### ANNONCE DE LIVRES.

NYON l'aîné, libraire, rue du Jardinnet, quartier Saint-André-des-Arts, vient de recevoir de Neufchâtel des exemplaires du *Voyage dans les Alpes, précédé d'un essai sur l'histoire naturelle des environs de Geneve*; par de Saussure, 1777. in-4°. figures. broché 12<sup>th</sup>

*Il vient d'acquérir les ouvrages suivans :*

Cours de chirurgie, par Col du Villars, 6 vol. in-12. 15<sup>th</sup>

Anatomie de Winslow, nouvelle édition, 4 vol. in-12. figures. 12<sup>th</sup>

Anatomie de m. Lieutaud, nouvelle édition, 2 vol. in-8°. figures. 12<sup>th</sup>.

Traitement des maladies, tant internes qu'externes; par Laxerme, 2 vol. in-12. 5<sup>th</sup>

*On trouve chez lui :*

Recueil de deux anciens ouvrages relatifs à la santé des enfans, traduits en françois; savoir,

*Traité des maladies aiguës ; par Harris, médecin anglois.*

*Traité des maladies en général ; par Boerhaave, commenté par van Swieten, in-12. relié 3<sup>te</sup> 10<sup>s</sup>*

*Le traité des maladies de van Swieten, 2 part, 2<sup>te</sup> 10<sup>s</sup>*

Le même libraire vient de mettre en vente les tomes 4 & 5 des *Expériences & Observations sur différentes especes d'air, traduites de l'anglois de m. J. Priestley, de la société royale de Londres ; par m. Gibelin, docteur en médecine, &c.*

*SAUGRAIN & LAMI* viennent de recevoir :

MARHERR prælectionis in *Hermanni Boerhaave, institutiones medicæ, cum præfatione Crantzi, editio nova emendatio, Lovani, typis academicis, 1778. In-8°. 4 vol. de près de 600 pages chacun. Prix broché 15<sup>te</sup>, & relié 18<sup>te</sup>.*

CRANTZ & STARTMAN, *materia medica & chirurgica, & formulæ medicinæ. In-8°. 2 vol. broché 7<sup>te</sup> 10<sup>s</sup>, & relié 9<sup>te</sup>*

## P R I X.

LA société royale des sciences de Copenhague, propose le sujet suivant :

*Genesis aëris purissimi, vulgò dephlogificati, ex calcibus metallorum, vel per se, vel acido nitri saturatis, novis experimentis ad majorem claritatis gradum perducere, caput mortuum exadiùs examinare & inquirere; an eadem aëris species ope aliorum acidorum produci queat ?*

Le prix que la société décernera à celui qui , à son jugement , aura le mieux traité ce sujet , consiste en une médaille d'or de la valeur de 100 rixdalers , argent de Danemarck.

Les savans , tant étrangers que Danois , excepté les membres de la société résidens à Copenhague , sont invités à concourir pour ce prix , & voudront bien écrire leurs mémoires en françois , danois , latin ou allemand.

Les concurrens adresseront leurs mémoires , francs de port , à son excellence m. *de Hielmstjerne* , conseiller - privé du roi , chevalier de l'ordre de Dannebrög , & Président de la société.

Aucun écrit ne sera reçu au concours , passé le dernier d'août 1781.

La distribution des prix se fera vers la fin de novembre , & le jugement de la société sera publié incontinent après.

Les auteurs sont priés de ne se point faire connoître ; mais de mettre une devise à la tête du mémoire , & d'y joindre un billet cacheté qui contiendra la même devise , leur nom & le lieu de leur résidence.

LA société des amis , scrutateurs de la nature , établie à Berlin , promet un prix de la valeur de vingt ducats , à celui qui résoudra le mieux les questions suivantes : 1°. Combien de temps la rage & le virus hydrophobique réside chez les animaux , & quel temps faut-il pour qu'il se communique ? 2°. Combien de temps ce même virus peut-il exister dans un corps sans se mani-



feiter ? 3°. Du même que le mal s'est communiqué, quels sont les moyens les plus efficaces à employer jusqu'au moment où la rage se déclare, pour la guérir radicalement ?

Les mémoires écrits en françois ou en latin, doivent être remis avant la S. Jean 1781 ; à m. Otto, secrétaire perpétuel de la société à Berlin.

L'ACADÉMIE de Batavia, capitale des possessions hollandoises dans les Indes orientales, propose les sujets suivans à traiter :

*Composer sur l'espece de dysenterie qui est si commune dans les Indes, un traité où l'on fasse connoître, d'après les principes les plus incontestables de théorie & de pratique, la nature, le diagnostic, les causes, les symptômes, les indications & les remèdes spécifiques de cette maladie.*

Il est à propos que l'auteur, comparant la dysenterie & le flux de sang que l'on éprouve dans les Indes, avec ces mêmes maladies telles qu'on les essuie en Europe, démontre quels sont de part & d'autre leurs signes caractéristiques & distinctifs. Enfin, il exposera la méthode curative des Indiens, leurs remèdes les plus usés & les plus efficaces, avec la maniere de les préparer.

*Montrer succinctement pourquoi l'obstruction des viscères, appelée de koeck, est si commune dans ce pays ; quels sont les moyens les plus sûrs & les plus prompts de la prévenir, d'en ralentir les progrès, & d'en obtenir la guérison parfaite, tant en Europe qu'aux Indes.*

L'académie ne donne point de préférence à ces questions, & ne fixe aucun terme pour y répondre. Elle promet non-seulement de ne point distribuer de prix au-dessous de 100 rixdales ( 530 à 540<sup>th</sup> de France ), mais d'augmenter cette somme suivant le mérite des ouvrages. L'académie en général, & chacun de ses membres en particulier, accorderont des gratifications & feront l'accueil le plus favorable à quiconque leur aura communiqué quelque découverte utile, &c...

Les mémoires ne pourront être écrits qu'en hollandais, & seront adressés à *m. Jacob-Corneille-Matthieu Radermacher*, conseiller extraordinaire de la compagnie des Indes, directeur de l'académie.

## A V I S.

*SONDES FLEXIBLES pour les rétentions d'urine ; par le sieur BERNARD, orfèvre - mécanicien.*

ENCOURAGÉ par les premiers succès des sondes flexibles, le sieur *Bernard* s'est attaché à donner à ces instrumens, si utiles à l'humanité, le plus haut degré de perfection possible.

L'académie royale de chirurgie ayant applaudi à ses nouvelles découvertes ; il s'empresse d'annoncer au public ses nouvelles sondes flexibles de gomme élastique, qu'il a imaginées depuis.

Les nouvelles sondes du sieur *Bernard* ont trois propriétés bien intéressantes aux yeux des gens de l'art.

La première conduit très-souvent à une guérison parfaite de rétention d'urine, lorsque le grand

âge du malade n'a pas rendu cette partie absolument incurable.

La seconde procure infailliblement au malade la liberté de vaquer librement aux affaires du dehors, en attendant l'entière guérison : avantage inouï, & ci-devant presque inespéré.

La troisième enfin, est que les sondes étant recouvertes d'une gomme dont la rare propriété est d'être indissoluble, & de résister à l'humidité, elles peuvent rester en place trois mois, sans être dégradées. De plus, qu'il est possible, sans qu'elles perdent rien de leur qualité, de les revêtir de différens corps emplastiques, lorsqu'ils sont jugés nécessaires à la maladie. Un plus long détail de ces différentes propriétés étant plutôt l'ouvrage d'un prospectus raisonné que celui d'une simple annonce, le sieur *Bernard* s'est borné, pour le présent, à donner au public l'attestation & l'approbation de mm. de l'académie royale de chirurgie.

*Le prix de ces nouvelles sondes est de 18<sup>tt</sup>*

Je soussigné secrétaire perpétuel de l'académie royale de chirurgie, certifie que m. *Bernard*, orfèvre privilégié pour les instrumens de chirurgie, a présenté à l'académie les sondes flexibles, couvertes de gommes élastiques, & que plusieurs membres de la compagnie qui en ont fait usage dans leurs pratiques, ont rendu les témoignages les plus avantageux de leur utilité. En foi de quoi j'ai délivré la présente attestation. A Paris, ce 15 septembre 1779. *Signé, LOUIS.*

*Il demeure rue des Noyers, la seconde porte cochère après Saint-Yves, à Paris.*

## E R R A T A.

Page 127, lig. 9, *suffisante*, lisez, *suffocante*:

## TABLE DU MOIS D'AOUST 1780.

*EXTRAIT.* JOS. QUARIN, Sacrae, Cæs. Reg.  
apost. maj. deput. aulic. & inf. aust. regim. &c.  
page 97

<i>Précis de la maladie de m. DUCROS-DUBOSCQ,</i> &c. ; par m. GRATELOUP, méd.	111
<i>Lettre de m. CRAISME, méd.</i>	128
<i>Observation sur les mauvais effets des corgnoulx ;</i> par m. ARCENS, méd.	132
<i>Observation sur les effets des demi-bains domes-</i> tiques, &c. ; par m. MARTIN, chir.	137
<i>Méthode nouvelle de redresser les dents incisives</i> & canines ; par m. ABEL, chir.	141
<i>Lettre de m. MARET, méd.</i>	144
<i>Observ. &amp; Réflexions sur l'électricité médic.</i>	161
<i>Extrait des prima mensis de la faculté de méd.</i> <i>de Paris, tenus les 1<sup>er</sup> &amp; 15 juin 1780.</i>	167
<i>Observations météor. faites à Montmorenci.</i>	178
<i>Observations météor. faites à Lille.</i>	181
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	182

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Livres nouveaux.</i>	183
<i>Annonce de Livres.</i>	186
<i>Prix.</i>	186
<i>Avis.</i>	190

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-  
des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois  
d'Août 1780. A Paris, ce 24 juillet 1780.

POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

SEPTEMBRE 1780.

---

EXTRAIT.

*OBSERVATIONS sur le magnétisme animal ; par m. DESLON , docteur-régent de la fac. de médec. de Paris , & premier médecin ordinaire de monseigneur le COMTE D'ARTOIS. A Londres, & se trouve à Paris chez P. Fr. Didot le jeune ; Cl. M. Saugrain le jeune , & Cloufier. 1780. in-12 de 151 pages.*

NOUS aurions désiré satisfaire plutôt l'empressement que plusieurs de nos souscripteurs , de province sur-tout , nous ont

*Tome LIV.* N

témoigné, d'être instruits des *Œuvres* de m. Mesmer. Le bruit s'est répandu partout qu'il guérit les maladies les plus rebelles aux secours connus de l'art, & qu'il opere ces merveilles par des moyens invisibles, dont il connoît seul la nature & le pouvoir, & dont il peut seul, au moins jusqu'à ce jour, régler l'action & assurer les effets.

Ces cures sont-elles réelles? & si elles le sont, sont-elles dûes à un agent existant dans toute la nature, que ce médecin nomme *magnétisme animal*, & qu'il met & modere à son gré? Telles sont les deux questions principales que l'on nous a faites. On prétend que leur solution est trop intimement liée à l'histoire de la médecine, pour que nous refusions d'y répondre. C'est même, nous dit-on, une obligation que nous avons contractée en nous chargeant de ce journal, & sur-tout en annonçant l'ouvrage que m. Mesmer a publié en 1779.

Nous connoissons nos obligations; & notre respect pour nos engagements nous portera toujours à faire les plus grands efforts pour les remplir. Nous assurons nos lecteurs que nous n'avons pas perdu de vue un seul instant m. Mesmer, que nous n'avons négligé aucun des moyens capables de nous procurer quelques lumières

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL. 195  
sur la méthode, sur les agens curatoires  
& sur les succès qu'on lui attribue : mais  
l'incertitude a toujours été le fruit de nos  
informations.

La maison de m. Mesmer est inaccessible aux médecins. Quand nous disons sa maison, nous entendons le sanctuaire où il opère ses prodiges. Car nous savons que plusieurs de nos confreres, soit de Paris, soit de province, ont été admis à le voir, à lui parler ; ils ont même eu la liberté de lui faire quelques questions. Il en est qui l'ont consulté sur l'état des malades qui leur étoient confiés ; mais ils n'en ont jamais remporté que des propos obscurs, des réponses vagues, ou cette assertion positive : *Je guéris par l'action du magnétisme animal ; je guérirai votre malade, ou je ne puis l'entreprendre.* Quant aux autres secours tirés de la pratique de la médecine, m. Mesmer n'en parle point ; il est muet sur la nature des maladies, sur les indications qu'elles présentent, sur les complications qui gênent si souvent le traitement ; il ne voit par-tout que le magnétisme animal suspendu, troublé dans ses opérations naturelles ; il ne parle que de lui, & ne propose que le don qu'il a reçu de rétablir le cours & les opérations de ce magnétisme : ainsi il a été impossible de rien apprendre de m. Mesmer lui-même.

Quatre médecins (1) ont été assez courageux pour, pendant quatre mois & demi, se rendre exactement, à des jours marqués, chez m. *Mesmer*, y examiner les malades qui imploroient ses bontés, & être témoins des effets que le tact, les gestes de cet homme singulier produisoient en eux. Ils n'ont point caché qu'ils avoient vu des choses extraordinaires, qui cependant ne les ont que foiblement étonnés, parce qu'ils avoient connoissance de secousses, de mouvemens violens, convulsifs, de douleurs aiguës, &c.... excités assez fréquemment dans cette capitale par une autre cause que le magnétisme animal.

Quand ils ont été interrogés s'ils avoient vu quelques malades véritablement guéris du nombre de ceux dont ils avoient, non pas suivi le traitement, mais vérifié l'état toutes les fois qu'ils les rencontroient, ou étoient venus chez m. *Mesmer*, un a constamment gardé le silence, deux ont ré-

---

(1) Ces quatre médecins n'avoient aucune mission de la faculté dont ils sont membres. C'est de leur propre mouvement, ou, pour mieux dire, sollicités, entraînés par un de leurs confreres, qu'ils ont été chez m. *Mesmer*. Si l'on a dit que ces médecins étoient les commissaires députés de la faculté, on a eu tort, puisque m. *Mesmer* ne s'est jamais adressé à la faculté: il n'a donc point eu de commissaires de la faculté.



prouvé ingénument qu'ils avoient reconnu quelques accidens diminués, mais qu'ils n'avoient vu aucune guérison. Le quatrième, celui qui avoit introduit ses trois autres confreres chez m. *Mesmer*, a toujours prétendu voir des guérisons. L'ouvrage qu'il a publié est spécialement destiné à en donner l'histoire, au moins de celles qui lui ont paru les plus propres à prouver le pouvoir du magnétisme animal.

Le nombre des malades soumis à l'action du magnétisme animal, sous la main de m. *Mesmer*, est, si l'on en croit le bruit public, très-considérable; plusieurs sont connus. Il étoit naturel de s'adresser à eux pour savoir ce qui leur avoit été fait, ce qui leur étoit arrivé. Les éclaircissements qu'on a pu en tirer se rangent naturellement sous trois classes. Les uns ont dit que m. *Mesmer* n'avoit fait que les toucher, ou même présenter son doigt ou une petite verge de fer, ou autre instrument qu'il appelle conducteur, vis-à-vis la partie qu'ils avoient malade, & qu'ils avoient éprouvé dans cette partie un travail qu'ils ne pouvoient définir, mais plus douloureux que ce qu'ils y éprouvoient avant; & qu'après ce travail qui alloit chez quelques-uns, & sur-tout chez les femmes, jusqu'à la perte de connoissance, ils se sentoient soulagés.... Les autres,

qu'ils avoient été placés dans une chambre au milieu de laquelle est une espece de table couverte, d'où partent plusieurs verges de fer que chaque malade saisit & applique sur la partie qui est le siège de la maladie, ce qu'ils ont répété plusieurs jours, & même plusieurs semaines, éprouvant à chaque fois des impressions plus ou moins vives, qui leur donnoient l'espérance d'être bientôt guéris. D'autres enfin, qu'indépendamment des commotions du magnétisme animal, ils avoient, par son conseil, pris des bains, des boissons & des médicamens de la nature de ceux qu'ordonnent les autres médecins.

Dans toutes ces réponses il règne une espece de réserve, une difficulté à parler d'autre chose que des impressions produites par m. *Mesmer* lui-même, un refus d'entrer dans aucun détail, qui ont augmenté les soupçons & fait dire que tant de mystère loin d'être un moyen de persuader, éloignoit au contraire toute croyance. Aussi nous avons vu croître le nombre des incrédules; mais obligés d'être également en garde contre des dénégations absolues, & contre des assertions positives dénuées de preuves, nous avons cru devoir prendre le parti d'attendre, espérant que tôt ou tard nous parviendrions à percer les ténèbres dont ce médecin &

SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL. 199  
ses prôneurs s'enveloppent , & à annoncer des faits.

Enfin un médecin qui a des relations très-intimes avec m. *Mesmer*, qui ayant eu le courage (pag. 26), *de passer par-dessus des considérations ordinaires de vaincre quelques répugnances personnelles, & d'entrer dans ses vues* (pag. 30), volontairement n'a pas manqué un jour sans passer quelques heures avec lui, vient de publier des observations sur le magnétisme animal, & de rapporter des exemples de guérisons opérées par ce nouvel agent de la nature dont il a suivi la marche, (page 30).

Cet ouvrage devoit exciter notre attention, & comme il doit produire le même effet sur tous les médecins, nous allons en rendre un compte fidèle en faveur de ceux qui ne sont pas à portée de se le procurer.

Quoique l'auteur n'ait fait *ex professo* aucune distribution, cependant pour rendre plus sensibles toutes les instructions qu'il se propose d'y donner, nous le distribuerons en trois articles, sans nous astreindre à l'ordre des pages, afin d'éviter les répétitions. Le premier contiendra le récit des guérisons; le second, la justification que l'auteur a cru devoir donner de sa conduite; & le troisième enfin

l'exposé de la doctrine de m. Mesmer, & de sa maniere d'opérer.

§. I. La premiere observation a pour objet la guérison d'un *marasme à la suite d'une fièvre miliaire*. Ce malade est un enfant de dix ans auprès duquel m. Deslon avoit été appelé, & qu'il avoit suivi dans tout le cours de sa maladie. Cet enfant se plaignit, le 21 ou le 22 août 1779, de mal d'estomac, portant déjà depuis quelque temps des signes de mauvaise santé : la fièvre « s'alluma & fut suivie d'agacement de nerfs, de tremblemens des mains, des bras, des jambes ». A la vue de ces symptômes m. Deslon ne balança pas à reconnoître les signes précurseurs d'une éruption qu'il annonça devoir arriver huit ou onze jours après ; ou, comme il s'exprime, « du onzieme au quatorzieme jour de la maladie ; l'éruption eut effectivement lieu au temps indiqué : c'étoit une fièvre miliaire. L'éruption se fit mal, ELLE SE MAINTINT SUR LE FRONT, & depuis le menton jusqu'au bas & à l'entour du col. Ce qui parut de boutons sur les bras étoit fort peu de chose : dès - lors toute transpiration fût interceptée, la peau devint terreuse, & le malade exhaloit une odeur de cadavre. Les évacuations, qui n'avoient jamais été suffisantes, furent totalement

» supprimées vers la fin de la maladie.  
 » Alors le dégoût fut entier, les foiblesses  
 » se succéderent, le froid gagna successi-  
 » vement les mains, les pieds, les jambes,  
 » les cuisses & le ventre : nul moyen de  
 » les réchauffer. L'affaîssement devint ab-  
 » solu, le marasme excessif; enfin le ma-  
 » lade tomba dans cette espece de léthar-  
 » gie qui sert d'avant-coureur à l'agonie  
 » & à la mort. Telle étoit la maladie au  
 » quarante-cinquieme jour ».

A la priere de m. *Deslon*, m. *Mesmer* vient voir le malade, il est effrayé de son état, & tremble que son art ne soit inutile. « Néanmoins il prend l'enfant par les  
 » mains, & quelques minutes après l'esto-  
 » mac & la poitrine furent couverts d'une  
 » moiteur gluante. L'attouchement de la  
 » langue produisit une chaleur intérieure  
 » & agréable : demi-heure après le ma-  
 » lade urina ». Ces premiers effets étoient assez consolans, cependant m. *Mesmer* se refusa à consommer son ouvrage. « Il  
 » voyoit cet enfant hors de tout espoir,  
 » il le voyoit mort ». Ce ne fut qu'aux sollicitations pressantes de m. *Deslon* qu'il se rendit, & le malade fut mis dans un bain. « Il y resta cinq quarts d'heure, di-  
 » sant gaiement qu'il se portoit bien. Dans  
 » la soirée la chaleur revint, la moiteur  
 » se répandit dans l'universalité du corps ;

» l'appétit se fit sentir, le malade *mangea*  
 » une écrevisse, du pain, & bû de l'eau  
 » mêlée de vin de Champagne blanc.  
 » Dans la nuit le sommeil fut calme, l'en-  
 » fant ne se réveilla que pour demander  
 » à manger, & enfin une évacuation in-  
 » fecte soulagea la nature affaîssée. Le  
 » reste de cette cure demanda trois ou  
 » quatre semaines ».

Dans les réflexions qui suivent ce récit  
 m. *Deslon* demande si la médecine ordi-  
 naire cite beaucoup de cures de cette évi-  
 dence. Ainsi, rien de plus certain à ses  
 yeux que le rétablissement de la chaleur  
 dans cet enfant, la moiteur & l'écoulement  
 des urines, effets qui ont suivi l'attou-  
 chement fait sur les mains du malade par  
 m. *Mesnier*, ne sont dûs qu'à l'action du  
 magnétisme animal. Ce ne peut pas être,  
 dit-il, l'ouvrage de la nature, « quand,  
 » pendant quarante-cinq jours, elle a suivi  
 » une marche constamment progressive  
 » vers la mort, il est très-rare qu'elle re-  
 » vienne sur ses pas ». Cependant si quel-  
 ques médecins décidés par des exemples  
 à-peu-près semblables, dont ils ont été té-  
 moins, ou rapportés par des auteurs di-  
 gnes de foi, veulent faire à la nature  
 l'honneur de cette espèce de résurrection,  
 m. *Deslon* y consent, pour ce fait particu-  
 lier, pourvu qu'on lui accorde que les

efforts, le travail de la nature *ne serviront pas de champ de bataille éternel.*

Il avertit que, pour ne pas fatiguer les lecteurs, il a élagué, dans son récit, des détails *aggravans, surprenans & intéressans.* Nous croyons que les médecins en feront fâchés, parce que des détails de cette espèce caractérisent bien mieux la maladie, & le danger auquel le malade étoit exposé. Nous croyons aussi que les amis, les protecteurs de m. Mesmer, doivent voir avec peine cette réticence qui diminue la gloire de son triomphe.

Passons à la seconde guérison, qui est intitulée : *Cancer occulte.* M<sup>lle</sup> \*\*\* , âgée d'environ trente-cinq ans, portoit une tumeur douloureuse dans la partie inférieure du sein gauche ; les remèdes qu'elle employa n'eurent aucun succès : au contraire il s'est formé plusieurs glandes autour, & à la partie supérieure du sein, qui, en s'agrandissant, se rapprochant & s'unissant, l'ont tellement enflé que la peau y résistoit avec peine. Deux éminences douloureuses, & de couleur plombée, se sont jointes aux premiers maux, & le bout du sein a formé, en s'enfonçant, un cercle noirâtre, siège de douleurs particulières & lancinantes. Enfin, le sein droit étoit engorgé de glandes éparées ; toutes les habitudes salubres du

» corps étoient perduës ; la simple marche occasionnoit à la malade des douleurs très-vives ; la voiture lui étoit insoutenable ; elle ne se couchoit plus dans son lit, elle s'y tenoit sur son séant, & le plus souvent c'étoit pour se plaindre de ne trouver ni sommeil, ni repos.

» Telle est la maladie que m. *Mesmer* entreprit de traiter avec l'espoir du succès. Nous crûmes, dit m. *Deslon*, qu'il feroit une cure merveilleuse s'il empêchoit seulement le sein de s'ouvrir. « Il s'y engagea cependant, & il a été bien plus loin, puisque la malade est infiniment foulagée. Les glandes vagues ont disparu, la principale est considérablement diminuée, les douleurs sont tolérables, & la malade a repris le sommeil ; elle marche, & va librement en voiture ; elle connoît enfin une tranquillité dont elle avoit désespéré pour la vie... ». Le temps, la patience & la résignation de la malade, donnent de grandes espérances pour la cure parfaite.

On ne dit point si c'est par des attouchemens immédiats ou par des conducteurs que m. *Mesmer* a fait agir son magnétisme animal sur cette demoiselle. On ne dit pas non plus, si ce magnétisme a produit quelques évacuations.



3<sup>e</sup> GUÉRISON. *Cancer occulte compliqué de goutte seraine.*

« M<sup>lle</sup> \*\*\*, âgée de vingt ans, qui, dès  
 » son enfance, avoit la vue basse, & n'ap-  
 » percevoit de l'œil gauche que les objets  
 » placés directement vis-à-vis de l'organe,  
 » sentit tout-à-coup, au mois d'octobre  
 « 1778, une tension douloureuse autour  
 » des yeux, un déchirement dans la tête,  
 » & sur les paupieres, un spasme qui l'em-  
 » pêchoit de les lever. Au mois de juin  
 « 1779, l'œil gauche avoit totalement  
 » perdu la faculté de voir... Les médecins  
 » consultés attribuerent cet accident à la  
 » délicatesse du genre nerveux; mais il  
 » existoit une autre maladie. La demoi-  
 » selle \*\*\* avoit, depuis quinze ans, des  
 » glandes squirrheuses au sein : la plus  
 » considérable étoit adhérente. En tout  
 » elles étoient au nombre de 22. . . . .  
 » Le magnétisme animal réussit encore  
 » dans cette occasion. En moins de cinq  
 » semaines la demoiselle \*\*\* vit parfaite-  
 » ment des deux yeux; l'œil gauche voyoit  
 » non-seulement directement, mais en-  
 » core de côté, avantage dont il n'avoit  
 » jamais joui.... Cependant on observe  
 » toujours un reste de pesanteur dans les  
 » paupieres.

» Le moyen employé ne s'arrêta pas là ;

» en même temps qu'il attaquoit la goutte  
 » seraine, il détruisit ving-trois glandes.  
 » La dernière a résisté. Lorsque par la  
 » suite du traitement elle se fut détachée,  
 » & qu'elle fût devenue roulante, on s'ap-  
 » perçut que le noyau en étoit beaucoup  
 » plus considérable, & beaucoup plus ré-  
 » sistant qu'on ne l'avoit supposé : mais  
 » ce noyau va sans cesse en diminuant, &  
 » chaque diminution est annoncée, parée  
 » que la glande se gonfle & se grossit  
 » quelques jours auparavant. Cette mar-  
 » che assurée n'est pas un phénomène peu  
 » remarquable. . . . La malade continue  
 le traitement, & se porte très-bien.

Y a-t-il ici une cure ? n'y en a-t-il  
 point ? s'écrie m. Deslon. M. Mesmer ré-  
 pond assez froidement à cette interroga-  
 tion, que faire voir des deux yeux une  
 personne qui ne voyoit pas d'un seul, est  
 une cure réelle. . . .

Comment m. Mesmer a-t-il fait agir le  
 magnétisme animal ? c'est un mystère sur  
 lequel l'historien se tait.

4<sup>e</sup> GUÉRISON. Tave sur l'œil, avec ul-  
 cère & hernie. Système des glandes  
 engorgées.

« La nommée \*\*\* avoit l'œil gauche  
 » profondément enfoncé dans l'orbite, &  
 » vraisemblablement fondu. L'œil droit au

» contraire étoit faillant en même pro-  
 » portion, & recouvert d'une taye grise  
 » & épaisse; enforte que cette personne  
 » étoit absolument aveugle... M. *Mesmer*  
 » jugeant que l'œil gauche étoit fondu,  
 » dit qu'il ne se chargeoit pas de rétablir  
 » des organes détruits; mais qu'il se fai-  
 » soit fort de remettre les deux yeux à  
 » leur place, & de rendre la clarté à celui  
 » qui étoit recouvert d'une taye.... Il a  
 » parfaitement tenu parole en quatre ou  
 » cinq semaines.

» La cause de cet état existe *vraisem-*  
 » *blablement* dans l'engorgement du sys-  
 » tème des glandes. Elle est vivement at-  
 » taquée, mais non encore entièrement  
 » détruite par le magnétisme animal »; &  
 » il y a lieu d'espérer que m. *Mesmer* réussira.

Nous ne pouvons omettre les réflexions  
 par lesquelles m. *Deslon* termine cette  
 histoire.

« Y a-t-il une cure ? n'y en a-t-il pas ?  
 » des yeux sont-ils quelque chose ou  
 » non ?... ». Il sembleroit que les deux  
 yeux de cette fille ont été parfaitement  
 guéris; cependant on ne le dit pas.

### 3<sup>e</sup> GUÉRISON. *Obstruction compliquée.*

Le 20 novembre 1779, M<sup>me</sup> \*\*\* eut  
 recours à m. *Mesmer*; « cette dame, âgée  
 » de trente-fix à quarante ans, a toujours

» été d'une santé délicate, sujette à des  
 » migraines fréquentes, & à des suppres-  
 » sions. Elle usa de beaucoup de remèdes,  
 » saignées, purgations, pilules, &c. Il y  
 » a quinze ans que des humeurs acrimo-  
 » nieuses se manifestèrent au-dehors. Les  
 » médicamens les firent passer dans le  
 » sang, mais elles reparurent de temps à  
 » autre, jusqu'à la formation de glandes  
 » au sein & d'obstructions. La malade a  
 » souffert, il y a six ans, l'extirpation de  
 » l'une de ces glandes. Quatre ans après  
 » elle a eu une fièvre maligne, ses ob-  
 » structions ont augmenté, *sur-tout celles*  
 » *de la rate.* Le désordre de l'estomac  
 » étoit au comble, tout aliment causoit  
 » indigestion. Les médecines ne faisoient  
 » plus d'effet : le petit-lait étoit la seule  
 » nourriture.

» Dans son traitement, elle a été su-  
 » jette, jusqu'au 6 janvier suivant, à des  
 » crises très-vives & douloureuses : elle a  
 » demeuré quelquefois six heures sans con-  
 » noissance. Pendant les crises la mélancolie  
 » étoit profonde, & les larmes abon-  
 » dantes. Au 6 janvier les évacuations se  
 » sont déclarées (on ne dit pas quelles  
 » évacuations), & *les crises de pleurs se*  
 » *sont changées en crises de rire.* Mais  
 » l'estomac avoit repris ses fonctions, les  
 » migraines ont cessé, les glandes ont  
 » disparu,

« disparu, l'embonpoint est revenu ; enfin  
 » les crises n'ont plus eu lieu, & la ma-  
 » lade a quitté m. *Mesmer* avec parfaite  
 » santé, & pénétrée de reconnoissance ».

M. *Deslon* ajoute, lisez & jugez, & avertit qu'il pourroit citer plusieurs autres cures d'obstructions, non moins extraordinaires que celles-ci.

6<sup>e</sup> GUÉRISON. *Cécité à la suite d'inflammation aux yeux.*

Le nommé \*\*\* eut, à la suite d'une maladie, & des remèdes qu'elle exigea, une inflammation aux yeux : ils s'atrophierent. M. *Deslon* lui assigna un rendez-vous chez m. *Mesmer*. L'aveugle s'y fit conduire par un Savoyard. « M. *Mesmer* toucha ses yeux quelques minutes, » l'aveugle devint aussi-tôt clairvoyant, » & dans la joie de son cœur il descendit, » paya son Savoyard, le renvoya, & s'en » retourna chez lui sans conducteur » (du Marais au Louvre, ce qui fait un espace de plus de six cens toises ).

Qui auroit cru que ce pauvre garçon n'étoit pas guéri, & que ses yeux, auparavant atrophies, n'avoient pas recouvrer leur embonpoint, & leur force par l'effet de l'atouchement de m. *Mesmer*, puisqu'il avoit vu assez distinctement pour descendre un escalier, compter de l'argent, & s'en re-

tourner seul à travers une ville aussi peuplée, aussi fertile en embarras que Paris ? Cependant m. *Deslon* nous apprend que le malade toujours voyant, mais pleurant, & ayant fait des réflexions, pria qu'on voulût bien l'admettre à un traitement suivi. A la recommandation de ce médecin il y fut admis : il a recouvré la vue en quelques semaines. Mais comme les yeux étoient atrophies & couverts de taches grises, m. *Mesmer* continue ce traitement pour le perfectionner.

#### 7<sup>e</sup> GUÉRISON. *Jaunisse & pâles-couleurs.*

« Il suffit, dit m. *Deslon*, d'aller aux  
 » promenades publiques pour s'assurer de  
 » l'insuffisance de l'art, dans la jaunisse &  
 » les pâles - couleurs. La jeune demoiselle \*\*\* avoit, depuis deux ans, la jaunisse, & toutes les incommodités qui accompagnent cette espèce de maladie. Elle se présenta, pendant quinze jours, au traitement de m. *Mesmer*. Dès le troisième, les maux de tête, d'estomac, les lassitudes & les anéantissens disparurent successivement; les bonnes digestions rendirent à l'appétit des goûts salutaires; quelques accès de fièvre, annoncés, eurent lieu; la diarrhée dura cinq jours. Cependant il restoit de la pâleur, & le cours périodique de la

» nature ne s'étoit pas encore manifesté  
 » lorsque la demoiselle \*\*\* alla à la cam-  
 » pagne où elle mangea, but & dansa à  
 » l'égal de ses compagnes ». Elle eut des  
 atteintes de coliques suivies de nouvelles  
 évacuations : m. *Mesmer* l'en avoit pré-  
 venue. Elle est revenue ensuite passer six  
 jours au traitement , après quoi elle s'est  
 retirée en parfaite santé.

#### 8<sup>e</sup> GUÉRISON. *Flux hépatique.*

M. \*\*\* fut attaqué dans les premiers  
 jours d'octobre d'une espèce de dysenterie  
 appelée *flux hépatique*. Depuis cet ins-  
 tant jusqu'au 3 mars 1780, il avoit suivi  
 les conseils de quatre médecins successi-  
 vement, mais sans en retirer aucun fruit.  
 Alors m. *Mesmer* l'entreprend : dès le qua-  
 trième jour le malade est beaucoup mieux ;  
 & dans le mois d'avril il jouit d'une santé  
 beaucoup meilleure qu'avant sa maladie.

#### 9<sup>e</sup> GUÉRISON. *Epilepsie.*

La nommée \*\*\*, âgée de 16 ans, avoit  
 des accès d'épilepsie qui la rendoient un  
 objet de compassion. « Le magnétisme ani-  
 » mal lui procura d'abord l'avantage de  
 » prévoir ses accès ; ensuite ces accidens  
 » ont eu seulement lieu comme crises ac-  
 » célérées par le magnétisme animal : ils  
 » étoient suspendus dans l'intervalle des

» traitemens. Ces crises qui étoient d'a-  
 » bord très-violentes, par suite de temps se  
 » sont tellement modérées, que la ma-  
 » lade n'avoit plus qu'à pancher sa tête sur  
 » le dos de sa chaise, y demeurer dans  
 » un état de pamoison pendant quelques  
 » secondes, & revenir à elle tranquille-  
 » ment ».

Si elle n'a pas été totalement guérie,  
 c'est que ses parens, « qui sans doute  
 » avoient besoin de ses secours, l'ont obli-  
 » gée à se retirer ».

10<sup>e</sup> GUÉRISON. *Paralyfie commençante.*

« M. \*\*\* tomba subitement paralytique  
 » de la moitié du visage; il parloit de la  
 » moitié de la bouche, il ne respiroit que  
 » par une narine, ne remuoit qu'un œil,  
 » étoit borgne, & les rides caractérisées  
 » de son front n'étoient visibles que d'un  
 » côté.... M. *Deston* le mene chez m. *Mes-*  
 » *mer*, & quatre jours après la paralyfie  
 » est dissipée.

» Les amis du malade, qui ne l'avoient  
 » pas vu dans sa paralyfie, ne pouvoient  
 » pas croire qu'il eût été incommodé.  
 » Voilà, dit m. *Deston*, une cure dont  
 » j'espère que l'on fera généralement sa-  
 » tisfait.... Cependant, toute extraordi-  
 » naire qu'elle est, m. *Mesmer* en fait peu  
 » de cas. Vous avez éprouvé, disoit-il au



» malade, un accident très-grave, mais  
 » vous ne l'avez éprouvé que parce que  
 » vous êtes vapoureux, & vous n'êtes va-  
 » poreux que parce que vous êtes rempli  
 » d'obstructions ; & il lui conseilla de se  
 » faire traiter plus amplement, mais le  
 » malade n'en a rien fait ».

11<sup>e</sup> GUÉRISON. *Paralyfie avec atrophie  
 de la cuisse & de la jambe.*

« M<sup>lle</sup> \*\*\* avoit la jambe & la cuisse  
 » paralyfées Ces parties & le pied avoient  
 » depuis long-temps perdu toute chaleur  
 » naturelle, les chairs étoient desséchées  
 » & racornies, & même les os étoient  
 » plus courts & plus minces que ceux de  
 » l'autre côté du corps. Ces parties n'é-  
 » toient susceptibles d'aucun mouvement  
 » spontané.... Aujourd'hui les chairs sont  
 » revenues ; les os ont grossi, les mou-  
 » vemens sont libres ; &, ce qu'il y a de  
 » singulier, le pied gauche, autrefois le  
 » plus court, est à présent le plus long,  
 » soit qu'originaiement la nature l'eût  
 » voulu ainsi, & n'ait fait que reprendre  
 » ses droits à l'aide du magnétisme ani-  
 » mal, soit par tout autre effet incom-  
 » préhensible. Cette jeune fille cahotte  
 » encore très-désagréablement en mar-  
 » chant ; mais elle peut tellement passer

» pour ingambe , en comparaison de ce  
 » qu'elle étoit autrefois , qu'elle se plaît à  
 » faire , dans la maison , les commissions  
 » des autres malades. M. *Mesmer* conti-  
 » nue ce traitement , il espere mieux ».

12<sup>e</sup> GUÉRISON. *Surdité.*

M. \*\*\* , militaire , étoit sourd absolu-  
 ment d'une oreille , & entendoit mal de  
 l'autre , son traitement n'a pas été long :  
 il n'a duré que trois semaines. « J'ai eu ,  
 » plusieurs fois , occasion de revoir ce mi-  
 » litaire ; il m'a paru entendre parfaite-  
 » ment ce qu'il écoutoit : mais , soit reste  
 » de surdité , soit distraction habituelle ,  
 » acquise par quinze ans d'indifférence sur  
 » ce qui se passoit autour de lui , on est  
 » quelquefois obligé de le faire apperce-  
 » voir qu'on lui parle ».

M. *Mesmer* traite un autre sourd âgé  
 de trente ans , & marin de profession.  
 Celui-là étoit parfaitement sourd : « il ne  
 » lui manquoit rien , il n'entendoit pas à  
 » l'aide d'un porte-voix. Il entend aujour-  
 » d'hui distinctement tout ce qui se dit  
 » auprès de lui ». Cependant m. *Deslonne*  
 donne pas ce second traitement pour une  
 cure. . . . On ne conçoit pas trop pour-  
 quoi ; car en comparant l'effet qu'il dit  
 avoir été produit sur le marin , il mérite

au moins autant le nom de cure que beaucoup d'autres effets dont nous avons rendu compte, ou qui vont suivre.

13<sup>e</sup> GUÉRISON. *Rhumatisme dans la tête.*

« M. \*\*\*, âgé de trente-fix à quarante ans, a été subitement attaqué d'un rhumatisme, dont le siège étoit fixé dans un des côtés de la tête... Il avoit connu autrefois m. *Mesmer* à Vienne... La violence du mal ne lui permit peut-être pas de songer à ce médecin dans les premiers jours : mais enfin il l'alla trouver. M. *Mesmer* le toucha avec attention, & lui occasionna une transpiration remarquable.... En rentrant chez lui les douleurs étoient augmentées, mais fixées auparavant dans une partie de la tête, elles en occupoient alors toute la capacité. Dans cet état il se disposoit à passer la nuit sur son fauteuil ; cependant le sommeil le gagnant il se mit au lit, y dormit bien, & long-temps. A son réveil il fut agréablement surpris de se trouver délivré de tous ses maux ».

14<sup>e</sup> GUÉRISON. *Contre-coup à la tête.*

« M. \*\*\*, âgé de plus de soixante ans, fit une chute dangereuse ; la tête porta, & le contre-coup ébranla toute la ma-

» chine : les remèdes usités furent insuffi-  
 « fans ». Les accidens se multiplièrent, la  
*poudre capitale* n'avoit rien fait ; enfin,  
 trois semaines après l'accident , il vic-  
 m. *Mesmer*, comme malgré lui. « M. *Mes-*  
 » mer jugea l'accident grave, mais suf-  
 » ceptible de guérison ; il promit d'en faire  
 » remonter la douleur *du bas de la tête*  
 » *au sommet*, & de procurer par le nez  
 » l'écoulement du dépôt vraisemblable-  
 » ment formé ; de plus, il annonça que  
 » le front se peleroit... Au premier trai-  
 » tement le malade moucha une humeur  
 » âcre, chose remarquable pour lui, parce  
 » que depuis les premiers jours de son ac-  
 » cident, il n'avoit pu se moucher ». On  
 auroit peut-être été fondé à attribuer cette  
 évacuation à *la poudre capitale* : le doute  
 eût été une injustice contre le magné-  
 tisme animal. Les affaires du malade y  
 mirent ordre. « Il fut obligé de s'absenter  
 » plusieurs jours ; les premiers accidens  
 » reparurent, & cette fois-ci la poudre  
 » capitale ne fut pas employée. Le traite-  
 » ment fut repris, suivi avec constance,  
 » & en moins d'un mois les prophéties  
 » *Mesmeriennes* furent accomplies : il n'y  
 » eut rien à désirer, pas même le front à  
 » peler ».

Le désordre, dans la machine, devoit

être considérable, puisqu'il a fallu un mois de traitement; & dès-lors la cure ne peut qu'être intéressante. Cependant m. *Deslon* nous assure que « m. *Mesmer* n'attache pas » une grande importance à ses succès dans » tous les maux dont le siège est pure- » ment local & accidentel; il se trouve » trop à son aise. Il lui faut, comme dit » *Moliere*, des tempéramens bien déla- » brés, des masses de sang bien viciées, &c.

A ces récits de faits que m. *Deslon* ou a vus lui-même, ou qu'il tient des malades, il a jugé nécessaire d'en ajouter encore deux, sans doute comme capables de compléter la croyance aux merveilles du magnétisme animal. Le premier est l'histoire de son traitement, & le second, celui du traitement de m. *Mesmer* lui-même. On ne pourra pas raisonnablement reprocher à m. *Deslon* qu'il ne parle que sur le rapport d'autrui, en racontant ce qui lui est arrivé. Voici comment il s'exprime pages 89, 90, 91.

« Depuis dix ans j'ai été sujet à une » douleur d'estomac provenant d'une ob- » struction au petit lobe du foie. Elle » m'incommodoit fréquemment, & en » même temps je me tenois en garde » contre tout ce qui pouvoit froisser ou » heurter cette partie. Certains jours j'é- » tois obligé de lâcher les boutons de ma

» veste pour respirer à mon aise & sans  
» douleur : aujourd'hui je frappe sur mon  
» estomac sans inconvénient.

» J'avois en outre un embarras dans la  
» tête , & un froid continuel à la tempe  
» droite , qui me gênoit beaucoup les jours  
» de travail ou de fatigue. Depuis long-  
» temps ces deux incommodités me ser-  
» voient à constater les expériences de  
» m. Mesmer. Il avoit même en plusieurs  
» fois la complaisance de jouer de l'har-  
» monica ou du *piano-forte* en leur faveur,  
» non pas sans que je fusse obligé chaque  
» fois de lui demander grace sur la mu-  
» sique.

» Je lui dis un jour , assez sérieuse-  
» ment , que je me ferois traiter si j'en  
» avois le temps : Bon , me répondit-il ,  
» ne venez-vous pas ici tous les jours ?  
» Vous êtes prudent , mettez-vous au trai-  
» tement , vous y demeurerez chaque fois  
» le temps que vous voudrez , ou que vous  
» pourrez. Si vous n'obtenez pas guérison  
» entière , vous en prendrez moitié , un  
» quart , un huitième ; ce sera autant de  
» gagné. . . Je suivis son conseil , & dans  
» le fait j'ai eu , comme les autres , mes  
» crises , mes évacuations , mes douleurs  
» au foie , mes tourmens de tête , mon  
» front a pelé , & je me suis trouvé sou-  
» lagé.

« Mon traitement ne doit pas être rangé  
 » au nombre des cures. M. *Mesmer* m'a  
 » prouvé que je ne pouvois être radicale-  
 » ment guéri, & ses raisons m'ont paru  
 » valables ».

M. *Deslon* nous permettra de ne pas  
 souscrire à une décision aussi affligeante,  
 & d'appeler du jugement de son méde-  
 cin. Eh! pourquoi cet homme si puissant  
 ne feroit-il pas pour son ami, à qui sûre-  
 ment il doit beaucoup, ce qu'il a fait pour  
 lui-même & pour tant d'autres? Les pre-  
 miers essais prouvent que le corps de  
 notre confrere n'est pas heureusement du  
 nombre de ceux « qui ont une pro-  
 » priété tellement opposée au principe de  
 » m. *Mesmer*, que sa seule présence dé-  
 » truit tous les effets du magnétisme ani-  
 » mal, pag. 15 ». Nous devons donc ef-  
 pérer que notre confrere guérira radica-  
 lement.

On fera sans doute étonné (m. *Deslon*  
 l'a prévu) que m. *Mesmer* lui-même, ce  
 médecin au-dessus de tous les autres, qui  
 connoît si bien le magnétisme animal,  
 qui en est si rempli qu'il lui « sort con-  
 » tinuellement des mains, des yeux, des  
 » pieds, & par tous les pores, sans ce-  
 » pendant lui occasionner la moindre sen-  
 » sation apparente »; qui sait régler son  
 cours dans le corps des autres animaux,

non-seulement ait été malade, mais l'ait été au point de courir les plus grands risques, sans s'en appercevoir : c'est cependant ce qui est arrivé.

« M. *Mesmer* éprouva, il y a quelques  
 » mois, un mal - aise général; cet état  
 » ayant duré quelques jours, il jugea à  
 » propos de s'examiner avec soin : il se  
 » trouva, dit - il, rempli d'obstructions.  
 » C'étoit bien le cas d'appliquer le pro-  
 » verbe : *Médecin, guéris-toi toi-même* ;  
 » il n'y manqua pas. Sans doute il se traita  
 » en ami ; car dans l'espace d'un mois il  
 » eut QUATRE ou CINQ CENTS ÉVA-  
 » CUATIONS. Quelque vigoureux qu'il  
 » soit, il m'a paru en être fatigué. Aussi,  
 » disoit-il après cela, qu'il l'avoit échappé  
 » belle, & qu'il s'étoit avisé à temps ».

Toutes les maladies dont il a été question jusqu'à présent, ne sont que des maladies chroniques. M. *Deslon* n'en a vu traiter que deux aiguës par m. *Mesmer*.

La première est une fluxion de poitrine dont fut attaqué un de ses malades qui a la poitrine très-délicate. La maladie étant caractérisée le vendredi, m. *Mesmer* le fit saigner deux fois dans la journée, & lui ordonna de boire de la limonade ; le lendemain troisième saignée, & de la limonade ; le soir, m. *Mesmer* traita le malade trois quarts d'heure de suite, &



se coucha auprès de lui sur un lit de repos. Environ une heure après, suivant l'expression du malade, « il étoit à la nage, » & il découloit des perles d'eau de son front ». Il but de la limonade cette nuit & le dimanche. Le lundi matin, la famille qui demeure à quelque distance de Paris, avertie du danger, arriva dans une extrême inquiétude. Le malade alla au-devant d'elle en l'assurant qu'il étoit guéri : en effet, on peut dire qu'il n'y eut pas de convalescence.

La seconde maladie est une fièvre maligne accompagnée des symptômes les plus fâcheux, & d'un délire qui avoit augmenté depuis le 10 jusqu'au 23, jour auquel vint m. *Mesmer*. La malade étoit une demoiselle de vingt-un ans : m. *Deslon* étoit son médecin. M. *Mesmer* lui donna ses soins pendant une demi-heure, ensuite elle revint à elle, & demanda à m. *Deslon* ce qu'on lui avoit fait. Celui-ci lui répondit qu'on n'avoit pas voulu lui faire du mal. « Ce n'est pas cela que je dis, » repartit la malade, en glissant sa main du haut de la poitrine, jusqu'au bas de l'estomac ; au contraire, j'ai senti qu'on prenoit mon mal avec la main, & qu'on l'éloignoit de moi ».

M. *Mesmer* conseilla ensuite de la limonade, de la crème de tartre, & autres

acides légers. La demoiselle \*\*\* conserva son entière connoissance, les évacuations s'établirent & se maintinrent régulièrement. Huit ou dix jours après l'usage du magnétisme animal, la malade étoit en parfaite santé, & partit pour la province, lieu de sa résidence.

Tels sont les exemples de guérisons, ou d'améliorations d'état, opérées par le magnétisme animal, & que m. *Deslon* a choisis entre un grand nombre d'autres. Si quelques-uns de nos lecteurs nous reprochoient le temps que nous avons perdu en transcrivant, & celui dont nous leur avons causé la perte en leur faisant lire des histoires qui ne peuvent contribuer en rien aux progrès de l'art, & qui auroient pu être rendues d'une manière toute aussi instructive, sous la forme d'affiches ordinaires. Par exemple, :

M. *Deslon*, médecin de la faculté de Paris, &c. assure que m. *Mesmer*, médecin de Vienne, a guéri, par le moyen du magnétisme animal, *un marasme à la suite d'une fièvre miliaire ; un cancer occulte au sein ; un autre cancer occulte, compliqué de goutte sereine ; une tumeur sur l'œil avec ulcère & hernies ; des obstructions compliquées, &c.* « Enfin qu'il guérit toutes les maladies graves qui, de tout temps ont bravé les efforts de la médecine connue. (page 101).

Nous répondrions qu'étant, ainsi que nous l'avons dit au commencement de cet extrait, dans l'obligation de dire ce que nous savons des faits de *m. Mesmer*, nous n'avons pu puiser dans une meilleure source que dans l'ouvrage de celui qui, sans être son confident, est cependant le témoin le plus assidu de ses opérations ; & que d'ailleurs *m. Deslon* n'ayant publié ses observations que pour fixer les opinions répandues dans le monde sur le magnétisme animal, nous aurions couru risque de lui faire manquer son but, si nous avions tronqué les effets sur lesquels il s'appuie. Nous avons cru le servir en copiant les histoires, qu'il nous donne, presque en entier, & servir en même temps nos lecteurs en les mettant à portée de juger par eux-mêmes, autant cependant, suivant la remarque très-judicieuse de *m. Deslon*, page 4, que l'on peut juger sur la parole d'autrui. Nous avons pris ce parti d'autant plus volontiers, que nous ne voulons être qu'historiens, & que nous avons toutes sortes de raisons pour nous récuser comme juges. Nous sommes aussi dans l'impossibilité de confirmer les guérisons annoncées, *m. Deslon* s'étant fait une loi de ne nommer d'hommes vivans que *m. Mesmer* & lui.

( La suite au journal prochain ).

## OBSERVATIONS SUR LA GOUTTE;

*Par m. SMALL, chirurgien à Minorque.*

DANS les observations suivantes, j'éviterai soigneusement toute recherche de spéculation sur les causes, les symptômes ou la cure de la goutte. Je m'en tiendrai strictement aux faits, rapportant en peu de mots ce qui m'est arrivé à moi-même. Si ce que j'écris peut être de quelque utilité à mes confrères affligés de la goutte, mon but sera rempli.

Lors de mon passage à la Jamaïque, en novembre 1770, la goutte me prit à un pied peu de jours avant mon arrivée dans cette île. J'enveloppai mon pied comme je le faisois ordinairement en Angleterre, avec de la flanelle & du taffetas ciré. Bientôt je souffris des douleurs horribles qui m'engagerent à ôter la plus grande partie de mes enveloppes, & peu après la douleur diminua.

A mon arrivée à Kingston à la Jamaïque, mon ami le docteur *Nasmith*, médecin très habile & très-experimenté, me conseilla de jeter toutes mes enveloppes, & de ne mettre sur mon pied qu'un simple bas de coton; car, me dit-il,  
l'expérience

*l'expérience nous a appris que, dans ce pays, les membres affectés de la goutte doivent être tenus fraîchement.* Je me trouvais bien de suivre cet avis, car la goutte disparut bientôt.

J'en eus un retour au mois de mars suivant, pendant mon passage à la Nouvelle-Yorck; &, quoique le temps fût froid & orageux, je suivis la même pratique qu'à la Jamaïque: je ne couvris mon pied que très-légèrement.

Je continuai d'en user de même lorsque je fus à terre à la Nouvelle-Yorck, quoique le temps fût à la gelée. L'accès fut doux & se dissipa promptement.

Au printemps de 1772 j'eus à Londres un long & douloureux accès; mais je négligeai de suivre la pratique qui m'avoit si bien réussi: je souffris beaucoup, &, je pense, par ma faute.

Au printemps de 1773, & encore en 1774, je me délivrai de la goutte en appliquant constamment les sangsues partout où elle se montrait, d'après les conseils de mon savant & judicieux ami le chevalier *Jean Pringle*.

Pendant les dix-huit premiers mois de ma résidence dans l'isle de Minorque, je n'ai pas été obligé de garder la chambre un seul jour par la goutte, n'en ayant eu qu'une légère atteinte à une main. Je l'a-

bandonnai au cours de la nature ; je vivois dans l'espérance d'avoir rencontré un climat favorable aux gouteux ; mais vers Noël 1776 , j'eus une attaque aux deux pieds. Je m'en débarrassai promptement en la poursuivant avec les sangsues. Je fus vivement censuré par quelques-uns de mes amis d'ici , pour avoir ainsi troublé le mal dans sa marche.

La goutte revint au mois de mars suivant , & , par condescendance pour ceux qui m'avoient censuré , je lui laissai suivre son cours. J'ens tout lieu de me repentir de ma complaisance ; car je fus confiné dans mon lit pendant plus de deux mois. Le temps étant devenu extrêmement chaud pendant le second mois de mon esclavage , je me laissai aller à boire des liqueurs rafraîchissantes & délayantes , peut-être en trop grande quantité ; car lorsque je commençai à me lever , mes jambes & mes cuisses étoient devenues œdémateuses , & j'étois plus affoibli que je ne l'avois jamais été.

Pendant la durée de cet accès la goutte visita successivement tous mes membres. La douleur fut plus modérée & dura moins long - temps aux mains & aux coudes qu'aux pieds & aux genoux. Faut-il attribuer cette différence à ce que mes mains & mes coudes étant plus souvent tirés

du lit, du moins aussi-tôt qu'ils ont pu me rendre quelque service, ont été plus exposés au froid que les extrémités inférieures?

Ma main droite a moins souffert que la gauche, peut-être encore parce qu'elle a été plus exposée à l'air froid.

Quand je pus me servir un peu de ma main droite, & que j'eus un peu recouvré la faculté de remuer les doigts, ce que je n'avois pu faire pendant quelques semaines, je coupai mes ongles; &, quoique ma main gauche fût encore souffrante, je crus qu'il étoit convenable de la traiter aussi bien que l'autre. Je fus surpris, en l'examinant, de trouver que les ongles de cette main avoient moins cru que ceux de la main droite. Cette différence excita ma curiosité sur l'état des ongles de mes pieds, & je trouvai qu'après deux mois ils avoient à peine besoin d'être coupés. Cette circonstance auroit-elle quelque relation avec ce qu'observe le docteur *Pozzi*, que les ongles tirent leur origine des tendons qui s'étendent sur la dernière phalange des doigts & des orteils, leur croissance s'arrêtant lorsque le mal a pris possession de ces parties membraneuses?

Ayant ouï dire que le chevalier *Edouard Hulse*, médecin très-expérimenté, s'étoit déclaré très-fortement contre l'usage des vomitifs dans la goutte, je différerai long-

temps d'en prendre , quoique j'eusse de fréquens maux d'estomac que j'imputois toujours à la goutte plutôt qu'à des matieres accumulées dans ce viscere. Je fus cependant obligé , au bout d'un mois , de prendre le matin trois grains de tartre émétique : cela me fit rendre plus d'une pinte (1) de bile. Celle qui vint la dernière surpasseoit tellement en pesanteur spécifique celle qui étoit venue , d'abord , qu'elle tomboit au fond de celle-ci comme du plomb : elle étoit aussi d'un verd plus foncé. J'ai depuis observé que de la bile semblable , reçue au sortir de l'estomac dans un bassin rempli d'eau claire , alloit au fond de l'eau & la teignoit à peine , tant elle étoit peu soluble dans l'eau. Je fus extrêmement soulagé par cette évacuation ; mais je ne recouvrai ma santé que lorsque j'allai au mois d'août à Gibraltar pour y rendre mes devoirs à mon très-honoré ami le général *Eliot* , gouverneur de cette place.

En novembre 1777 , & depuis en 1778 , j'ai été attaqué à la fois par la goutte & par une fièvre tierce. Un émétique étoit devenu absolument nécessaire pour la guérison de la fièvre tierce ; & comme le

---

(1) L'original anglois dit une quarte. Cette mesure répond à-peu-près à une pinte de Paris.



premier avoit eu un si bon effet, la prohibition du chevalier *Edouard Hulse* ne m'inspiroit plus de crainte.

Je pris en conséquence trois grains de tartre émétique, le matin, à la fin de l'accès de la fièvre tierce; il me fit rendre presque autant de bile que la première fois. Après avoir dégagé les premières voies, j'eus recours au kinkina qui me délivra tout-à-la-fois de la fièvre tierce & de la goutte.

En janvier, & depuis en mars 1779, je fus menacé de la goutte, je repris l'émétique & le kinkina toutes les deux fois, & avec le même succès. Chaque vomitif me faisant rendre de grandes quantités de bile. J'ai eu une rude attaque de goutte dans un de mes genoux au commencement de 1780; elle étoit si douloureuse que je différâi de prendre le vomitif jusqu'au troisième jour, n'en attendant aucun effet avantageux dans une douleur aussi fixe & aussi aiguë.

Le troisième jour j'eus encore recours à l'émétique & au kinkina; & j'éprouvai que la douleur & la tension du genou diminuerent dans l'espace d'une heure après que l'émétique eut opéré. Je marchai le lendemain assez librement, & le jour suivant je ne fis pas moins de trois milles de chemin.

Au commencement d'avril la goutte revint encore accompagnée de quelques symptômes de fièvre tierce. Je répétais encore le vomitif & le kinkina; & maintenant, après l'opération du vomitif, j'éprouve une diminution sensible dans la douleur. Dans toutes ces attaques je n'ai couvert, soit la nuit, soit le jour, les parties malades que comme je les couvre journellement en santé.

La seule indulgence que j'aie maintenant pour la goutte, est de ne mettre aucun lien qui puisse serrer la partie gouteuse. Si c'est le pied, je porte des souliers larges; si la goutte est au genou, je le mets à l'aise; si c'est à la main, je la couvre le jour d'un large gant. J'ai quelquefois exposé ma main affligée de la goutte à un froid assez vif sans m'apercevoir qu'il en ait résulté aucun inconvénient. L'inflammation a eu son cours aussi régulièrement, & à ce que je crois avec moins de douleurs que si je l'avois soigneusement enveloppée: d'autres pourront en faire aisément l'expérience sur eux-mêmes.

On dira peut-être que ce climat est si doux, qu'on a moins besoin de se couvrir qu'en Angleterre. Cela paroît en effet si l'on consulte le thermomètre, lequel descend rarement au-dessous de 43 de la

gradation de *Farenheit*; mais nous éprouvons que nos grands vents du nord affectent nos corps d'une sensation de froid aussi perçante que le fait en Angleterre un temps de gelée, & je pense qu'ils ont sur nous la même influence : c'est ce que confirme l'effet de ces vents sur les végétaux verds succulens, qu'ils brûlent, si je puis me servir de cette expression, jusqu'à les mettre en charbon, détruisant la substance pulpeuse dont ils sont, pour la plus grande partie, composés.

Après que ces vents ont soufflé, tous les végétaux paroissent noirs, & s'il tombe ensuite des pluies douces pendant quelques jours, toute cette substance noire est entraînée par l'eau, & la contexture fibreuse de ces plantes paroît aussi clairement & aussi distinctement que si on avoit employé l'art pour la mettre à découvert. Les branches des arbres, de la première pousse du commencement de l'été, périssent souvent ainsi, & sont quelquefois brisées par l'agitation violente que le vent leur donne en tourbillonnant. J'ai vu, dans ces circonstances, la substance pulpeuse de l'écorce délayée & entraînée par les pluies subséquentes, laisser les fibres de l'écorce parfaitement nettes, & aussi fines qu'aucune soie que j'aie jamais vue. Nous avons eu un exemple remarquable des

différens effets de ces vents violens & du froid en janvier & février 1780. Le 25 janvier le thermometre étoit à 40 avec une pluie froide par le vend de nord-est ; le 26 le thermometre descendit à 37, le vent à l'est-nord-est avec grêle mêlée de neige. La nuit il gela si fort, que dans toutes les ornieres l'eau étoit couverte de glace, circonstance qui arrive très-rarement dans cette isle. J'oubliai de mettre pendant la nuit le thermometre en plein air.

Les 18, 19 & 20 février, nous eûmes de la gelée pendant trois nuits successives : chose très-peu ordinaire ici. Mon thermometre, quoiqu'en plein air, ne descendit pas plus bas que 34, ce que j'attribue à la chaleur que conservent les murs de nos maisons ; car les pierres tendres de nos cantons sont aisément pénétrées par le chaud comme par le froid.

Les plantes ne souffrirent pas, à beaucoup près, autant par cette continuité de gelée, que par un coup de vent violent qui survint le 22, pendant lequel mon thermometre, construit par *Dollond*, se tint à 38 ; mais l'air étoit si chargé d'eau salée que la violence du vent avoit enlevée de la surface de la mer, que le matin du jour suivant je ramassai quelque peu de sel qui s'étoit séché sur les vitres de

mes fenêtres ; & , en me promenant , je trouvai que les plantes en étoient couvertes. Le vent souffloit du nord , & , dans cette direction , nous sommes au moins éloignés de douze milles de la mer. Ce vent a laissé toutes les plantes succulentes brûlées en charbon.

Je suis loin de prétendre que l'usage du kinkina dans la goutte soit nouveau.. Plusieurs médecins à Londres doivent se souvenir que mon ami m. *Bernard Bayne* , apothicaire demeurant dans Corck Street , Burlington Garden , dès qu'il sentoît approcher la goutte , avaloit , le plutôt qu'il pouvoit , autant de kinkina en pilules que son estomac en pouvoit supporter , prenant en même temps fréquemment de petites doses d'un opiat (1) , pour empêcher le kinkina de sortir trop promptement par les selles , & qu'il continuoît d'en user ainsi jusqu'à ce que toute apparence de goutte fût dissipée.

Je suis persuadé que s'il avoit eu le soin de débarrasser les premières voies avant de prendre le kinkina , il auroit joui d'une meilleure santé qu'il n'a fait généralement.

J'ai connu d'autres personnes qui ont

---

(1) Il seroit à souhaiter que les ingrédiens de cet opiate fussent désignés.

pris aussi du kinkina comme un préervatif contre la goutte, sans aucune évacuation préalable.

Le docteur *Woodward* observe que le kinkina agit comme absorbant, & peut par-là emporter les sabures qu'il rencontre dans les entrailles, sur-tout lorsque l'estomac n'est pas aussi chargé de bile qu'il l'est souvent dans cette isle.

Comme le vomissement est fort loin d'être une opération agréable, j'ai voulu essayer si je ne pourrois pas me délivrer de la bile & des légères atteintes de goutte, en prenant les mêmes médicamens d'une autre manière. Dans cette idée j'ai commencé par essayer un grain de tartre émétique avec un gros de kinkina, que je pris en buvant par-dessus un peu plus d'un quart de pinte (1) de gruau. J'ai augmenté par degrés la dose jusqu'à deux grains de tartre émétique. Communément je dors profondément après l'avoir pris. Il m'a paru que, pour moi comme pour les autres, ce remède a une vertu anodyne qui procure un sommeil tranquille; il lâche le ventre le matin sans tranchées, & je trouve qu'il procure un grand soulagement dans de petites atteintes de goutte.

---

(1) L'anglois dit une demi-pinte; mais la pinte angloise est à-peu-près la moitié de celle de Paris.

Je l'ai tenté dans de fortes attaques, mais sans succès. Cependant en ayant donné de temps en temps pour tenir le ventre libre à des personnes qui n'avoient pu se résoudre à prendre un vomitif, j'ai eu voir qu'il avoit rendu leur goutte plus douce qu'elle ne l'avoit été d'autres fois.

Est-ce le kinkina ou l'eau de gruau qui rend l'action du tartre émétique si douce lorsqu'il est pris de cette manière ? Je crois que c'est le kinkina; car j'ai vu qu'un grain d'émétique, donné en lavage à petites doses dans la fièvre, procure des nausées & des selles liquides. Ce remède étant pris en se couchant, la chaleur du lit en dirige-t-elle les effets vers la peau ? Communément, après l'avoir pris, on éprouve une sueur légère.

Je donne le même remède pour les fièvres intermittentes pendant deux ou trois jours avant le temps où l'on en craint le retour, & c'est avec succès. Je le donne aussi dans presque toutes les maladies qui sont fréquentes dans cette île. Je suis à présent si satisfait du tartre émétique, que j'emploie rarement l'ipécacuanha, si ce n'est dans les rhumes & l'asthme, où un petit nombre de grains occasionne des nausées qui procurent l'évacuation des mucosités des glandes de la gorge, & peut-être des poumons, avec moins de désa-

grément pour le malade que ne le fait la squille.

Comme le tartre stibié affecte diversement les différens tempéramens, il sera bon de commencer par une petite dose ; car j'ai vu un grain, donné de cette manière, exciter le vomissement même dans une personne adulte. L'action de ce médicament en petite dose, étant comme celle des poudres de *James*, fort incertaine.

Autrefois, lorsque je laissois la goutte suivre son cours sans la déranger, j'ai souvent vu que l'humeur goutteuse se portoit des extrémités sur les entrailles, ainsi que l'a remarqué le docteur *Pye* dans ses observations médicales ; & lorsqu'ensuite il survenoit une purgation avec des selles extrêmement fétides, j'ai trouvé que c'étoit la crise la plus favorable & la plus certaine de la maladie.





## OBSERVATIONS

*Qui prouvent combien les regles du prognostic font incertaines dans les maladies aiguës; par m. BAUMES, médecin de la faculté de Montpellier, à Saint-Gilles en Languedoc.*

CE sont les cas malheureux, & l'histoire des maladies guéries spontanément, qui éclairent le médecin, & peuvent étendre les limites de l'art; c'est ainsi que l'exposition simple des faits, ont rendu les épidémies d'*Hippocrate* le trésor de l'art. Le lit des malades est le véritable creuset où l'observateur peut & doit rectifier les erreurs de la théorie, confirmer les sages préceptes de l'expérience, & trouver les bornes des regles générales; c'est là que la sagacité doit le faire triompher des causes des maladies souvent obscures, & des préjugés populaires.

L'art du prognostic est sans doute la plus belle branche de la médecine clinique; mais combien de pénétration & de justesse ne faut-il pas pour y exceller! Heureux celui qui possède de si rares talents, mais plus heureux encore celui qui ne donne pas dans le fatal écueil de pré-

dire faux, lors même que tout concourt à lui faire regarder son prognostic comme infailible. Des événemens aussi disgracieux ne peuvent tenir qu'à l'inversion de l'ordre naturel; ce furent eux sans doute qui firent dicter cet aphorisme : *Acutorum morborum non omnino certæ sunt prædictiones, neque mortis neque sanitatis*. HIPP. sect. II., aph. 19.

J'écris ces deux observations en faveur des jeunes médecins. Le commencement de leur pratique doit leur offrir, comme à moi, un dédale immense; comme moi ils voudront prédire quelquefois, & régler le sort des malades. En lisant ces faits ils sentiront que si, sous la plus belle apparence du vrai, & malgré l'invitation de *Gorger* qui dit : *Medicus si in morbi cursu detexit constantiam, intrepidè audebit in morbo jam præsentè, præsagire eadem, quæ antea constanti observatione didicit, in antecedentibus semper fieri*, on peut se couvrir de ridicule dans l'esprit de l'ignorant vulgaire, combien, à plus forte raison, ne faut-il pas de la prudence pour ces cas obscurs qui demanderoient la vue perçante du lynx.

Dans l'automne de 1778, il régna chez nous une épidémie de petite-vérole, qui ne finit qu'au retour de la belle saison. Le fils aîné du sieur *Mairargues*, charron,

âgé d'environ quatre ans, fut pris de la fièvre au milieu de cette constitution. Il étoit naturel de soupçonner la maladie régnante chez un enfant qui n'en avoit jamais été attaqué. Les deux premiers jours se passèrent dans les attentions que les mères de famille ont pour leurs enfans. Le phénomène prédominant qui, au commencement du troisième jour, attira l'attention des parens, fut (une convulsion) une éclampsie d'abord légère, & dont les attaques rapprochées sembloient devenir de plus en plus formidables. Appelé à cette époque du mal, je me hâtai de porter la sécurité dans l'esprit du père & de la mère. *Sydenham, Mead, Sauvage*, le *Commerce littéraire de Nuremberg* étoient mes garans; mais parmi la foule d'autorités que je pourrois rassembler pour appuyer mon sentiment, je ne puis m'empêcher de citer un auteur dont le témoignage est une autorité bien respectable. C'est l'illustre *Rosen* qui s'explique en ces termes à la page 62 de son excellent traité sur les maladies des enfans :

« Dans le cas de petite-vérole, de rougeole, de fièvre scarlatine, les enfans sont quelquefois pris d'éclampsie peu de temps avant l'éruption; mais rarement il y a pour lors quelque danger à craindre de ces attaques, c'est au

» contraire un signe que la petite-vérole  
 » est d'un bon caractère : il ne faut alors  
 » faire attention qu'à la maladie princi-  
 » pale.... Il suffit donc de savoir que l'en-  
 » fant n'a pas eu la petite-vérole, &c. ;  
 » qu'il court des petites-véroles, &c. ;  
 » que la contagion a pu être apportée au  
 » logis de manière ou d'autre, & que l'en-  
 » fant a déjà eu, dans les trois jours, une  
 » fièvre accompagnée des symptômes qui  
 » annoncent cette fièvre éruptive. D'ail-  
 » leurs on doit être tranquille lorsqu'on  
 » est prévenu que dans ce cas - là l'é-  
 » clampsie est de bon augure.

Fondé par la voix de l'observation gé-  
 nérale, j'annonçai une petite-vérole de  
 bonne qualité, & que les convulsions  
 étoient avantageuses. L'enfant rendit son  
 dernier soupir quatre heures après ma vi-  
 site, & me laissa la proie du faux juge-  
 ment & de la calomnie.

Un quinquagénaire nommé *Drivon*,  
 manouvrier, grand, sec, maigre, adonné  
 au vin, eut une péripneumonie. Car,  
 comme l'observe très-bien *m. Zimmer-*  
*mann*, les suites les plus communes de  
 l'abus du vin sont une disposition à toutes  
 les maladies inflammatoires ; j'ajoute que  
 leur cours est ordinairement rapide : j'en  
 ai vu tout récemment un exemple bien  
 triste. Je fus appelé le 12 de janvier ; je  
 trouvai

trouvai cet homme malade depuis trois jours, avec un pouls mou, petit, fréquent. La terreur de la mort étoit peinte sur son visage; sa face étoit cadavéreuse. Il étoit fatigué par une toux incommode, qui amenoit des crachats copieux presque de sang pur d'un rouge foncé; il étoit oppressé par une douleur forte au côté droit, laquelle suspendoit les mouvemens d'une respiration très-chaude.

La qualité des crachats, condamnés par *Hippocrate*, *Aretée*, *Huxham*, &c.; la maniere de respirer rendoit cette situation des plus alarmantes. Je fis tout ce que je pus pour diminuer les causes de congestion, rafraîchir toute l'habitude du corps, résoudre l'engorgement phlogistique, & prévenir, par des delayans & des savonneux, la production d'un nouvel épaisissement inflammatoire: mais tous ces remèdes furent sans effet. La nuit du 12 fut fort mauvaise; les crachats étoient tantôt rouillés, tantôt de sang pur. Je ne fis faire qu'une seule saignée de dix onces, (quoique ma coutume, dans les maladies inflammatoires, soit de débiter, d'après *Triller* & autres grands praticiens, par une saignée de quatorze onces); parce que, outre que la foiblesse radicale de constitution fait que les gens de la campagne ne peuvent supporter beaucoup de saignées,

ou d'autres grandes évacuations, sans que leurs forces soient entièrement épuisées, la qualité du sang qui ressembloit à une gelée molle, rouge & sans sérosité, s'opposoit à ce qu'on réitérât ce secours (1).

Le 13 se passa dans le même état, à un peu plus de foiblesse près. Les urines avoient un léger énéoreme d'une couleur purpurine; mais ce phénomène me mit peu en peine, parce que je me rappellois que m. *Zimmermann* nous apprend qu'on apperçoit la partie colorante du vin d'une manière fort sensible dans les urines des grands buveurs; lorsqu'ils sont malades sur-tout, c'est ce à quoi des praticiens peu attentifs ne songent pas, & ce qui leur fait prendre ce phénomène pour toute autre chose dans plusieurs maladies.

Le 14, tous les symptômes s'évanouirent tout-à-coup comme par enchantement: plus de sang dans les crachats qui au contraire étoient devenus plus rouillés, & moins copieux. A ces signes caractéristiques d'une gangrene au poulmon, je fis administrer à la hâte les derniers Sacremens, & j'annonçai à son épouse une mort d'autant plus décidée, que l'inégalité s'étoit jointe à la foiblesse du pouls.

---

(1) Voyez *Huxham*, *essai sur les fievres*, pag. 223; & *journal de méd.* tom. III, p. 131.

Ma prédiction, fondée sur les meilleurs observateurs (1), fut encore fautive.

Le 15 au matin je fus, comme par cérémonie, visiter mon malade que je croyois n'être déjà plus; je le trouvai au contraire avec un pouls réglé & plus vigoureux; son air étoit tranquille & serein; les douleurs d'un sommeil de six heures avoient rendu le calme à tous les sens; il me demanda la permission de manger, mais surtout de boire. A peine pouvois-je me fier au témoignage de mes sens; je ne revins de ma surprise qu'après qu'on m'eut présenté un grand plat dans lequel il y avoit environ deux pots d'urine rendue en une seule fois, avec quatre travers de doigt de sédiment d'un jaune très-pâle. Mon malade se leva le même jour, mangea sobrement, & jouit depuis d'une santé parfaite.

---

(1) Voyez James, *dictionn. univ. de médéc.* tom. I, colonne 641, note (k); & *journal de médecine*, tom. VI, pag. 460, n. 7. Van Swieten, &c.



## OBSERVATIONS

*SUR quelques préparations du fer, particulièrement sur l'æthiops martial ; par m. OPOIX , apothicaire à Provins, correspondant de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon.*

LE fer est, sans contredit, le plus utile de tous les métaux. Indépendamment des services qu'il rend aux arts par la tenacité de ses parties, par la résistance invincible qu'il oppose aux fardeaux les plus pesans, & par la ductilité qui fait le ployer à tous les usages, & prendre une infinité de formes, il offre encore à la médecine un remède très-efficace. Aussi a-t-on toujours cherché à multiplier & à perfectionner les préparations médicinales de ce métal précieux ; mais il semble qu'on n'en a jamais mieux senti les avantages, & qu'on ne s'est jamais plus occupé de cet objet, que depuis quelque temps. Cependant, avant de pousser plus loin les travaux sur cette matière, ne seroit-il pas prudent de s'arrêter, & de considérer si ces préparations recherchées dont on s'occupe actuellement, ont réellement des vertus bien supérieures à ces préparations plus



simples & connues de tous les temps. Peut-être les peines qu'on se donne sont-elles en pure perte ? Peut-être dans la vue peu essentielle de concilier à ce remède une couleur plutôt qu'une autre, s'écarte-t-on du but principal qui est d'offrir à la médecine un médicament vraiment utile ? C'est sur quoi on devroit consulter le raisonnement & l'expérience avant de se livrer à des recherches ultérieures.

Le fer ne pouvant servir à la médecine que quand il est très-divisé, on doit chercher à rompre l'aggrégation de ses parties, & à lui procurer ce degré de division suffisant. L'opération la plus simple est de le réduire en limaille, & de l'exposer ensuite à la rosée. Cette limaille se rouille & devient une poudre qui prend le nom de safran de mars apéritif. Cette préparation est très-usitée en médecine, & a toujours produit des effets très-heureux dans tous les cas où elle est indiquée.

En se convertissant en cette poudre subtile, le fer perd beaucoup de son phlogistique, & se rapproche d'autant plus de l'état d'ocre. L'action même trop longtemps continuée de l'air & de l'eau sur cette rouille de fer, ne laisseroit à la fin qu'une terre morte & sans vertu.

On ne doit pas conclure de-là que le

phlogistique seul constitue les propriétés du safran de mars, puisque ce principe est identique par-tout, & que celui des autres corps ne produiroit pas le même effet. Ce n'est pas non plus à la terre pure du fer qu'on doit attribuer les vertus du safran de mars, puisque, comme nous l'avons dit, cette terre n'est plus alors qu'un principe passif & inutile. C'est donc l'union du phlogistique & de la terre du fer, qui constitue le safran de mars apéritif. Il est de plus nécessaire qu'il y ait une certaine proportion entre le phlogistique & la terre martiale; car si le phlogistique existoit dans un état surabondant, & que la terre du fer en fût enveloppée au point de perdre ses rapports avec les autres corps, enfin que ses propriétés en fussent absolument masquées, ce composé n'auroit plus d'action, ou n'agiroit plus que par son phlogistique, & point du tout comme une préparation martiale. C'est ce qui nous fait craindre que tous les soins qu'on se donne pour charger le plus qu'il est possible le fer de phlogistique ne soient inutiles, & même n'aillent directement contre l'intention qu'on se propose. L'æthiops martial, qui est une préparation de cette nature, pourroit donc en avoir aussi les inconvéniens, & ce seroit alors en vain qu'on étudieroit les moyens de se le procurer à moins de frais.

Le phlogistique étant le principe actif, & en quelque sorte l'ame des métaux, on a cru aisément qu'ils ne pouvoient en être trop chargés; mais cette vérité, démontrée en mécanique, n'en est plus une lorsqu'on destine les substances métalliques à passer à l'usage de la médecine. C'est donc conclure trop généralement que de penser que les préparations du fer acquerreroient d'autant plus de vertus, qu'il seroit possible de les charger de plus de phlogistique. C'est cependant à remplir ce but qu'on s'est laborieusement occupé.

L'æthiops martial, par trituration, étant une opération très-longue & très-ennuyeuse; on a imaginé des moyens plus aisés & plus prompts de se procurer un fer aussi parfait, & également divisé. Celui qu'a proposé m. *Croharé* dans le journal de médecine, octobre 1779, est sans doute le plus simple, & celui qui remplit le mieux cette intention. Il fournit, à peu de frais & sans beaucoup de travail, un fer très-noir & extrêmement divisé, entièrement attirable par l'aimant; mais en même temps inattaquable par les acides, même minéraux.

Cette dernière propriété ne s'accorde pas avec l'opinion reçue. On s'étoit persuadé au contraire que le fer étoit d'au-

tant plus dissoluble, qu'il étoit plus divisé & plus attirable par l'aimant; & , ce qu'il y a de singulier, c'est qu'on ne demandoit que le fer fût parfaitement attirable par l'aimant, que parce qu'on supposoit que cette qualité annonçoit une plus parfaite dissolubilité. En effet, dans le traitement des maladies, peu importe que le fer dont on se sert obéisse plus ou moins à la force magnétique: c'est par sa dissolution qu'il peut opérer quelques bons effets. La vertu magnétique du fer, portée à un certain degré, n'étant plus le signe de la dissolubilité de ce métal, il semble superflu de s'attacher à lui donner cette vaine propriété.

Si le raisonnement suffit pour prononcer contre une préparation de mars insoluble, le sentiment de *Lémery* l'ainé ajoute encore un nouveau poids à cette assertion. Ce grand homme avoit proscrit d'avance une telle préparation sans la connoître: on fait que s'il ne fait pas autorité lorsqu'il s'agit d'expliquer les faits & d'en chercher les causes, on ne peut lui refuser la qualité d'habile artiste, & celle d'observateur exact & judicieux.

« Il est indubitable, nous dit-il, que le  
 » fer peut mieux servir que l'acier pour  
 » l'usage de la médecine, puisqu'il est plus  
 » dissoluble... L'acier passe quelquefois

» par les excréments sans que le chyle en  
 » ait rien retenu. . . . L'acier ne se laissant  
 » point entamer par les sucs digestifs, ne  
 » peut que causer des pesanteurs incom-  
 » modes. Il passera par les selles sans faire  
 » aucun effet, comme il arrive assez sou-  
 » vent. Que si il en passe quelque peu avec  
 » le chyle, il fait souvent plutôt des ob-  
 » structions qu'il n'est capable d'en lever.  
 » Car s'insinuant dans quelques vaisseaux  
 » étroits, il y demeure & y cause des dou-  
 » leurs assez pressantes.... L'acier est pré-  
 » férable au fer pour les ustensiles, mais  
 » pour les remèdes le fer est le meilleur ».

Le fer est donc d'autant moins propre à la médecine, qu'il approche plus de son état parfait, c'est-à-dire, de l'acier. Cette perfection métallique, si recherchée dans les arts mécaniques, devient une imperfection lorsqu'il s'agit d'opérer un changement heureux dans l'économie animale. C'est la plus grande dissolubilité du fer qu'il faut chercher, & c'est là où il faut s'arrêter quand on y est parvenu. Dans l'æthiops martial, dont nous avons rapporté ci-dessus la préparation, le fer ayant perdu sa dissolubilité, cette préparation devient dès-lors d'un mauvais service.

L'opération de m. *Crohare* présente encore des phénomènes singuliers & dignes d'attention. Nous nous y arrêterons un

instant, & nous risquerons d'en donner quelques explications. Cette opération est une sorte de digestion de la limaille de fer sur de l'eau-forte affoiblie, qui opere non la dissolution du fer, mais une division extrême de ses parties intégrantes. « L'athiops, nous dit-on, qui en résulte, » quoique préparé avec de l'eau-forte, » n'a nullement le goût stiptique des dissolutions métalliques, il ne porte ni à » l'odeur, ni au goût aucun caractère qui » indique la présence de l'acide nitreux » qui a servi à sa préparation. Cet acide » ne s'y combine pas, il touche le fer, le » divise & le décompose en entier : l'eau » même qui nage sur l'athiops, lorsqu'on » fait le lavage, est absolument insipide ; » enfin l'acide, absolument détruit, ne se » retrouve plus ».

Cette destruction complète de l'acide nitreux nous paroît venir de ce que le fer attire & s'assimile la matière inflammable de l'acide, même celle qui le constitue essentiellement. L'acide, privé de son phlogistique-principe, éprouve une décomposition totale, & perd tous les caractères d'un acide. D'un autre côté le fer, par cette addition de phlogistique, acquiert d'autres propriétés : il prend une couleur très-noire, devient parfaitement attirable par l'aimant, & entièrement insoluble.

Nous avons dit plus haut que la trop grande quantité de matière inflammable pouvoit former autour du fer une espece d'enduit qui le défendoit & s'opposoit à sa dissolution. Le fer, dans la préparation de m. *Croharé*, nous paroît dans ce cas. C'est cette surabondance de phlogistique qui, enveloppant la terre martiale, lui ôte tous ses rapports, la garantit désormais de l'action des acides, & la rend insoluble dans les menstrues. L'acide nitreux nous paroît d'autant plus propre à produire cet effet sur la limaille de fer, que c'est celui des autres acides qui contient le plus de principe inflammable.

On peut conclure de-là que la dissolubilité des métaux n'est pas en raison du phlogistique qu'ils contiennent. Une certaine proportion est bien nécessaire à cette opération; mais elle a des bornes passées lesquelles une plus grande quantité y devient moins propre. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles il faut faire éprouver à quelques substances métalliques, & à quelques pyrites, une sorte de calcination préliminaire pour les ouvrir, pour en faciliter la dissolution, ou pour en opérer la vitriolisation.

L'état où se trouve le fer dans l'æthiops martial de m. *Croharé* nous paroît aussi avoir quelques ressemblances & quelques

252 OBSERVATIONS, &c.  
propriétés communes avec celui où se trouve le même métal dans le bleu de Prusse : 1°. tous les deux sont un fer surchargé de phlogistique ; 2°. ils sont l'un & l'autre inattaquables par les acides même minéraux ; 3°. la liqueur teignante du fer dans le bleu de Prusse, contient une substance animale, & on sait que l'acide nitreux est le produit de matières animales & végétales ; 4°. m. *Maret*, secrétaire perpétuel de l'académie de Dijon, a formé un æthiops martial en précipitant la dissolution de fer spathique par l'alkali volatil caustique, & on sait que l'alkali volatil est un produit des substances animales ; 5°. enfin m. *Macquer* nous dit que le bleu de Prusse, digéré dans les acides minéraux, prend une couleur plus foncée, & se rapprochant beaucoup de la couleur noire.

Nous croyons que des recherches sur ces matières qui paroissent avoir quelques analogies, pourroient devenir très-intéressantes, & nous donner de nouvelles lumières sur la nature du phlogistique, & sur la liqueur alkaline phlogistiquée.





## ESSAI ANALYTIQUE

*Sur les eaux minérales de la fontaine du Saulchoir, près Tournay, dans la Flandre autrichienne ; par m. PLANCHON, de l'académie des sciences, arts & belles-lettres de Dijon, agrégé au college de médecine de Tournay.*

In aliis verò (aquis medicatis) diversa reperiuntur : sal alcalinus, sal neuter, sal marino, satis affinis, sal amarus purgans. Sulphur, ferrum in spirituoso illo principio volatili solutum & cum illo in auras avolans si negligentius servantur hæc aquæ.

VAN SWIETEN, tom. 3, pag. 345.

## DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

I. DEPUIS que le flambeau de la chymie a éclairé les médecins dans leurs travaux, cet art les a guidés dans la découverte qu'ils ont faite des eaux minérales qui fourdent dans l'Europe. Les plus célèbres qu'on ait vantées jusqu'ici, sont répandues dans la France, dans l'Allemagne, dans les Pays-Bas, l'Angleterre : l'Espagne, l'Italie, & bien d'autres royaumes ont les leurs, & les secours marqués qu'elles ont

apportés aux personnes qui en ont fait usage dans leurs maladies, en ont fait connoître l'efficacité pour combattre des maux rebelles que l'art de guérir n'avoit pu vaincre.

2. Les eaux de Barège, de Bannieres, de Balaruc, celles de Forges, & tant d'autres en France; les sources de Selters, d'Aix-la-Chapelle, de Spa, &c. sont trop connues du public, & spécialement des médecins, pour douter un instant des effets merveilleux qu'elles produisent dès qu'elles sont bûes avec les précautions qui sont nécessaires dans l'usage qu'on en veut faire.

3. De tous les médecins qui se soient le plus occupés de cet objet essentiel à l'art de guérir, les François sont ceux qui paroissent avoir pris cette tâche plus à cœur, & avoir poussé leurs recherches bien avant à cet égard. Nous devons spécialement à *Hoffman* les premières connoissances qu'on a eu des eaux de Selters & de quelques autres que l'Allemagne fournit à ses habitans. Celles de Spa, d'Aix-la-Chapelle ont été analysées par des médecins célèbres. M. *Limbourg* a publié un ouvrage sur les eaux de Spa, qui l'emporte sur ceux de ses prédécesseurs; & l'analyse qu'il en a faite, paroît démontrer jusqu'à l'évidence tous les prin-

ciées que ces eaux ferrugineuses contiennent.

4. Cet esprit de recherches & d'observations ne s'est pas répandu par-tout dans les Pays-Bas Antrichiens. Les naturalistes & les médecins de cette partie de l'Europe, n'ont guere paru s'occuper de cette production merveilleuse que la nature faisoit couler parmi eux; & soit que les sources fameuses d'Aix-la-Chapelle & de Spa, &c. les ait arrêtés dans leur projet de recherches, ou les ait rendus inactifs, & les ait persuadés que la nature, prodigue pour les autres cantons, étoit avare pour les leurs, & n'ait fait couler que des sources ordinaires; soit que cet objet n'ait jamais piqué leur curiosité, & ne les ait jamais assez intéressés pour chercher dans un champ aussi vaste le bien-être de l'humanité souffrante, ou qu'une insouciance ou une molle indolence les ait, pour ainsi dire, endormis sur le sein de la nature, nous n'avons vu jusqu'ici, dans nos provinces, d'autres découvertes d'eaux minérales, que celle de la fontaine de Merimont, près de Binch, analysée en 1740, par M. Regat, de Villers, & Sassenus, docteurs & professeurs en médecine de l'université de Louvain. Par un événement inattendu, & par les travaux pratiqués dans les fosses à charbons des envi-

rons, d'où cette fontaine tiroit sa source, on l'a vue tarir en un instant en 1773, sans espoir de la voir reparoître (1).

5. Cependant si l'on eût porté ses vues sur toutes les fontaines qui arrosent nos campagnes, il n'est point douteux qu'on en auroit découvert des minérales dont on auroit pu tirer parti. Il en étoit une de cette classe à une demi-lieue de Tournay, & qui a mérité l'attention des gens de l'art sur la fin du 17<sup>e</sup> siècle : il semble qu'elle n'a été reconnue que dans ce temps. Je n'ai rien appris à ce sujet qui prouvât qu'on en eût observé les effets particuliers avant le temps où m. *Hérogne*, médecin de cette ville, peu initié dans la saine chimie qu'on ne cultivoit point encore assez dans ce pays, en a écrit d'après l'analyse qu'il en avoit faite.

6. Cette fontaine appelée, par sa situation, *Fontaine du Saulchoir*, ne fut que foiblement analysée par ce médecin. Son ouvrage ne traite de ses eaux que comme des eaux ferrugineuses, dont les effets observés par lui-même, prouvent qu'elles ont été d'un secours décidé pour diffé-

---

(1) Je viens d'apprendre que cette source minérale s'est reproduite il y a huit mois : je n'ai pu encore le vérifier. Il seroit à souhaiter, pour le bien public, que cet événement inattendu eût lieu.

rentes

rentes maladies chroniques, dûes aux embarras des viscères du bas-ventre. La dissertation de *m. Hérogne* traite plutôt des propriétés de ces eaux qu'il renforçoit souvent de son prétendu sel martial, que des principes qu'elles contenoient.

7. Depuis cette époque, quelques médecins se sont contentés de prescrire les eaux du Saulchoir à leurs malades sans en rechercher les principes, se contentant de leur qualité ferrugineuse qu'on reconnoit assez, & sans en communiquer les bons ou vains effets. Si, parmi eux, il s'en est trouvé qui les aient analysées, leur analyse est restée dans l'oubli, ne s'est guère répandue, & n'est point assez connue des gens de l'art. On m'a rapporté cependant que *m. Doyson*, l'un de nos collègues, qui pratiquoit ici au commencement de ce siècle, & mourut en 1738, fit une analyse de ces eaux. La dissertation qu'il écrivit sur cette matière ne se retrouve plus.

8. En 1768, 1769, j'ai voulu voir par moi-même quels pouvoient être les principes de ces eaux, & à quel degré elles étoient ferrugineuses. Mes expériences alors ont été très-bornées; & ce que j'observai me suffit pour les prescrire quelquefois à tous malades.

9. En 1773, *m. d'Everlange de Witry*,  
Tome LIV. R

chanoine de la cathédrale de Tournay, membre de l'académie impériale & royale de Bruxelles, a procédé à l'analyse de ces eaux, il a continué & répété ses travaux l'année suivante, & le résultat de son analyse lui servit pour en composer un mémoire qu'il lut à l'académie : on le trouve imprimé dans le premier volume des mémoires de cette société, qui parurent il y a deux ans.

10. Quoique je fusse très-persuadé que l'analyse de ce savant avoit dévoilé la nature de ces eaux minérales, je crus devoir, en 1774, m'occuper de cet objet intéressant; je m'y suis porté d'autant plus volontiers, que ma qualité de médecin m'engageoit à voir par moi-même si ces eaux étoient riches en principes, & si elles pouvoient être d'une grande utilité, non-seulement à mes concitoyens, mais aussi aux étrangers, du moins aux habitans de la province. Quand je me suis déterminé à ce travail, j'ignorois quel avoit été celui de *m. de Witry*. Je lus ensuite son mémoire avec d'autant plus de plaisir, que le résultat de ses expériences ne différoit point du mien.

11. On doit beaucoup de reconnoissance à *m. de Witry*, pour son travail long & pénible. Le public, pour qui on ne doute pas qu'il ne se soit occupé, le reconnoitra

toujours pour un ami des hommes. Il feroit à fouhaiter que fon mémoire analytique inféré, comme j'ai dit, dans le recueil de ceux que l'académie de Bruxelles vient de mettre au jour, fût imprimé en petit, & qu'il pût fe répandre parmi ceux à qui il importe de connoître ces eaux. On fait qu'il eft impoffible qu'il fe répande autant qu'il devroit l'être, faifant partie d'un grand volume qui n'eft pas dans les mains de tout le monde.

12. Le mien, que je présente ici, n'eft qu'un effai, c'eft l'esquiffe d'un tableau auquel j'aurois pu donner le dernier coup de pinceau, fans les obstacles qui m'en ont empêché. La nuance de mes couleurs, qui n'ont fervi qu'à ébaucher la chofe, me feront peut-être un jour un guide affuré, dans le temps d'une nouvelle entreprife. Jufqu'ici je n'ai trempé mon pinceau que dans des couleurs que j'ai broyées à la hâte, & qui cependant font affez variées pour y démontrer avec quel art la nature fait nous présenter les chofes que l'homme le plus éclairé ne peut découvrir qu'en déchirant le voile qui les couvre. C'eft l'ouvrage de l'analyse, elle eft le tableau que je présente; je laiffe aux favans & aux perfonnes de l'art à juger & à apprécier fa valeur & fon mérite.

*De la situation de la fontaine du Saulchoir,  
& des principes de ses eaux.*

13. La fontaine du Saulchoir, appelée *Fontaine de Madame* (1) par les habitans du hameau de la Tombe, paroisse de Kain, près de Tournay, & par quelques-uns *Fontaine de S. Bernard*, est située dans une pâture appartenant aux Dames Bernardines de l'abbaye du Saulchoir, à une demi-lieue & au nord-est de cette ville. C'est une source abondante dont les eaux forment un ruisseau assez considérable, qui, à quelques pas de-là vont former & remplir un large fossé, entourant cette enceinte & un enclos adjacent; & de-là il se répand dans un grand étang & dans les fossés de la maison, d'où après avoir

---

(1) On appelle cette source, *Fontaine de Madame*; c'est pour la distinguer d'une autre à cent pas de-là, située au coin de l'aunaye, au midi de la première. On a donné le nom de *Fontaine de Monsieur* à la seconde. Quoique plus négligée & moins fréquentée, elle m'a paru, en l'analysant simplement par les réactifs, contenir les mêmes principes. Je suis porté à croire que ce n'est qu'une même source divisée en deux, & qu'à sa sortie des entrailles de la terre, elle fait une bifurcation dont l'une se répand d'un côté tirant vers le sud-est, & l'autre, c'est celle dont je vais traiter, se dirige vers le sud.



traversé le hameau, il va se perdre dans l'Escaut, dirigeant sa course au couchant.

14. Le sol dans lequel a percé cette source est marécageux. Il y croît différentes plantes qui aiment les terrains humides; il y a, dans cette pâture, des tilleuls, des faules, des bois-blancs qui produisent bien: elle tient à une aunaye séparée par le même fossé. On découvre, dans ce terrain humide, de la marne, spécialement dans le fond de la fontaine, où elle est entremêlée d'une terre noire ayant un goût ferrugineux, & répandant une odeur foible de soie de soufre.

15. Cette fontaine est entourée d'une muraille de douze pieds en quarré, construite, sans doute, depuis long-temps par les soins de ces Dames. Elle est ainsi plus praticable, & à l'abri de tout ce qui pourroit la troubler & la charger. On y arrive par une avenue pratiquée à dessein, d'en faciliter l'accès.

16. Cette source minérale paroît jaillir à deux endroits voisins, & former un bouillonnement sensible presque dans le milieu de la fontaine, qui se remplit en peu de temps d'une quantité de matières jaunâtres-ochreuses, à mesure que le lien qui y tient le fer en dissolution, se dégage & le laisse précipiter, semblable à une dissolution de vitriol de mars, qui bientôt laisse

précipiter une matière jaunâtre. Celle de la fontaine roule avec son eau, & les bords du ruisseau en sont abondamment chargés.

17. L'eau de cette fontaine, dans un temps sec, est couverte d'une pellicule semblable à celle qu'on voit furnager sur une dissolution de savon. Elle prend une couleur variée qui tend à celle de l'arc-en-ciel, & dont la saveur est un peu saline.

18. La fontaine du Saulchoir a presque à son nord le *Mont de Saint-Aubert*, dit de *la Trinité*, dont les collines sont parsemées de pierres ferrugineuses qu'on pourroit appeller *fer brut*, *terre de fer*, puisqu'en 1771 des fondeurs de fer s'en sont fait charrier plein un petit tombereau à leur fonderie près des RR. PP. Recollets où ils travailloient pour nos moulins à l'eau. De cent livres environ qu'ils ont fondues, ils en ont retiré vingt-cinq livres & plus, de fer très-pur, qui a servi à fondre des réchauds que j'ai vus. On trouve dans les environs de cette montagne, & vers le village Kain, des pyrites de différentes couleurs.

19. Les environs de cette fontaine depuis Tournay jusqu'à la Tombe, & de-là jusqu'au Mont de la Trinité, sont sablonneux.

20. On juge aisément de ce que je viens de dire sur les environs & sur la

situation de cette fontaine minérale , ( 13 jusqu'à 19 ), que cette eau , reconnue ferrugineuse , découle de cette montagne dans laquelle il se trouve vraisemblablement une mine de fer , & que cette eau s'est chargée , dans son passage , des principes salins qui s'y trouvent , de la terre absorbante & du mars qu'elle peut dissoudre à l'aide de l'acide universel d'un principe aérien , volatil & fugace , connu aujourd'hui sous le nom d'air fixe , & que des expériences de m. *Maret* ont prouvé approcher de près de l'acide sulphureux volatil. Tel étoit à-peu-près le sentiment de *van Swieten* sur le lien qui tient le fer en dissolution dans beaucoup d'eaux minérales ferrugineuses. Voyez l'épigraphie de cet essai.

Il reste à démontrer, par l'analyse, quels sont ces principes , & jusqu'à quel point ces eaux en sont chargées.

#### *Expériences.*

21. Cette eau , puisée & bue à la source , a un goût ferrugineux ; elle laisse à la bouche quelque chose d'une dissolution légère de vitriol de mars , spécialement dans un temps sec & chaud.

22. En l'agitant dans une bouteille , & la versant dans un verre , elle fournit beaucoup plus de bulles d'air que l'eau simple ; elle exhale spécialement alors une légère

odeur de foie de soufre, que le commun du peuple appelle *marécageuse*. Transportée & conservée de quelques jours, elle ne conserve guère ni ce goût, ni cette odeur, quoiqu'on ait eu soin de bien boucher la bouteille.

23. Quoique très-limpide à la fontaine, le lendemain, versée dans un verre bien blanc, elle a perdu sa limpidité, elle est laiteuse, louche, & tirant un peu sur le bleuâtre.

*Réflexion.*

24. On voit [21] que cette eau, par son goût, doit contenir quelque portion de sel de mars; qu'elle contient [22] beaucoup plus d'air que l'eau commune, & qu'elle est légèrement sulphureuse; qu'elle se décompose par le transport [23]; qu'elle perd conséquemment son volatil, & s'évapore, quelque précaution que l'on prenne; que c'est cet air fixe dont j'ai parlé [20].

25. Cette eau, puisée à la source, & versée sur les feuilles de thé, de chêne, d'aune, prend peu à peu une couleur pourpre; la noix de galle, sa teinture, lui donne une couleur rouge-pâle tirant insensiblement sur le violet, qui paroît se noircir.

*Réflexion.*

26. Cette expérience [25], la matière ochreuse [16] que cette source produit

abondamment, la pellicule de différente couleur qui se trouve à la surface de ces eaux [17], y manifestent l'existence du fer. On sait que ceci leur est commun avec la dissolution du sel de mars dans l'eau. Cette couleur n'est guere foncée, cela dépend du peu de fer que ces eaux charient; il y est dissous à l'aide d'un acide sulphureux volatil (1) de cet air fixe, fugitif [20] dont on conçoit facilement la présence, quand on se rappelle que l'acide universel peut ici s'unir à l'eau chargée d'air & de terre, & dissoudre avec effervescence une certaine portion de fer dans son passage par quelques mines ferrugineuses [18]. On doit d'autant moins douter de l'existence d'un air fixe qui, imprégné d'un acide sulphureux, sert à dissoudre les particules du fer qui se présente à son passage, que m. *Maret*, secrétaire de l'académie de Dijon, voulant imprégner de l'eau, d'air fixe, à la méthode de *Priestley* (2), il en laissa tomber sur du

---

(1). *Limbourg*, traité des eaux de Spa, pag. 80.

(2) Cette méthode est de mettre en effervescence de la craie avec l'huile de vitriol, dans une bouteille à laquelle on a adapté un tuyau qui correspond à une autre bouteille dans laquelle il y a deux tiers d'eau; l'air qui se dégage dans ce mouvement d'effervescence, immerge l'eau dans laquelle il passe: elle acquiert un goût aigrelet. C'est

papier bleu, qu'il vit rougir d'abord. De-là, il crut que l'acide sulphureux volatil, mêlé à l'eau, dût avoir le même goût & les mêmes propriétés que son eau chargée d'air fixe, être anti-septique, & l'événement correspondit à son attente; de-là aussi, a-t-il défini l'air fixe, d'après *m. de Morveau*, un air associé à un phlogistique combiné avec un acide affoibli. . . . .  
*Voyez* la gazette de santé.

C'est donc ici un sel de mars préparé par les mains de la nature, & qui rend ces eaux un peu acidules, quoique *mm. Monnet & Raulin* disent que le fer, dans des eaux de cette espèce, y est dissous par l'eau seule, sans l'intermède d'un acide.

*M. Marteau* a visiblement démontré que *m. Monnet*, en niant l'existence du sel de mars dans les eaux d'Aumale, s'étoit trompé en n'y reconnoissant que le fer dissous par l'eau.

27. Cette eau, transportée & mise en expérience [26] le lendemain, ne présente plus le même phénomène; cependant, six heures après, elle colore encore: la noix de galle n'y prend plus qu'une couleur d'un

---

cependant cet air fixe reconnu par *m. Macbride* pour être anti-septique, & dont la perte dans les mixtes les fait tomber en dissolution.

pâle rouge , & l'on voit à la superficie de l'eau , une pellicule couleur de l'arc-en-ciel. J'ai vu pourtant que cette eau , après un mois , avoit pris une couleur de vin clair et avec la teinture de noix de galle , & que celle du thé lui en a communiqué une noirâtre , quoique l'eau fût presque corrompue.

*Réflexion.*

28. De-là [27] on reconnoît que ces eaux se décomposent , que l'acide qui tient le fer en dissolution est volatil , & se dégage du fer qu'il unissoit à l'eau , & le met dans le cas de se précipiter ; alors il n'est plus d'une nature à colorer l'eau par les substances astringentes. J'ai déjà dit qu'elle perd sa limpidité , & devient laiteuse le lendemain de son transport [23 & 24].

29. Le bois de Bresil a donné à cette eau une couleur bleue-céleste : voyez le traité des eaux minérales d'Anmale , par m. Marteau qui , avec le même bois , a observé la même chose.

*Réflexion.*

30. Cette couleur bleue que prend l'eau de notre fontaine avec le bois de Bresil , sert à prouver l'existence du fer en dissolution ; car le lendemain de son transport , on n'observe plus le même phénomène , on n'obtient plus qu'une couleur d'un rouge violet , par une pincée de ce bois

sur six onces. Une moindre quantité laisse entrevoir une nuance de bleu-céleste. Ce qui prouve que le vitriol de mars lui donne cette couleur, c'est que le même bois donna à une eau martiale artificielle, composée de quelques sels neutres, & de quelques grains de sel de mars, une nuance de bleu-céleste qui a augmenté en y ajoutant de l'eau de notre fontaine, transportée de neuf heures.

31. L'alkali phlogistique en liqueur, & parfaitement neutralisé, versé à la dose d'environ vingt gouttes dans un gobelet d'eau de cette fontaine, puisée à sa source, a laissé, après quelques jours, une crasse verte dans le fond & sur les parois du verre, que j'ai détachée facilement à l'aide d'un linge blanc qui s'en est chargé, après avoir versé cette eau par inclinaison.

*Réflexion.*

C'est, selon moi, une espèce de bleu de Prusse affoibli. Comme ces eaux contiennent bien peu de fer, la partie colorante du bleu de Prusse, dont l'alkali phlogistique est saturé, s'empare du fer en dissolution, en se séparant de son alkali, celui-ci s'unit à l'acide vitriolique. C'est ici l'action d'une double affinité.

(La suite au journal prochain)



*EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 1<sup>er</sup> & 15 juillet 1780.*

LES affections catarrhales que nous avons dit, dans l'extrait précédent, avoir été réveillées par le retour du froid, ont continué, depuis le 15 juin, à produire des accidens plus ou moins graves, à raison des parties sur lesquelles l'humeur se dépoisoit : il y a donc eu des rhumatismes, des maux d'yeux, de gorge, des douleurs de tête vives & aiguës, & ordinairement partielles, des points de côté, des fluxions de poitrine, & quelques coliques.

Mais la maladie qui a paru dominer davantage, est une fièvre continue avec une chaleur âcre, quelquefois suspendue par des ressentimens de froid plutôt que par du frisson. Les redoublemens, qui étoient irréguliers, étoient accompagnés d'une teinte de jaune non-seulement dans les yeux & sur le visage, mais sur la poitrine & les extrémités supérieures. Cette jaunisse n'étoit que momentanée, & duroit tout au plus quelques heures pour reparoitre au redoublement suivant ; elle se terminoit par des urines épaisses, bourbeuses, qui, quelqu'abondantes qu'elles fussent, devoient d'autant moins être re-

gardées comme critiques & salutaires , qu'elles étoient bientôt suivies d'autres fort rouges : ce symptôme auroit été suffisant pour faire soupçonner l'état du foie comme la vraie cause de cette fièvre , si l'on n'en eût pas été assuré d'ailleurs par le gonflement , & souvent la douleur de la région épigastrique & de l'hypochondre droit. Les vrais praticiens savent que dans ces cas , sur-tout lorsqu'il n'y a point de signes décisifs d'inflammation , les saignées doivent être très - ménagées , & qu'il est prudent de modérer sur-tout la quantité du sang que l'on tire à chaque fois , lorsque l'on est obligé d'en tirer , si l'on ne veut pas jeter le malade dans un affaïssement qui rend la résolution impossible , & livre la nature à la violence de la maladie. Cependant ce précepte a dû , comme tous les autres généraux , avoir ses exceptions pour les personnes pléthoriques , très-échauffées par un exercice violent , ou par des boissons spiritueuses. Car chez plusieurs de ces malades , qui n'avoient point été saignés dans le principe , la résolution & la coction n'ont pu se faire , & la maladie s'est terminée par une suppuration mortelle du foie.

On a aussi reconnu , dans cette maladie , la vérité de cet axiome du prince de la médecine : *Concorda purgare oportet , non*

*verò cruda*. Les purgatifs, même les plus doux, n'ont été avantageux que lorsque la bile étoit bien fluide, & étoit parvenue à son degré de coction. La couleur verte de celle que plusieurs malades ont rendue d'abord, étoit une raison pour ne point se hâter d'employer les évacuans. Les délayans rafraichissans, le petit-lait avec la terre foliée de tartre, l'oxymel simple, la limonade cuite, très-peu ou même point du tout de bouillons gras; des décoctions de pain, de gruau dans de l'eau avec un peu de sucre, étoient les boissons qui ont le mieux calmé les accidens, & préparé l'usage des purgatifs minoratifs acidulés avec les tamarins. Ces fièvres ont été accompagnées, dans leur état ou sur leur fin, d'éruptions miliaires ou érysipélateuses qui rarement ont été des crises heureuses, & qui n'ont pas dû interrompre le traitement.

On s'est encore aperçu de la tendance que l'humour avoit à se porter à la tête, par les sentimens de pesanteurs, les douleurs, les vertiges & les délires. Les bains des pieds, les fomentations émollientes sur le ventre, jointes aux topiques rafraichissans sur la tête, dont nous avons parlé le mois dernier, ont généralement diminué ce symptôme qui a cessé tout-à-fait

lorsque les évacuations ont été bien établies. Quand la chaleur excessive & la violence de la douleur de tête a nécessité la saignée, l'état du ventre a dû faire donner la préférence à la saignée de la jugulaire sur celle de la saphène.

La qualité du pouls mou, lâche, quoiqu'accélééré, de ceux qui ont été atteints de fluxions de poitrine, a forcé à la même circonspection dans l'emploi des saignées. La gêne & l'oppression de la poitrine étoient compliquées d'une putridité dans les premières voies, qu'il ne falloit jamais perdre de vue. Faute de cette attention il est mort beaucoup de malades, sur-tout parmi les manouvriers & autres gens travaillans à l'air libre, plus exposés à cette double maladie, parce que restant tout le jour presque sans vêtement, ils esluient alternativement les rayons du soleil, la pluie, le vent, & que la fatigue les engage à jouir, sans précaution, de la fraîcheur qu'amenoit la nuit ou les changemens de temps.

Les fièvres intermittentes, soit tierces, double - tierces ou quotidiennes ont été communes, & , pour la plupart, très-opiniâtres. Une trop grande précipitation dans l'emploi des purgatifs & du kinkina les a fait dégénérer aisément en continues. On n'a pas eu lieu de se féliciter de l'usage  
du

du kinkina : il a été nécessaire d'insister sur les délayans apéritifs, & de ne purger qu'après le septieme accès révolu. Une infusion de petite centauree avec la terre foliée de tartre a très-bien réussi au défaut de l'écorce du Pérou.

Si les coqueluches ont diminué quant au nombre des enfans qui en ont été attaqués, elles ont été aussi longues & aussi rebelles. Lorsqu'elles étoient accompagnées d'une chaleur brûlante à la tête & aux mains, & d'un pouls vif & serré, on s'est bien trouvé de faire une ou deux petites saignées, & de donner des boissons légèrement incisives, telles que l'infusion de bourache, de buglose, de pariétaire : l'ipécacuanha ni l'émétique ne convenoient point dans ces cas, mais il falloit se borner aux purgatifs doux, & ensuite aux stomachiques. La confectiion d'hyacinthe a rétabli chez plusieurs les forces digestives, & calmé la toux.

Les coliques ont continué à tourmenter les femmes en couches de l'hôtel-dieu; mais elles n'étoient que bilieuses, & ont cédé facilement aux remèdes.

Depuis le 1<sup>er</sup> juillet on a commencé à voir des petites-véroles volantes, & des vraies petites-véroles, qui étoient discrètes, & n'ont présenté aucun accident fâcheux.

Il y a eu en général moins de malades les affections catarrhales ayant beaucoup diminué.

MM. *Chevalier*, *Majault*, *Leclerc*, *Thierry*, médecin consultant du roi; *Mil-lin*, *Moriseau Deslandes*, *Devilliers* & *Desbois*, ont rendu compte de faits particuliers qu'ils ont observés.

M. *Philip* a lu l'histoire d'une maladie du cœur dans une fille de douze ans, & a donné le détail des phénomènes que ce viscère présentait pendant la vie de la malade, & de son état après sa mort.

M. *Saillant* a lu le tableau des deux saisons dernières, l'hiver & le printemps : l'exposé des maladies qui ont régné, est une nouvelle confirmation de la doctrine d'*Hippocrate*.

M. *Sallin* a lu un rapport & des observations sur une maladie qui, l'année dernière, a fait périr beaucoup de chiens, & que l'on avoit prise mal-à-propos pour la rage.

M. *Coutavoç* a communiqué le fait suivant :

Le 30 juin dernier, à onze heures du matin, passant par la rue aux Fèves, quartier du Palais, il fut frappé de l'odeur infecte dont la rue étoit remplie ; elle étoit produite par l'eau que l'on avoit retirée d'une fosse d'aisance vidée depuis huit

jours, & que l'on avoit jettée dans le ruisseau. Un groupe de monde rassemblée piqua sa curiosité, & il apprit que des ouvriers qui travailloient dans cette fosse s'y étoient trouvés mal ; il perça la foule, & arriva près de l'un de ces infortunés que l'on venoit de retirer de ce cloaque. Cet homme étoit âgé d'environ vingt ans, ses couleurs n'étoient pas encore absolument éteintes, le pouls se faisoit sentir. M. *Coutavoꝝ* lui fit sur le champ jeter de l'eau froide au visage avec la main. A cette impression subite le malade fit quelques mouvemens, il ouvrit les yeux ; on lui frotta les tempes avec le vinaigre, on lui en fit respirer. La connoissance parut revenir ; mais le peu de paroles qu'il proféroit étoit sans ordre & sans suite. La respiration étoit encore très-laborieuse, & il étoit prêt à perdre de nouveau connoissance, lorsque m. *Coutavoꝝ* le fit transporter hors de la rue dans un air plus pur. L'usage continué du vinaigre le rappella entièrement à lui.

M. *Coutavoꝝ* le quitta pour voler au secours du second qui venoit d'être retiré : il étoit âgé de cinquante ans. Il étoit froid, sans pouls, sans respiration ; il fut aspergé d'eau froide ; frotté avec du vinaigre & agité. Ce ne fut qu'à la quatrième asperfusion que l'on s'apperçut de quelques mou-

yemens dans les paupieres, les cuisses & les jambes. A la cinquieme, il remua les bras, & ouvrit les yeux. A la fixieme, il souleva sa tête, & se mit à son séant, fit des efforts, mais impuissans, pour parler; il s'agita beaucoup. On continuoît le traitement, & sur-tout de lui faire respirer du vinaigre. Transporté dans une cour voisine, il fut dépouillé de ses habits dont l'infection s'opposoit à un rétablissement plus prompt. Quoique toujours froid son pouls étoit devenu sensible, & il commença à balbutier sans mettre aucune suite dans ce qu'il disoit. Malgré sa répugnance on lui fit avaler de l'eau avec du vinaigre : alors la raison revint, & le malade put se lever & se soutenir sur ses pieds.

M. *Coutavoz* passa une grande demi-heure auprès de cet homme. Assuré de son état, il demanda s'il n'y en avoit pas encore quelqu'autre, on lui répondit qu'il y en avoit encore un troisieme, mais personne ne vouloit s'exposer à descendre dans cette fosse infecte pour le retirer : enfin il se trouva des hommes assez généreux pour l'entreprendre. (M. *Coutavoz* regrette de ne savoir pas leur nom pour le publier). Ils réussirent. Ce malheureux, qui étoit resté au moins une demi-heure de plus que le second dans la liqueur mé-



phitique, paroïſſoit avoir quarante ans, & une conſtitution forte & vigoureuſe. Il étoit pâle & livide, d'un froid de glace par-tout, même à la région du cœur, la bouche béante; on conceit qu'il n'y avoit plus ni pulſation, ni aucun ſigne de reſpiration, & quoiqu'il fût évident qu'il étoit non-ſeulement aſphixié mais mort, on lui donna les ſoins les plus actifs, les aſperſions avec l'eau froide, les lotions avec le vinaigre, les frictions avec l'eau-de-vie camphrée ſur la région du cœur, furent continuées, mais inutilement. On lui porta pluſieurs fois ſous le nez un flacon rempli d'alkali volatil; on eſſaya même de lui en faire avaler. On a répété ces moyens pluſieurs fois; c'a été en vain; rien n'a pu ranimer une vie qui étoit abſolument éteinte.

Nous ne préviendrons pas nos lecteurs ſur les réflexions auxquelles cet événement doit donner lieu. Nous observerons ſeulement que cette ſoſſe étoit vuidée depuis huit jours, qu'il ſ'y étoit amasſé beaucoup d'eau qui bientôt étoit devenue infecte, & que jamais on ne doit laiſſer deſcendre des ouvriers dans de pareilles ſoſſes, ſans avoir employé les moyens connus pour les purger du méphitiſme.

# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## J U I L L E T 1780.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	13, 0	23, 0	18, 2	28 0, 0	27 II, 5	27 II, 2
2	14, 5	20, 5	15, II	27 II, 2	28 0, 0	28 0, 4
3	12, 7	17, 0	13, 7	28 0, 5	28 I, 0	28 I, 5
4	12, I	15, 4	14, 0	28 I, 6	28 I, 8	28 2, I
5	11, 0	18, 5	14, 0	28 2, 0	28 I, 7	28 I, 7
6	12, 5	17, 2	II, 0	28 I, 7	28 I, 7	28 2, 0
7	8, 2	16, 7	13, 4	28 I, 2	28 0, 5	28 0, 4
8	II, 2	18, 0	13, 5	27 II, 8	27 II, 4	27 II, 7
9	10, 5	20, 0	15, 4	28 0, 0	28 0, 4	28 0, 5
10	12, 0	15, 4	12, 3	28 0, 4	28 0, 8	28 I, 0
11	II, 0	15, 7	II, 8	28 0, 10	28 0, 10	28 0, 6
12	8, 0	20, 3	15, 3	28 0, 2	27 II, 3	27 II, 3
13	13, 3	17, 8	13, 0	27 II, 2	27 II, 6	28 0, 2
14	10, I	20, 0	14, 0	28 0, 8	28 I, 4	28 I, 8
15	II, 2	17, 0	13, 9	28 I, 4	28 0, 2	27 II, 4
16	13, 5	21, 5	18, 0	27 II, 4	27 II, 6	27 II, 5
17	13, 8	25, 0	18, 8	27 II, 0	27 IO, 0	27 9, 9
18	15, 7	17, 0	15, 5	27 9, 4	27 IO, 3	27 II, 0
19	10, 8	17, I	14, 3	28 0, 0	28 I, 0	28 I, 6
20	II, 8	18, 7	15, 0	28 I, 6	28 I, I	28 I, 3
21	13, 2	20, 8	17, 0	28 0, 0	27 II, 2	27 IO, 4
22	13, 6	15, 7	14, 0	27 9, 6	27 8, 7	27 8, 0
23	12, 4	20, 0	15, I	27 9, 4	27 IO, 10	27 II, 10
24	12, 3	19, 5	15, I	28 0, 6	28 0, 10	28 I, 4
25	12, 8	19, 3	16, 4	28 I, 2	28 I, 4	28 2, 2
26	12, 2	21, 7	18, 8	28 2, 5	28 2, 0	28 I, 10
27	14, 0	23, 6	16, 0	28 I, 2	28 9, 8	28 2, 2
28	10, 0	19, 7	15, 0	28 2, 6	28 2, 6	28 2, 4
29	10, 8	22, 0	17, 2	28 I, 4	28 0, 6	28 0, 2
30	13, 9	25, 0	19, 6	28 0, 0	27 II, II	27 II, II
31	15, 9	25, 3	20, 5	28 0, I	28 0, 4	28 0, 6

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>1. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N-O. nu. chaud.	S-O. couv. chaud.	N. couv. chaud.
2	O. nuages, frais, <i>tonn. la nuit.</i>	N-O. nuages, <i>tonnerre</i>	O. nuages.
3	S-O. c. pet. pluie.	S-O. couv. bruine.	S-O. couvert.
4	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i> frais.	N. <i>idem.</i> frais.
5	N. nuages, frais.	S-O. nuages.	N. nuages.
6	N. Nuages.	N-O. b. v. froid.	N-O. beau, froid.
7	N-O. <i>id.</i> froid.	S-O. n. v. froid.	N. nuages, froid.
8	N. nuages.	N-O. beau.	N. beau.
9	N. beau.	N. couv. pet. pl.	N-O. couvert.
10	N-E. couv. pluie.	N-E. nuages.	N. beau.
11	N. couv. froid.	N. beau, froid.	N-E. <i>id.</i> froid.
12	N. nuages, froid.	O. c. fr. & pet. pl.	N-O. couv. frais.
13	N-O. <i>idem.</i>	N. beau.	N. nuages.
14	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N. beau.
15	N. beau, frais.	O. couv. pluie.	O. couvert, pluie.
16	N-O. nuages, brouill. chaud.	N-O. & S-O. beau, chaud.	N-E. beau, chaud.
17	N-E. be. chaud.	E. & S. b. tr. ch.	S-E. <i>idem.</i>
18	S-E. couvert.	O. nuages, pluie.	N-O. c. <i>ton. au l.</i>
19	O. n. pl. & vent.	O. couv. v. froid.	O. couvert, frais.
20	O. be. v. bruine.	O. nuages.	N-O. nuages.
21	S. nuages, vent.	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
22	S-O. couv. pluie.	S. c. pl. <i>ton. él.</i>	S-E. couvert.
23	N. nuages.	N-E. n. pl. <i>élec.</i>	N. nuages.
24	N. & S. beau.	N. nuages, vent.	N. <i>idem.</i>
25	N. couv. frais.	N. c. pet. pluie.	N. couvert.
26	N. beau, chaud.	N-E. & S. be. ch.	N-E. be. chaud.
27	N-E. <i>idem.</i>	N. <i>id.</i> coup de v.	N. beau, frais.
28	N. beau, frais.	N. beau.	N. <i>id. lum. zô- diac. &amp; aur. bor.</i>
29	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i> chaud.	N-E. be. chaud.
30	N-E. be. chaud.	N. & S. <i>id.</i> tr. ch.	N-E. <i>idem.</i>
31	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>	N. <i>idem.</i>

## 280 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

## R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur . . . 25, 3 deg. le 31

Moindre degré de chaleur . . . . . 8, 0 le 12

Chaleur moyenne . . . . . 15 8 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*

cure . . . . . 28, 2, 6 le 28

Moindre élévat. du Mercure . . . 27, 8, 0 le 22

Elévation moyenne . . . . . 28 p. 0, 2

Nombre de jours de Beau . . . . . 9

de Couvert . . . 10

de Nuages . . . 12

de Vent . . . . . 7

de Tonnerre . . . 3

de Brouillard. . . 1

de Pluie . . . . . 10

Quantité de Pluie . . . . . 18, 9 lignes.

D'Evaporation . . . . . 77, 0

Différence . . . . . 58, 3

Le vent a soufflé du N. . . . . 12 fois.

N.-E. . . . . 5

N.-O. . . . . 4

S. . . . . 2

S.-E. . . . . 1

S.-O. . . . . 4

E. . . . . 1

O. . . . . 4

TEMPÉRATURE : Froide jusqu'au 15, & ensuite chaude & très-sèche, sur 18, 9 lignes d'eau, il en est tombé 10, 6 lignes en une heure, le 22. Lumière zodiacale & aurore boréale, magnifiques la nuit du 28 au 29. L'aiguille aimantée a été singulièrement agitée.

MALADIES : Douleurs de coliques chez les adultes, fièvre rouge & rougeole chez les enfans.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

*A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> août 1780.*

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

*Faites à Lille, au mois de juillet 1780, par  
m. BOUCHER, médecin.*

Il n'y a pas eu de chaleurs vives dans le cours de ce mois, la liqueur du thermomètre ne s'étant élevée, aucun jour, jusqu'au terme de 20 degrés. Elle en a cependant approché vers la fin du mois.

La sécheresse a persisté pendant tout le mois, quoique le temps ait été souvent nuageux dans les jours où il a plu; ce n'étoit guere que des ondées.

Il y a eu peu de variations dans le baromètre, le mercure ayant presque toujours été observé dans le voisinage du terme de 28 pouces.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de  $19\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 10 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $9\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $1\frac{1}{2}$  ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de  $5\frac{1}{2}$  deg.

Le vent a soufflé 8 fois du nord.		5 fois du sud
4 fois du nord		vers l'ouest.
vers l'est.		11 fois de l'ouest.
2 fois du sud.		7 fois du nord
		vers l'ouest.

Il y a eu 21 jours de temps couvert ou nuageux.		
11 jours de pluie.		1 jour d'éclairs.
1 jour de tonn.		

Les hygromètres ont marqué une sécheresse légère pendant la plus grande partie du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de juillet 1780.*

NOMBRE de personnes, sur-tout dans le peuple, ont essuyé une fièvre continue portant généralement à la tête. Dans plusieurs, elle a été purement inflammatoire, & dans d'autres, elle a participé plus ou moins de la fièvre bilieuse putride. La première espèce se terminoit en assez peu de temps; savoir, entre le septième & le neuvième jour. Une grande hémorrhagie du nez, arrivant à cette époque, fauvoit les malades. Un garçon de 17 à 18 ans en eut une de deux à trois livres, dont il ne fut pas affoibli, quoiqu'on lui eût fait trois saignées au commencement de la maladie: son rétablissement fut prompt. L'application des sangsues aux tempes, ni l'artériotomie n'y suppléeroient pas bien, comme nous avons eu lieu de l'observer dans d'autres malades.

La seconde espèce de fièvre paroïssoit inflammatoire dans son principe, mais elle présentoit bientôt des signes de putridité & de sabure bilieuse dans les premières voies; &, vers le septième jour, il se présentoit sur la peau des bras, des jambes, de la poitrine, &c. des taches pourprées, qui se maintenoient presque jusqu'à la fin de la maladie. Un homme eut une éruption miliaire blanche qui fut décidément critique. La plupart des malades avoient la diarrhée, sur-tout ceux dont on n'avoit pas évacué les premières voies dans le commencement. Quelques-uns étoient constipés, & dans ceux-ci le ventre s'élevoit & se tendoit dans le fort de la maladie; le délire ou le coma avoit lieu dans ce période, & dans plusieurs les soubresauts & les mouvemens convulsifs en différentes parties du corps: quelques-uns sont morts dans un état de *setanos*. Dans quelques personnes la maladie s'est

terminée heureusement par des parotides qui ont suppuré.

Nous avons vu , ce mois , nombre de personnes affectées de cours-de-ventie avec des épreintes douloureuses , & quelques mouvemens de fièvre. Les boissons délayantes & adoucissantes, telles que le petit-lait clarifié , les décoctions d'orge ou de gruau , de légers bouillons de veau , ont été les principaux remèdes employés avec succès. La saignée a été souvent indiquée.

La petite-vérole a gagné ; mais elle étoit de l'espèce discrète.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Lettres du docteur DEMESTE au docteur BERNARD , &c. , sur la chymie , la dominasie , &c. . .*

Novus rerum nascitur ordo.

*Ænéid. lib. vij.*

*A Paris , chez Didot & Cloufier , 2 vol. in-12.*

Nous n'entreprendrons point de donner une analyse de cet ouvrage original , parce que nous croyons qu'il suffira de jeter un coup-d'œil rapide sur quelques lettres du docteur *Demeste* , pour prouver avec quelle liberté son imagination se permet d'errer , au lieu de s'éclairer au flambeau de l'expérience & de l'observation.

L'éditeur des lettres se dit le disciple d'un chymiste qui , nous en sommes persuadés , désavoue lui-même un élève assez inconsidéré , pour présenter au public quelques vues hazardées comme des vérités établies , & sans s'être donné le temps d'étudier la science dont il parle , se hâter de lui

offrir un tableau informe des idées d'un maître qu'il admire.

L'acide phosphorique est un des principaux agens de la nature, d'après ce livre. *La nature nous offre* ; dit-on page 10, tom. I, *plusieurs acides qui doivent leur origine à l'acide élémentaire, dont ils ne sont que les modifications. Cet acide élémentaire ou primitif est, suivant M. Sage, l'acide phosphorique : cette idée est sublime.*

Les chimistes ont cru, depuis long-temps, qu'il y avoit un acide dont les autres tiroient leur origine ; Stahl sur-tout a rassemblé beaucoup de faits qui étoient de la vraisemblance à cette idée à laquelle il a donné l'empreinte de son génie, & les chimistes modernes ont de la peine à l'abandonner, quoiqu'elle n'ait pour elle aucun fait décisif ; mais dire sans preuve aucune, sans la moindre expérience, que l'acide phosphorique est l'acide primitif, c'est là ce que le docteur D. appelle une idée sublime.

*L'acide phosphorique qui se rencontre si fréquemment dans le règne minéral, acquiert de nouvelles propriétés en circulant dans les corps organisés ; il devient acide animal dans les animaux, acide végétal dans les plantes, pag. 11.*

On explique ensuite, avec la même facilité, les modifications que l'acide phosphorique éprouve lorsqu'il est converti en acide végétal : Cet acide phosphorique végétal forme la crème de tartre qui est analogue à l'acide phosphorique igné, l'esprit de vin, l'éther, le vinaigre ; l'acide phosphorique, devenu dans les animaux acide animal, forme avec le fer le bleu de Prusse, & produit du phosphore en se combinant & se neutralisant avec le phlogistique. *Ce même acide animal, uni à l'alcali volatil, & combiné avec quelques molécules ferrugineuses, colore le sang en rouge ; au lieu de lui donner une couleur bleue.*



L'acide phosphorique, après la décomposition du phosphore, peut se trouver dans trois différens états; le premier résulte de l'union de cet acide avec une certaine quantité de phlogistique: alors, il porte le nom d'acide phosphorique volatil fumant, & il est à l'acide phosphorique ce que l'acide sulphureux est à l'acide vitriolique. Il est difficile de reconnoître ici l'acide spathique de m. Schéele. Le docteur Demeste a-t-il vu cet acide se produire lorsque le phosphore est actuellement enflammé? pag. 18. A-t-il vu faire de l'acide phosphorique avec l'acide spathique?

Si au lieu d'enflammer le phosphore on l'expose simplement à l'air, il se décompose très-lentement, & il en résulte deux acides dont l'un est très-fixe, & l'autre est très-volatil.

Le premier est l'acide phosphorique connu des chymistes.

Le second est celui qui s'est échappé sous la forme d'une vapeur lumineuse dans l'obscurité, & qui approche de la nature des rayons de lumière qui émanent du soleil. C'est de l'acide méphitique combiné avec du phosphore volatil & fluide, qui le rend lumineux; mais cette petite quantité de phosphore fluide se décompose bientôt; il ne reste plus que l'acide méphitique, lequel est en rapport avec celui qui s'échappe des liqueurs qui fermentent, & du fluide électrique.

L'acide du feu est l'acide phosphorique très-particulièrement modifié.

Combien d'idées sublimes! Le docteur Demeste auroit probablement cru les profaner s'il les avoit appuyées de quelques petites preuves: jurat in verba magistri.

Nous demandons encore un moment de patience pour des objets moins élevés, mais où ne brillé pas moins l'imagination du docteur.

La couleur rouge de la rave, de même que celle

du sang dans les animaux, est due à une combinaison de fer avec un sel ammoniac phosphorique; lorsqu'on ratisse la pellicule de la rave, sa couleur rouge change aussi-tôt, & devient bleue; ce qui indique que le sel ammoniac phosphorique se décompose alors en formant une espece de bleu de Prusse natif par l'évaporation ou décomposition d'une partie de l'acide du végétal. L'altération du sang que l'on nomme gangrene, paroît analogue à celle qu'éprouve, dans cette circonstance, la pellicule de la rave: aussi le sel ammoniac & les acides végétaux sont-ils les seuls remèdes qui conviennent dans cette maladie.

En lisant ces deux volumes on trouve que l'imagination de Paracelse étoit sage & peu féconde.

*Expériences & observations sur différentes especes d'air; ouvrage traduit de l'anglois de M. J. PRIESTLEY, docteur en droit, membre de la société royale de Londres. Par m. GIBBLIN, docteur en médecine, membre de la société médicale de Londres. Tome 4 & 5, in-12 d'environ 400 pages chaque volume. A Paris, chez Nyon l'aîné, libraire, rue du Jardinnet, avec approbation & privilege. 1780.*

Cette suite des travaux de m. Priestley sur les gas qui se dégagent de la plupart des corps lorsque la combinaison de leurs principes est détruite, n'est pas au-dessous de la réputation que s'est faite l'auteur par les premiers volumes; on y retrouve la même justesse d'esprit dans l'observateur, & le même choix d'expériences les plus con-

cluantes : son ouvrage est maintenant complet. Le traducteur a ajouté à la fin du cinquième volume une table des matieres , raisonnée , très-utile , pour suppléer à l'ordre que l'auteur n'a pu mettre lui-même dans son ouvrage , parce qu'il a publié ses découvertes à mesure qu'elles ont été faites.

*Météorologie appliquée à la médecine , & à l'agriculture , ouvrage qui a remporté le prix au jugement de l'académie impériale & royale des sciences & belles-lettres de Bruxelles , le 12 octobre 1778 , sur le sujet proposé en ces termes :*

« Décrire la température la plus ordinaire des  
 » saisons des Pays-Bas , & en indiquer les influences  
 » tant sur l'économie animale que végétale ; mar-  
 » quer les suites fâcheuses que peuvent avoir des  
 » changemens notables dans cette température ,  
 » avec les moyens d'y obvier ».

*Par m. RETZ , docteur en médecine à Arras. On y a joint le traité du nouvel hygrometre comparable du même auteur , qui n'avoit pas encore été publié , avec figures. Se trouve à Paris chez Méquignon l'ainé , libraire ; & à Amiens chez J. B. Caron fils , libraire-imprimeur du roi , rue Saint-Martin , 1779.*

L'académie de Bruxelles a donné lieu à l'auteur d'enrichir la médecine d'un bon livre aux matériaux duquel nous sommes très-flattés que notre journal ait beaucoup fourni.

## T A B L E

DU MOIS DE SEPTEMBRE 1780.

EXTRAIT. <i>Observations sur le magnétisme animal ; par m. DESLON , médecin.</i>	193
<i>Observations sur la goutte ; par m. SMALL , chirurgien,</i>	224
<i>Observations sur l'incertitude du pronostic ; par m. BAUMES , méd.</i>	237
<i>Observat. sur l'æthiops martial ; par m. OPOIX , apothicaire.</i>	244
<i>Essai analytique sur les eaux minérales de la fontaine du Saulchoir , près Tournay ; par m. PLANCHON , méd.</i>	253
<i>Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 1<sup>er</sup> &amp; 15 juillet 1780.</i>	269
<i>Observations météor. faites à Montmorenci.</i>	278
<i>Observations météor. faites à Lille.</i>	281
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	282

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Livres nouveaux.</i>	283
-------------------------	-----

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de septembre 1780. A Paris, ce 24 août 1780.

POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

OCTOBRE 1780.

---

SECOND EXTRAIT.

*OBSERVATIONS sur le magnétisme  
animal ; par m. DESLON.*

COMME m. Deslon est le seul qui atteste les merveilles opérées par m. Mesmer, & que bien éloigné de cette ambition despotique des enthousiastes & des protecteurs, il n'exige pas que l'on croie, parce qu'il dit qu'il croit (page 4) ; il a pensé qu'il devoit apprendre à ses lecteurs comment il étoit parvenu à croire, & se justifier des reproches qu'on lui a faits, de

*Tome LIV.*

T

légèreté, d'amour pour la nouveauté, & même d'imputations plus graves, & vraiment injurieuses. Nous nous garderons bien de toucher aucunes de ces dernières imputations ; elles répugnent trop à l'idée que notre confrère nous a donnée de son honnêteté, de sa délicatesse & de son attachement aux principes qui doivent toujours être la règle des médecins. Nous désirerions pouvoir les effacer de son ouvrage... Nous ne nous arrêterons donc qu'au récit des motifs de sa croyance.

« Dans l'origine, dit-il ( p. 2 ), j'ai entendu citer des faits très-extraordinaires ;  
 » mais en même temps très-intéressans.  
 » J'ai mieux aimé les examiner que les  
 » dédaigner : l'occasion m'a été favorable,  
 » j'en ai profité ; j'ai vu, je vois, & je dis  
 » tout uniment ce que je vois & ce que  
 » j'ai vu ».

La conduite qu'ont tenue les corps littéraires (les principales académies de l'Europe) à qui m. *Mesmer* avoit adressé le précis de son système, & dont un seul, (p. 16) « qui ne témoigna pas son mépris  
 » par le silence, ne lui répondit que pour  
 » l'assurer en d'autres termes qu'il ne fa-  
 » voit ce qu'il disoit, ne parut à m. *Deslon*  
 » qu'une décision au moins précipitée...  
 » (p. 20). Je ne fais, ajoute-t-il ailleurs,  
 » s'il ne seroit pas plus aisé de faire couler

» les quatre grands fleuves de France dans  
 » le même lit, que de rassembler les sa-  
 » vans de Paris, pour juger de bonne foi  
 » une question hors de leurs principes...  
 » (p. 21). A la honte des sciences, il faut  
 » convenir qu'en général ceux qui les cul-  
 » tivent ne sont rien moins que louan-  
 » geurs sans intérêt... (p. 24) ». La con-  
 » sidération de ce que son maître avoit es-  
 » fuyé à Vienne en Autriche, s'évanouit au  
 » souvenir de ce proverbe, *nul prophète*  
 » *dans son pays* ; & de celui-ci, *nulle dé-*  
 » *couverte de génie sans persécution* (p. 16).  
 Ainsi dégagé de tous préjugés, libre de  
 cette espèce d'empire qu'exerce l'autorité  
 des corps savans, *passant par-dessus les*  
 » *considérations ordinaires* (p. 26), il cher-  
 » cha à s'instruire par lui-même. « Le ha-  
 » zard voulut qu'au nombre des malades  
 » de m. Mesmer, (p. 17), il eût une con-  
 » noissance dont l'honnêteté ne pouvoit  
 » lui être suspecte. C'étoit un homme d'un  
 » âge fait, d'un jugement exquis, & qui  
 » joignoit à l'élocution la plus facile une  
 » précision peu commune. Il avoit d'ail-  
 » leurs fait une longue & malheureuse ex-  
 » périence de notre insuffisance dans l'art  
 » de traiter nombre de maladies, ayant  
 » passé par les mains de ce que la France  
 » renferme de plus célèbre en médecine ».

(Pag. 18). Cet homme éloquent con-

firma à m. *Deslon* ce que celui-ci « avoit » ouï dire de m. *Mesmer*, & lui apprit des » faits si surprenans & si nouveaux, qu'il » auroit été tenté de ne rien croire si le » témoin eût été réfusable ».

M. *Deslon* commença donc à croire sur la parole de ce malade de m. *Mesmer*. Dans une seconde visite, il eut le bonheur qu'au moment où il alloit la terminer, affermi dans sa croyance par de nouveaux récits, m. *Mesmer* entra..... Après les civilités ordinaires, le médecin de Vienne adressa la parole au malade, « & le médecin de Paris, quoique prévenu, ne vit » pas sans un grand étonnement le malade subir une crise violente, ses yeux » s'égarèrent, sa poitrine s'éleva, la voix » & la respiration lui manquèrent; jusqu'à » ce qu'une sueur abondante vint le délivrer de ces anxiétés ».

La conversation de m. *Mesmer*, en qui m. *Deslon* (p. 20) trouva aisément des connoissances particulieres, jointes à des connoissances en médecine, qu'il auroit ambitionnées, acheva ce qu'avoient commencé les récits du malade, & le spectacle étonnant de la crise qu'il venoit d'avoir à la seule parole de m. *Mesmer*. Depuis ce moment m. *Mesmer* se lia avec quelques personnes de la société de m. *Deslon*, & ils se virent fréquemment; m. *Deslon*



SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL. 293  
devint même le médiateur le plus puissant  
entre son maître & les malades qui desi-  
roient en obtenir guérison. La plupart des  
observations que nous avons rapportées  
en font des preuves.

M. *Deslon*, de plus en plus surpris &  
entraîné, étoit persuadé de si bonne foi,  
qu'il s'efforçoit de son mieux à commu-  
niquer ses sentimens à ceux de ses con-  
freres avec qui il étoit le plus lié. Il en  
invita douze à dîner chez lui avec m. *Mes-  
mer*. On y lut le mémoire manuscrit que  
celui-ci se dispoisoit à faire imprimer. . . .  
(p. 28, 29). Nous savons que ce mémoire  
parut à tous inintelligible, excepté la par-  
tie historique. Cependant trois des convi-  
ves jugèrent « pouvoir prendre sur leurs  
» occupations le temps nécessaire pour sui-  
» vre divers traitemens ».

Cette assurance de m. *Deslon* ne pou-  
voit avoir son principe que dans une in-  
time persuasion, & dépose hautement en  
faveur de sa bonne foi. Les trois docteurs  
& lui devoient constater l'état des mala-  
des, tant lors de leur entrée chez m. *Mes-  
mer*, que pendant & après le traitement.  
Il paroît que tous les quatre n'ont pas vu  
de la même maniere. « Car il dit, (p. 30),  
» chacun ayant sa maniere de voir, & son  
» avis particulier, j'entends leur laisser  
» pleine liberté sur la leur, comme je

» prétends bien conserver la mienne. Ce  
 » n'est pas ici une affaire de complaisance.  
 » Sur les faits, que je citerai, je ne pourrois  
 » invoquer leur témoignage sans une ef-  
 » pece de duplicité dont je ne suis pas  
 » capable, ou sans courir le risque d'être  
 » légitimement contredit en beaucoup de  
 » détails. La raison en est simple : mes  
 » confreres ne se rendoient que toutes les  
 » quinzaines chez m. *Mesmer*; moi, je n'ai  
 » pas manqué volontairement un jour sans  
 » y passer quelques heures. Ce qui m'a  
 » procuré l'avantage de suivre la marche  
 » de ce nouvel agent de la nature, de  
 » maniere à appercevoir bien des choses  
 » qui doivent nécessairement échapper à  
 » des yeux moins assidus ».

Ainsi m. *Deslon* avoue implicitement  
 que les trois médecins qui ont été admis  
 à voir les malades de m. *Mesmer* chez lui,  
 & qui nécessairement les ont vus dans  
 différens temps, dans différentes circon-  
 stances, ne croient pas ce qu'il croit. Ce-  
 pendant il est certain qu'ils ont vu quel-  
 que chose, & qu'après six mois (1) ils  
 étoient encore incrédules, non pas sur les  
 mouvemens singuliers, bizarres & violens

---

(1) Nous nous sommes trompés en ne met-  
 tant, dans le premier extrait, que quatre mois &  
 demi.

qu'exécutoient les malades , ni sur les plaintes qu'ils faisoient d'éprouver des douleurs aiguës & même insupportables, mais sur la cause de ces mouvemens , de ces douleurs que m. *Mesmer* disoit être l'effet de son principe. Car après avoir vu subir une épreuve des plus fortes à une jeune fille de province , l'un d'eux proposa à m. *Deslon* de faire servir cette fille à dissiper tous leurs doutes.

Voici le moyen qu'il indiqua. Que m. *Mesmer* rassemble dans ce salon , ou dans tel autre qu'il voudra , vingt-quatre personnes , médecins & autres ; que cette fille , si susceptible des impressions du magnétisme animal , soit placée dans un angle , isolée de tout le monde ; qu'elle ait les yeux couverts d'un bandeau , enforte qu'elle ne puisse voir qui que ce soit ; que l'on observe le plus rigoureux silence , que tous les assistans soient distingués par un ruban ou autre signalement de couleur différente pour chacun : tous passeront l'un après l'autre , & s'arrêteront devant cette fille , faisant ou ne faisant pas les mêmes gestes , ou des gestes à-peu-près semblables à ceux que nous avons vu faire à m. *Mesmer*. Cette procession se répétera , toujours en silence , dix-huit , vingt ou vingt-quatre fois , & m. *Mesmer* passera à son tour , mais une fois par exemple le

cinquieme ; la seconde fois le douzieme, &c... Ni lui, ni les autres ne toucheront la fille, puisque m. *Mefmer* ne l'a point touchée pour opérer ce qui s'est passé sous nos yeux. Un des assistans, placé dans un endroit d'où il puisse tout voir, tiendra un registre exact de tout ce qui arrivera, sans rien dire, & désignant les personnes seulement par leur couleur. Si à chaque procession la présence de m. *Mefmer* produit des sensations marquées, des douleurs, des mouvemens, & que la présence des autres assistans ne produise aucun effet, comme ce médecin est le seul qui connoisse le magnétisme animal, le seul qui sache le faire jouer, nous conviendrons qu'en effet il possède l'art d'agir sur les corps animés sans les toucher, sans que l'imagination des malades puisse être suspectée comme la cause de tous ces phénomènes ; qu'en un mot il fait imprimer à un fluide quelconque, connu ou inconnu, qui existe dans tous les animaux, une direction, un mouvement qu'il modere à son gré.

Cette proposition parut déplaire, du moins elle ne fut point acceptée ; en conséquence les trois docteurs se retirèrent, & laisserent m. *Deslon* seul spectateur des opérations de m. *Mefmer* : ils n'y ont pas retourné depuis cet instant. Nous les con-

noissons tous trois , & nous sommes garants que s'ils eussent été témoins de quelques cures véritablement opérées par le magnétisme animal, ils n'hésiteroient pas à l'attester ; mais ils gardent le silence.

Aussi m. *Deslon* semble ne plus vouloir de médecins ni de savans pour juges de son maître ; c'est au public qu'il en appelle. « S'il veut suivre la méthode que je propose, dit-il (p. 119) , il sera bientôt en état de juger par lui-même, & il ne dépendra plus de gens qui peuvent avoir d'autres intérêts que les siens.... Les expériences sur le magnétisme animal sont assez multipliées aujourd'hui pour que chacun puisse recueillir un nombre suffisant d'observations certaines, discuter les faits, saisir les résultats, & porter un jugement fondé ».

Mais où recueillera-t-on ces observations certaines ? ce n'est pas en suivant les malades chez m. Mesmer, *tout Paris ne peut pas s'y rendre* ; c'est en interrogeant les malades « non sur ce qu'ils pensent, mais sur ce qu'ils sentent, en leur faisant trois questions principales, (p. 120) : Qu'éprouviez-vous avant de connoître m. Mesmer ? qu'avez-vous éprouvé entre ses mains ? qu'éprouvez-vous depuis que vous en êtes sortis ? & en daignant prêter l'oreille attentive de la sincérité

» à leurs réponses. Par ce moyen on acquerra bientôt, & à peu de frais, les matériaux nécessaires pour fonder son opinion sur une base solide «.

Cette base est-elle réellement solide ? On ne fera pas porté à le croire, si l'on souscrit aux principes de l'auteur des observations. *Je suis d'avis*, dit-il (p. 120), *qu'on ne doit s'en rapporter à personne, pas même aux malades de m. Mesmer.* Et plus bas (p. 121) : « Si, contre mon avis, on aime mieux s'en rapporter aux discours de la plupart des malades de m. Mesmer, je crois pouvoir prédire ce qui en arrivera. En premier lieu, on se méfiera de celui qui parlera avec l'air d'une vive reconnaissance, parce qu'on le soupçonnera d'enthousiasme. En second lieu, le malade qui aura l'usage du monde, craindra de choquer trop ouvertement ses préventions : il ne dira de la vérité que ce qu'il croira pouvoir être recueilli comme vérité ; & lorsqu'il sera le plus persuadé, il s'exprimera avec une froideur affectée que nos mœurs rendent trop souvent nécessaire. D'ailleurs, fatigué de propos légers, il craindra le ridicule, & excessivement ennuyé des répétitions auxquelles on l'assujettira, il finira par couper court à toute conversation de cette nature.... ».

C'est pourquoi l'auteur conseille, pour éviter une partie de ces inconvéniens, de se contenter d'un narré simple & exact.

On ne peut donc se dissimuler qu'il sera très-difficile, pour ne pas dire impossible, au public de s'assurer de la vérité des faits, puisque, borné aux réponses suspectes ou tronquées des malades, il n'aura aucun moyen de constater l'exactitude du narré même le plus simple. Qui pourra donc le tirer de son incertitude ? sera-ce le témoignage de m. Deslon ? Il s'y oppose formellement (p. 120) en déclarant qu'il ne veut pas *qu'on s'en rapporte à lui plus qu'à d'autres*. Cependant il veut que les autres soient persuadés ; car l'étant lui-même, il a écrit spécialement pour *fixer les opinions répandues dans le monde sur le magnétisme animal*. (p. 1).

Resteroit le témoignage des corps littéraires, (p. 136) ; mais coupables d'indifférence sur un événement important au bonheur des peuples, ils n'ont rien fait pour asseoir le jugement de la nation sur cet événement : il est vrai qu'ils n'ont pas été interpellés, (p. 137). On pourroit ajouter, il est vrai qu'ils n'ont rien vu qui pût les éclairer (1). Cependant m. Deslon

---

(1) M. Mesmer leur a envoyé son ouvrage, &

leur fait un crime de n'avoir pas décidé si le magnétisme animal est ou n'est pas ce qu'on promet, (p. 138). Nous ne suivrons pas ce médecin dans le procès qu'il fait aux corps littéraires, tout ce que nous avons pu déduire de ses raisonnemens ou reproches, c'est qu'il voudroit que tout le monde crût comme lui ; car il croit sincèrement. Il a vu, & sa foi est si grande, si vivè qu'il tremble que le peu d'accueil fait à m. *Mesmer* ne le décourage & ne le détermine à quitter cette ingrate capitale, pour aller porter ailleurs les bienfaits qu'il vouloit lui prodiguer. M. *Mesmer* (p. 144) ne veut point demander des commissaires qui suivroient ses opérations, en feroient le rapport à leur compagnie qui délivreroit alors un certificat. . . (p. 138). Mais m. *Mesmer* peut avoir des singularités, ignorer les usages, avoir son système de conduite. Peut-être a-t-il tort de ne pas consentir à obtenir ce certificat. Mais d'un autre côté, à la place des corps littéraires, dit m. *Deslon* (p. 144), « je ne » tiendrois pas autant à le donner. Il est » naturel qu'un étranger, l'œil tourné vers » sa patrie, craigne les longueurs, & il

---

raisonnablement m. *Deslon* ses observations. Nous verrons dans un moment si les savans peuvent y trouver de quoi asseoir un jugement.



SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL. 301  
» répugne aux idées communes que des  
» gens qui peuvent être persuadés en une  
» heure, & par eux-mêmes, ne veuillent  
» l'être qu'en trois ou six mois, & sur le  
» rapport d'autrui. A quoi me serviroit ce  
» certificat en papier, dit toujours m. Mes-  
» mer, j'en ai déjà tant que je ne con-  
» sulte ni ne montre jamais. Ne suis-je  
» pas moi-même un certificat mille fois  
» plus authentique que tous les papiers ou  
» parchemins du monde ».

Selon m. Deslon une heure suffit pour établir la conviction sur le pouvoir de m. Mesmer ; & , selon m. Mesmer, il faut encore moins : il suffit qu'il le dise, il est le certificat le plus authentique. Nous convenons que cette manière d'acquérir la certitude n'est point du tout adoptée par aucune faculté de médecine , ni par aucun corps savant.

M. Deslon ne conçoit pas qu'ayant vu ce qu'il a vu , on puisse tenir une autre conduite que la sienne. Il est vrai qu'il ne fait rien de la méthode de m. Mesmer ; mais si le gouvernement veut faire un établissement , m. Mesmer formera quelques médecins à l'art du magnétisme animal. « Il est important de savoir à quoi  
» s'en tenir sur cet objet , ( p. 139 ). Plus  
» la découverte seroit jugée précieuse ,  
» plus il seroit essentiel de la retirer des

» mains *dangereuses* ou *opiniâtres* » ( on ne fait pas trop ce que m. *Deslon* veut dire , mais vraisemblablement on entendra un peu mieux ce qui suit ) : « ce seroit le cas de faire un pont-d'or à l'auteur. Tout au moins faudroit-il savoir » quelles sont ses prétentions... : mais ne » faudroit-il pas se hâter ? ( *p.* 114 ) Si le » magnétisme animal est ce qu'il paroît , » chaque jour ne multiplie-t-il pas les crimes de négligence envers l'humanité ? » Que de malheureux , au moment où je » parle , souffrent & périssent en implorant en vain des secours que nos foibles » mains ne peuvent leur donner ! »

Ce zele ardent & empressé , inspiré par le seul desir de contribuer au soulagement de ses concitoyens , ne peut qu'honorer m. *Deslon*.

Nous pensons en avoir assez transcrit pour mettre nos lecteurs en état d'estimer à quel degré ce médecin a porté sa confiance dans le magnétisme animal , & pour apprécier la validité des motifs sur lesquels cette confiance est fondée. Mais comme parmi ceux qui se dévouent à l'exercice difficile de la médecine , il n'en est aucun qui ne desire sincèrement les progrès & la perfection de cet art , & par conséquent de connoître une doctrine aussi féconde en merveilles que l'est celle de m. *Mesmer*,

nous allons faire tous nos efforts pour leur en donner l'idée. Nous espérons qu'ils ne s'en prendront pas à nous s'ils ne trouvent dans le compte que nous leur rendons que des idées hypothétiques, & une marche mystérieuse. Nous copions fidèlement ce qu'a dit le maître dans son mémoire sur la découverte du magnétisme animal, & les espèces de développemens qu'a donnés son anri dans ses observations.

§. 3. Quelques personnes ont qualifié m. *Mesmer* de Thaumaturge : elles se sont trompées. M. *Mesmer* ne fait point de miracles, il ne s'annonce point comme un de ces mortels que Dieu a gratifié d'un pouvoir aussi rare. On se tromperoit également, si à la vue des moyens qu'il emploie pour produire des impressions vives sur quelques personnes, tels que l'impofition des mains, le toucher, ou seulement une direction, un mouvement déterminé de son doigt, d'une baguette de fer, d'un bâton vers la partie affligée, on le reléguoit dans la classe des magiciens, des sorciers si redoutés de nos peres, & condamnés aujourd'hui au mépris. M. *Mesmer* n'est rien de tout cela ; c'est un physicien observateur, qui instruit « que les plane-  
» tes s'affectent mutuellement dans leurs  
» orbites par les principes connus de l'at-  
» traction universelle, & que la lune & le

» soleil causer & diriger sur notre globe  
» le flux & reflux de la mer, ainsi que  
» dans l'atmosphère ; a conclu que ces  
» sphères exercent aussi une action directe  
» sur toutes les parties constitutives des  
» corps animés , particulièrement sur le  
» système nerveux , moyennant un fluide  
» qui pénètre tout. . . . Il détermine cette  
» action par l'INTENSION & la RÉMIS-  
» SION des propriétés de la matière , &  
» des corps organisés , telles que sont la  
» gravité , la cohésion , l'élasticité , l'irri-  
» tabilité , l'électricité.... De même , dit-il ,  
» que les effets alternatifs à l'égard de la  
» gravité , produisent dans la mer le phé-  
» nomène sensible que nous appelons flux  
» & reflux , l'INTENSION & la RÉMIS-  
» SION desdites propriétés sont sujettes à  
» l'action du même principe , occasion-  
» nent dans les corps animés des effets al-  
» ternatifs analogues à ceux qu'éprouve  
» la mer.... Ainsi les corps animés éprou-  
» vent aussi une sorte de *flux & reflux*....  
» La propriété du corps animal qui le  
» rend susceptible de l'action des corps cé-  
» lestes & de la terre , est le magnétisme  
» animal... Ce magnétisme donne la raison  
» des révolutions périodiques qu'éprouve  
» le sexe , & de celles qu'on observe dans  
» les maladies.... De même qu'une ai-  
» guille aimantée , mise en mouvement ,  
» retrouve

» retrouve toujours sa première position,  
 » & s'y fixe ; de même l'harmonie des  
 » corps organisés , une fois troublée , ne  
 » doit se rétablir que par hasard , si elle  
 » n'est rappelée & déterminée par l'a-  
 » gent général , qui seul peut rétablir cette  
 » harmonie dans l'état naturel (1).

» Cet agent général est un fluide uni-  
 » versellement répandu & continué de  
 » manière à ne souffrir aucun vuide , dont  
 » la subtilité ne permet aucune comparai-  
 » son , & qui , de sa nature , est susceptible  
 » de recevoir , propager & communiquer  
 » toutes les impressions du mouvement ;  
 » il est le moyen de l'influence mutuelle  
 » entre les corps célestes , la terre & les  
 » corps animés ». ( *Pag. 74, 1<sup>re</sup> & 2<sup>e</sup> pro-  
 position* ).

On demandera , sans doute , d'après  
 quelles preuves m. *Mesmer* assure l'exis-  
 tence de cet agent inconnu jusqu'à ce jour.  
 M. *Deslon* , qui vraisemblablement lui a  
 fait la même question , répond , je vais  
 proposer quelques - unes des réflexions  
 auxquelles cette demande doit donner  
 matière , « mais comme je ne suis pas  
 » dans le secret de m. *Mesmer* , j'avertis  
 » qu'on peut y retrancher , augmenter ,

---

(1) Mémoire sur la découverte du magnétisme  
 animal , *propof. 6, 7, 8, 10, 11.*

» interpréter & condamner à sa volonté.  
 » J'exhorte ceux qui ne croiront pas s'a-  
 » baisser par un examen réfléchi, à lire  
 » sur-tout la onzième & suivantes propo-  
 » sitions qui servent de précis au mémoire  
 » de m. *Mesmer*, jusqu'à la vingtième in-  
 » clusivement ; elles sont tellement affir-  
 » matives, qu'on ne peut se refuser à quel-  
 » que croyance, à moins d'accuser de fo-  
 » lie leur auteur ». Or m. *Mesmer* n'est  
 pas fou. (*Pag. 106 des observations*).

Or ces propositions affirmées par m. *Mesmer*, & regardées par m. *Deslon* comme des preuves de l'existence d'un fluide universellement répandu, agent de toute la nature, sont celles-ci :

« 9<sup>e</sup>. Il se manifeste particulièrement  
 » dans le corps humain des propriétés ana-  
 » logues à celles de l'aimant ; on y distin-  
 » gue des poles également divers & op-  
 » posés, qui peuvent être communiqués,  
 » changés, détruits & renforcés : le phé-  
 » nomène même de l'inclinaison y est  
 » observé.

» 10<sup>e</sup>. La propriété du corps animal  
 » qui le rend susceptible de l'influence  
 » des corps célestes, & de l'action récipro-  
 » que de ceux qui l'environnent, mani-  
 » festée par son analogie avec l'aimant,  
 » m'a déterminé à le nommer magné-  
 » tisme animal.

» 11<sup>e</sup>. L'action & la vertu du magné-  
 » tisme animal, ainsi caractérisées, peu-  
 » vent être communiquées à d'autres corps  
 » animés & inanimés. Les uns & les au-  
 » tres en sont cependant plus ou moins  
 » susceptibles.

» 12<sup>e</sup>. Cette action & cette vertu peu-  
 » vent être renforcées & propagées par  
 » ces mêmes corps.

» 13<sup>e</sup>. On observe à l'expérience l'é-  
 » coulement d'une matière dont la subti-  
 » lité pénètre tous les corps, sans perdre  
 » notablement de son activité.

» 14<sup>e</sup>. Son action a lieu à une distance  
 » éloignée sans le secours d'aucun corps  
 » intermédiaire.

» 15<sup>e</sup>. Elle est augmentée & réfléchie  
 » par les glaces comme la lumière.

» 16<sup>e</sup>. Elle est communiquée, propagée  
 » & augmentée par le son.

» 17<sup>e</sup>. Cette vertu magnétique peut  
 » être accumulée, concentrée & trans-  
 » portée.

» 18<sup>e</sup>. J'ai dit que les corps animaux  
 » n'en étoient pas également susceptibles :  
 » il en est même, quoique très-rares, qui  
 » ont une propriété si opposée, que leur  
 » seule présence détruit tous les effets de  
 » ce magnétisme dans les autres corps.

» 19<sup>e</sup>. Cette vertu opposée pénètre aussi  
 » tous les corps : elle peut être également

» communiquée, propagée, accumulée ;  
 » concentrée & transportée, réfléchie par  
 » les glaces & propagée par le son ; ce  
 » qui constitue non-seulement une pri-  
 » vation, mais une vertu opposée positive.  
 » 20°. L'aimant, soit naturel, soit ar-  
 » tificiel, est, ainsi que les autres corps,  
 » susceptible du magnétisme animal, &  
 » même de la vertu opposée, sans que ni  
 » dans l'un, ni dans l'autre cas, son action  
 » sur le fer & l'aiguille souffre aucune al-  
 » tération ; ce qui prouve que le principe  
 » du magnétisme animal diffère essentiel-  
 » lement du minéral.

Ces propositions annoncent des faits positifs. Ces faits sont que les corps animés ont des poles divers & opposés qui les rendent susceptibles de l'action du fluide universel... ; qu'un corps peut communiquer sa vertu, son action magnétique animale, & que cette communication se fait par l'écoulement d'une matiere dont la subtilité pénètre tous les corps, même à une distance éloignée, sans le secours d'un corps intermédiaire... ; qu'elle peut être réfléchie par les glaces, propagée par le son... ; que cependant il est des corps dont la seule présence détruit tous les effets de ce magnétisme dans les autres corps : il y a plus, ces corps antipathiques communiquent leur vertu destructive



SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL. 309  
à d'autres , & les rendent auffi oppofés  
qu'eux à l'action de l'agent univerfel.

Nous avons cherché dans le mémoire  
de m. *Mefmer*, & dans les observations de  
m. *Deflon*, les expériences destinées à dé-  
montrer ces faits , & nous n'en avons  
trouvé aucune. Ces messieurs nous ren-  
voient aux effets produits fur les malades ,  
& m. *Deflon* prétend que ce font-là des  
preuves de la réalité de la découverte du  
magnétisme animal. Nos lecteurs les ont  
fous les yeux : c'est à eux à prononcer.

Quoi qu'il en foit, voyons ce qu'a fait  
& ce que fait m. *Mefmer* pour mettre en  
action le magnétisme animal. Les con-  
noiffances qu'il avoit des propriétés de  
l'aimant fur le fer, de l'aptitude de nos  
humeurs à recevoir ce minéral , & des  
différens effais qui en avoient été faits pour  
les maux d'estomac & les douleurs de  
dents, le déterminèrent à l'employer fur  
une demoiselle âgée de vingt-neuf ans ,  
attaquée, depuis plusieurs années, d'une  
maladie convulfive. La premiere tenta-  
tive fut des plus fatisfaisantes : « la malade,  
» chargée de trois piéces aimantées, une  
» fur l'estomac, & une à chaque jambe ,  
» éprouva des sensations extraordinaires ;  
» elle eut des courans douloureux d'une  
» matiere fubtile qui, après différens ef-  
» forts pour prendre leur direction , se

» déterminèrent vers la partie inférieure ,  
 » & firent cesser pendant six heures tous  
 » les symptômes de l'accès ». Même succès  
 le lendemain , la malade étant retombée  
 dans le même état, (*pag. 15 du mémoire*).

Plusieurs de nos confreres ont fait ou vu faire des expériences avec l'aimant dans les maladies nerveuses ; les résultats ont été à-peu-près les mêmes : mais moins pénétrants que le médecin de Vienne, ils attribuoient ces effets à la matiere magnétique elle-même, à l'exemple de plusieurs phyficiens de l'Europe. M. Mesmer au contraire n'a regardé cette matiere & l'aimant, que comme des conducteurs de son agent universel. Il a jugé de même de la matiere électrique, quelque frappante que fût l'analogie de ses propriétés avec celles du magnétisme animal : & , pour imposer silence à ceux qui prétendoient avoir pénétré son secret, & affuroient qu'il se servoit de l'aimant seul, ou réuni à l'électricité, il prit le parti dès 1776, de ne plus faire usage ni de l'électricité, ni de l'aimant. (*Pag. 35 du mémoire*).

Il est enfin parvenu à reconnoître que tout corps peut lui servir à mettre en action le magnétisme animal, un bâton, une barre de fer, l'aimant, l'électricité, la réflexion de la lumiere, le son, le verre, le fil, &c. Nous avons vu ( *p. 19*

*des observations*) que la seule parole avoit causé une crise violente à un malade, dont, par l'effet de ce conducteur, si facile à employer, *les yeux s'égarèrent, la poitrine s'éleva, la voix & la respiration manquèrent, jusqu'à ce qu'une sueur abondante vint le délivrer de ces anxiétés.* Mais, quelques effets qu'il soit en état de produire par la vue, les gestes avec son doigt, sa canne, de petites verges de fer, même en les pressant (1), en jouant de l'*harmonica*, du *piano-forte*, &c. on a dû recueillir des observations que nous avons rapportées dans le journal précédent, que l'attouchement immédiat est le conducteur par excellence.

M. *Mesmer* a non-seulement surpris à la nature un secret qu'elle déroboit, depuis la naissance du monde, aux recherches des plus grands physiciens, des observateurs les plus éclairés, mais il a été assez heureux pour s'en rendre maître. « Je puis, disoit-il, m'imprégner de mon

---

(1) Plusieurs personnes ont été témoins que, dans la vue d'opérer d'une manière plus sensible, le médecin de Vienne, peu content de la simple direction de la verge de fer vers la partie malade, pressoit cette verge entre ses doigts, comme on presse une corde mouillée pour augmenter la quantité ou la vitesse, & par conséquent l'action de fluide, agent universel.

» principe , me l'approprier , en impré-  
 » gner d'autres , & le leur approprier... ;  
 » je puis l'accumuler , le concentrer & le  
 » transporter... ; je puis l'augmenter &  
 » le faire réfléchir par les glaces comme  
 » la lumière ; le communiquer , le propa-  
 » ger & l'augmenter par le son. ( *Pag. 14*  
 & *15 des observations* ).

Ce principe agit spécialement sur les  
 nerfs , il peut guérir « immédiatement  
 » leurs maladies , & médiatement les au-  
 » tres ( *propof. 23 , pag. 81 du mém.* ).  
 » Avec son secours le médecin est éclairé  
 » sur l'usage des médicamens , il perfec-  
 » tionne leur action , il provoque & di-  
 » rige les crises salutaires de manière que  
 » le médecin en est maître , ( *prop. 24 ,*  
 » *ibid.* ). Son utilité s'étend à toutes les  
 » maladies , *pag. 25 , ibid.* ). Avec cette  
 » connoissance le médecin jugera sûre-  
 » ment l'origine , la nature & les progrès  
 » des maladies , même des plus compli-  
 » quées ; il en empêchera l'accroissement  
 » & parviendra à leur guérison sans ja-  
 » mais exposer les malades à des effets  
 » dangereux , ou à des suites fâcheuses ,  
 » quels que soient l'âge , le tempérament  
 » & le sexe. Les femmes même , dans l'é-  
 » tat de grossesse & lors des accouche-  
 » mens , jouiront du même avantage ( *pro-*  
 » *position 26* ). Enfin le médecin sera en

» état de préserver chaque individu des  
 » maladies auxquelles il pourroit être ex-  
 » posé ; & l'art de guérir parviendra ainsi  
 » à sa dernière perfection ». (*Pag. 27 ,*  
*ibid.*)

Rien ne doit paroître moins incroya-  
 ble & plus simple que ces promesses, « car  
 » de même qu'il n'y a qu'une nature ,  
 » qu'une vie , qu'une santé , il n'y a , selon  
 » m. *Mesmer* , qu'une maladie , qu'un re-  
 » mede , qu'une guérison , (*pag. 33 des ob-*  
*servations* ). Rendre à la nature son vé-  
 » ritable cours , c'est la seule médecine qui  
 » puisse exister (*pag. 35 , ibid.* ) , & c'est  
 » ce qu'opere le principe (*Mesmérisme*) en  
 » procurant & accélérant les crises sans  
 » danger. Par exemple , on peut supposer  
 » qu'une crise opérée en neuf jours par  
 » la nature réduite à ses propres forces ,  
 » sera obtenue en neuf heures , à l'aide  
 » du magnétisme animal , (*pag. 37 , ibid.* ).  
 » Le magnétisme animal , entre les mains  
 » de m. *Mesmer* , ne paroît autre chose  
 » que la nature même recueillant ses for-  
 » ces pour surmonter les obstacles qu'elle  
 » rencontre. D'abord elle agit avec vi-  
 » gueur , mais par un effet bien opposé à  
 » tout ce que nous connoissons ; c'est en  
 » fortifiant & non en affoiblissant , qu'elle  
 » s'ouvre un passage. Plus libre alors , elle  
 » devient plus douce , ses efforts moins

« contrariés sont moins violens, & il sem-  
 « ble qu'elle prenne à tâche d'achever,  
 « avec patience, ce qu'elle a entrepris avec  
 « courage, (pag. 101, 102, *ibid.*). Enfin,  
 « on ne peut mieux comparer le magné-  
 « tisme animal qu'à un furet qui s'intro-  
 « duit dans un terrier pour y fucer sa proie,  
 « la surprend endormie, ou la chasse de-  
 « vant lui ». (Pag. 112, *ibid.*)

Il faudroit être bien difficile pour ne pas convenir avec m. Deslon que cette découverte est magnifique, qu'elle est une des plus importantes qui jamais ait été faite pour le bonheur de l'humanité. Elle va créer la vraie médecine, qui jusqu'à ce jour n'a été qu'une affaire de hazard : car si l'on a guéri quelques maladies, on les a guéries sans le savoir. « Tous les reme-  
 « des usités dans la médecine ordinaire,  
 « n'ont jamais obtenu des succès avanta-  
 « geux qu'en ce que, par des combinaisons  
 « heureuses, mais dûes au hazard, ils ser-  
 « voient de conducteur au magnétisme  
 « animal ». (Page 35 des observations.).

A l'aide de cette découverte, il n'y aura plus rien d'incertain dans l'art de guérir. Les maladies, même les plus compliquées, les plus cachées aux yeux du médecin, seront connues, distinguées & appréciées; en un instant les remèdes n'étant plus que des conducteurs sûrs & fidèles du fluide

universel, ne manqueront jamais leur effet. Toutes les maladies seront guéries, que dis-je, il n'y aura plus de maladies, l'art du magnétisme apprenant à les prévenir. (*Prop. 27<sup>e</sup> de m. Mesmer*).

Tels sont les avantages inespérés jusqu'à ce jour, mais que mm. *Mesmer* & *Deslon* promettent au genre humain de la manière la plus positive... Telle est la médecine nouvelle que le médecin de Vienne vouloit faire adopter par ses confreres d'Allemagne, de Suisse, &c. qu'il a communiquée aux académies, aux corps savans, & à laquelle m. *Deslon* s'est proposé de donner la plus grande publicité. Elle consiste, pour le malade, 1<sup>o</sup>. à avoir un magnétisme animal, c'est-à-dire, une disposition à recevoir les influences du fluide universel, *agent de la nature* : car on doit se rappeler que tous les corps animés n'ont pas ce bonheur. 2<sup>o</sup>. A se prêter au traitement malgré ses longueurs, les anxiétés, les douleurs préparatoires qu'il fait naître. Ces douleurs ne doivent point effrayer, elles sont un bien nécessaire, elles fortifient ; &, malgré leur vivacité, on voit que le malade, loin de se rebuter, en reçoit un nouveau courage, (*pag. 39 des observations*). D'ailleurs elles ne sont jamais dangereuses, « ou m. *Mesmer* fait » modérer à propos le magnétisme ani-

„mal, ou ce magnétisme s'arrête de lui-même". (*Ibid.* pag. 38). [1].

Pour le médecin, il faut qu'il sache s'imprégner, se charger du magnétisme au point de le faire agir au degré qu'il voudra, qu'il lui donne la direction la plus appropriée à la maladie, qu'il choisisse bien ses conducteurs; & ait de la patience.

La fidélité avec laquelle nous avons exposé les dogmes de cette doctrine *toute nouvelle*, & ses effets, ne peut être suspecte, puisque notre extrait n'est composé, presque en entier, que des expressions même des deux auteurs: notre intention & notre devoir étant de mettre nos lecteurs à portée *de se fixer sur la véritable idée du magnétisme animal*, (mémoire de m. Mesmer, pag. 85), nous ne pouvions mieux faire. C'est à eux à juger entre mm. Mesmer & Deslon, & les académies & corps littéraires, que ces deux messieurs ont dénoncés au public comme

---

[1] „J'ignore jusqu'à quel point le magnétisme animal est curatif, j'ignore à quel point il cesse d'être utile, s'il peut être aidé par d'autres secours, en quelles circonstances (s'il en est de telles) il peut être nuisible à ces divers égards, & à beaucoup d'autres, je n'ai pas assez de renseignements pardevers moi; & je doute que m. Mesmer lui-même puisse dire: *il va jusques-là, & il s'arrête là*." (Pag. 113 *des observ.*). On ne peut trop estimer la franchise de m. Deslon.



SUR LE MAGNÉTISME ANIMAL. 317  
n'ayant pas fait leur devoir, puisqu'ils  
n'ont pas adopté & répandu le MESMÉ-  
RIANISME.

---

## OBSERVATION

*SUR un dépôt lacteux chronique (1).*

Madame : . . . , âgée d'environ quarante ans, d'un tempérament sanguin, d'un embonpoint modéré, jouissoit d'une très-bonne santé, lorsqu'en septembre 1770, elle accoucha de son cinquième enfant.

Dès le septième mois de la grossesse les mamelles s'étoient remplies de lait, & leur engorgement, qui s'étoit soutenu, lui avoit été très-incommode. Comme cet état me donnoit lieu de craindre que l'abondance de lait ne rendît la couche fâcheuse, & que je suis persuadé qu'il est utile aux femmes de nourrir leurs enfans, je conseillai à celle-ci de le faire, quoiqu'elle n'eut pas nourri les quatre autres. Elle se détermina à suivre mon conseil, & commença la nourriture. Mais les mamelons n'étant point saillans, l'enfant ne pouvoit point les empoigner, la garde essaya de les faire sortir par la succion. Les

---

(1) La lettre qui accompagnoit cette observation, ayant été égarée, nous n'avons pu mettre le nom de l'auteur. Nous réparerons cette faute quand il le jugera à propos.

efforts qu'elle fit, & ceux de l'enfant, irritèrent ces parties délicates. Elles s'enflammèrent un peu, & formèrent ce qu'on nomme *la fraïse*; il s'y fit des fissures, l'accouchée éprouvoit des douleurs vives lorsque l'enfant tettoit : elle supportoit ce mal avec courage, & eût continué à allaiter sans les instances des personnes qui l'entouroient : j'étois alors absent. On lui enleva son enfant, les mamelles s'engorgèrent, on employa les répercussifs ordinaires : c'étoit le septieme jour de la couche. Tout-à-coup une fièvre vive s'alluma, le sein se flétrit, une légère perte en blanc, qui s'étoit soutenue depuis l'accouchement, se supprima. Bientôt après tout le corps se boursouffla, les articulations s'engorgèrent & devinrent douloureuses ; il fut impossible à la malade de faire le plus léger mouvement sans souffrir cruellement. Enfin elle eut une fièvre ardente laiteuse dont un rhumatisme goutteux fut le principal accident.

Tel étoit l'état où je la trouvai à mon retour. Je m'attachai à calmer l'état inflammatoire par quelques saignées, par des boïssons anti-phlogistiques très-abondantes, & par une diette sévère & rafraîchissante.

Comme je savois que l'acre laiteux doit être évacué le plus promptement possible,

je fis donner plusieurs lavemens pour entretenir la liberté du ventre ; & , dès qu'il me fut possible , j'eus recours aux purgatifs , je leur associai les boissons diurétiques , mucilagineuses & salines.

La fièvre diminua peu à peu , la perte laiteuse se rétablit , & devint abondante. Les douleurs se calmerent , la bouffissure fut plus opiniâtre , & les jambes restèrent engorgées pendant long-temps après la cessation de la fièvre.

Les règles , qui avoient été dérangées dans les trois premiers mois qui suivirent cette couche , s'étant quelquefois montrées en perte , & quelquefois n'ayant fait que paroître , reprirent leur cours ordinaire.

Un usage soutenu de tisannes apéritives , & des purgatifs réitérés , dissipèrent successivement tous les engorgemens apparens : la malade parut guérie , & reprit ses fonctions accoutumées.

Mais peu de temps après elle devint sujette aux ventosités , son ventre se resserra , elle alloit difficilement à la selle , & eut fréquemment des coliques que des lavemens & un purgatif dissipoient. L'usage de quelques apéritifs & des purgatifs réitérés prévinrent le retour des coliques ; mais il resta à la malade le sentiment d'une barre qui lui sembloit traverser le corps à la hauteur du cartilage xiphoïde , lui gênoit

quelquefois la respiration , & alors les tégumens étoient douloureux au toucher. Comme ces accidens étoient peu considérables la malade en parloit rarement.

Elle devint grosse pour la fixieme fois, en octobre 1771. Sa grossesse & sa couche furent heureuses : elle n'essaya pas de nourrir son enfant. Son lait prit les voies ordinaires, quelques purgatifs parurent avoir totalement entraîné & celui qui s'étoit dévoyé dans la couche précédente, & celui qui avoit été la suite de la dernière.

Dans tout le temps qui s'est écoulé depuis cette époque jusqu'en mars 1779, madame . . . . se porta assez bien. Ses menstrues étoient seulement suivies d'une légère perte en blanc qui duroit trois ou quatre jours.

Cependant elle sentoit souvent la barre que j'ai décrite ; elle étoit ordinairement constipée , avoit des hémorrhoides qui quelquefois la faisoient beaucoup souffrir, & quelquefois elle éprouvoit des coliques du genre de celles dont j'ai déjà parlé.

Un usage fréquent de lavemens, quelques demi-bains tièdes, quelques bains de vapeurs émollientes, quelques tisanes légèrement apéritives, quelques minoratifs rétablissoient le calme dans les entrailles, & procuroient des évacuations qui dissipoient les accidens. Enfin la santé de cette dame

dame paroissoit fort bonne quand se déclara la maladie qui fait le principal sujet de cette observation.

Tout-à-coup, à la barre dont j'ai déjà fait mention, succéda une douleur interne, vive & brûlante. La chaleur se communiqua aux régu mens même, de sorte qu'on avoit peine à la supporter lorsqu'on appliquoit la main sur l'épigastre. Au bout d'une heure environ la malade sentit partir de ce foyer une espece de fusée qui, coulant le long de l'épine du dos intérieurement, se porta jusqu'à l'anus. Dès le moment la douleur de l'épigastre se calma ; mais il y en eut une très-vive & très-brûlante à l'anus. Quoique cette partie fût le point le plus douloureux, toutes les parties voisines & les fesses même, partagèrent cet état violent de souffrance. La malade, pour donner une idée de ses douleurs, disoit qu'il lui sembloit qu'on tenailloit toutes ces parties avec des tenailles rougies au feu.

La matrice participoit à l'irritation de l'anus & du rectum, son orifice étoit tendu & brûlant. On observoit la même tension & la même chaleur dans l'anus & le rectum, mais sans tumeur apparente & sans rougeur externe : les hémorrhoides habituelles étoient même flétries.

Les urines étoient presque toujours :

abondantes & limpides comme de l'eau ; quelquefois rares , de couleur orangée , & faisant éprouver , en sortant , une vive sensation de chaleur.

La constipation étoit excessive , des lavemens d'eau pure très-réitérés pouvoient seuls procurer quelques selles. Les matieres étoient ordinairement très-dures , globuleuses & noirâtres , souvent mêlées de matieres glaireuses & blanchâtres , quelquefois il y avoit du tenesme avec de vives épreintes sans évacuations.

Quelques avantages qu'on retirât des lavemens , la malade ne se prêtoit que difficilement à leur usage , parce que l'introduction de la canule étoit souvent très-douloureuse.

Dès le moment de la douleur brûlante à l'épigastre , qui fut le prélude de tous les accidens que je viens de décrire , les règles s'étoient dérangées , elles ne paroissent qu'à des époques très-irrégulières , & tantôt par leur abondance ressembloient à des pertes , tantôt étoient si peu considérables qu'on s'en appercevoit à peine. Il y avoit de temps à autre un peu de perte en blanc.

Les douleurs empêchoient le sommeil , & la malade ne pouvoit rester assise ni debout.

Elles avoient tous les jours un peu de rémission , mais sans intermission com-

plette, & chaque paroxysme étoit annoncé par l'augmentation de la chaleur brûlante à l'épigastre, & par une nouvelle fusée. Peu à peu ces accidens préliminaires s'affoiblirent, & leur cessation absolue a été suivie de celle des autres.

Tant que l'état douloureux a subsisté dans toute sa force, la malade a eu peu d'appétit; son pouls toujours irrégulier, souvent convulsif, étoit quelquefois fort & développé, quelquefois petit & serré, souvent fébrile.

Ce qui avoit précédé cet état, & notamment la disparition de la barre dont j'ai parlé au moment où la chaleur brûlante de l'épigastre & la fusée qui en fut la suite se manifestèrent, me parut déceler la cause de cette nouvelle maladie.

La déviation du lait lors de la couche de 1770, le dépôt laiteux qui en fut l'effet, me parurent en être la cause éloignée.

En remontant à cette époque, j'observai que la résolution du dépôt, quoique tentée par les moyens les plus efficaces, n'avoit pas été complète, & que la barre qui s'étoit fait sentir avant la seconde couche, & avoit duré jusqu'au moment où la nouvelle maladie s'étoit déclarée, avoit été produite par une portion de la matière laiteuse déposée; & en quelque sorte assoupie dans le tissu cellulaire du

péritoine adossé au diaphragme ; enfin que cette matiere, devenue de plus en plus acrimonieuse par son séjour, avoit fait une forte d'explosion, & toujours nichée dans le tissu cellulaire, s'étoit portée à travers ses cellules le long de l'épine jusques dans le petit bassin où elle s'étoit déposée sur le rectum & sur les parties voisines.

L'examen scrupuleux des parties souffrantes n'ayant point découvert de dépôt disposé à tendre à la suppuration, je compris que je devois chercher à calmer les accidens, & à favoriser l'évacuation du lait par les selles & par les urines.

Pour remplir la premiere indication, & préparer à l'usage des moyens capables de satisfaire à la seconde, je mis la malade à une diette sévère mucilagineuse, anti-phlogistique ; j'eus recours aux saignées du bras, aux demi-bains d'eau tiède, aux fomentations émollientes, & à des injections du même genre, tant dans l'anus que dans le vagin ; je prescrivis des bains de vapeurs, & l'application des sangsues à la marge de l'anus ; je fis donner des lavemens émolliens, & des potions narcotiques.

La malade fut mise à l'usage des boissons mucilagineuses anti-phlogistiques ; j'y associai une eau minérale artificielle très-aérée, & au bout de quelque temps



je fis substituer à cette eau celle de Busfang, le petit-lait édulcoré par du syrop de violettes, des tisanes émulsionnées, & une tisane simple de chien-dent & de réglisse légèrement nitrée, furent les moyens que j'employai pour varier les boissons & prévenir le dégoût que l'uniformité auroit occasionné souvent à la malade, & qu'elle occasionna plus d'une fois.

Les lavemens étoient multipliés, mais ils produisoient peu d'effets, & dès qu'il fut possible de placer des eccoprotiques plus puissans, j'y eus recours, & les variaï suivant leur efficacité & les circonstances. Je fis prendre successivement, de quatre en quatre heures, tantôt des bols dans lesquels entroit la poudre de racines de jalap à la dose de six grains, tantôt des verrées de tisane de casse, tantôt une once d'un mélange de moëlle de casse, de manne & d'huiles d'amandes douces, tantôt une once de mixtion de syrops purgatifs, tantôt enfin des bols de fleurs de soufre lavées & de nitre, à la dose de douze grains chacun, auxquels j'ajoutai, par la suite, huit grains d'extrait de laitue épineuse.

Par ces différens moyens j'entretins la liberté du ventre, & procurai des évacuations ménagées qui, peu à peu, firent disparoître tous les accidens.

La durée, l'opiniâtreté du mal, l'incertitude de l'événement, l'intérêt que je prenois à la malade, qui étoit ma parente, m'engagerent à consulter un de mes confreres : le résultat de la consultation fut qu'on continueroit le traitement commencé ; mais en même temps que pour calmer l'irritation causée par l'âcre laiteux, & modérer l'activité des remedes, on essayeroit au mois de mai le lait d'ânesse. Il passa bien ; &, par l'usage soutenu des remedes que j'ai décrits, j'eus la satisfaction de voir les accidens se calmer peu à peu ; desorte que sur la fin du mois d'août les paroxysmes étoient infiniment plus rares, & les douleurs infiniment moins vives.

Les regles, à cette époque, reprirent leur qualité ordinaire, furent suivies de légères pertes en blanc, & recommencerent à avoir des périodes régulières.

La malade reprit le lait d'ânesse en septembre ; ce lait dont l'effet étoit modifié par les bols de soufre de nitre & de laitue épineuse, & par quelques bols de jalap, passa très-bien ; l'état de la malade s'améliora de plus en plus. L'usage continué des eaux minérales désignées, & de ces différens eccoprotiques, amena enfin une guérison complète. La matiere laiteuse se fit jour par la matrice ; il y eut,

pendant près de quinze jours, une perte en blanc laiteuse, fétide & très-abondante; il se fit sur la partie interne d'une cuisse une éruption d'une dartre sanieuse très-large, & sur la surface interne de la grande levre du même côté, il parut quelques pustules qui suppurerent long-temps.

Les mêmes remèdes furent continués encore pendant plus d'un mois; de simples lotions avec l'infusion de fleurs de sureau & l'extrait de Saturne, furent les seuls topiques employés sur la dartre & les pustules. La maladie se termina sans retour: c'est à la fin de juin 1780 que j'écris cette observation d'après les notes que j'avois faites, & la malade continue à jouir de la meilleure santé.

Cette histoire me paroît offrir deux vérités pratiques bien importantes.

La première, qu'une portion de lait extravasé peut rester plusieurs années comme assoupie, entretenir par sa présence un spasme dont on méconnoît assez souvent la cause, & donner lieu par son acrimonie, par son transport sur quelque autre partie, à des accidens très-graves.

La seconde, que dans les maladies dépendant de cette cause, un usage soutenu des eccoprotiques appropriés aux circonstances, modifiés par les délayans & par les édulcorans, associés aux eaux chargées

d'air fixe , données comme apéritives , favorise l'évacuation de la matiere laiteuse , rétablit les fonctions de tous les organes , & opere la dépuracion de la masse humorale.

---

## O B S E R V A T I O N

*SUR une luxation particuliere des cartilages des côtes ; par m. MARTIN , ancien principal chirurgien de l'hôtel-dieu Saint-André de Bordeaux.*

IL n'est point parvenu à ma connoissance qu'aucun auteur ait traité des luxations des cartilages des côtes, soit que cette luxation arrive entre ces cartilages même, ou avec les côtes. Je n'ai point été dans le cas de voir cette dernière luxation; il ne me paroît cependant point impossible qu'elle puisse arriver, & si jusqu'à présent on ne l'a point reconnue, c'est sans doute à cause de la flexibilité des cartilages jusqu'à un certain âge, & de la rareté des cas qui peuvent la produire. Il n'en est point de même de la luxation de ces cartilages entr'eux; j'ai été dans le cas de l'observer une fois, & c'est cette observation que je soumets au jugement des maîtres qui travaillent pour les progrès de l'art.

J'entends par luxation des cartilages des

côtes entr'eux, une défunion des trois derniers cartilages des vraies côtes ; mais comme les auteurs ont passé légèrement sur les remarques pathologiques relatives à l'articulation de ces cartilages , je vais exposer de nouveau leurs fonctions , afin de prouver au public éclairé , que mes foibles travaux n'ont pour base que l'anatomie & l'application des préceptes puisés dans les écoles & les livres de nos grands maîtres.

A mesure que les vraies côtes deviennent inférieures , leurs cartilages augmentent en longueur , & se recourbent en proportion de cette augmentation. A l'angle que fait le 5<sup>e</sup> & le 6<sup>e</sup> , il se rencontre une espece d'apophyse ou de languette , comme le dit m. *Winslow* dont la premiere est reçue à la partie concave du cartilage qui lui répond , & l'apophyse de celle-ci au cartilage de la dernière vraie côte ; de façon que les angles ou la partie recourbée de ces cartilages paroissent être soutenus par la partie supérieure du cartilage inférieur. Outre ces attaches articulaires , ces cartilages sont encore considérablement fortifiés par les muscles qui remplissent les intervalles qu'ils laissent , & par des ligamens très-forts. C'est sans doute ces différens plans charnus & ligamenteux , avec l'élasticité de ces corps ,

qui empêche qu'ils ne se déplacent ou se rompent dans plusieurs occasions; mais, dans des circonstances rares, il se peut que, malgré toutes ces sages précautions de la nature, ils viennent à se déplacer, comme l'observation suivante le prouve.

Le nommé \*\*\*, âgé d'environ soixantedix ans, en badinant avec un de ses petits-fils, fut renversé en arrière sur le haut du dossier d'une chaise, les jambes pendantes sur le siège, la tête renversée & soutenue ainsi par un mur qui en étoit peu éloigné. Cette situation, comme on le pense, étoit des plus gênantes pour cet homme, &, quoiqu'il fût encore fort & vigoureux, ce ne fut qu'après plusieurs tentatives forcées qu'il parvint à s'en dégager. Il m'a plusieurs fois dit que dans le dernier effort qu'il fit pour se délivrer de son état suffoquant, il sentit à la poitrine un craquement des plus douloureux, & crut que c'étoit son dernier moment. Peu de temps après je fus appelé, & après avoir bien examiné l'endroit où il avoit senti cette vive douleur, voici ce que j'y apperçus. Malgré le gonflement alors existant des tégumens qui recouvrent les cartilages des trois dernières vraies côtes du côté droit, je vis distinctement qu'une élévation de ces cartilages rendoit ce côté de la poitrine beaucoup plus saillant que l'autre,

& que l'on pouvoit avec la plus grande facilité passer la main par-dessous ces cartilages ainsi élevés. La douleur étoit des plus vives quand on touchoit à cette partie, & la difficulté de respirer très-considérable. Je ne dissimulerai point que ma surprise fut des plus grandes en voyant une semblable maladie, & je fus même fâché que la confiance entière que l'on avoit en moi s'opposât à une consultation que je demandai, tant pour m'éclairer sur les moyens que je devois prendre pour guérir cette singulière maladie, que pour établir la preuve de la singularité d'un pareil cas (1). Chargé seul du traitement de cette maladie, après quelques réflexions qui me conduisirent à présumer fortement qu'il y avoit dans cette partie une distension forcée des articulations & ligamens qui joignent les trois derniers cartilages en-

---

(1) Faute d'avoir pris des preuves au sujet de mon observation insérée dans le *journal de médecine* du mois d'août 1771, pag. 180, j'ai eu le chagrin de voir que des personnes de qui je me ferai toujours honneur de mériter l'estime & la bienveillance, se sont laissées entraîner par des jeunes effrénés, pour me faire demander une rétractation d'un fait qui, ayant la vérité pour base, ne pouvoit encore, après l'exemple d'*Hippocrate*, qu'honorer les auteurs, si, comme cet homme divin, ces gens n'eussent jamais travaillé que pour les progrès de l'art, & le bien de la postérité.

tr'eux. Je commençai par poser une compresse depuis les cinq dernières vraies côtes, jusqu'au deux premières fausses, débordant un peu sur le sternum, & sur la partie osseuse des côtes. Par-dessus cette première compresse j'en appliquai une seconde en la croisant; enfin une troisième parallèle à la première, & couvrant les deux autres: ces trois compresses bien imbibées dans l'eau rouge, furent exactement soutenues par un bandage de corps, assujetti au moyen du scapulaire. Mon malade fut saigné quatre fois du bras dans les premières quarante-huit heures; je le mis à l'usage d'une boisson légèrement vulnérable, & au bout d'un mois que je levai mon appareil, cet homme fut en état de reprendre son métier de menuisier,

Il reste toujours en cet endroit une éminence qui est néanmoins beaucoup moins considérable qu'elle ne l'étoit avant l'application de mon bandage; cette petite difformité ne doit pas surprendre: elle est une suite nécessaire d'une luxation qui suppose une rupture des ligamens, comme l'a très-bien observé notre immortel *Paré* dans son livre des luxations.





## ÉPIZOOTIE CATARRHALE DE 1776 ;

*Par m. HUSARD, vétérinaire.*

PENDANT le printemps de 1776, les chevaux furent attaqués d'une maladie qui s'annonce, dans le plus grand nombre, par les symptômes suivans : les premiers jours un mal-aise & une foiblesse générale, quelques légers frissons, sur-tout le soir à la rentrée du travail, des ébrouemens fréquens, suivis de l'écoulement par les nazeaux d'une humeur limpide & âcre, un mouvement convulsif dans la levre antérieure, la perte de l'appétit dans quelques-uns ; vers le quatrième jour ce symptôme étoit plus général, les ébrouemens moins fréquens, l'humeur devenoit verdâtre & s'épaississoit, elle ne couloit alors que par un nazeau, les glandes de dessous la ganache se tuméfoient du côté du nazeau fluent (1), elles n'étoient entièrement gorgées que lorsque le flux avoit lieu par les deux à la fois ; ce qui étoit rare

---

(1) Ces derniers symptômes faisoient craindre l'invasion de la maladie, formidable & contagieuse appelée *la morve*, vu leur ressemblance avec ceux de cette maladie.

à cette époque. Le 8<sup>e</sup>, 10<sup>e</sup> & 12<sup>e</sup> jour, les ébrouemens cessoient, l'humeur devenoit plus épaisse, jaunâtre & successivement blanche; elle couloit en plus grande quantité, & souvent alors par les deux nazeaux. La respiration se trouvoit gênée. Quelques légers accès de toux, qui n'avoient le plus souvent lieu que parce que l'humeur, devenue trop épaisse pour fluer librement, engouoit les fosses nazales (car les chevaux chez lesquels elle a conservé plus de fluidité en ont été exempts) en facilitoient l'expulsion. Le flux & la tuméfaction cessoient peu à peu, & l'animal reprenoit sa gaieté & son appétit. Telle a été la marche la plus ordinaire & la plus longue de la maladie vers la fin de février & pendant tout le mois de mars.

En avril, elle s'est annoncée par la prostration des forces, une toux sèche & plus ou moins violente, beaucoup de sensibilité à la poitrine, la peau sèche & attachée aux chairs. Six, huit ou dix jours après, la toux devenoit grasse, & il se faisoit, par la bouche & les nazeaux, une expectoration copieuse de matiere épaisse & jaunâtre, l'insensible transpiration se rétablissoit, étoit même quelquefois abondante, & l'animal étoit guéri.

Dans l'une & l'autre époque, lorsqu'elle a attaqué des sujets qui avoient essuyé

antérieurement des maladies de poitrine, ceux en qui cette partie étoit foible & délicate, chez les chevaux pousseifs, elle s'est plus particulièrement fixée sur le poumon, & quelques-uns ont succombé; la pousse en a été augmentée au point que plusieurs n'ont pu résister aux chaleurs de l'été (1) : en général elle a été peu meurtrière, & se terminoit au bout de quinze jours ou trois semaines au plus. Tous les chevaux qui avoient des eaux aux jambes, des javarts, ou d'autres accidens locaux suppurans, en ont été exempts.

Le traitement a été simple. On a suivi la marche de la maladie : dans le premier cas les mucilagineux, les adoucissans en boissons & en fumigations, ensuite les délayans légèrement incisifs, le kermès minéral étendu dans l'eau blanchie avec le son de froment, & miellée, ont été mis en usage avec succès. Dans le second, les infusions de plantes aromatiques & incisives, la poudre de réglisse & le kermès dans le miel, donnés en bol qu'on a souvent préférés, vu la toux que les breuvages rendoient plus fréquente & plus forte, nous ont également réussi : la nourriture étoit la paille & le son.

---

(1) La pousse dans les animaux est l'asthme dans l'homme, ses divisions sont aussi les mêmes.

Il y a eu des chevaux qui n'ont pas cessé de travailler , & auxquels on n'a donné que du miel , qui ont également guéri ; mais la maladie a été plus longue , & la toux plus opiniâtre. Les urines ont été très-abondantes pendant l'action des remèdes chez les uns & les autres , mais beaucoup plus chez les premiers que parmi ceux qui ont toujours travaillé : elles étoient blanches & très-chargées dans ceux-ci.

La saignée a été prohibée, non qu'elle eût pu produire quelquefois de bons effets dans le commencement ; mais comme on faisoit peu d'attention à l'invasion du mal , il n'étoit plus temps de la pratiquer vers le quatrième ou sixième jour que la coction de l'humeur commençoit à se faire. Ceux qui, méconnoissant le caractère de la maladie, l'ont mise en usage dans le second cas à pareille époque, fixant le mal sur la poitrine , ont occasionné des péripneumonies qui se sont terminées par l'empîème & la mort, ou ont rendu la maladie bien plus longue , & porté une atteinte funeste au tempérament du malade.

En 1732 les chevaux furent attaqués d'une affection catarrhale qui précéda l'épidémie du même genre qui se déclara à Edimbourg : « Avant que cette maladie » se déclarât parmi les hommes , dit

» m.

» m. Saillant, *tableau historique & rais-*  
 » *onné des épidémies catarrhales*, pag. 39,  
 » d'après les *act. d'Edimb.* tom. 2, p. 29,  
 » les chevaux furent généralement atta-  
 » qués de morfondement; c'est-à-dire,  
 » d'un écoulement de mucosité par les  
 » nazeaux ».

En 1743, une pareille affection précéda encore une pareille épidémie : « En fé-  
 » vrier & mars, dit le médecin cité plus  
 » haut, pag. 66, d'après Huxham, *de aere*  
 » *& morb. epid. an.* 1743, les chevaux  
 » avoient été infestés d'une espèce de galle,  
 » plusieurs avoient été consumés par la  
 » phthisie, & quelques-uns suffoqués par  
 » l'angine & la toux ».

En 1776 & 1780, les épizooties suivirent au contraire ces épidémies; celle de 1780 dura long-temps, & fit périr beaucoup d'animaux.



## S U I T E   E T   F I N

*De l'Essai analytique sur les eaux minérales de la fontaine du Saulchoir, près Tournay, dans la Flandre autrichienne; par m. PLANCHON, D. M. &c....*

32. Le fyrop de violettes verdit ces eaux qui prennent une couleur de verd de mer.

*Réflexion.*

C'est le propre de l'alkali de verdir le fyrop de violettes, comme c'est celui de l'acide de le rougir; il semble qu'on peut de-là inférer qu'il s'y trouve un sel alkali que je vais prouver par d'autres expériences.

33. La rhubarbe, infusée à froid dans cette eau minérale, donne une couleur rougeâtre. On fait que dans l'eau commune, y eût-il même du sel neutre, elle reste constamment jaune.

*Réflexion.*

C'est encore ici l'effet de l'existence d'un alkali; car un peu de sel d'absynthe, mêlé avec la rhubarbe, donne à l'eau une teinture rouge.

34. La teinture spiritueuse d'orchanette

donne à cette eau minérale une couleur brun-bleue.

*Réflexion.*

C'est une observation de m. *Limbourg* (1), que les alkalis changent en bleu la teinture spiritueuse d'orchanette. L'eau simple, rougie par cette teinture, prend une couleur bleue en y ajoutant quelques grains de sel de tartre. Notre eau, transportée & mise en expérience le lendemain, n'a plus pris qu'une couleur violette, tirant peu à peu sur le bleu. J'ajoutai à la moitié d'un verre d'eau ainsi colorée, un peu de sel de tartre, elle en devint plus bleue; je mis dans l'autre moitié un peu de sel neutre martial, il en fut de même. Mêlées ensemble, elles donnent un très-beau bleu. De-là j'infère que la couleur brun-bleue qu'elle prend à la fontaine, vient autant du fer en dissolution, que de l'alkali qu'elle contient. Ce même sel neutre martial, dissous dans l'eau simple teinte en rouge, lui fait prendre une couleur bleue.

35. Dix gouttes de dissolution de mercure dans l'esprit de nitre, versées dans six onces d'eau de la fontaine, ont d'abord fait paroître dans le milieu un nuage bleuâtre, d'où descendoient des linéamens jaune-

---

(1) Traité des eaux de Spa, pag. 82, 89.

pâles. Il s'est fait un mouvement d'effervescence très - visible & très - sensible. L'eau a paru ensuite laiteuse & jaunâtre, & perdu sa diaphanéité; elle s'est ensuite éclaircie vers le haut, laissant entrevoir beaucoup de bulles d'air, paroissant bleuâtre. On vit le fond du verre se couvrir d'une espèce de sédiment jaune qui, après que j'eus versé par inclinaison l'eau très-limpide, s'est desséché dans le fond du verre sous la forme d'une poudre jaune, tirant sur le verdâtre.

*Réflexion.*

Cette expérience prouve la décomposition de ce sel mercuriel en dissolution. L'effervescence & le trouble qu'on y observe dans le moment du mélange, annonce que la partie alcaline de ces eaux s'unit à l'acide nitreux qui laisse précipiter le mercure sous la forme d'une espèce de turbith minéral d'un jaune verdâtre; ce qui prouve que ces eaux charrient quelques matières phlogistiques. Voyez la chimie de M. Baume, tom. 3, pag. 503.

36. La dissolution d'argent dans l'esprit de nitre versé à la dose de douze gouttes dans six onces d'eau minérale du Saülchoir, l'a rendue d'abord laiteuse, avec une forte d'effervescence. La liqueur est devenue en peu de temps bleuâtre; sans reprendre sa transparence; peu à peu elle



a formé un sédiment d'un bleu foncé qui a paru avoir, le lendemain, une nuance noirâtre, regardée sur-tout par le haut du verre, dans lequel on observoit beaucoup de bulles d'air. La liqueur, versée par inclination, a laissé un sédiment qui, desséché, étoit pulvérulent.

*Réflexion.*

On voit que dans cette expérience il s'est fait une décomposition sensible du nitre lunaire. L'acide nitreux abandonna ce qu'il avoit dissout de l'argent, avec lequel il s'étoit uni, & s'empara de la partie alkaline, comme dans l'autre expérience: de-là, ce mouvement d'effervescence, ce trouble laiteux & ces bulles d'air si manifestes. Mais cette couleur laiteuse ne devient bleuâtre, & cette eau ne dépose enfin un sédiment d'un bleu foncé tendant au noir, que parce que nos eaux sont chargées d'un principe phlogistique ou sulphureux. C'est le sentiment de m. Baume (1): *Alors, dit-il, le précipité est plus ou moins coloré tirant sur le noir; il est blanc au contraire si l'eau minérale ne contient point de principe inflammable.* Ce sédiment n'étoit point cailleboté; ce qui prouve que nos eaux ne contiennent point d'acide marin.

---

(1) *Ibid.* pag. 502.

37. La dissolution du sublimé corrosif, ou quelques grains de ce sel neutre métallique proportionné à la quantité des principes de ces eaux, a troublé celle dans laquelle on l'a mêlé, & lui a donné une couleur laiteuse qui a demeuré telle pendant quelque temps : elle s'est enfin éclaircie en déposant un sédiment jaunâtre ; & laissant à la superficie de l'eau une pellicule semblable à l'arc-en-ciel. Ce dépôt, desséché, est pulvérulent.

*Réflexion.*

Ce sel neutre métallique, qu'on fait être le mercure uni à l'acide marin, se décompose également dans ces eaux par une nouvelle combinaison de leurs principes alkalis avec l'acide du sel marin, & le mercure se précipite sous la forme d'une espèce de turbith. Il se passe ici la même chose que dans l'expérience 35.

38. Quelques grains de sel de tartre, dissouts dans six onces d'eau de cette fontaine, ont troublé sa limpidité ; l'ont rendue laiteuse, & quelques heures ensuite elle s'est éclaircie, en déposant un sédiment léger, grenu & blanchâtre ; & qui, desséché, étoit jaunâtre & pulvérulent.

39. La liqueur de tartre, par défaillance, a produit la même chose en ternissant les parois du verre.

40. L'esprit volatil de sel ammoniac, fait

avec la chaux, a troublé cette eau qui s'est clarifiée ensuite, & a déposé en peu de temps un sédiment blanc léger copieux.

*Réflexion.*

On voit dans ces expériences [ 38, 39, 40 ] une décomposition manifeste du sel séléniteux; l'alkali fixe ou volatil s'empare de l'acide vitriolique, avec quelques mouvemens d'effervescence: alors la terre calcaire doit, de toute nécessité, se précipiter. On demandera, sans doute, pourquoi l'alkali, qu'on fait exister dans ces eaux [ 32, 33, 34 ], ne décompose pas le sel neutre à base terreuse? C'est une question faite par tous les chymistes. Je pourrois ici répondre, avec m. *Monnet* (1), que l'alkali, dans la plupart des eaux minérales, y est si masqué & si terreux, qu'il est méconnoissable, & a plutôt l'apparence d'un embryon salin, que d'un alkali pur. En cet état il ne se cristallise point: on ne l'obtient, dit-il, que par l'évaporation jusqu'à siccité; & à la vérité, une fois desséché, il demeure toujours sec, il est plus ou moins jaunâtre. C'est dans cet état lixiviel qu'il ne manifeste pas toutes ses propriétés alkales, & qu'il ne se trouve point en état de décomposer la sélénite. M. *Monnet* n'a pu,

---

(1) *Ibid.* pag. 47.

avec cet alkali, décomposer un sel séléniteux; il fait observer en même temps, que de tous les sels à base terreuse, la sélénite est la plus difficile à décomposer. Je pourrois ajouter à cela, que l'alkali de nos eaux y est enveloppé d'une matière grasse bitumineuse (c'est ce que je démontrerai dans la suite), prouvée déjà par les expériences [35, 36], connue sous la forme d'un savon minéral, & qu'alors il n'y est point, comme on dit, *sui juris*; il est privé de toute son activité, & n'a alors aucune prise sur le sel séléniteux contenu dans nos eaux.

41. Il en est de même [38, 39, 40] de la dissolution du borax, mêlée avec nos eaux; on y observe une effervescence sensible, l'eau devient un peu laiteuse, les parois du verre se ternissent, peu à peu il s'y précipite un sédiment léger & presque blanc.

#### *Réflexion*

Ici, comme dans les précédentes, [*ibid.*] l'alkali marin se dégage en quelque sorte du sel sédatif avec lequel il est uni, & décompose, en se combinant à l'acide vitriolique, le sel séléniteux qui est en abondance dans nos eaux.

42. La dissolution d'alun, versée dans six onces de cette eau, l'a rendue d'abord laiteuse, bleuâtre, & insensiblement elle a

déposé un sédiment très-léger, semblable à des flocons, que j'ai desséché à la chaleur du soleil, après avoir versé, par inclination, l'eau qui surnageoit : ce sédiment étoit blanc, talqué, semblable à du plâtre écaillé,

*Réflexion.*

Cette expérience appartient à celle que j'ai faite pour prouver l'existence d'un alkali fixe qui, dans ce cas, décompose l'alun en s'unissant à l'acide vitriolique qui se dégage de la terre d'alun, & le laisse précipiter sous la forme du sédiment dont je viens de parler.

43. L'eau de chaux rend celle de la fontaine laiteuse, & peu à peu elle reprend sa limpidité, & laisse déposer un sédiment blanc, menu, qui, desséché, est d'un blanc jaunâtre,

*Réflexion.*

Selon m. *Baumé* (1), nos eaux contiennent une sélénite vitrifiable. *Il se fait aussi-tôt, dit-il, un précipité blanc, parce que l'eau de chaux décompose ce sel, & non la sélénite calcaire.* C'est ce que j'ai observé en faisant cette expérience. La raison en est simple,

---

(1) *Ibid.* tom. 3, pag. 308. J'entends les principes qu'il présente pour analyser les eaux minérales.

l'acide vitriolique a plus d'affinité avec la terre calcaire qu'avec la vitrifiable, dont il se dégage pour s'unir à ce qu'il y a de pierre calcaire dissoute dans l'eau de chaux. De plus, nos eaux ne contiennent point d'alun qu'on fait se décomposer par l'eau de chaux; & quoique cette dernière précipite également des substances métalliques, il est aisé de juger de la différence. Dans le cas d'une sélénite vitrifiable, dit m. *Baumé*, le précipité est très-blanc, le nôtre est d'un blanc jaunâtre qui n'est, ce semble, qu'une nuance de moins; au reste, la chose paroît si évidente, quand on réfléchit que des environs de la montagne d'où la source de notre fontaine découle sont sablonneux, & nos eaux, en parcourant dans leur trajet un sol de cette nature, doivent se charger de cette terre qui, saturée de l'acide universel, forme une sélénite vitrifiable, combinée avec la calcaire.

44. Quelques gouttes d'huile de chaux, versées dans six onces de cette eau minérale, ont d'abord & sensiblement produit une effervescence momentanée, l'eau en est devenue louche, les parois du verre se sont ternies, & l'eau, le lendemain versée par inclinaison, a laissé entrevoir un léger précipité jaunâtre que j'ai laissé sécher. Il avoit le goût un peu salé; les parois du verre en étoient également chargés.

*Réflexion.*

Cette expérience prouve déjà, d'après les sentimens de m. *Leroy* (1) & m. *Boul-duc* (2), que nos eaux contiennent un sel d'epsom dont l'existence sera mieux reconnue par l'évaporation. Avant de procéder à l'évaporation des eaux minérales, dit m. *Leroy*, & à la crySTALLISATION des sels qu'elles contiennent, on peut y soupçonner du sel d'epsom, si l'huile de chaux en précipite la sélénite. Or, le léger dépôt que j'obtins dans cette expérience, desséché dans le fond & sur les parois du verre, quoiqu'en petite quantité, étoit légèrement salé, c'est la propriété d'un sel séléniteux. Dirai-je plutôt, que l'huile de chaux décele ici l'alkali minéral ? c'est le moyen qu'indique m. *Monnet* pour découvrir cet alkali ; l'acide marin, uni à la terre calcaire, s'unit à l'alkali & laisse à nud sa base terreuse qui se précipite. Mais jusqu'ici j'ai assez démontré l'alkali de nos eaux, & les expériences suivantes feront voir le sel d'epsom qui se trouve uni au sel alkali.

45. Les acides, versés dans ces eaux, y

(1) Mélanges de physique & de méd. p. 309.

(2) Analyse des eaux de Bourbon, *mém. de l'acad.* année 1739.

348. ESSAI ANALYTIQUE  
font une effervescence très-sensible, qui  
ne dure que quelques secondes.

*Réflexion*

C'est ici l'effet ordinaire de l'union  
d'un acide à un alkali, & à une terre ab-  
sorbante, que nos eaux charrient en assez  
grande abondance.

46. Le sel de Saturne, le vinaigre de Sa-  
turne, ont rendu l'eau blanchâtre & lai-  
teuse; elle s'est insensiblement & à demi  
éclaircie, & a déposé un sédiment blanc-  
jaunâtre.

*Réflexion.*

Cette foible expérience ne prouve peut-  
être rien, puisqu'on observe la même  
chose, à-peu-près, avec l'eau commune.  
Cependant, au rapport de m. *Baumé* (1),  
elle parle en faveur du principe inflam-  
mable : Si l'eau minérale en contient,  
dit-il, le sédiment a plus ou moins de  
couleur.

47. Ce qui prouve enfin la sélénite de nos  
eaux, c'est la décomposition du savon.  
Quelques grains, dissouts dans cette eau,  
l'ont rendue laiteuse; bientôt il a paru à  
la surface de l'eau une huile qui fuma-  
geoit, & dans le fond du verre il y avoit  
un sédiment cailleboté.

---

(1) *Ibid.* pag. 502.



*Réflexion.*

On voit donc ici la décomposition du savon & de la sélénite : l'alkali du premier s'empare de l'acide de la dernière. L'huile de savon, dégagée de son lien, surnage, & la terre calcaire, qui formoit la sélénite, se précipite.

48. Quatorze pintes d'eau de la fontaine, puisée dans un temps assez sec, furent filtrées avec toute la précaution possible, & évaporées dans un vaisseau de grès, dans une chambre nullement exposée au vent. Il est resté dans le vase un demi-gros d'une matière grasse au toucher, d'un gris jaunâtre, un peu salée, qui verdit le syrop de violettes, & entre en effervescence avec l'acide vitriolique.

*Réflexion.*

De ce produit d'évaporation il résulte que cinquante-six pots de cette eau fourniront une once & plus, de cette matière. Son goût salé décele non-seulement la sélénite, mais le sel d'epsom. Quelques grains de ce résidu ont paru se fondre sur un charbon allumé, sans s'enflammer. On sent la possibilité de ceci, si on reconnoît dans ces eaux une matière bitumineuse qui, unie à l'alkali qu'elles charrient, constitue un savon minéral qui donne à ce résidu la couleur jaunâtre, à raison du fer

350      ESSAI ANALYTIQUE  
précipité qui est dans cette expérience,  
en bien petite quantité.

49. J'ai dissous à-peu-près la moitié de ce résidu dans une suffisante quantité d'eau chargée d'esprit de vitriol, il s'est fait d'abord une effervescence manifeste; & après m'être assuré d'une parfaite saturation, j'ai filtré. Il est resté sur le filtre une certaine quantité du résidu que j'ai desséché; l'eau qui a passé avoit une couleur verdâtre, je l'ai fait lentement évaporer à une chaleur douce, dans un vase de fayence; il m'est resté, dans le fond, un sel jaunâtre qui avoit un goût ferrugineux.

*Réflexion.*

Je regarde ce sel comme un tartre vitriolé martial uni au sel d'epsom, qui s'est dissous dans cette eau rendue vitriolique, pour saturer l'alkali de nos eaux. On sent que cet acide a dû en même temps dissoudre la terre martiale, & en faire une espèce de vitriol de mars qui, d'après les expériences de m. Monnet; peut s'unir aux autres sels neutres.

50. J'ai dissous, dans l'eau tiède bien pure, le reste de la matière restée sur le filtre, & desséchée: elle étoit d'un gris blanc. J'ai filtré cette dissolution, il m'est resté sur le filtre une terre grise qui, desséchée, paroïssoit être un vrai sable.

*Réflexion.*

Mon intention étoit ici de dissoudre la sélénite, & de la séparer de la terre absorbante que ces eaux ont en dissolution. Etoit-ce ce sable ? celui-ci n'y étoit-il pas sous la forme d'une sélénite vitrifiable tout-à-fait différente de la sélénite calcaire ? Ceci ne prouve pas que la première n'ait été dissoute avec la calcaire, & l'eau, nonobstant, pouvoit tenir en dissolution cette terre vitrifiable, sans être *sélénitée*. Au reste, on a vu [40], que l'eau de chaux a déjà prouvé son existence. M. *Baumé* assure que l'eau de chaux ne précipite rien de la dissolution des pierres calcaires pures (1).

§ 1. J'ai décomposé cette dissolution de la sélénite calcaire [50], en y versant de l'huile de tartre par défaillance, l'eau s'est troublée, est devenue laiteuse, & a déposé, dans le fond du verre, une vraie terre calcaire qui, desséchée, est restée telle sur le filtre. Comme j'avois mis pour cette décomposition un excès d'alkali, j'ai dû le saturer avec quelques gouttes d'huile de vitriol. J'ai fait évaporer dans un vase de fayence, à une chaleur douce, il m'est resté un sel neutre qui a formé des cristaux informes qui avoient le goût du tartre vitriolé.

---

(1) Tom. 7, pag. 257.

*Réflexion.*

Cette expérience ne prouve que l'existence d'une félénite calcaire qu'on doit distinguer de la vitrifiable.

52. J'ai voulu m'affurer si dans cette terre sableuse, absorbante, il ne se trouvoit point de cette dernière félénite; je l'ai dissoute dans beaucoup plus d'eau qu'il n'y avoit de terre, je l'ai filtrée; il est resté sur le filtre très-peu de cette matière sableuse; j'ai pris de l'alkali en liqueur pour décomposer cette autre félénite; l'eau est devenue laiteuse, je n'ai point filtré ni évaporé, parce que, par inadvertence, j'ai jetté cette dissolution.

*Réflexion.*

Ceci paroît une forte de preuve que par l'expérience antérieure j'avois dissous la félénite calcaire [50, 51], qui, sans doute, est plus facilement *dissoluble* que la vitrifiable, qui enfin fut dissoute & fut décomposée de même.

53. Toutes ces expériences ne prouvent point encore que nos eaux tiennent & charrient avec elles une matière bitumineuse unie à leur alkali. La pellicule qui nage à la surface de la source dans un temps sec, pourroit en être une preuve. Mais il faut indiquer qu'elle s'y démontre intimement unie & dissoute dans ces eaux, à l'aide des sels qu'elles contiennent; j'ai  
suivi,

suivi, pour cela, le procédé de m. *Le-roy* (1). J'ai concentré, par évaporation, une portion de ces eaux, j'y ai versé de l'esprit de vin qui a dégagé & précipité, & a fait nager à la surface de l'eau la matière bitumineuse qu'elle contenoit.

*Réflexion.*

On voit, par cette expérience, que l'esprit de vin rectifié s'unit promptement à l'eau avec laquelle il a plus de rapport, & avec les sels mêmes dont l'affinité avec cet esprit l'emporte sur celle qu'ils ont avec le bitume qui doit nécessairement se précipiter. L'expérience faite en grand pourroit prouver plus sensiblement son existence, & en fournir davantage.

§ 4. J'ai prouvé, par l'expérience antérieure, que l'esprit de vin déceloit la présence du bitume, en le précipitant [53]; mais le hasard m'a servi pour le voir tel que la nature le présenteroit. Je ne voulois point perdre mon évaporation concentrée, quoique mêlée avec l'esprit de vin; je la versai dans mon autre eau qui évaporoit, & qui étoit déjà fort concentrée, dans l'idée où j'étois que l'esprit de vin s'évaporerait; je fus étonné le lendemain de voir les bords de mon vaisseau chargés de quelques larmes d'une liqueur semblable au baume

---

(1) *Ibid.* pag. 365, 366.

du Pérou liquide, d'une odeur très-ingrate, & d'un goût salé tirant sur l'acide.

*Réflexion.*

J'ai cru, par ce phénomène, que l'esprit de vin, en s'évaporant au degré de la chaleur de l'eau bouillante, s'étoit chargé des molécules bitumineuses qui se sont fixées sur les bords du vaisseau, & s'y sont desséchées, s'étant fait une nouvelle combinaison avec l'esprit qui les auroit volatilisées & dégagées des sels auxquels elles étoient unies; mais, en continuant mes évaporations au même degré de chaleur, dans des gobelets de huit à dix onces, & dans un lieu clos, j'ai vu plusieurs fois, quoiqu'il n'y eût plus d'esprit de vin, le même phénomène reparôître; d'où j'ai conclu que ce bitume se dégageoit de ses liens, & se volatilisoit assez pour s'attacher aux bords des petits vases évaporatoires, à mesure que l'eau s'évaporoit, & que les matières salines & absorbantes se précipitoient. Cette expérience suffit, je pense, pour prouver que nos eaux sont bitumineuses, ou plutôt qu'en considérant l'existence d'un sel alkali [32, 33, 34], & celle de cette huile minérale, la nature en fait une eau savonneuse : elle imite en cela le chymiste qui, en combinant & l'huile & l'alkali, en fait un savon. Mais la nature n'est-elle pas la première chymiste? Nos

végétaux, chargés de sels alkalis (1), ne contiennent-ils point de ces huiles essentielles qui leur sont unies, & sont ainsi des savons végétaux qui, par la combustion, sont décomposés & laissent leur sel alkali avec leur principal élément dans lequel ils s'étoient formés? On voit, par cette réflexion présentée en passant, la raison pour laquelle les apéritifs tirés des végétaux, sont si efficaces dans les embarras des viscères.

55. J'ai fait évaporer à une chaleur douce & lente, & par gradation, trente-six livres de notre eau minérale non filtrée, après une évaporation de deux jours, & d'un tiers de l'eau, elle a déposé son marc sous la forme d'ochre; il s'est formé à la surface une pellicule blanche, & insensiblement l'eau s'est troublée, & a déposé un sédiment jaunâtre qui s'attachoit fortement aux parois du vase, & exhaloit une odeur singulière peu agréable. Quand j'eus réduit mon évaporation à huit onces en-

---

(1) *Boerhaave* a fait entrevoir quelque part dans sa chimie, que l'alkali se trouvoit tel dans les végétaux, & qu'il n'étoit point le produit de la combustion, mais qu'elle étoit le moyen de le dégager de l'huile des plantes qui en contiennent toutes plus ou moins; mais *m. Rouelle* le prouve évidemment par ses expériences. Voyez le journal de médecine, tom. 39, pag. 86.

viron, j'ai filtré ; il m'est resté, sur le filtre, deux gros de matiere grasse jaunâtre, chargée de petits crystaux blancs & foyeux. La liqueur filtrée ressembloit à du petit-lait clarifié, & à mesure qu'elle s'est évaporée elle a pris une couleur verdâtre, & exhalé une odeur lixivielle. Réduite à une once & demie, j'ai filtré de rechef, alors j'ai desséché, & il est resté sur les parois & dans le fond de la tasse de porcelaine, un sel jaunâtre, salé, brillant, qui tomboit d'abord en *deliquium*, & a donné des marques d'effervescence très-sensibles, étant dissous dans un peu d'esprit de vitriol.

*Réflexion.*

Ce qui me fait croire que le sel d'epsom y domine, c'est le goût salé qui l'emporte sur le lixiviel. Au reste, cette facilité à tomber en déliquescence est également attachée aux sels d'epsom & aux sels alkalis. Ici ils sont mêlés ensemble, l'alkali est uni à la matiere bitumineuse, & conséquemment il est plus difficile à l'avoir *sui juris*. Il reste à faire en grand cette évaporation, pour savoir précisément quelle est la quantité de sel d'epsom, du sel alkali : ce sera après avoir obtenu beaucoup de ces sels réunis, qu'on pourra séparer le sel d'epsom du sel lixiviel. C'est ce que je me propose un jour de faire, ou plutôt de



décomposer le sel d'epsom par l'alkali fixe. J'ai dit plus haut pourquoi celui de nos eaux ne le faisoit point : voyez la réflexion des paragraphes 38, 39, 40. Il me suffit aujourd'hui d'avoir assez démontré la présence du sel alkali qui, quoiqu'en petite quantité, sert à rendre nos eaux savonneuses. Ce qui ne laisse aucun doute sur son existence, c'est l'effervescence que le sel résidu de l'évaporation fait avec l'acide vitriolique. On sait que le sel d'epsom n'en donne aucune avec cet acide qui, dans la préparation naturelle de ce sel, est intimement uni à la magnésie, pour faire ce sel neutre à base terreuse.

56. Il me restoit à traiter le résidu de mes évaporations, la terre absorbante, la terre martiale & la sélénite, à la façon de m. *Monnet* (1).

J'ai mis mon dépôt dans un vase de fayence proportionné, & j'ai versé dessus, peu à peu, de l'eau forte étendue dans beaucoup d'eau ; je remuai continuellement, & j'y en mis jusqu'à ce que l'effervescence fût passée, & que toute la terre absorbante fût dissoute ; j'ai filtré, j'ai pris ensuite tout ce qui étoit filtré, & j'ai versé dessus de la liqueur de tartre par défaillance, pour faire précipiter la base terreuse

---

(1) *Ibid.* pag. 96.

de mon nitre calcaire ; ensuite j'ai filtré derechef , & l'ai laissé dessécher sur le papier : j'ai obtenu à-peu-près deux scrupules de terre absorbante.

57. J'ai fait dessécher la terre martiale mêlée à la sélénite, je l'ai séparée de ce sel à base terreuse, en versant dessus de l'acide vitriolique jusqu'à une forte acidité, par où j'ai dissous entièrement la terre martiale qui laisse la sélénite seule ; je séparai la liqueur en versant par inclinaison, & j'ai fait la précipitation du fer par l'alkali fixe.

*Reflexion.*

J'ai suivi, dans ces expériences, la méthode de m. *Monnet* (1) : c'est bien celle qui m'a paru préférable pour diviser les différentes matières du résidu de mes évaporations. Je n'ai pas cependant porté l'attention jusqu'à m'assurer des doses de chaque en particulier ; je me suis contenté de savoir que ces eaux charrioient beaucoup de terre calcaire & vitrifiable, unie aux autres substances dont j'ai fait mention.

J'ai voulu, avec m. *Monnet*, employer l'eau-forte par préférence à l'acide vitriolique, pour dissoudre la matière absorbante. Il en résulte un sel neutre à base terreuse, qui se sépare facilement des autres sels, & qui n'attaque pas aussi-tôt la

---

(1) *Ibid.*

terre martiale, à moins qu'il ne soit en surabondance. Quant à l'huile de vitriol dont je me suis servi pour dissoudre le fer, c'est parce qu'elle agit plus promptement sur cette matière martiale dégagée de la terre absorbante, & restée intacte par l'acide nitreux.

58. Après la précipitation de la terre martiale par l'alkali fixe, j'ai filtré la liqueur, & cette terre est restée sur le filtre. Il restoit la sélénite à observer; je pouvois la décomposer comme j'ai fait [ 50, 51, 52 ]. G'eût été répéter des expériences qui eussent prouvé la même chose.

Si je n'ai pas poussé l'attention jusqu'à prouver la quantité respective de chaque substance en particulier, c'est que dans ces expériences, faites uniquement pour ma satisfaction, il m'a suffi de reconnaître que ces eaux étoient chargées de sélénite, de terre martiale, de sel d'epsom, de sel alkali, d'huile minérale; d'où je conclus qu'elles sont absorbantes, salines, ferrugineuses, alkalines, bitumineuses, ou plutôt savonneuses.

Ces qualités sont autant prouvées par les réactifs [ 20 jusqu'à 47 ] que par l'évaporation & l'examen de ses produits [ 48 jusqu'à 58 ].

59. Nos eaux minérales ne sont pas bien riches en principes, & le sont peut-être autant que tant d'autres si vantées dans dif-

férentes provinces de la France & d'autres royaumes voisins; quoi qu'il en soit, elles le sont assez pour être recommandables, pour ne point les négliger, & pour fixer l'attention des médecins qui, plus occupés à saisir la simplicité dans le traitement des maladies chroniques, & l'efficacité des moyens qu'ils emploient, qu'à surcharger la nature de remèdes qui la traversent quelquefois autant que la cause de la maladie qu'elle doit combattre, ne mépriseront jamais ces eaux minérales qui, sans être chargées de sels, sont cependant très-efficaces.

60. Ces eaux sont donc utiles dans bien des circonstances. Considérées comme chargées de terres absorbantes & alkalines, on en sent toute l'utilité dans les crudités acides de l'estomac, dans les maladies des enfans, le rachitis, l'embarras du mésentère. Comme salines, elles sont apéritives, diurétiques, résolutives, propres à dissoudre les matières glaireuses tenaces, qui adhèrent, dans certaines maladies, aux parois de l'estomac & des intestins (1); elles sont même purgatives, si on les prend à grandes doses. J'ai connu des personnes qui, par leur usage, se sont légèrement purgées. On conçoit aisément que ces

---

(1) *Leroy, ibid. pag. 770.*

eaux font très-propres à calmer des vomissemens, & à calmer des affections de l'estomac, qui dépendent autant du relâchement que de la faburre glairéuse qui en résulte.

61. Les affections chroniques du foie & de la rate, la jaunisse, l'embarras de la veine-porte, la colique néphrétique dûe aux graviers, la colique hépatique dûe à un calcul biliaire, font des maux dans lesquels on peut, avec assurance, employer ces eaux minérales dans l'intervalle de leur retour (1).

62. Ces eaux, considérées comme salines, martiales & savonneuses, sont non-seulement utiles dans les fièvres intermittentes opiniâtres, telle que la quarte, mais elles sont très-propres à provoquer les règles; &, par un effet contraire, elles réussissent souvent à diminuer & arrêter les pertes de sang & d'hémorrhoides, sur-tout quand ce dérangement dépend d'un commencement d'obstruction dans les vaisseaux de la matrice, ou de quelqu'autres viscères. Quant à la fièvre intermittente, j'ai vu ces eaux mettre fin à une fièvre double-tierce d'un enfant qui refusoit constamment toute sorte de remèdes: seule raison pour laquelle je les avois prescrites.

---

(1) *Idem.*

J'ai vu ces eaux soulager des personnes affectées d'embarras des viscères ; je fais qu'un jeune homme s'est guéri, par leur secours, d'un pissement de sang. Ces eaux sont également efficaces, soit comme diurétiques, soit comme savonneuses, dans les affections cutanées (1) ; leur effet doit être égal dans le cas des phthysies commençantes, dans l'embarras des glandes des poulmons, dans le commencement même du troisieme degré de la phthysie. Je me souviens de les avoir prescrites dans ce dernier cas, avec le lait, combinées avec les tablettes martiales de m. *Dessaux*, & que le malade en a obtenu un très-bon effet.

63. Enfin ces eaux, comme martiales, sont toniques & légèrement astringentes ; aussi constipent-elles quelquefois certaines personnes : c'est pourquoi j'ai dit qu'elles peuvent modérer le flux menstruel ou hémorrhoidal [62]. Elles doivent être particulièrement recommandées dans le cas du relâchement des solides, pour les pâles-couleurs, pour les cours de-ventre opiniâtres, dans les affections vaporeuses des deux sexes, où la sensibilité & la grande irritabilité des nerfs dépendent spécialement du relâchement & de l'atonie des fibres,

---

(1) *Leroy*, *ibid.* pag. 372, 373.

circonstance qui donne lieu aux obstructions des viscères, quand ces dernières n'ont point précédé : voyez Devillers, *ibid.* cap. 12 & 13. Pour les pertes blanches, dans les pertes de la liqueur proli-  
fique, pour les écoulemens rebelles qui succèdent aux gonorrhées vénériennes (1) : dirai-je, avec M. Leroy, qu'elles pourroient être utiles pour la guérison de la paralysie scorbutique ? Si, dans cette maladie, il n'y a encore qu'un relâchement, une atonie des fibres, un défaut d'oscillation, une lenteur dans le cours des humeurs, un assoupissement & une inertie dans leurs principes, sans dissolution, ces eaux sont excellentes. Quel ne doit point être leur effet dans une foiblesse d'estomac, dont l'état est passif, tant par le peu de ressort qu'il a, que par l'inactivité des suc digestifs qui ne sont point assez élaborés ? Quelle ne sera pas leur action dans le cas d'une constipation par relâchement, tandis qu'elles constipent, s'il y a assez de ton dans les entrailles ?

64. Cependant, malgré les principes absorbans, séléniteux, salins, ferrugineux, favonneux de nos eaux minérales, dissous dans un menstrue suffisant pour se répandre dans tous les replis de l'économie ani-

---

(1) Leroy, *ibid.*

male, il faut convenir que l'eau est un des principaux agens dans leur efficacité; peu abondans dans un volume de liquides préparés par la nature, ils ne sont efficaces qu'à l'aide de l'eau dans laquelle ils sont dissous, & qui sert à les porter dans les derniers coins de la machine animée par la circulation des humeurs homogènes, dont l'eau est l'agent & le remède universel.

65. De tous les remèdes qui ont plus d'action, & plus d'empire & d'étendue sur les causes des maladies, c'est incontestablement l'eau (1), soit qu'on considère les âcretés ou les sels, soit les viscosités ou grossièretés d'humeurs, comme cause des maladies. Je ne parle pas ici des maladies aiguës, où l'eau la plus pure, la plus dépouillée des principes minéraux, est préférable à celle qui est riche en principes : mais j'entends ces maladies de langueur dûes ou à la rigidité des fibres, d'où résultent des obstructions, ou au relâchement & au peu d'oscillation de ces organes vasculaires à qui l'on doit la santé plus ou moins parfaite, selon qu'ils favorisent l'harmonie & l'équilibre du cours des humeurs.

---

(1) *Devillers*, analyse des eaux de Miremont, pag. 71.



66. On n'a jamais douté que l'eau ne fût le dissolvant universel , le principal délayant sans lequel les remèdes les plus énergiques seroient sans effet , s'ils n'étoient portés dans le torrent de la circulation , à l'aide de cet agent propre à pénétrer dans les réduits les plus obscurs , & que , de tout temps , on reconnoît être le menstrue de tous les sels.

67. *Hoffman* , qu'on fait avoir traité des eaux minérales ; de leurs principes & de leur efficacité , a senti & reconnu que leur principal effet étoit dû à l'eau. C'est pourquoi il a fait cette question utile & curieuse (1) , savoir si la vertu incomparable des eaux minérales , dépend principalement des sels & des différens minéraux dont elles se chargent dans les entrailles de la terre , ou plutôt du principe aqueux qui en est la base ? Il ne doute aucunement que ce dernier principe , saturé de ces mixtes auxquels on ne peut contester des propriétés actives & efficaces , n'en ait acquis plus de facilité à pénétrer dans les replis les plus cachés du corps , à résoudre les obstructions & à provoquer les excréations. Il s'autorise de l'observation qui

---

(1) Médecine raisonnée , tom. 9 , pag. 334 , traduct. françoise.

(2) *Hoffman* , *ibid.*

lui avoit appris que ces minéraux n'étoient point en état de faire beaucoup d'effet sans le secours suffisant d'un véhicule aqueux (2).

68. De tout ce que j'ai dit jusqu'ici [59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68], je dois conclure que nos eaux minérales sont d'autant plus légères, qu'elles sont peu chargées des principes salins & ferrugineux. Quoique je n'aie pas poussé mes expériences jusqu'à en apprécier la pesanteur ou la légèreté distinctive des autres, & de l'eau simple dont elle doit nécessairement différer par les mixtes que l'analyse y a découvert, je suis en droit de confirmer que par ces principes mêmes, & leur légèreté sur bien d'autres, elles ne peuvent que contribuer au bien-être des personnes affligées de maladies chroniques, ou l'épaississement, l'acreté, les embarras des viscères dûs au relâchement des fibres, à l'engouement des vaisseaux, au défaut de leur réaction, enfin à leur état passif, ont plus de part qu'à l'excès de leur ton, de leur éréthisme & de leur trop d'activité [60, 61, 62, 63].

69. On demandera peut-être si cette eau minérale est transportable & se conserve long-temps? Si elle est alors aussi efficace que bue à la fontaine? On a vu [22, 23] qu'elle se décomposoit facilement, qu'elle

perdoit sa limpidité & devenoit laiteuse, qu'elle perdoit son air fixe; ce lien [26] qui unissoit à l'eau le fer qui doit alors nécessairement se précipiter. D'où il est aisé de conclure que, bue à sa source, elle doit produire de meilleurs effets. On la boit là avec tous ses principes & leur activité, sur-tout si l'on veut que sa qualité ferrugineuse & son volatil, quelque léger qu'il soit [24], agissent sur les fibres de l'estomac & le conduit alimentaire.

70. Cependant, quoique transportée de quelques jours elle ne conserve guere ni son goût ferrugineux, ni son odeur [21, 22]; les autres principes que cette eau minérale contient, ne la rendent pas moins recommandable [58]; elle peut, à cet égard, être transportée. Elle se conservera d'autant mieux, qu'on aura le soin de boucher presque hermétiquement les bouteilles à la fontaine. C'est la précaution que je recommande à ceux à qui je les conseille: la plupart n'ont pas le loisir de se rendre sur les lieux pour en faire usage. Quelques gouttes d'acide nitreux dans chaque flacon d'eaux puisées à la fontaine, lui conservent sa qualité ferrugineuse.

71. Considérée donc dans ses principes absorbans, salins & savonneux [58, 71], elle produira les mêmes effets qu'à la fontaine, & l'on pourra combattre, par ce

remède simple, les maux auxquels j'ai dit [ 60, 61, 62, 63 ] qu'elle convenoit. C'est pourquoi, fondé sur les raisonnemens & les expériences de m. *Leroy* & de m. *Marteau*, & sur l'usage que j'en ai fait pour plusieurs de mes malades, j'ai cru devoir dire ce que je pensois de l'utilité qu'on peut en retirer; j'ai observé plusieurs fois depuis le temps auquel je me suis occupé de l'analyse de ces eaux, que les propriétés que je leur reconnois, ne sont point imaginaires.

---

*Note sur les §§. 53, 54, 55.*

(I) Si l'on évaporoit ces eaux dans une cucurbite de verre, d'une moyenne grandeur, je crois que la partie bitumineuse s'éleveroit assez pour la voir s'attacher au haut de la cucurbite, & à son chapiteau : c'est une expérience à faire. L'esprit de vin, dont on se sert pour blanchir les sels colorés de matières bitumineuses, ne pourroit-il point servir à dépouiller celles de nos eaux, si intimement unies aux sels, en mettant une certaine quantité des dernières évaporations filtrées & concentrées, avec une portion d'esprit de vin rectifié qu'on distilleroit dans une petite cucurbite de verre, & qui volatiliserait la matière bitumineuse, & la dégageroit de ses sels epsom & alkalis.

*EXTRAIT des prima mensis de la  
faculté de médecine de Paris, tenus les  
1<sup>er</sup> & 14 août 1780.*

QUOIQUE la température ait commencé à devenir chaude & très-sèche dès le 15 juillet, les maladies catarrhales dont nous avons parlé dans l'extrait précédent, ont continué à régner, & spécialement les douleurs de rhumatisme, qui, presque toutes, ont pris le caractère inflammatoire, les maux de gorge, les coliques, les dévoiemens, les fièvres bilieuses & putrides que nous avons décrites.

La chaleur persévérant, & même augmentant chaque jour, ainsi que la sécheresse, on n'a pas tardé à voir la peau se couvrir de petits boutons de différens genres, les uns, connus sous le nom d'*échauboulures*, étoient très-abondans, principalement sur les bras & le dos : ils occasionnoient des picotemens & des démangeaisons fort incommodés ; il ne falloit que de la patience & quelques boissons délayantes. Les échauffans augmentoient le nombre des boutons & les démangeaisons. Plusieurs personnes se sont trouvé mal d'avoir pris des bains à la rivière dans cette circonstance ; les boutons se sont à la vérité dissipés, mais quelque temps après

elles ont ressenti des mal-aîses, des courbatures, la fièvre s'est allumée, les vomissemens d'une bile poracée, des déjections bilieuses crues avec coliques, n'ont pas permis de méconnoître ces fièvres produites par la métastase de l'humeur qui s'étoit d'abord portée à la peau, & s'est déposée sur le foie & sur les intestins. Le rétablissement de la transpiration, & le retour des boutons, ont ordinairement calmé les accidens du ventre.

Chez quelques-uns ces éruptions avoient tous les caractères de l'érysipele, n'occupant que quelques parties du corps; on en a vu qui n'en occupoient que la moitié, & d'un seul côté. Quoique leur commencement fût très-douloureux, & que même quelques boutons soient devenus noirs, cependant comme il y avoit peu de fièvre, on n'a eu besoin que de l'application de cataplasmes adoucissans, de boissons & d'un régime de même qualité, & d'éprouver à l'air une température douce & un peu humide.

Les remèdes échauffans, l'air de la chambre trop renfermé, trop chaud, le poids des couvertures, ont occasionné des éruptions miliaires dans le cours ou à la fin des fièvres, soit continues, soit intermittentes: elles étoient accompagnées d'une chaleur brûlante, d'oppression, de délire, qui ont exigé des saignées du bras

& du pied. Mais le renouvellement de l'air, la qualité tempérante & adoucissante des boiffons, ont été les remedes qui ont le plus contribué à foutenir ces éruptions, & à guérir les malades. Les véficatoires, ordinairement fi efficaces dans cette maladie (lorsque la température de l'air est humide), n'ont eu aucun succès salutaire.

Dans le fort des fievres bilieuses accompagnées de vomiffement, de déjections de matiere verte, qui ont été en grand nombre, les bains, à une chaleur tempérée, ont été très-utiles à quelques malades; ils ont calmé les foubrefaults des tendons, les agitations convulsives, le délire, qui n'avoient point cédé aux saignées, & ont favorisé la crise qui, chez la plupart, s'est faite par une éruption miliaire.

La petite-vérole a commencé à se répandre dans les différens quartiers de cette ville, & dans les environs. En général elle a été peu meurtrière, quoique son début ait été communément fort orageux, & sur-tout chez les enfans. Il y en a eu qui, vu la putridité dont elles étoient compliquées, ont exigé l'usage des anti-putrides pendant tout le traitement qui a été heureux. Quelques-unes ont été précédées d'autres éruptions, telles qu'*échauboules*. Lorsque ces éruptions étoient d'un caractère inflammatoire, la petite-vérole a été plus dangereuse.

La fièvre scarlatine a fait beaucoup de ravages dans les environs de Paris; l'usage immodéré des cordiaux, administrés sans réserve par les femmes, a porté cette fièvre au plus haut degré d'inflammation.

Il y a eu peu d'apoplexies graves, mais un grand nombre d'émiplegies qui, presque toutes, ont été rebelles; quelques-unes ont attaqué subitement sans aucun symptôme précurseur. On est fondé à croire que ceux qui, avertis par des engourdissemens des extrémités inférieures, mais principalement des supérieures, ont eu recours aux remèdes incisifs, évacuans, se sont garantis de ces attaques. Ces engourdissemens ont été fort communs.

Les ouvriers forcés de travailler à l'ardeur du soleil, ont éprouvé des maux de tête violens : la saignée du pied, l'application de linges trempés dans de l'eau froide, ont beaucoup contribué à les guérir.

On a proposé plusieurs remèdes qui ont été confirmés par des succès répétés, contre les douleurs, de rhumatisme.

M. *Mojault* a rapporté un fait qui prouve combien il est dangereux de s'obstiner à faire entrer la canule dans le rectum, lorsque l'on veut administrer un lavement. Il se rencontre quelquefois au-dessus du sphincter des inégalités, des brides que l'on court risque de déchirer, comme cela est arrivé à la personne dont a parlé



m. *Majault*. La déchirure de la membrane interne du rectum fut bientôt suivie de l'inflammation, & de la gangrene qui fit périr le malade en trente-six heures. Il faut, dans ces cas de résistance, introduire la canule avec les mêmes précautions que l'on introduit la sonde dans une fistule.

Nous avons déjà rapporté plusieurs observations en faveur de l'usage des sangsues dans la suppression des règles ou des lochies, dans certains engorgemens du foie, dans les hémorroïdes, &c. M. de la *Planche* a confirmé ces observations, & à ce sujet m. *Majault* a proposé ce problème : *Dans quelle circonstance l'ouverture des vaisseaux hémorroïdaux, avec la lancette, est-elle préférable à leur dégorgement par l'action des sangsues ?* Il est assez important pour mériter l'attention des gens de l'art.

M. *Bertrand* a rendu compte d'une bouffissure survenue à une jeune fille de quinze ans, qui étoit bien réglée : il lui a donné un opiat avec le kinkina, la crème de tartre & le jalap. Cet opiat lui a fait rendre des vers, & la bouffissure s'est dissipée sans augmentation d'aucune évacuation.

Nous sommes forcés de renvoyer au journal prochain plusieurs observations particulières communiquées par mm. *Descemet*, *le Tenneur*, *Duchanoy*, *Alphonse Leroi*, *Sigault*, *Defrasne*, &c. . . .

**OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.**  
A O U T 1780.

Jo. du M.	THERMOMÈTRE.			BAROMÈTRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. lig.	Pou. Lig.
1	14, 3	26, 0	20, 5	28 0, 6	28 0, 4	28 0, 0
2	16, 7	26, 0	19, 4	28 0, 0	27 11, 4	27 11, 2
3	16, 0	27, 0	21, 0	27 11, 5	27 11, 5	27 11, 0
4	15, 7	24, 0	20, 0	27 11, 2	27 11, 3	27 10, 10
5	16, 0	24, 6	19, 5	27 10, 10	27 10, 9	27 11, 0
6	16, 5	26, 0	20, 2	27 11, 0	27 11, 0	27 11, 2
7	16, 0	24, 0	18, 4	27 11, 4	27 11, 7	27 11, 9
8	14, 0	24, 0	15, 0	27 11, 6	27 10, 10	27 11, 2
9	13, 7	22, 0	17, 0	27 11, 2	27 10, 11	27 11, 0
10	15, 0	25, 0	17, 2	27 10, 6	27 10, 4	27 10, 4
11	14, 6	24, 0	18, 0	27 10, 1	27 10, 0	27 9, 10
12	16, 5	22, 5	17, 0	27 9, 2	27 9, 6	27 9, 10
13	15, 0	22, 0	17, 2	27 9, 10	27 10, 2	27 10, 6
14	15, 2	20, 5	17, 0	27 10, 2	27 10, 2	27 10, 2
15	14, 3	22, 1	17, 3	27 10, 0	27 10, 1	27 10, 8
16	14, 4	19, 0	16, 2	27 11, 5	27 11, 11	28 0, 6
17	14, 0	20, 0	17, 2	28 0, 7	28 0, 3	27 11, 10
18	15, 3	20, 0	15, 7	27 10, 7	27 10, 0	27 10, 0
19	13, 5	20, 0	16, 0	27 9, 11	27 10, 4	27 11, 6
20	12, 5	18, 2	16, 0	28 0, 0	28 1, 1	28 1, 4
21	13, 4	20, 5	18, 0	28 1, 4	28 1, 4	28 1, 2
22	15, 4	17, 3	13, 3	28 0, 7	28 0, 0	27 11, 11
23	13, 0	16, 3	13, 9	27 11, 9	27 11, 6	28 0, 1
24	13, 7	20, 0	17, 0	28 0, 1	27 11, 9	27 11, 8
25	13, 8	22, 5	18, 5	27 10, 9	27 11, 0	27 11, 6
26	15, 0	23, 0	19, 0	27 11, 6	27 11, 11	27 11, 7
27	15, 0	22, 1	18, 0	27 11, 3	27 11, 1	27 11, 1
28	13, 7	20, 7	16, 4	27 11, 1	27 11, 2	27 11, 6
29	12, 8	22, 2	18, 2	27 11, 10	28 0, 0	28 0, 4
30	14, 5	23, 1	19, 5	28 0, 6	28 0, 7	28 0, 10
31	15, 0	24, 0	19, 8	28 0, 8	28 0, 7	28 0, 4

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>1. du jour.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N. beau, brouill.	E. be. étouf. vap.	N. be. étouf. vap.
2	N-E. be. très-ch.	E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>
3	N-E. <i>idem.</i>	E. <i>idem.</i>	E. <i>id. écl. de ch.</i>
4	E. <i>id. gout. de pl.</i>	N. <i>id. gout. de pl.</i>	N. <i>idem.</i>
5	N-E. b. tr. ch. vent	E. beau, tr. ch.	E. b. ch. <i>gl. de feu.</i>
6	N-E. be. très-ch.	E. <i>idem.</i>	N-E. be. très-ch.
7	N-E. <i>idem.</i>	N-E. nu. pl. <i>élect.</i>	N. n. <i>écl. au nord.</i>
8	N. nuag. chaud.	S. c. pl. <i>ton. él.</i>	N. c. <i>écl. au n-o.</i>
9	N. beau, chaleur, pl. <i>tonn. élect.</i>	O. <i>idem.</i>	N. couvert.
10	N-E. be. chaud.	E. be. v. fr. t. <i>au l.</i>	N-E. be. v. frais.
11	N. nuag. chaud.	E. c. ch. <i>gou. de pl.</i>	N. couvert.
12	O. <i>id. pl. tonn.</i>	S. nuages.	S. nu. <i>écl. à l'o.</i>
13	S. & S-E. nu. ch.	S. beau, chaud.	N. O. b. <i>éc. au s-o.</i>
14	N-E. & O. c. pl.	S-E. nuages.	N-O. nuages.
15	N. & O. nu. vap.	N-E. & S-O. c. pl. t.	E. S. c. <i>éc. à l'o.</i>
16	N-E. & N. beau.	S. nu. pl. <i>tonn.</i>	N-E. nuages.
17	O. & N-O. nuag.	O. beau.	O. beau.
18	S. <i>idem. pluie.</i>	N-O. n. pl. <i>tonn.</i>	S-O. nuages.
19	O. & S-O. beau.	N-O. nuages.	N. <i>idem. frais.</i>
20	N. <i>idem.</i>	N. beau.	N-E. beau.
21	N-E. <i>idem.</i>	S. <i>id. chaud, vap.</i>	N-E. & S. nuag.
22	S. nu. pl. <i>tonn.</i>	O. & N-O. n. v. fr.	N. <i>id. frais.</i>
23	N-O. nuages, pl.	N-E. nuag. <i>tonn.</i>	N-E. beau, frais.
24	N. beau, frais.	N. beau.	N-E. beau.
25	N. beau, chaud.	N-E. be. chaud.	S-O. nuages, ch.
26	N-E. <i>idem.</i>	N-E. & S-E. nu. <i>ton. au loin.</i>	S-O. nu. <i>éclairs.</i>
27	N-E. nuages, pl. <i>tonn. au loin.</i>	N-E. beau.	N-E. beau, vent frais.
28	N-E. be. v. frais.	N-E. <i>id. chaud.</i>	N-E. <i>idem.</i>
29	N-E. beau.	E. <i>idem.</i>	E. beau.
30	E. <i>idem.</i>	E. & S. <i>idem.</i>	S-E. & S. <i>idem.</i>
31	N-E. <i>idem.</i>	N-O. & S-O. <i>id.</i>	N-O. & N. <i>id. ch.</i>

## 376 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

## R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur . . . 27, 0 deg. le 3

Moindre degré de chaleur . . . 12, 5 le 20

Chaleur moyenne . . . 18, 3 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*

cure . . . 28, 1, 4

Moindre élévat. du Mercure . . 27, 9, 2

Elévation moyenne . . . 27 p. 11, 4

Nombre de jours de Beau . . . 20

de Couvert . . . 2

de Nuages . . . 9

de Vent . . . 2

de Tonnerre . . 11

de Brouillard. . . 1

de Pluie . . . 11

Quantité de Pluie . . . 31, 8 lignes.\*

D'Évaporation . . . 70, 0

Différence . . . 38, 4

Le vent a soufflé du N. . . 7 fois.

N.-E. . . 10

N.-O. . . 2

S. . . 4

S.-E. . . 2

S.-O. . . 2

E. . . 6

O. . . 3

TEMPÉRATURE : Très-chaude &amp; sèche, favorable à la moisson &amp; à la vigne.

MALADIES : Rougeole épidémique &amp; meurtrière sur nos enfans.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &amp;c.

A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> Septembre 1780.

---

\* Le 8, dans l'espace de 24 heures, il tomba 16 p. 6 lign. d'eau.

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois d'août 1780, par  
m. BOUCHER, médecin.

LA liqueur du thermomètre, depuis le premier jusqu'au 14 de ce mois, s'est maintenue au terme de 20 à 21 degrés; elle a même passé le terme de 21 degrés le 3. Il en a été de même des six derniers jours du mois. Depuis le 14 jusqu'au 26 elle a été observée constamment au-dessous du terme de 20 degrés; &, du 19 au 24, elle ne s'est pas élevée au-dessus de celui de 16 degrés.

Le temps a été favorable pour la moisson jusqu'au 13. Depuis ce jour jusqu'au 23, il a été orageux & pluvieux, au point de faire germer les fromens qui étoient encore dans les champs: heureusement qu'il en restoit peu.

Le mercure, dans le baromètre, s'est maintenu tout le mois dans le voisinage du terme de 28 pouces, quoique presque toujours au-dessous de ce terme. Du 12 au 15 il est resté constamment à celui de 27 pouces 9 lignes.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de  $21\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 12 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $9\frac{1}{2}$  degrés.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces 9 lignes. La différence entre ces deux termes est de 3 lignes.

Le vent a soufflé 6 fois du nord.		5 fois du sud
12 fois du nord		2 fois de l'ouest.
vers l'est.		2 fois du nord
11 fois de l'est		vers l'ouest.

Il y a eu 12 jours de temps couvert ou nuageux.		3 jours d'éclairs.
11 jours de pluie.		
7 jours de tonn.		

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse tout le mois.

---

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois  
d'août 1780.*

NOUS avons fait mention, dans le journal précédent, de deux sortes de fièvres continues, qui ont régné en juillet, l'une purement inflammatoire qui portoit à la tête, & qui avoit le caractère de la fièvre phrénétique; l'autre qui étoit mixte, participant de la fièvre inflammatoire & de la fièvre putride. Cette seconde espèce de fièvre a été la seule de ce mois; encore n'a-t-elle attaqué qu'un certain nombre de familles du peuple dans quelques quartiers de la ville. Plusieurs malades ont succombé; mais, quoique la maladie fût grave, c'est plutôt au défaut des secours requis, sur-tout dans son premier période, qu'on a dû attribuer leur mort qu'à la violence. La plupart ont eu des taches couleur de pourpre sur la poitrine, les bras, &c. On a même apperçu dans quelques-uns des pustules miliaires qui n'ont pas été critiques.

La diarrhée bilieuse a été très-commune, sur-tout à la fin du mois. Elle a été opiniâtre & même *récidivé* en ceux à qui l'on n'avoit point administré les remèdes convenables, qui devoient consister principalement dans des boissons délayantes, anodynes, mucilagineuses, telles que des bouillons légers de veau & de poulet, des décoctions d'orge & de gruau, du petit-lait clarifié, &c. Un mouvement fébrile, & des douleurs vives de colique, indiquoient assez souvent la saignée. Nombre de personnes ont aussi essuyé le cholera-morbus vers la fin du mois.

Nous avons vu encore, ce mois, plusieurs personnes attaquées de rhumatisme inflammatoire.

## P R I X.

L'ACADÉMIE royale des belles-lettres, sciences & arts de Bordeaux avoit trois prix à distribuer dans sa séance du 25 août 1780.

Pour sujet du prix simple courant, elle avoit demandé, 1°. *Quelle est la loi hydraulique, qui, en fixant la hauteur d'eau nécessaire pour le jeu des moulins, préserveroit les fonds riverains d'inondation; & s'il n'existe point de loi pareille qui puisse être générale, & s'appliquer à toutes les différentes especes de moulins à eau, placés sur quelque riviere que ce soit; quelles sont les loix particulieres qui conviendroient à chaque espee?* 2°. *Les circonstances du poids de l'eau, de son volume & de sa pente étant données, de quelle espee doit être un moulin pour produire le plus grand effet?*

Pour un prix double, réservé de 1779, elle avoit proposé, pour la seconde fois, cette matiere à traiter: *Quelles sont les principales causes qui font que les cheminées fument? Et quels seroient, par principes, les moyens d'obvier & de remédier à cet inconvénient?*

Enfin, pour sujet du troisieme prix (simple), réservé de 1777, elle avoit demandé qu'on établit sur des preuves solides, *comment la ville de Bordeaux tomba au pouvoir des Romains, & quels furent, sous leur domination, l'état, les loix & les mœurs de ses habitans.*

L'académie n'ayant rien reçu sur ces différens sujets qui méritât d'être couronné, a réservé les prix des deux premiers en renonçant aux questions pour lesquelles ils étoient destinés; mais elle a cru devoir proposer encore le troisieme sujet, & dans les mêmes termes, pour 1783.

Pour 1781, elle a déjà annoncé, & elle rappelle qu'elle aura, cette année, deux prix à distribuer.

I. Un prix extraordinaire, composé d'une somme de deux mille livres, pour sujet duquel elle a demandé : *Quel est le moyen de prévenir, dans l'usage ordinaire d'allaiter les enfans-trouvés, les dangers qui en résultent, soit pour ces enfans, soit pour leurs nourrices, & par une suite nécessaire, pour la population en général ? Ou bien, Quelle est la méthode la meilleure, & en même temps la plus économique, de suppléer au lait de femme, pour la nourriture de ces enfans ?* (1)

II. Le prix courant, qu'elle a destiné à cette question : *Quels sont les insectes qui attaquent les différentes especes de vignes, soit dans le temps de la durée totale de cette plante, soit dans les différentes époques de sa végétation ? Et quels sont les moyens les plus simples & les plus efficaces de les détruire, & de remédier à leurs effets destructeurs ?*

Pour 1782, elle aura également deux prix à distribuer.

I. Un prix double, réservé de 1779, pour lequel elle a proposé ce sujet : *Existe-t-il quelque indice sensible qui puisse faire connoître aux observateurs les moins exercés, le temps où les arbres, & principalement les chênes, cessent de croître, & où ils vont commencer à dépérir ? Et ces indices (à supposer qu'il y en ait) ont-ils généralement lieu, & affectent-ils nécessairement les arbres venus dans toutes sortes de terrains ?*

---

(1) Pour les conditions auxquelles l'académie a proposé ce prix, voyez le programme particulier qu'elle en a publié, *journal des savans*, juillet 1778, pag. 407 ; *journal de physique*, août 1778, pag. 164 ; *journal de médecine*, août 1778, pag. 123 ; *Mercur de France*, du 2 ; juin 1779, pag. 183, &c. &c.



II. Le prix courant qu'elle destine aujourd'hui à l'éloge de cet homme célèbre dont elle se permet de compter la gloire au nombre de ses avantages, à l'éloge de *Montesquieu*.

Les prix simples, courans, que cette compagnie distribue, fondés par m. le duc de la Force, sont une médaille d'or, de la valeur de trois cens livres : les doubles sont composés d'une pareille médaille, & de trois cens livres en argent.

Au surplus, cédant aux instances d'une mere de famille respectable qui s'est attendrie sur le sort dont elle voit menacées des filles qu'elle chérit, par une incommodité jusqu'ici rebelle à tous les remèdes ; & convaincue que rien de ce qui peut rendre au soulagement de l'humanité, n'est indigne de fixer l'attention d'un corps académique qui embrasse le cercle entier des sciences dans l'objet de ses travaux, cette compagnie annonce que cette mere a consacré une somme de trois cens livres pour être délivrée, au jugement de l'académie, comme prix extraordinaire, en 1782, à l'auteur du meilleur mémoire, où l'on indiquera les ouvrages qui traitent du *lecti minctio* (1) ; Quelle est sa cause ou manifeste, ou cachée ; quels sont les principes de cette infirmité, qu'elle soit habituelle, ou par périodes régulières, ou à des intervalles inégaux ; quels sont les différens remèdes qui ont été proposés pour la guérir, & ceux enfin qu'une expérience constante peut faire regarder comme spécifiques,.... Elle ajoute, en se conformant aux conditions qui lui ont été tracées, que si quelque personne assez amie de l'humanité, pour vouloir la secourir, sans prétendre à la couronne académique, donne dans l'intervalle de ces deux années qu'on accorde aux auteurs qui voudront travailler sur ce sujet, la re-

---

(1) Incontinence d'urine pendant la nuit.

cette d'un remede que des commissaires qui seront désignés par l'académie auront jugé efficace, & dont l'emploi, par leurs soins, aura été suivi d'un heureux succès sur une de ces filles infortunées, il lui sera donné une somme particuliere de cent cinquante livres, sans que cela diminue en rien le montant du prix proposé à l'échéance du délai, quel que soit l'auteur qui vienne à l'obtenir.

Les auteurs qui voudront concourir pour tous ces différens prix, sont avertis que, passé le premier avril des années pour lesquelles ils sont assignés, l'académie ne recevra point leurs ouvrages; qu'elle rejette les pieces écrites en d'autres langues qu'en françois ou en latin; qu'elle n'admet point non plus au concours celles qui se trouvent signées de leurs auteurs. Elle les prie de ne point se faire connoître; &, pour cela, de mettre seulement une sentence au bas de leurs ouvrages, en y joignant un billet cacheté, sur lequel la même sentence sera répétée, & qui contiendra leurs noms, leurs qualités, & leurs adresses..... Les paquets seront affranchis de port, & adressés à m. de Lamontaigne, conseiller au parlement, & secrétaire de l'académie, à Bordeaux.

GOGUÉ & NÉE DE LA ROCHELLE, *quai des Augustins, à Paris, ont acquis nouvellement du fonds de m. Cavelier, les ouvrages suivans :*

JO. ASTRUC, *de morbis venereis libri 1x, cum brevi analysi operum quæ de eodem argumento scripta sunt. Lutetiæ Paris. 1740, 2 vol. in-4°.*  
Prix relié, 18<sup>tt</sup>

*Cette édition commence à s'épuiser.*

— *Traité des maladies vénériennes, traduit du latin de m. Astruc (par mm. Boudon & Jault),*

# ANNONCE DE LIVRES. 383

avec des remarques par m. *Louis*. Paris, 1777,  
4 vol. in-12. 12<sup>th</sup>

— Conjectures sur les mémoires originaux dont  
il paroît que *Moyse* s'est servi pour composer le  
livre de la Genèse (par m. *J. Astruc*). Bru-  
xelles, 1753, in-12. 3<sup>th</sup>

*Ce livre se vendoit 4<sup>th</sup>*

HERM. BOERHAAVE, *Prælectiones publicæ de*  
*morbis oculorum*. Paris, 1748, in-12 avec  
figures. 2<sup>th</sup> 10<sup>s</sup>

*Ejusdem tractatus de viribus medicamentorum*.  
Ibid. 1740, gros in-12. 3<sup>th</sup> 12<sup>s</sup>

*Il en reste peu d'exemplaires.*

JOH. FRID. CARTHEUSER, *fundamenta mate-*  
*riæ medicæ*, editio nova, curante Joh. Car.  
De Essartz. Ibid. 1769, 4 vol. in-12. 12<sup>th</sup>

Elémens de physiologie (par *Bertrand*). Ibid.  
1756, in-12. 12<sup>th</sup> 10<sup>s</sup>

JOH. FULLER, *Pharmacopœia extemporanea*,  
editio nova studio Theod. Baron. Ibid. 1768,  
in-12 très-épais. 4<sup>th</sup>

De l'indécence aux hommes d'accoucher les fem-  
mes, & de l'obligation aux meres de nourrir  
leurs enfans (par *Hecquet*). Ibid. 1744, in-12.  
2<sup>th</sup> 10<sup>s</sup>

La médecine aisée, avec une petite pharmacie, par  
*Leclerc*. Ibid. 1732, in-12. 2<sup>th</sup> 10<sup>s</sup>

Traité des dispensés du carême, avec une disserta-  
tion sur les macreuses, & une autre sur le tabac,  
(par m. *Andry*). Cologne 1741, 2 volumes  
in-12. 5<sup>th</sup>

Les vertus médicinales de l'eau commune, en plu-  
sieurs traités (recueillis par m. *Boudon*). Pa-  
ris, 1730, 2 vol. in-12. 5<sup>th</sup>

Voyages de *J. Ovington*, faits à Surate & en d'au-  
tres lieux d'Asie & d'Afrique. Ibid. 1725,  
2 vol. in-12. 5<sup>th</sup>

## T A B L E

DU MOIS DE D'OCTOBRE 1780.

EXTRAIT (SECOND). <i>Observations sur le magnétisme animal ; par m. DESLON , médecin.</i>	page 289
<i>Observation sur un dépôt laiteux chronique.</i>	317
<i>Observation sur une luxation particuliere des cartilages des côtes ; par m. MARTIN, chir.</i>	328
<i>Epiçootie catharrale de 1776 ; par m. HUZARD, vétérinaire.</i>	333
<i>Suite &amp; fin de l'essai analytique sur les eaux minérales de la fontaine du Saulchoir ; par m. PLANCHON , méd.</i>	338
<i>Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 1<sup>er</sup> &amp; 14 août 1780.</i>	369
<i>Observations météor. faites à Montmorenci.</i>	374
<i>Observations météor. faites à Lille.</i>	377
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	378
<i>Prix de l'académie de Bordeaux.</i>	379
<i>Annonce de Livres.</i>	382

## A P P R Ô B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Gardes-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois d'octobre 1780. A Paris, ce 24 septembre 1780.

POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

NOVEMBRE 1780.

---

EXTRAIT.

*SYSTÈME de la nature sur le virus  
écrouelleux, ou médecine empirique ;  
par le docteur CHAPPOT, tome 1<sup>er</sup>.  
A Toulouse, de l'imprimerie de J. F.  
Desclaux, maître-ès-arts, près la  
place royale, 1779; & à Paris, chez  
Didot, quai des Augustins. In-8°. de  
480 pages.*

CHAQUE écrivain a sa manière de philo-  
sopher. Commençons par faire connoi-  
tre celle de m. *Chappot*; il sera plus facile  
ensuite de prendre une juste idée de son  
travail.

*Tome LIV.*

Bb

« On a souvent de quoi se convaincre soi-même, sans avoir de quoi convaincre les autres : les manières de voir & de penser sont si variées, & sur-tout quand le rapport des sens laisse beaucoup à faire à l'imagination. D'ailleurs on tient si fortement aux opinions qu'on a adoptées depuis long-temps ! Il semble que l'esprit s'accoutume à une manière de penser, comme le corps à une manière d'agir. On est aussi tellement prévenu pour les opinions généralement reçues, pour celles sur-tout qui ont des choses cachées, des choses qui étonnent plus qu'elles ne persuadent, qu'on ne sauroit s'en détacher ; ce qui fait dire (1) au plus sage, au plus éclairé des naturalistes : *Le préjugé, sur-tout celui qui est fondé sur le merveilleux, triomphe toujours de la raison ; & l'on seroit bien peu philosophe si l'on s'en étonnoit.* Cependant, parmi tant d'obstacles qui s'opposent aux succès de mon ouvrage, je découvre quelques raisons qui m'encouragent à le produire ; d'une part la vérité simple palpable s'y montre sous tant de faces différentes, qu'il ne me paroît plus possible qu'on puisse lui résister. Les phénomènes vont en foule sur les

---

(1) D'après Plin : *Majorem fidem homines adhibent iis, quæ non intelligunt.*

pas, pendant qu'il faudroit les choisir soigneusement, les ployer, les réduire pour les adapter à quelque hypothèse que ce fût; d'autre part, le moment me paroît si favorable à une vérité de l'espece de celle-ci tirée de la seule observation: c'est en effet dans cette voie uniquement que le philosophe aujourd'hui étudie la nature. On n'entend plus parler d'atomes, de formes substantielles, de monades, de tourbillons, de matiere subtile, &c. Tous ces êtres merveilleux, qu'une imagination enchanteresse enfanta, ont été convertis en une bonne physique expérimentale, qui fera tous les jours de nouveaux progrès; & ce seront là de vraies connoissances également honorables & utiles à l'humanité. — Pourquoi donc nous autres médecins ne tenterions-nous pas une pareille métamorphose? pourquoi ne convertirions-nous pas nos tourbillons de fluide nerveux, nos monades virulentes, & sur-tout nos loix mécaniques, en une bonne médecine analytique expérimentale fondée sur le rapport des sens & de la raison? Serions-nous, par état, moins amis du vrai, plus esclaves de préjugés? ». Cette question sûrement est de trop; car elle est toute décidée tant par le nombre de savans écrits que les médecins ont transmis à la postérité, que par l'import-

rance des services qu'ils ne cessent de rendre à leurs contemporains. La préface est suivie par une dissertation préliminaire, dans laquelle l'auteur rapporte l'opinion de plusieurs médecins qui ont écrit sur l'écrouelle depuis *Hippocrate* jusqu'à nos jours; & il fait un examen plus étendu des mémoires qui concoururent à l'académie royale de chirurgie, pour le prix de l'année 1779. Il les apprécie de la maniere suivante :

« Si nous résumons maintenant ce qu'on a pensé sur la nature de l'écrouelle depuis *Hippocrate* jusqu'à nos jours; il en résultera que cette maladie est formée par de certaines tumeurs que les anciens attribuoient à une pituite abondante & grossiere, & que les modernes attribuent à un certain vice de la lymphe, à un virus; encore rien n'est-il moins déterminé que les symptômes & les diverses maladies aiguës & chroniques qui résultent de ces tumeurs, selon qu'elles sont externes ou internes dans telle ou telle autre partie, & selon bien d'autres circonstances qui peuvent les accompagner : ces maladies, dans la spéculation, nous paroissent devoir être variées à l'infini, & dans le fait nous ne jugeons de leur caractère écrouelleux que lorsqu'il est affiché à l'extérieur par les signes auxquels on le reconnoît;



SUR LE VIRUS ÉCROUELLEUX. 389  
bien plus telle est la force du préjugé, que  
ces signes ne deviennent caractéristiques  
qu'autant qu'ils sont en vigueur; d'ancien-  
nes cicatrices sont à-peu-près comptées  
pour rien, *page 42* ».

M. Chappot, pour être plus heureux  
dans ses recherches que les auteurs qu'il  
cite, se propose d'écarter loin de lui toute  
hypothèse, & de n'éconter que l'observa-  
tion. Il ne cherche à connoître la cause  
que lorsqu'il connoîtra les effets autant  
qu'il est possible; &, afin de partir d'un  
point fixe, il considère *depuis la tête jus-*  
*qu'aux pieds, les malades affectés de tu-*  
*meurs & de suppuration, pour découvrir*  
*en quoi ils diffèrent de ceux qui jouissent*  
*de la santé.*

D'après ce plan, notre auteur examine  
d'abord les signes qu'on peut regarder  
comme principes; c'est-à-dire, comme  
des produits immédiats de la cause pre-  
mière qui fait l'objet de ses recherches,  
& dont il ne peut se faire la moindre  
image par aucun artifice: ils consistent,  
*ces principes, en de certaines qualités du*  
*sang, des humeurs, des esprits, & par*  
*conséquent de la substance toute entière &*  
*qualités, continue m. Chappot, qui nous*  
*seront toutes attestées par les sens, ou du*  
*moins par une raison évidente qui déri-*  
*vera de leur rapport, & ce seront là les*

*premières connoissances sur lesquelles, suivant le conseil du pere de la médecine, nous tâcherons d'en acquérir d'autres, & d'arriver à notre but par l'observation des phénomènes* ». Pag. 56.

Après avoir terminé ses observations sur le caractère du sang des écrouelleux, sur le caractère de leurs humeurs & sur celui de leurs esprits, notre auteur établit quatre ordres de signes essentiels qui caractérisent l'écrouelle. Les signes du premier ordre dérivent de la discrasie ou du mauvais état des chairs, de leur sensibilité excessive, & de l'état de la bouche. Les signes du second ordre se reconnoissent par les excretions humorales, le teint & la couleur de la peau, la conformation extérieure, par le maintien du sujet, & les mouvemens musculaires. Les fonctions vitales, naturelles & animales, la toux, la voix & l'acte vénérien, fournissent les signes du troisieme ordre. Enfin, il est un autre signe essentiel que l'auteur appelle *récurrent*, parce que les symptômes qui établissent ce signe dépendent des mauvaises dispositions individuelles, ou des causes prochaines des maladies écrouelleuses, & du principal mobile des mauvaises dispositions écrouelleuses (1).

---

(1) Pour ne point tenir le lecteur en suspens,

Il résulte des observations de notre auteur, que le sang des écrouelleux est épais, d'un rouge foncé, gluant, & néanmoins surabondant en sérosité. Quant aux humeurs écrouelleuses, l'épaississement, la ténacité, la surabondance & un penchant à la corruption, plus prompt que dans l'état sain, forment leurs vrais caractères. Avant que de faire mention du caractère des esprits, m. *Chappot* avertit qu'il est pneumatiste (1); & , persuadé que plus les

notons ici que, selon notre auteur, l'atmosphère est ce principal mobile.

(1) La lourdeur de la tête, la disposition au sommeil après le dîner, *paroissent dépendre*, dit notre auteur, *d'une trop grande action de l'air*, soit qu'il se porte en trop grande quantité sous la forme de vapeurs entre la dure & la pie-mère, comme dans les autres cavités; ce qui est assez vraisemblable, soit qu'il y agisse simplement par l'expansion des liqueurs trop rarescibles. Pag. 83 & pag. 91, on trouve les réflexions suivantes: « On conviendra aussi, je pense, que lorsque ces ventosités se porteront à la tête, d'une certaine manière, ou dans d'autres parties nerveuses membraneuses, il en résultera des accidens tels qu'on les voit dans ce qu'on appelle vapeurs hystériques, vapeurs hypochondriaques, vertiges, éblouissemens, spasmes, &c. alors on n'attribuera plus ces accidens à une tension, à une sécheresse dans le genre nerveux, c'est-à-dire, à des causes incompréhensibles: car comment comprendre que les nerfs sont tendus sans qu'il y paroisse au maniement, sans que les faisceaux musculaires qu'ils

humeurs ont de ténacité, plus aussi elles contiennent d'air, il doit naturellement admettre que l'air est en surabondance dans la constitution écrouelleuse.

Nous voilà déjà au fait des principes de la constitution écrouelleuse; c'est-à-dire, que nous connoissons, avec notre auteur, les produits immédiats de la première cause de l'écrouelle. *Or l'effet le plus prochain de nos principes*, dit m. Chappot, *est de produire une substance qui leur est assortie, analogue en tout point (ceci demande la plus grande attention) : c'est à quoi ils aboutissent tous, comme à un centre commun, duquel ils sont ensuite réfléchis en quelque sorte pour produire mille & mille symptômes formés par de mauvaises dispositions organiques; tel est en deux mots, le symptôme pathognomonique du virus écrouelleux; telle est la suite immense de symptômes qu'il traîne avec lui. Qu'on y réfléchisse un instant, & l'on sera convaincu, quelques considérables que soient les détails dans lesquels nous allons entrer,*

---

enlacent de mille manières soient tendus aussi? comment comprendre la sécheresse du genre nerveux toujours noyé dans les liquides de toute espèce? comment comprendre que cette tension & cette sécheresse, qui sont censées continues & générales, n'ont pourtant que des effets récurrents, & sur certaines parties u.

SUR LE VIRUS ÉCROUELLEUX. 393  
*que nous les aurons encore fort abrégés.*

Citons encore auteur afin de mieux faire connoître sa pathologie écrouelleuse. « Nous allons nous occuper des accidens sans nombre auxquels sont exposés nos sujets , selon les causes secondes qui ont sévi dans le sein maternel , & qui sévissent ensuite dans le cours de la vie ; c'est un vrai dédale que nous allons parcourir , & dont nous ne saurions trouver l'issue , sans le fil qui nous a guidés jusqu'ici. Quelles incommodités en effet , quelles difformités n'aurons-nous pas à voir depuis le boiteux & le bossu jusqu'au manchot & au cul-de-jatte ! quelles insuffisances , quelles privations depuis le louche , le begue & l'idiot , jusqu'à l'aveugle , au muet & à l'insensé ; que de foiblesses enfin , que d'infirmités , que de maladies hideuses , que de maladies terribles n'aurons-nous pas à observer ? Tout cela nous paroîtroit un chaos inextricable , plein de virus , de miasmes & de typhons ; & cependant nous verrons que nos principes & nos signes essentiels nous conduisent par degrés à ces maux , quelques variés , quelques multipliés qu'ils soient , nous verrons que toutes ces miseres & de plus grandes encore , qui ont empêché leurs victimes d'arriver à la lumière , ne diffèrent que par les causes secondes ». *Pag. 303.*

La matiere de l'écrouelle étant trouvée, il nous reste à voir quelles sont les causes secondes qui la mettent en œuvre, qui produisent ses effets avec des modifications infinies, qui déterminent l'arrivée des maladies écrouelleuses de toute espèce, comme leur recrudescence en des temps périodiques.

M. *Chappot* s'en occupe dans la section cinquieme divisée en deux chapitres. Dans le premier il traite des dispositions individuelles; & dans le second, de l'influence de l'atmosphère. Citons un passage du premier chapitre, *pag.* 335 : « La matiere prolifique devant fournir les élémens de l'organisation toute entiere, & se trouvant chargé d'un vice principal, ce vice, quel qu'il soit, ne pourra, dans la formation, porter également sur toutes les parties. Il faudroit pour cela, de deux choses l'une, ou que la matiere prolifique fût parfaitement homogène, comme la matiere des métaux, ou, ce qui reviendrait au même, que les parties du fœtus fussent parfaitement semblables, de même nature : or tout cela ne peut être, & le vice dont il s'agit portera nécessairement davantage sur certaines organes, soit qu'il ait avec eux plus d'affinité, soit que sa matiere propre entre dans leur composition en plus grande quantité. Par exemple,

ce vice a-t-il une tendance à la discrasie humorale ? les glandes , comme matieres des humeurs , seront plus particulièrement affectées , ou seulement certaines especes de glandes , selon d'autres circonstances. On sera sujet à des maladies analogues , à des suppurations appellées écrouelleuses , à des teignes , à des dartres , à des écoulemens divers , à des fluxions de bien des sortes ; ce vice a-t-il une tendance à la discrasie aqueuse , à la discrasie spiritueuse ? ce seront d'autres parties de l'organisation , qu'on ne sauroit déterminer , qui seront affectées ; on sera sujet à des maladies du genre aqueux , comme les bouffissures & les pâles-couleurs , & à des maladies du genre spiritueux , comme celles qu'on appelle nerveuses , vaporeuses , &c. On peut ensuite concevoir les mêmes dispositions particulieres , dérivées formellement du pere ou de la mere , & avec d'autant plus de raison , qu'on voit dérivés de même leurs traits de toute espece , soit à l'égard de la figure , du maintien , des manieres , soit à l'égard de certaines fonctions , ces ressemblances sont quelquefois si exactes qu'on ne croit pas qu'ils eussent concouru tous deux à les former , si on ne les voyoit appartenir tantôt à l'un & tantôt à l'autre : or si de simples modifications , soumises à bien des causes secon-

des, se transmettent néanmoins, à combien plus forte raison certaines qualités purement physiques des organes, comme celles qui forment nos mauvaises dispositions, se transmettront-elles de même ».

Le chapitre sur l'action de l'atmosphère n'est pas traité d'une manière moins intéressante que les précédens, & s'il contient des réflexions qui choquent les opinions reçues, toujours est-il constant que les écrouelles germent & végètent avec plus de force vers les deux équinoxes & les deux solstices, & que les variations de l'atmosphère, qui arrivent en d'autres temps, influent aussi, du plus au moins, sur l'état écrouelleux.

Enfin, nous voilà parvenus au point de former une idée nette du SYSTÈME SUR L'ÉCROUELLE. Résumons, & nous verrons qu'il se réduit à ces deux propositions : — *Les produits immédiats de la première cause de l'écrouelle sont une dépravation du sang, des humeurs & des esprits, une dépravation de toute la substance du bloc en entier.* — *L'organisation individuelle & l'atmosphère déterminent toutes les modifications écrouelleuses.* Mais cette théorie de l'écrouelle paroît bien vague : aussi m. Chappot croit-il devoir prévenir les objections, & il s'essaie à les réfuter. « Si je considère, dit-il, les effets



du virus écrouelleux, sur le tableau qu'en donnent également les médecins, & l'opinion commune, je ne vois que des tumeurs & des suppurations inscrites dans le cercle de quelques maladies hideuses plus que dangereuses; & si je considère ensuite ces effets sur le tableau que j'en donne moi-même, je vois des symptômes de toute espèce, qui sont, il est vrai, compatibles avec la santé, même avec la beauté; & sont des riens en quelque sorte, mais qui vont me conduire à des maladies sans nombre ». Et plus loin : « Je conviens que les dépravations dont il s'agit appartiennent aussi-bien à d'autres maladies qu'à l'écrouelle : mais quelle conséquence peut-on tirer de-là, quand on voit ces dépravations tirer évidemment leur origine des principes écrouelleux, se former ensuite successivement comme causes & effets, & intéresser chaque partie selon ses usages & ses fonctions ? Quand on voit encore qu'elles sont affectées réellement à tous les écrouelleux sans exception ; & enfin que dans ces maladies prétendues différentes de l'écrouelle quant aux causes, il ne paroît généralement, comme dans l'écrouelle, que ces mêmes dépravations & leurs principes accrus, dégénérés sous divers rapports ? On ne peut, je crois, tirer d'autre conséquence, si ce n'est que ces

398 SYSTÈME DE LA NATURE  
maladies dépendent du virus écouelleux  
aussi-bien que l'écrouelle ».

A supposer que m. *Chappot* ne puisse  
donner suite à son premier livre , il croit  
qu'en attendant on peut admettre des hy-  
pothèses, d'après lesquelles il faudroit con-  
clure , « 1°. que l'écrouelle, entre les ma-  
ladies & les infirmités humaines , est  
comme un bout de fil tiré d'une fusée im-  
mense, lequel, d'aiguillée en aiguillée ,  
conduit à devider la fusée entiere , sans  
paroître jamais interrompu , & la matière  
ne faisant que se trouver peu à peu mo-  
difiée, distribuée diversement ».

« 2°. Que les signes qu'il a appellés  
essentiels sont tels en effet , qu'ils sont  
comme des germes de dépravation d'où  
naissent toutes sortes de maladies ; mais  
qu'au lieu de caractériser la santé d'un cer-  
tain nombre d'hommes, ils caractérisent  
celle de tous les hommes, & de telle sorte,  
que leurs nuances les plus fortes dénotent  
généralement les plus mauvaises constitu-  
tions, pendant que les plus foibles vont se  
perdre dans les meilleures ».

« 3°. Que le virus écouelleux renferme  
tous les virus qu'on a imaginés jusqu'à  
présent, comme le variolique, le cancé-  
reux & bien d'autres , qu'il ne fait que  
changer de caractère & de forme sous di-  
vers rapports , qu'il diffère sur-tout en

SUR LE VIRUS ÉCROUELLEUX. 399  
divers pays, en diverses régions, comme  
les hommes eux-mêmes, comme les autres  
choses physiques ».

» 4°. Enfin que ce virus consiste absolument dans la qualité des élémens humains, & la propriété qu'ils ont de former pour chaque sujet une combinaison toujours différente, & de-là toujours défectueuse, plus ou moins, par la nature des choses : car où est la perfection ? en la supposant, elle ne seroit jamais que dans un point ».

« Ainsi donc le virus écrouelleux que *notre auteur auroit* regardé d'entrée comme une cause particulière & étrangère à l'homme, se trouveroit converti, par l'analyse de ses effets, en une cause générale qui lui seroit essentielle, qui le distingueroit même du côté physique entre tous les animaux, en lui donnant une constitution toujours nouvelle, toujours différente, quoique sur le même archétype : quelle prodigieuse diversité en effet ne doit-il pas résulter d'une telle cause, pour tout ce qui est de l'homme, & de l'homme en société ? quelles différences, quelles disproportions dans les qualités du corps, comme dans celles de l'esprit ! quelles variétés, quelles complications dans les ouvrages des mains, &c. au lieu que chez les brutes, un individu toujours semblable à l'autre dans

chaque espece, n'a aussi que la même capacité, la même suffisance, & ne suit que les mêmes traces ».

Le lecteur voit que m. *Chappot* présente son sujet d'une manière élevée & étendue; mais s'il est sublime dans la théorie, il est de la plus grande simplicité dans la pratique. Elle est si uniforme & mesquine, qu'on se rappelle en même temps ces deux vers d'Horace :

*Fortunam Priami cantabo & nobile Bellum,*

*Parturient montes, nascetur ridiculus mus.*

Et en effet l'auteur fait succéder à ses recherches brillantes un avis au public, par lequel il communique la préparation d'un remède déjà consignée dans le *tome 3<sup>e</sup>* des prix de l'académie royale de chirurgie, *in-4<sup>o</sup>*, pag. 346. Cette préparation a été simplifiée par m. *Coste*, & la voilà telle que m. *Chappot* la donne.

℥ Scammonée,	onc. iv.
Æthiops minér.	onc. iij.
Antimoine diaph.	} de chaque
Sel d'absynthe,	
Safran de mars apérit.	} de chaque
Poudre de cloporte,	
Savon d'Alicante,	onc. j.

M.

M. *Chappot* répond ensuite à dix questions qu'il s'est faites : il en résulte que ce remède est spécifique dans les maladies produites par le virus scrophuleux. Or, comme, selon lui, le virus scrophuleux produit la plus grande partie des maladies, ce remède doit conséquemment aussi être spécifique dans ces mêmes maladies.

Malgré le contraste frappant qui étonne le lecteur dans cette production, on ne sauroit que prêter des intentions louables à son auteur; il ne se réserve aucun secret, il communique toutes ses connoissances, & il regrette sincèrement de n'en pouvoir pas communiquer davantage. Nous l'invitons à donner suite à ses observations sur l'action de l'atmosphère, & sur les épidémies: ses idées, à cet égard, méritent d'être développées, ses talens & son zèle pour les progrès de l'art doivent également le porter à un travail de cette importance.



## OBSERVATION

*SUR une tympanite hystérique, &c. ; par  
m. ARCEUS, docteur en médecine de  
Montpellier, à Quillau.*

LA d<sup>lle</sup> Belon, régente de cette ville, fille d'environ trente-huit ans, d'une complexion délicate, d'un tempérament sec & bilieux, d'un esprit vif, pénétrant & très-sensible, se sentant beaucoup de feu dans les entrailles, d'amertume à la bouche, avec un dégoût considérable, se détermina à prendre nos eaux de Ginolès. Ces eaux, qui sont légèrement apéritives, passèrent tant bien que mal par les urines les trois premiers jours; mais le quatrième elle n'urina que peu, & son ventre se tendit. Je fus appelé vers midi : l'abdomen me présenta un volume égal à celui d'une femme au terme de son accouchement; lequel accompagné de borborigmes ou grouillemens considérables, l'étoit aussi d'un flux de ventre tout-à-fait aqueux & inodore, dont les selles fréquentes occupoient à tout instant la malade, qui souvent même ne les sentoit pas échapper. Son pouls étoit petit, fort & embarrassé, & l'abdomen se tendoit toujours de plus en plus.

Pour saisir les indications convenables dans un état si pressant, je portai mon attention à tout ce qui avoit précédé.

La santé de la malade, chancelante depuis près d'un an, avoit été troublée tour à tour par des maux de tête violens & opiniâtres, suivis de furdité; par des spasmes qui montoient du bas-ventre vers le gosier, avec un sentiment de froid; par des serremens ou contractions de poitrine, avec enrouement & sécheresse du poumon; par des digestions laborieuses, des coliques d'estomac qui se terminoient souvent par des rots & des vomissemens glaireux: elle avoit constamment la salive salée, & éprouvoit quelquefois des bouffées de chaleur, avec transport des humeurs vers la tête, & des légers gonflemens de ventre suivis de grouillemens.

A tous ces symptômes on ne pouvoit méconnoître la tenacité & l'acrimonie des humeurs; la tension, le dessèchement des solides, & sur-tout la sensibilité, l'éréthisme du système nerveux. Ce mauvais état des solides & des fluides étoit d'ailleurs entretenu par un goût décidé de la malade pour le salé dont elle faisoit un usage constant.

Les sucs digestifs participoient donc au vice général des humeurs, ainsi que l'estomac à celui des solides, & celui-ci

n'ayant à travailler que des alimens difficiles, en laissoit accumuler dans les premières voies les restes les plus grossiers. Ces restes mal digérés se dépravant de plus en plus, & devenant une matiere épaisse, visqueuse & desséchée, n'avoient besoin que de leur propre âcreté pour irriter les fibres nerveuses déjà trop roides & trop sensibles du canal intestinal, & les exciter à des contractions spasmodiques qui, disposées par intervalles dans toute sa longueur, les divisoient en autant de cellules, occupées chacune par une portion de la matiere dont je viens de parler. Mais l'augmentation de chaleur étant encore l'effet de l'irritation des tuniques du canal intestinal, celle-ci devoit donner lieu à la raréfaction de l'air, à la dilatation & au boursoufflement des matieres glaireuses dont il étoit invisqué, & augmenter encore par-là la tension, le spasme, & la cause qui les produisoit.

Cependant les selles aqueuses étant si faciles & inodores, n'annonçoient-elles pas au contraire le relâchement des fibres intestinales, ou tout au moins l'action des matieres que je supposois, & à la dépravation desquelles j'attribuois tout le désordre du canal intestinal? Cette réflexion auroit pu faire impression; mais les signes de saburre qui avoient précédé la boisson



des eaux, le défaut de purgation avant de les prendre, & l'action des eaux qui avoit été lente par les urines, & nulle par les selles, devoient affermir dans la premiere maniere de penser.

Je jugeai donc que l'irritation du canal intestinal avoit augmenté son mouvement péristaltique ; que les matieres contenues, visqueuses & boursoufflées ne pouvoient suivre cette impulsion à raison des contractions spasmodiques, & de leur propre tenacité ; que les sérosités pouvoient donc seules s'en exprimer, & formoient un flux de ventre dont la qualité & la quantité répondoient à l'abondante boisson dont la malade venoit d'user, & dont les mélanges n'avoient pu s'opérer avec les matieres contenues, soit à raison du peu d'activité de l'une, soit à raison de la viscosité des autres.

D'après ma maniere de voir, il falloit abattre & calmer l'éréthisme du canal intestinal, & expulser ensuite les matieres qui y avoient donné lieu.

Je mis d'abord la malade à l'usage d'une infusion de camomille, prise tiède & à petits verres de quart d'heure en quart d'heure ; & j'ordonnai une potion antihystérique, composée avec une once syrop de nymphæa, autant d'eau de fleurs d'orange, vingt gouttes de teinture de castor,

& demi-drachme de la liqueur anodyne minérale d'*Hoffman* ; le tout dans six onces d'eau de tilleul. Cette potion fut prise par cuillerées assez rapprochées d'abord, & placées ensuite de demi-heure en demi-heure.

Par l'usage de ces deux remèdes je vis, avant la nuit, l'abdomen se détendre & diminuer de la moitié de son volume ; les selles devinrent aussi moins fréquentes, mais toujours de la même nature, sans expulsion de vents ni par le haut, ni par le bas : je laissai la malade le soir dans cet état, avec un pouls mieux réglé, plus fort & plus développé.

Elle reposa assez pendant la nuit, prit quelques bouillons légers auxquels on ajoutoit de l'infusion de camomille, & on continua la potion & la risane : je trouvai le matin, le ventre très-souple, & presque réduit à son volume naturel. Mais ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut un flux de matières stercorales, noires, glaireuses & très-fétides, dont on me fit voir quelques selles que la malade avoit déjà rendues ; j'ordonnai trois verres d'une décoction de tamarins un peu nitrée ; on ajoutoit dans chaque verre une once de syrop de chicorée composé de rhubarbe, & un peu d'eau de fleurs d'orange. Les selles furent abondantes toute

SUR UNE TYMPANITE HÉPAT. 407  
la matinée ; la malade prit un lavement le  
soir, & quelques verres d'infusion de ca-  
momille. Elle fut purgée le lendemain  
avec une médecine appropriée qui en-  
traîna encore des matières très-fétides, &  
elle fut tout-à-fait délivrée du flux de  
ventre, & de l'état alarmant qui avoit  
précédé.

---

## OBSERVATION

*Sur une maladie nerveuse ; par m. CA-  
ZAUBIEL, médecin du roi, à Saint-  
Hubert-le-Roi.*

LE 1<sup>er</sup> mars 1777 ; M<sup>lle</sup> \*\*\* d'un tem-  
pérament assez sanguin, âgée de vingt-  
quatre à vingt-cinq ans, ayant toujours  
joui d'une bonne santé, prenoit depuis fort  
long-temps les savonneux & les fondans  
pour une tumeur existante à + peu + près  
sur la partie moyenne de la clavicule  
gauche. Ces remèdes amenèrent insensibi-  
blement ses nerfs au plus haut degré de  
spasme.

L'imagination de la malade se déran-  
gea totalement, mille idées singulières  
se présentoient à son esprit ; des crain-  
tes chimériques qui se répétoient à cha-

que instant sans occasion, & que le moindre bruit ; mais le tonnerre sur-tout, aggravoient beaucoup, la tourmentoient cruellement : elle ne pouvoit prendre aucun sommeil, & n'en laissoit également prendre aucun à ses parens. Le spasme de la vessie étoit si grand, que dans le court espace d'un dîner ordinaire, elle se levoit dix à douze fois pour ne rendre qu'une ou deux cuillerées d'urine claire & limpide : il y avoit suppression des regles. Elle mangeoit avec grand appétit, & cependant maigrissoit à vue d'œil. Le ventre étoit paresseux, le poulx petit & foible, la sanguification & la nutrition se faisoient très-mal.

J'ai employé les adoucissans ; les relâchans, les anti-spasmodiques doux & modérés de toute espece, les bains d'abord depuis le 26, le 27, ou tout au plus 28<sup>e</sup> degré du thermometre de Réaumur ; ensuite par degrés moins chauds & presque froids : les bains duroient trois heures, trois heures & demie. Les boissons ont été les infusions de caille-lait jaune, de mille-feuille, de tilleul, le petit-lait, l'eau de veau, de poulet, autant que son estomac en a pu supporter, & il a pu beaucoup. Les demi-lavemens, deux ou trois par jour, avec la graine de lin simplement ;

j'ai prescrit le régime le plus adoucissant, évitant le vin & tout ce qui pouvoit irriter les nerfs ; l'exercice tous les jours, jusqu'à amener un peu de lassitude : la dissipation n'a point été négligée. Malgré tous ces remèdes, il a fallu trente-cinq jours de traitement suivi, avant d'obtenir une heure de sommeil ; & la cessation graduée de tous les accidens, n'a eu lieu qu'au bout de cinq mois.

L'embonpoint étoit pour lors revenu ; le poulx s'étoit développé ; toutes les fonctions s'exécutoient à-peu-près naturellement ; mais quelques disparates se monstroient de temps en temps encore, & les regles ne reparoissoient point. Je mis la malade à l'usage de l'éthiops martial, dont j'augmentai la dose depuis six grains jusqu'à douze ; elle prit un grain d'extrait d'elixir de propriété, avant le repas de midi & du soir. Elle n'en eut pas fait usage six semaines, que les regles reparurent en quantité convenable. J'ai toujours fait continuer les bains presque froids, les autres adoucissans, l'éthiops seul ensuite, & j'ai eu la satisfaction, au 15 d'octobre, d'avoir rendu ma malade à l'état de santé parfaite.

Mais cette tumeur qu'est-elle devenue ? elle s'est dissipée d'elle-même, je n'ai employé aucun topique, je l'ai regardée

comme un empâtement du tissu cellulaire, qui n'avoit tant augmenté que parce que le spasme des vaisseaux ne permettoit pas la libre circulation des humeurs.

## A N A L Y S E

*De l'eau minérale du puits de m. COVY, à la Rouffele; par m. CAZALET de l'Académie des sciences de Bordeaux, & démonstrateur de chymie de la même ville.*

LE plan d'analyse que je présente, peut être généralement adopté pour toutes les eaux qu'on voudra reconnoître; il me paroît plus simple & plus aisé, que tous ceux qui existent encore : j'ai banni de ces travaux longs & pénibles, une foule de réactifs qui ne font qu'embarrasser l'artiste, & l'induire souvent en erreur. Je donne de plus, l'explication de ceux que j'ai adoptés. J'ai également rejeté comme inutile, une opération à laquelle on a attaché la plus grande importance, & pour laquelle les physiciens ont le plus travaillé, qui est l'usage des pese-liqueurs; on a cru qu'ils servoient à faire reconnoître la pureté de l'eau par sa légèreté : tous les chymistes les recommandent comme

une des principales & des premières opérations. Je suis étonné qu'ils n'aient pas fait attention que de l'eau distillée qui n'a pas été en contact avec l'air, est quelquefois plus pesante que de l'eau de fontaine, qui contient presque toujours de la sélénite, de la terre calcaire, & quelquefois d'autres sels. La légèreté des eaux ordinaires n'est pas en raison de leur pureté, mais en raison de la quantité d'air qu'elles contiennent, & qui est absolument nécessaire à leur salubrité. L'eau de certaines fontaines, quoique très-pure, est pesante à l'estomac, parce qu'elle ne contient pas assez d'air; de - là naît la nécessité d'exposer à l'air l'eau des puits avant d'en faire usage pour boisson ordinaire.

Une autre observation prouve encore l'inutilité des pese-liqueurs dans l'analyse des eaux minérales. *Rouelle* le jeune avoit observé que certains sels mêlés à l'eau en petite quantité, ont la singulière propriété de faire baisser les pese-liqueurs, quoiqu'ils augmentent réellement la pesanteur spécifique de l'eau. Il n'y a que les sels déliquesceus qui aient cette propriété, tels que le nitre calcaire, & le sel marin calcaire; cela ne peut être attribué qu'à un peu de diminution de l'adhérence des molécules de l'eau.

La première opération à faire, lorsqu'on

#### 412 ANALYSE DE L'EAU

veut analyser une eau, est de décrire l'exposition de la source, la nature du terrain où elle passe, & d'où elle sort : je ne l'ai pas fait dans cette occasion, parce qu'on ne peut guere faire ces opérations au fond d'un puits.

La seconde, de déterminer la température de l'eau à sa source, à l'aide d'un bon thermometre à mercure : l'eau dont il est question est constamment à la température de 9 à 10 degrés.

La troisieme d'examiner la nature de l'air qui avoisine de plus près la source. L'air du puits de m. Covy, pris à la surface de l'eau, est du gas méphitique mêlé avec un peu de gas inflammable.

Ensuite on essaie l'eau avec les réactifs indiqués ci-dessus :

#### *ANALYSE de l'eau de m. COVY, par les réactifs.*

Ou mieux,

#### *ESSAIS de l'eau par les réactifs.*

1<sup>er</sup>. Le syrop violat, mêlé à l'eau minérale, a pris sur le champ la couleur verte ; ce qui prouve que l'eau minérale en question contient de la terre calcaire, ou absorbante ; ou du sel marin terreux, ou de l'alkali, ou de l'ochre.

2<sup>e</sup>. La teinture de tournesol, mêlée



avec l'eau minérale, n'a nullement été altérée, elle n'a perdu que l'intensité de sa couleur; ce qui prouve qu'elle ne contient aucun atôme d'acide libre.

Le teinture de tournesol sert à démontrer la plus petite partie d'acide que pourroit contenir une eau; le syrop de violettes n'a pas la même faculté, puisque de l'eau distillée à laquelle on ajoute un peu de sel marin calcaire, & un atôme d'acide quelconque, verdit le syrop violet, au lieu que la teinture de tournesol rougit.

3°. La noix de galle, mise à infuser avec l'eau minérale, a donné, au bout de douze heures, une couleur violette tirant sur le noir; ce qui prouve que l'eau contient du fer.

4°. L'alkali prussien cristallisé & bien purifié, mêlé à l'eau minérale, n'y a produit aucun changement; ce qui prouve que l'eau minérale ne contient aucun sel métallique.

On fait que l'alkali prussien, cristallisé & égoutté sur du papier à filtrer, sert à développer le plus petit atôme de fer dans l'état salin que pourroit contenir une eau minérale. J'ajouterai que le sel crayeux martial même, est changé sur le champ en bleu de Prusse.

5°. Une goutte de vinaigre distillé,

mêlé à trois onces d'eau minérale, à laquelle j'ai ajouté deux gouttes de teinture de tournesol, n'a nullement été altérée; ce qui prouve que l'eau contient de l'alkali libre.

Le vinaigre distillé sert à démontrer si l'eau qui a la propriété de verdier le syrop violat, contient de l'alkali libre; il faut, pour cette expérience, beaucoup de précision & d'attention: on prend deux ou trois onces d'eau minérale, à laquelle on ajoute à l'aide d'une paille, ou mieux d'un tube de thermometre, une goutte de bon vinaigre distillé; on y ajoute ensuite, de la même manière, deux gouttes de teinture de tournesol. Si l'eau contient de l'alkali libre, la teinture n'est nullement altérée; dans le cas contraire, elle est sur le champ changée en rouge. On en juge par comparaison, en faisant le même essai avec de l'eau distillée.

6°. Le sel fixe de tartre, mêlé à l'eau minérale, a formé un précipité très-abondant, qui ne peut être que de la terre; puisque l'alkali prussien, dans l'essai n° 4, n'en a rien précipité. Cela prouve que l'eau contient un ou plusieurs sels à base terreuse.

7°. L'eau minérale mêlée au nitre lunaire, étendue dans l'eau distillée & filtrée, a précipité l'argent en caillots, & la li-

queur est restée laiteuse; elle s'est éclaircie après douze heures de repos; le précipité a été taché en noir dans quelques endroits. Cela prouve que l'eau contient des sels vitrioliques, des sels marins, & une très-petite quantité de matière inflammable minérale, telle que le soufre, ou le gas inflammable: on peut assurer que ce n'est pas du soufre, puisqu'elle n'en a aucune odeur.

8°. L'eau minérale, mêlée avec l'eau de chaux, a été troublée sur le champ; il s'est formé, dans ce mélange, un précipité très-sensible: ce qui prouve que l'eau contient du sel à base de magnésie, ou d'argille.

L'eau de chaux, mêlée aux eaux minérales, sert à faire reconnoître si elles contiennent des sels à base d'argille & de magnésie, parce que la terre calcaire a plus d'affinité avec les acides que n'en ont l'argille & la magnésie, ou terre absorbante.

9°. L'eau minérale, mêlée avec la solution de savon blanc dans l'eau distillée, a produit un précipité très-floconneux, l'eau s'est éclaircie sur le champ. Cela prouve encore que l'eau contient des sels à base terreuse.

Le savon blanc sert à démontrer la présence des sels terreux & métalliques dans

les eaux minérales, mais les sels neutres parfaits échappent à son action; en sorte que cette expérience, qui est regardée comme la meilleure pour reconnoître la pureté de l'eau, n'a nullement l'étendue qu'on lui a donnée. L'eau récemment distillée se mêle parfaitement bien avec le savon, elle est cependant moins bonne à boire que l'eau de puits.

10<sup>e</sup>. Il résulte de tous ces essais, que l'eau minérale contient du sel marin ou de cuisine, du sel marin calcaire, des sels vitrioliques à base de terre calcaire, & à base de magnésie, de l'alkali libre, du fer dans l'état d'ochre, & un peu de gas inflammable.

Après avoir essayé les eaux minérales par les réactifs, il reste à déterminer la quantité des substances qui les composent; & presque toujours à y en développer d'autres qui échappent à l'action de presque tous les réactifs.

Voici de quelle manière je procède.

1. L'eau minérale dont il est question, n'a laissé rien précipiter par le repos.

2. J'ai pris huit livres d'eau minérale, le 7 mai 1780, après environ cinq semaines de pluie très-abondante; je l'ai mise dans une cornue très-forte en verre, de la contenance de dix livres ou cinq pintes, placée dans un bain de sable, j'ai adapté  
au

au bec de cette cornue un ballon tubulé de la contenance de six livres; j'ai ajusté à la tubulure du ballon, un tube coudé que j'ai conduit dans une machine hydro-pneumatique. Après que tout a été ainsi disposé, j'ai fait le vuide dans la partie supérieure de la cornue & du ballon, à l'aide de la chaleur produite par deux réchauds pleins de charbons embrasés. J'en ai retiré trois pintes & demi d'air. Quand j'ai vu que, malgré la violence de la chaleur, il n'en est plus sorti, j'ai bouché le bout du tube communiquant dans l'appareil hydro-pneumatique, avec de la cire très-molle, soutenue par un linge ficelé, pour empêcher que l'eau de la machine hydro-pneumatique ne remplaçât le vuide produit par la raréfaction, de manière cependant qu'une impulsion un peu forte de dedans les vaisseaux au-dehors, pût chasser le tampon de cire, sans faire éclater les vaisseaux, j'ai ensuite échauffé la cornue pour faire distiller l'eau, en ayant l'attention de rafraîchir le ballon avec de l'eau très-fraîche, pour condenser l'eau réduite en vapeurs. Quand le ballon a été rempli d'eau à-peu-près aux  $\frac{7}{6}$  mes, le tube s'est débouché. Il a passé tout-à-coup, dans un récipient cylindrique, environ demi-pinte d'air; j'ai continué la distillation jusqu'à ce que le récipient fût plein d'eau,

l'air continuoit à passer en petites bulles à mesure que le récipient se remplissoit. Les vaisseaux ont été ensuite délutés pour mettre à part chaque produit. J'ai obtenu  $\frac{6}{10}$  mes de pinte d'air, duquel il faut soustraire une demi-pinte ou  $\frac{3}{10}$  mes qui étoient restés dans les vaisseaux. Reste un dixieme de pinte d'air, qu'a produit l'eau minérale.

3<sup>e</sup>. Une portion de l'air qu'a produit l'eau minérale, & qui est mêlé à l'air atmosphérique mis en contact avec la flamme d'une bougie, a fait une très-légere explosion qu'on a entendu à la distance de six à huit pieds; ce qui démontre que l'eau minérale contient du gas inflammable. J'ai introduit dans l'air qui est resté une très-légere lame d'argent assujettie sur une plaque de liége, elle a été sensiblement noircie dans l'espace de douze heures; ce qui démontre encore dans cet air la présence du gas inflammable.

4<sup>e</sup>. L'eau qui a passé dans le récipient ne differe en rien de l'eau distillée.

5<sup>e</sup>. Ce qui a resté dans la cornue a été mis dans une capsule de verre; j'ai rincé à plusieurs reprises la cornue avec de l'eau distillée, que j'ai mêlée avec les autres matieres salines de la capsule; je l'ai mise dans un bain-marie pour faire évaporer jusqu'à siccité. J'ai obtenu une once 64 grains de matieres salines ou terreuses qui

attiroient prodigieusement l'humidité de l'air.

6<sup>e</sup>. Quatre gros de la matiere saline ou terreuse précédente, mise avec huit onces d'eau distillée à froid, ont laissé un dépôt terreux qui a été versé sur un filtre qui auparavant avoit été lavé avec l'eau distillée, séché au bain-marie, & qui pesoit 50 grains  $\frac{3}{8}$ . Le dépôt & le filtre, après plusieurs lotions & une dessication parfaite au bain-marie, ont pesé 67 grains  $\frac{3}{8}$ ; ce qui fait 17 grains de matiere insoluble dans l'eau distillée: toutes les eaux des lotions, & celles qui tenoient les matieres solubles de ce dernier travail, ont été mêlées & mises à part.

7<sup>e</sup>. Les 17 grains de matiere terreuse, qui sont restés sur le filtre mis à digérer dans le vinaigre distillé, ont fait une vive effervescence. Il s'est combiné au vinaigre 14 grains  $\frac{1}{2}$  de terre calcaire, & il est resté sur le filtre, après plusieurs lotions, deux grains & demi de matiere insoluble dans le vinaigre: les lotions & la dissolution de la terre ont été mêlées & mises à part.

8<sup>e</sup>. Les deux grains & demi de matiere insoluble étant digérés avec de l'acide marin affoibli, pendant une demi-heure, l'acide décanté & mêlé avec de l'alcali prussien, a produit du bleu de Prusse

très-beau ; le sédiment versé sur un filtre bien lavé & séché au bain-marie, qui pesoit 9 grains  $\frac{1}{2}$ , a pesé avec la substance insoluble dans l'acide marin, après une exacte lotion & dessication au bain-marie, onze grains : ce qui démontre que le dépôt contenoit un grain d'ochre. Les autres liqueurs restantes ne contiennent pas un atôme de fer ; je les ai essayées, non pas les mêmes, mais d'autres produites avec deux gros du dépôt, restant des 8 livres d'eau desséchée : le grain  $\frac{1}{2}$  de matière qui est restée sur le filtre, est de la sélénite très-pure.

9<sup>e</sup>. Les 14 grains  $\frac{1}{2}$  de la terre qui s'est dissoute avec le vinaigre distillé, ont été précipités avec le sel fixe de tartre ; cette terre bien lavée a été dissoute avec de l'acide vitriolique affoibli, cette combinaison a produit par l'évaporation & la cristallisation, une très-belle sélénite : ce qui prouve que cette terre est de nature calcaire.

10<sup>e</sup>. La liqueur restante du n<sup>o</sup> 6, ou l'eau qui contient toutes les matières solubles des 4 gros de matière saline, a été mise à évaporer, elle a produit dans le progrès de l'évaporation, en plusieurs reprises, 15 grains de sélénite, & un grain & demi qui est resté du dépôt n<sup>o</sup> 8, & qui avoit été traité avec l'acide



marin : en tout 16 grains  $\frac{1}{2}$  de félénite.

11<sup>e</sup>. La liqueur précédente, mise à évaporer dans une étuve chauffée au 45<sup>me</sup> degré de la division de *Réaumur*, a produit deux gros de très-beau sel marin, & quatre grains de sel cathartique amer, ou d'epsom.

12<sup>e</sup>. L'essai n<sup>o</sup> 5 a démontré dans l'eau minérale la présence d'un alkali libre ; pour savoir la quantité qu'elle en contient, j'ai pris 8 livres d'eau minérale, j'y ai versé du vinaigre distillé jusqu'à ce que l'eau changeât en rouge la teinture de tournesol, l'eau a été mise à évaporer à plusieurs reprises, j'ai obtenu à-peu-près tous les sels ci-dessus, & 14 grains de terre foliée crySTALLISÉE ; ce qui fait à-peu-près 8 grains d'alkali minéral sur 8 livres d'eau.

13<sup>e</sup>. La liqueur précédente épuisée des sels crySTALLISABLES, mise à évaporer à un degré de chaleur capable de volatiliser l'eau sans décomposer le sel terreux, a pesé un gros 32 grains &  $\frac{1}{2}$ .

14<sup>e</sup>. Ce sel terreux, précipité par le sel fixe de soude, a fourni de la craie, & la liqueur a produit, par l'évaporation & la crySTALLISATION, du vrai sel marin ; ce qui démontre clairement que ce sel terreux est du sel marin calcaire tout pur, & que quatre livres d'eau en ont fourni un gros 28 grains &  $\frac{1}{2}$ .

## 422 ANALYSE DE L'EAU

## R É S U M É.

Il résulte de cette analyse que quatre livres d'eau contiennent :

1°.  $\frac{1}{10}$  de pinte d'air qui est en partie du gas inflammable, & le reste à coup sûr de l'air atmosphérique.

	gros	grains	frac.
2°. Ochre, ou chaux de fer . . . . .		I	
3°. Terre calcaire, ou craie . . . . .		14	$\frac{1}{2}$
4°. Sélénite . . . . .		16	$\frac{1}{2}$
5°. Sel marin, ou de cuisine . . . . .	2		
6°. Sel d'epsom . . . . .		4	
7°. Sel fixe de soude ou natrum . . . . .		4	
8°. Sel marin calcaire . . . . .	I	32	$\frac{1}{2}$
TOTAL des produits . . . . .	4	00	$\frac{1}{2}$
Il faut soustraire de ces produits les 4 grains d'alkali . . . . .		4	0
RESTE . . . . .	3	68	$\frac{1}{2}$
PERTE sur le total des 4 gros		3	$\frac{1}{2}$

On trouve dans l'histoire de la société royale de médecine, page 189, l'analyse des mêmes eaux par m. *Betbeder*, correspondant de cette société à Bordeaux. Je vais la rapporter mot pour mot, afin qu'on puisse la comparer avec la mienne.

« Les eaux de puits ne sont employées  
» en boisson. Il y en a deux dont les eaux  
» sont purgatives; elles sont connues sous  
» le nom d'eaux minérales de la Rous-

» *felle*. Deux bouteilles bues par verrées  
 » à un quart d'heure de distance, purgent  
 » assez fortement l'homme le plus vigou-  
 » reux ; elles sont salées & sans odeur ;  
 » leur pesanteur spécifique est à celle des  
 » autres puits comme 15 à 16 : si on les  
 » fait évaporer à la chaleur du soleil, il  
 » se forme à la surface des trémies ou py-  
 » ramides cubiques, composées de cristaux  
 » de même forme, qu'il est aisé de distin-  
 » guer sans le secours de la loupe. Ces  
 » trémies diffèrent de celles que l'on voit  
 » se former à la surface de l'eau marine,  
 » en ce que les trémies de l'eau de la  
 » Rousselle ne conservent pas assez leur  
 » agrégation pour se précipiter en entier ;  
 » ce qui vient, suivant m. *Betheder*, de ce  
 » que quelques molécules de terre sont in-  
 » terposées dans leur cristallisation. Le  
 » sel de ces eaux décrépite sur les charbons  
 » ardents, si l'on en fait dissoudre une cer-  
 » taine quantité dans de l'eau distillée ; &  
 » qu'on y ajoute une dissolution d'argent,  
 » il se fait un précipité blanc. Elles four-  
 » nissent, avant l'évaporation, un préci-  
 » pité semblable au moyen de l'alkali fixe.  
 » Si l'on verse de l'huile de vitriol sur le  
 » sel qu'on a obtenu par l'évaporation, &  
 » si on laisse la liqueur dans un lieu frais,  
 » il se forme des cristaux oblongs à plu-

» fleurs pans, qui ressembloit en tout au  
 » sel de *Glauber*; & on précipite de l'eau  
 » mere de la crySTALLISATION par l'huile de  
 » tartre, une substance terreuse qui ne  
 » crySTALLISE plus, & qui paroît au premier  
 » coup-d'œil une sorte de magnésie, quoi-  
 » que le précipité soit un véritable sélé-  
 » nite formé par l'acide vitriolique, & une  
 » substance calcaire très-fine; ce qui est  
 » prouvé par la décomposition qu'en opere  
 » encore la dissolution d'argent. Enfin si  
 » l'on verse quelques gouttes d'acide vi-  
 » triolique sur le sel des eaux de la Rouf-  
 » selle desséché, en faisant cette expé-  
 » rience dans une cornue de verre tubulée  
 » garnie de son récipient, le produit qui  
 » en résulte est un véritable esprit de sel,  
 » ou l'acide malin. Ces expériences sont  
 » assez concluantes pour déterminer le vé-  
 » ritable caractère du sel contenu dans  
 » les eaux de la Rousselle; & nous nous  
 » croyons fondés à assurer que sur environ  
 » une demi-once de sel que chaque pinte  
 » de ces eaux fournit, les quatre cinquiè-  
 » mes sont de véritable sel marin, & le  
 » reste un sel séléniteux ».

Il résulte de l'analyse de *m. Betbeder*,  
 que l'eau purgative des puits de la Rouf-  
 selle ne contient que demi-once par pinte  
 de sels, dont les  $\frac{4}{5}$  sont, suivant lui, du sel

marin & de la fclénite , comme il le dit à la fin de son analyse , *page 190.* Il lui restoit à rendre compte.

1°. Du gas inflammable.

2°. De l'ochre.

3°. De la terre calcaire.

4°. Du sel d'epsom.

5°. Du sel fixe de soude , ou natrum.

6°. Enfin du sel marin calcaire.

## OBSERVATIONS

*Qui prouvent l'efficacité de l'application des sangsues contre la manie même héréditaire ; & l'épilepsie ; par m. JAYMES , ancien élève des écoles de chirurgie de Paris , & maître en chirurgie du Mont-de-Marsan , à l'Encouac en Marsan.*

LE 27 septembre 1778 , je fus demandé à Barrere , lieu situé en cette paroisse de l'Encouac , pour voir une fille âgée de quatorze à quinze ans , d'un assez bon tempérament , & affectée d'une vraie manie non fébrile , depuis environ une quinzaine de jours. Sa mere avoit été plusieurs fois attaquée de l'affection mélancolique , suivie de la stupidité , &c. ; ce qui faisoit

craindre que la folie ne devînt habituelle & incurable.

Je m'informai de ses parens du commencement & du progrès de sa maladie ; j'appris que l'éruption des regles n'avoit pas encore eu lieu chez elle, & que les accidens actuels avoient été précédés par des douleurs de colique ; que depuis, elle avoit perdu le bon sens, couroit sans cesse de côté & d'autre en marmotant, ne mangeoit que des fruits mal sains, & d'autres choses extraordinaires ; enfin qu'ils ne pouvoient en aucune maniere obtenir d'elle le moindre raisonnement quand ils la questionnoient. J'entrai dans sa chambre, mais aussitôt elle s'évada, s'enfuit dans un bois où l'on fut la chercher ; &, lorsqu'on l'eut ramenée, il ne me fut pas possible d'obtenir d'elle aucune réponse. Cependant, j'observai que ses yeux étoient fixes & hagards, son front & ses sourcils relevés, ses joues très-tendues, ainsi que ses bras, ses mains & les autres parties musculaires. Cet état, joint à ce que j'ai dit ci-dessus, me fit juger que la maladie étoit vraiment une manie héréditaire, déterminée par l'afflux du sang menstruel vers les parties de la génération. Pour produire la premiere évacuation, je prescrivis la saignée du pied, mais il ne fut pas plus possible de la pratiquer, que de

lui faire prendre intérieurement aucun remède. Que résoudre en pareille circonstance ? En réfléchissant sur les ressources que l'art pouvoit m'offrir, l'application des sangsues me parut devoir être d'une grande utilité. Je ne courois, en les appliquant malgré sa volonté, aucun des risques qui auroient pu résulter de la piquure faite avec la lancette : en conséquence j'en fis apporter une demi-douzaine bien dégorgées, que je mis dans un seau, en la sollicitant toujours de se faire tremper les pieds dans l'eau. Moitié de force, moitié de gré, on parvint à les y plonger ; aussi-tôt ces insectes s'attachèrent, & au bout d'un demi-quart d'heure, je coupai leurs queues avec des ciseaux sans que la malade s'en apperçût. A mesure que le sang sortoit, sa tête se dégageoit : une saignée du pied qu'elle se laissa faire volontairement quatre jours après, acheva de rétablir sa raison ; ensuite le flux menstruel venant à se déclarer vers la fin d'octobre, fût suivi du succès le plus complet. Depuis, cette fille a joui de la meilleure santé.

La nommée *Garrebos*, qui fait le sujet de la seconde observation, étoit âgée de dix-neuf à vingt ans, d'un tempérament sensible & très-irritable. Etant à labourer dans un champ avec d'autres personnes

parmi lesquelles il s'en trouvoit une sujette à de fréquentes attaques d'épilepsie, elle fut témoin d'un accès des plus considérables, qui lui causa une très-grande peur, & la mit hors d'état de continuer son travail. En arrivant chez elle, un frisson violent la saisit : la fièvre suivit accompagnée d'une chaleur excessive, de céphalagie, de pesanteurs de tête, de douleurs dans les reins & dans les membres, d'un bruit sourd dans les oreilles, de rêves très-incommodes, & à la fin desquels il survenoit quelques légers mouvemens convulsifs dans les tendons des poignets. Ces symptômes augmentèrent constamment, ainsi que la fièvre, pendant l'espace de douze jours. La malade, qui n'avoit pris que de l'oxicrat sans aucun aliment depuis le moment de l'accident, tomba dans l'assoupissement : cet état, joint à des mouvemens épileptiques très-fréquens, firent craindre une mort prochaine.

Alors, le 17 novembre 1778, on m'appella ; la situation de la malade me parut d'autant plus grave, que non-seulement elle avoit perdu la parole, mais qu'encore lorsque les mouvemens convulsifs avec écume à la bouche avoient cessé, l'assoupissement continuoit ; il n'étoit pas possible de lui faire prendre les anti-spasmodi-



ques & les anti-épileptiques intérieure-  
ment. La difficulté d'avaler, qui étoit ex-  
trême, venoit en grande partie de la con-  
traction presque continuelle des muscles  
releveurs de l'os maxillaire inférieur : il  
me restoit, pour dissiper l'affoupissement,  
à employer les vésicatoires aux gras des  
jambes; ou l'application des sangsues vers  
les malléoles. L'efficacité de ces dernières,  
dans la maladie qui fait le sujet de l'ob-  
servation précédente, me détermina à les  
préférer, & à les appliquer de la même  
manière, & avec les précautions ci-dessus  
exposées. Mon attente ne fut point vaine;  
après que le sang eut coulé un certain tems,  
la malade reprit l'usage de la parole; le  
sur-lendemain ces accidens furent beau-  
coup diminués, & ensuite totalement dis-  
sipés au moyen d'une saignée pratiquée  
au pied : elle jouit actuellement d'une par-  
faite santé.

Si je rapporte ces observations, ce n'est  
pas que je prétende qu'elles fournissent  
un moyen nouveau pour guérir ces ma-  
ladies, au contraire je fais que les méde-  
cins & les chirurgiens, les plus anciens  
comme les modernes, s'en sont servis avec  
succès, & les recommandent dans une in-  
finité de maladies (1) : aussi je n'ai pas cru

---

(1) Il paroît vraisemblable que l'invention de  
la saignée a été inspirée par la piquure de ces in-  
sectes hermaphrodites, vivipares & aquatiques.

430 OBS. SUR UNE FRACTURE  
nécessaire d'exposer les règles selon lesquelles on doit en faire usage. Mon but principal a été de rappeler aux gens de l'art que ce moyen, tout simple qu'il est, peut être réellement d'une grande utilité, principalement dans le traitement des affections comateuses, soporeuses, carotiques & autres, où il ne seroit guere possible de tenter d'autres remedes, ni d'employer la saignée, comme je l'ai précédemment observé.

---

## OBSERVATION

*SUR une fracture de l'humérus; par  
m. FLEURS, maître en chirurgie, ci-  
devant accoucheur de la ville à Venlo,  
présentement chirurgien dans un régi-  
ment Suisse au service de LL. HH.  
Puissances, à Mastrick.*

Quum morbus sit effectus à sua causâ pendens, ens est singulare ab omni alio distinctum, ideòque in sua propriâ singulari naturâ accuratè cognoscendum, ut curari queat.

BOERHAAVE, *Instit. med.* §. 871.

JE fus demandé, le 19 novembre 1774, pour voir le nommé *Krans*, maître tailleur à Venlo, âgé d'environ quarante-trois ans. Il avoit le bras droit fort gros; une tumeur œdémateuse s'étendoit depuis l'épaule jusqu'aux bouts des doigts, avec une

légère inflammation, & des douleurs tantôt fourdes, tantôt aiguës, qui se faisoient sentir profondément tout le long de l'*humerus*. Le malade ignoroit absolument la cause de son état, & disoit que cela étoit survenu spontanément dans l'espace de quelques jours. Sa physionomie dénotoit une constitution cacochyme; il étoit sans appétit, foible & abbattu, avec peu de fièvre, ce qui m'engagea à lui donner quelques gouttes d'un elixir fortifiant & stomachique, & à lui faire appliquer une fomentation résolutive & anti-phlogistique sur le bras malade : le lendemain & sur-le lendemain l'œdème devint plus considérable, les douleurs & l'inflammation n'augmentant pas. Alors je me jugeai trop jeune dans la pratique pour me fier à mes seules conjectures sur des accidens si graves, sans cause manifeste, qui menaçoient cet ouvrier de sa ruine ou de sa mort, & je fis appeller m. *Dommari*, médecin de l'hôpital militaire de la même ville. Ce praticien expérimenté, après avoir attentivement tout examiné, ne put pas se décider sur la nature & l'origine du mal plus que moi; il ordonna cependant des scarifications sur le dos de la main, pour diminuer l'œdème, trouva bon de continuer les fomentations résolutes & fortifiantes, & régla les remèdes internes

convenables à l'état du malade que les douleurs consumoient de plus en plus.

Le 3 décembre j'apperçus une légère fluctuation à la partie antérieure du bras, au-dessus de l'articulation, près du condyle externe de l'os *humerus*; j'y fis une incision qui donna jour à un peu de matiere purulente bien conditionnée, sans mauvaïse odeur. Le 11 du même mois il se forma encore une petite suppuration à côté de l'autre; elle fut de même ouverte: mais ni l'une ni l'autre n'apporta aucun changement. Le bras restoit également gros, les douleurs étoient très-vives, & il survenoit tantôt une diarrhée, tantôt des sueurs colliquatives: enfin la consommation s'empara de plus en plus du malade, & pour surcroît, tous les remedes ne purent empêcher ni arrêter la gangrene & le sphacele qui se montrèrent à l'os sacrum. Mais quelle fut ma surprise, quand je voulus panser ce bras, le 2 janvier 1775 au matin, de trouver l'os *humerus* fracturé un peu au-dessus de l'insertion du muscle deltoïde! Alors le malade se ressouvint qu'il étoit tombé sur ce même bras environ quatorze ans auparavant, en bas d'une muraille d'environ sept à huit pieds de haut. Cet accident ne l'avoit pas forcé d'appliquer beaucoup de remedes, & il n'avoit rien ressenti depuis, si ce n'est de

temps

temps en temps en levant le bras pour travailler, une espece de craquement dont il ne s'étoit point inquiété. Sa maladie n'étoit plus une énigme; je lui fis faire une machine de fer blanc, dans laquelle le bras fracturé fut placé le plus commodément possible, jusqu'au 14 du même mois qu'une mort, l'unique consolation dans de semblables circonstances, mit fin à ses miseres (1).

Après sa mort j'ai découvert, en présence de m. *Dommar*, l'os du bras fracturé; nous avons trouvé la fracture oblique, irréguliere, avec des esquilles détachées en grand nombre; l'os, sur-tout intérieurement, carié & verroulé, la cavité contenoit une matiere sanieuse & fétide (2), les bouts fracturés étoient encore fendus dans quelques endroits.

Cette observation ne correspond pas à ce que *Heister* dit: *Præterea mox inflammationes graviores, suppurationes, fistu-*

(1) *Pessima quidem mala talem fracturam sequi possunt, quæ tunc docent illam adfuisse, sed ferò tamen.* Van Swieten, commentar. in Boerhaavii, aphorism. tom. I, §. 345.

(2) *Simulque destructâ oleosâ tenacitate, diffuit in saniem tenuem, sed putridissimam; patebit faciliè, pessima mala tunc necessario sequi debere.* Van Swieten, commentar. in Boerhaavii, aphor. tom. I, §. 521.

*las, itemque caries supervenire* (1), puis-  
que ces symptômes ne sont survenus que  
tant d'années après, par une cause se-  
condaire; & cependant il est clair que l'os  
a été fendu en plus d'un endroit, par la  
chûte, que ces fentes ont formé des an-  
gles, qu'elles n'ont pas été réunies à cause  
des mouvemens que le blessé n'a pas dis-  
continué de faire à son ordinaire, & qui  
ont occasionné les craquemens dont il  
s'est apperçu; qu'à la fin un mouvement  
forcé, ou quelqu'autre cause accidentelle,  
a produit de l'engorgement & des obstruc-  
tions (2) dans le périoste interne, & de  
suite la corruption de la moëlle, la carie,  
&c. (3).

Qu'aurois-je pu faire dans ce cas où

(1) Vid. *instit. chirurg.* pag. 1, lib. 2, cap. 1,  
n° 3.

(2) *Cum hæc membranula vasculis constat,*  
*uti modo dictum fuit, poterunt obstructio, in-*  
*flammatiô, omnesque ejus sequelæ & hic locum*  
*habere; undè & os contiguum malè afficietur, &*  
*proximè supposita medulla pariter vitium con-*  
*trahere poterit.* Van Swieten, *comment. in Boerh.*  
*aph. §. 523.*

(3) *Quæcumque ergo causâ liberum humo-*  
*rum per vasa periostei, transitum in os, vel eo-*  
*rum reditum ex ossè in periosteum impediverit,*  
*poterit in ipso ossè morbos facere, licet causa ho-*  
*rum morborum primæ & efficiens non in ipsâ pro-*  
*priè dictâ ossis substantiâ, sed tantùm in perioste-*  
*o hæserit.* Ibidem, §. 521.

Pon ignoroit au commencement absolument la cause du mal ? Le virus vénérien, ni le scorbutique, ni l'arthritique, n'étoient pas à supposer ; les remèdes, administrés selon les indications, ne produisoient rien ; ce qui, joint à des symptômes funestes, fit alors assez connoître, il est vrai, que l'os étoit attaqué, qu'il y avoit résorption d'une matiere putride : mais encore que faire ? une incision jusqu'à l'os, pour découvrir l'origine du mal, auroit pu être pratiquée si quelque chose en avoit indiqué le lieu, & cette opération auroit été suivie peut-être de succès, si l'intérieur de l'os n'avoit pas été si fort endommagé. Il falloit l'essayer, me dira-t-on peut-être, selon l'axiome (*melius est anceps experire remedium quàm nullum*). D'accord, si la carie eût commencé à la surface extérieure de l'os ; cet endroit auroit sûrement été indiqué. Dans le cas actuel où le mal étoit caché dans sa cavité, les incisions ne pouvoient rien : l'amputation auroit été l'unique moyen de sauver la vie au malade, mais le marasme y avoit mis obstacle pour lors. Ce qui doit engager, en cas pareil, d'entreprendre ce remède extrême avant que le malade, par la résorption, soit mis hors d'état de le supporter.



## MÉMOIRE A CONSULTER;

*Par le même.*

Incrementum deinde dabat. . . . Ægrorum in triviis & in foro expositio, ut transeuntes de morbo compellerent, remedia, si nōrant, aperirent, atque ad usum eorum exhortarentur, &c.

BOERH. *Instit. med.* §. 9.

Mon épouse, âgée de quarante ans, d'un tempérament sanguin, bilieux, vive & sensible; est accablée, depuis huit ans, d'une maladie singulière & terrible dans ses accidens; j'implore, pour elle, la pitié des gens de l'art: puissent leurs conseils être plus fructueux que tous mes soins, & ceux de plusieurs médecins éclairés qui n'ont pu, jusqu'à présent, apporter aucun changement notable.

Vers le commencement de l'année 1770, étant encore fille, elle eut des fleurs blanches, le plus souvent de couleur jaunâtre, & très-fétides; l'usage du kinkina, infusé dans du vin de Mozelle, les fit disparaître: mais elles furent immédiatement suivies de pesanteurs, gonflement & embarras à l'estomac. Cet état dura jusqu'au mois de juin 1772; alors, il est survenu dans la région iliaque droite, un pousse à-peu-près au-dessus de l'échancrure de l'os pubis, où se trouve le principe du muscle



pectiné, une douleur interne, aiguë, qu'elle exprime par le mot de pincement. Cette douleur, qui est revenue périodiquement avec les regles qui ont toujours été abondantes & régulières, n'a jamais duré que deux heures le premier jour de l'éruption, le reste du temps la santé paroïsoit entière. Le 6 ou 7 novembre de la même année, elle éprouva un abattement considérable, avec lassitude & pesanteur dans tous les membres; & deux jours après, elle eut une douleur très-vive dans l'hypochondre gauche, un doigt au-dessous du thorax : c'étoit vers quatre heures après midi. La fièvre s'y joignit, & dura jusqu'à deux heures après minuit : cette scène a continué huit jours avec le même période, & quelquefois la fièvre l'a jettée dans le délire. Après ce temps la douleur a cessé tout-à-coup, ainsi que la fièvre, pendant l'usage de quelques remèdes. Mais le pincement, dont j'ai parlé plus haut, n'en est pas moins revenu avec les regles, & il a conservé son caractère & sa durée exacte de deux heures pendant dix-huit mois. Alors tous les accidens qui marquent la passion hystérique au suprême degré se sont montrés, les agitations, l'oppression, la suffocation, & sur-tout des mouvemens convulsifs généraux & particuliers, principalement dans la cuisse &

la jambe du côté malade. La douleur périodique n'est plus restée bornée dans sa durée, ni réglée dans ses retours; elle duroit fix, dix & vingt-quatre heures; les autres accidens ne donnoient pas plus de relâche, & dans ces intervalles rares la foiblesse étoit extrême, & portée souvent jusqu'à produire une défaillance complete avec perte de connoissance: il sembloit aussi que ce repos procurât de nouvelles forces aux accidens qui alloient recommencer. Cette douleur alors, tantôt paroissoit avec les regles; tantôt à la fin de l'évacuation: elle a continué jusqu'à treize jours de suite. Le sang évacué a les qualités ordinaires, mais la quantité va quelquefois jusqu'à une véritable perte; & lorsque les regles ont cessé, elles sont suivies assez souvent d'un flux jaunâtre, sanguinolent, fétide, tel que celui que j'ai décrit au commencement de ce mémoire. Au reste, le plus ou moins d'abondance des regles, leur suppression entière pendant quelques heures, n'ont jamais rien changé à l'état convulsif, ni aux douleurs. Depuis le 19 août 1778, jusqu'au mois d'avril 1779, elle fut tenue par la fièvre quarté; pendant tout ce temps les regles coulerent peu, les accès de douleur furent imperceptibles: lorsque la fièvre a cessé, les accidens ont repris leur énergie,

& n'ont pas discontinué jusqu'à présent. J'eus occasion de la connoître au mois de février 1776, & le 12 janvier 1777 j'en ai fait mon épouse. J'espérois que les changemens qui suivent naturellement le mariage, mettroient un terme à toutes ses incommodités : *Sed in vanum laboro*. Elle m'apprit tout ce qui s'étoit passé, les remèdes qui lui avoient été conseillés ; c'étoit des emménagogues, & pendant les douleurs des saignées du pied : mais le tout sans succès. Depuis ce temps j'ai suivi scrupuleusement tous les symptômes & leurs variations ; j'ai consulté des personnes très-versées dans l'art de guérir ; ils ont regardé tous l'état spasmodique comme essentiel, tenant à la délicatesse, la sensibilité, l'irritabilité des nerfs ; ils m'ont engagé à insister sur les remèdes propres à corriger cet état pendant les accès qu'il produit, & dans les intervalles ils ont conseillé des toniques. Tous ces remèdes, & les eaux de Spa, prises à la source sur les lieux, en avançant ses règles n'ont fait que rapprocher les scènes de douleur qu'elle éprouve.

Ce défaut de succès me confirmoit dans les idées que j'avois conçues & proposées, mais en vain, sur l'existence d'un mal local. Je redoublai d'attention pour m'en assurer, & en attendant j'administrerai les

remedes que je crus les plus propres à calmer les douleurs. Le lieu de la douleur se marquoit quelquefois par une tumeur sensible au tact & brûlante ; alors je saignois du bras, ou j'appliquois des sangsues sur le lieu même. J'ai fait faire usage des lavemens adoucissans , carminatifs, purgatifs, des embrocations de tout genre ; j'ai employé différens emplâtres, des fomentations, l'eau froide & même la glace sur le bas-ventre ; enfin on a essayé de toute sorte d'attitude. De tous ces moyens j'ai retiré bien peu de succès : l'opium à grande dose peut seul assoupir le mal, mais les dérangemens que laisse ce remede dans l'économie animale, après son action, fait qu'elle ne veut s'en servir qu'à l'extrémité.

Cependant il existe une tumeur contiguë au corps de la matrice du côté droit ; je l'ai à la fin reconnue après plusieurs tentatives, en posant le matin, la malade étant à jeun, une main sur l'endroit souffrant, & portant deux doigts de l'autre main jusqu'au col de la vessie. La tumeur est de la grosseur d'un œuf de poule ; peut-être appartient-elle au corps même de la matrice, engorgé & tuméfié dans cet endroit, car l'orifice en est tourné vers l'os ilium gauche, & lorsque je le pousse un peu fortement, j'occasionne de la douleur

dans la tumeur. La position de cet orifice ne peut être telle, comme on le voit, que parce que le poids de la tumeur a entraîné la matrice, & lui a fait prendre une situation oblique dans le côté droit. J'ai réitéré bien des fois, & dans différens temps & différentes circonstances, le même examen; j'ai constamment reconnu la même chose.

J'ai, d'après ce résultat, tourné mes vues sur la ciguë tant recommandée dans des cas semblables, & ma femme a commencé à la prendre le cinq juillet; le onze les regles ont paru au période naturel, & depuis long-temps les douleurs n'avoient pas été si fortes : elle continue cependant le même remède. *Nunc si prognosîs omnem fere spem sustulerit; dura hæc sententia, quæso, exprimatur latîno idiomate, ne hanc legens ægra terrore afficiatur, & indè malum in pejus ruat.*

---

## MÉMOIRE A CONSULTER;

Par m. PIERRE DUBB, docteur en médecine à Gottenbourg en Suede.

M. \*\*\*, âgé de quarante-quatre ans, d'une constitution forte & vigoureuse, affermie par l'exercice, né de parens sains, & qui, dès l'enfance, a joui de la

meilleure fanté, fut attaqué dans le courant de l'année 1763, d'une sciatique. Les douleurs étoient si fortes & si aiguës, que les médecins furent obligés de lui donner de l'opium pour les assoupir ; il passa neuf jours sans pouvoir ni manger, ni goûter aucun repos. Cette sciatique, causée par un refroidissement, ne déranger pas l'écoulement d'une gonorrhée qui tourmentoit alors le malade, & sa convalescence fut rapide. Trois ans s'écoulerent sans qu'il fût incommodé d'aucune maladie, ni d'aucun mal - aise ; mais dans l'automne de l'année 1766, pendant l'écoulement d'une nouvelle gonorrhée, un refroidissement aussi considérable que le premier, fut suivi des mêmes douleurs qui se sont étendues sur les articulations des cuisses, des genoux & des talons. La maladie a été plus longue, & la convalescence plus difficile ; le malade a été obligé de garder la chambre pendant plusieurs mois. Une fièvre tierce lui est survenue, & les premiers accidens ont disparu, quoiqu'il soit resté depuis des sensations douloureuses dans les endroits auparavant affectés, au point même de gêner la marche, & d'empêcher de rester debout. Pour détruire ce reste de maladie, on conseilla, en l'année 1770, les douches froides, & de faire appliquer sur les parties sensibles les boues

ferrugineuses que déposent certaines eaux minérales. Le succès fut tel qu'il y avoit lieu de se flatter d'une guérison parfaite : Mais c'est de ce temps-là qu'il faut compter le commencement d'une paralysie des jambes d'un genre peu ou point du tout connu, quoiqu'elle ressemble beaucoup, à cause de son origine, à cette demi-paralysie de laquelle parle le docteur *Cotunni* de Naples, comme étant une suite de *Pischias nervosa*.

On n'a aucune raison de croire qu'une dysenterie épidémique, que le malade a essuyée dans l'automne de la même année, y ait contribué, puisqu'il n'a existé aucune singularité ni dans la maladie, ni dans son traitement.

Ce n'est pas tout d'un coup que le malade a été frappé de cette paralysie ; son commencement & son accroissement ont été si insensibles au contraire, qu'il ne peut fixer l'époque de son invasion, ni même déterminer à présent s'il trouve une plus grande difficulté à marcher & à se tenir debout, qu'il n'en ressentoit il y a trois mois ; & c'est seulement en faisant la comparaison de ce qu'étoit sa maladie au commencement d'une année ; à ce qu'elle est vers sa fin qu'il apperçoit qu'elle s'accroît & augmente. Ainsi c'est peu à

444 MÉMOIRE A CONSULTER ,  
peu, pendant dix ans, qu'il est parvenu à  
ce triste état que je vas décrire.

Il lui est impossible, étant assis, de se lever avant qu'il ait, à l'aide de ses mains, approché ses jambes tout près de la chaise, & placé ses pieds dans la ligne perpendiculaire qu'il faut conserver en se dressant sur le squelette ; malgré cela il ne pourroit se lever s'il n'avoit pas un appui ferme, ou si le poids du corps n'étoit pas soulevé par un aide. Une fois debout, il peut rester dans cette attitude pendant une heure sans autre ressource que sa canne pour garder l'équilibre ; mais pour marcher, il a besoin d'un fort soutien sur lequel puisse porter le poids du tronc pendant qu'il fait des efforts pour lever la cuisse ; ce qu'il ne peut exécuter sans la mettre aussi en abduction. La cuisse levée avec bien de la peine à une élévation d'environ trois ou quatre pouces, & c'est la plus grande qu'il peut lui donner, il traîne ou plutôt jette la jambe en avant, en lui faisant décrire un demi-cercle ; & fait enfin un pas en quatre à six secondes. Il est à remarquer qu'il a beaucoup plus de facilité à fléchir ou élever les cuisses lorsqu'il est bien appuyé sur les deux mains. Il exécute les mêmes mouvemens avec facilité quand il est couché horizontalement sur



le dos. En l'examinant on trouve toutes les parties charnues fermes & ayant toute la sensibilité & la chaleur qui leur est naturelle. Depuis fix à sept ans il ne sauroit non plus remuer & faire agir les doigts des mains avec autant de liberté qu'auparavant, ce qui l'a obligé de quitter le violon & la flûte traversière dont il avoit joué jusques-là : cette difficulté de se servir des mains a augmenté dans la même proportion que celle de mouvoir les jambes. Le toucher dans les extrémités des doigts n'est pas parfait, & même à présent il s'en faut de beaucoup.

La santé d'ailleurs paroît bonne, le sommeil & la digestion sont les meilleurs qu'on puisse avoir ; toutes les facultés intellectuelles sont libres & entières, & l'on n'observe jamais d'altération dans le pouls. Le corps est souple & ferme, le coloris du visage frais, & l'humeur gaie. J'observe enfin que depuis le commencement de la paralysie le malade n'a jamais eu des douleurs, des formications, ni aucune sensation désagréable dans les membres affoiblis.

Dans une maladie de cette nature, d'une si longue durée, & chez un homme aisé, on peut croire qu'il seroit plus facile de dire ce qu'il n'a pas essayé pour recouvrer la santé, que d'être bien exact en spécifiant tout ce qu'il a tenté. En peu

de mots donc, quelques-uns ont regardé cette maladie comme ayant son siège dans la substance des nerfs, d'autres dans leurs tégumens. Pour les uns, c'est un racornissement; pour d'autres, une collection humorale : on a supposé une pareille collection entre les membranes ou gâines de la moëlle épiniere; on a assigné comme la vraie cause une tendinosité des fibres musculaires; enfin il s'est trouvé des médecins qui ont imaginé que la cause de tous les accidens pouvoit être un exostose sur la face intérieure du sacrum. Mais les variations qui se trouvent dans la maladie ne s'accordent pas avec une pareille idée, puisque le malade exécute quelquefois avec une assez grande facilité les mêmes mouvemens qui le plus souvent sont très-difficiles, ou presque impossibles. D'après toutes ces idées, & la variété des indications qu'elles fournissent, on a insisté sur plusieurs traitemens différens; on a employé les humectans, les apéritifs, les sudorifiques & les infusions nervines. Le malade a fait usage des eaux & des bains d'Aix-la-Chapelle, des eaux de Spâ où il a pris quarante bains froids à la maniere angloise, en s'y jettant à corps perdu; puis, tous les ans, il a pris les eaux de Seltz, de Pyrmont : le tout en vain. Il a eu la constance de souffrir les urtications pen-

dant trois mois ; & , pendant plus d'un an , l'on a essayé les secours électriques : premièrement les bains électriques ( on appelle ainsi les momens que le malade est électrisé isolé ) positifs ou négatifs , d'une machine très-forte pendant deux , trois & même souvent quatre heures chaque jour , dans toutes les saisons ; secondement , les étincelles de différentes grandeurs , tirées des parties affoiblies ; enfin les commotions qui jamais n'ont été plus fortes que d'une bouteille contenant environ une pinte , & cela même très-rarement. La méthode la plus usitée a été de lui donner , en descendant de son isoloir , deux ou trois cens légères commotions d'une petite bouteille d'environ une once , avec l'attention de leur faire parcourir certains muscles , certaines parties des membres paralyfés , & les directions des troncs des nerfs cruraux & sciatiques. Toutes ces opérations pénibles n'ont pas été infructueuses , mais les avantages qu'on avoit obtenus pendant les trois premiers mois de traitement , ont entièrement disparu par la fuite. On a depuis appliqué de grands véficatoires sur les reins & dans les cuisses ; ils paroissoient produire un grand effet les premiers jours : on les a fait suppurer long-temps , mais aussi-tôt qu'on les eut laissé dessécher , le succès s'est évanoui.

Après ces remèdes on a administré des préparations mercurielles à l'intérieur, & en même temps des frictions aromatiques sèches. Le mercure doux rendoit le ventre trop libre, on lui a substitué le sublimé corrosif, mais en vain : on s'est déterminé pour les grands remèdes. Quatre bains tièdes ont été suivis de trente frictions, chacune de deux gros de la pommade faite avec parties égales de mercure & de sain-doux. Après ces tentatives inutiles, on est revenu à des frictions nervines d'un onguent connu, en administrant intérieurement des remèdes antimoniaux, sur-tout une grande quantité des morsules de kunckel: même inutilité. On leur a substitué celles faites avec la teinture des cantharides; elles parurent au commencement suffire aux vœux du malade, mais leurs grands inconvéniens, les excoriations & la strangurie en ont trop limité l'usage. On a pensé ensuite que des bains tièdes & de vapeurs, conjointement avec des sangsues pour provoquer les hémorrhoides, seroient avantageux; on s'est trompé, & présentement on est revenu à la teinture des cantharides, de laquelle on espere augmenter les bons effets par l'infusion d'arnica qu'on donne intérieurement. Aucun de tous ces traitemens & remèdes n'a dérangé l'économie animale d'une

d'une manière sensible. Ce bonheur, rare au milieu de tant de désagréments, console & engage à tenter encore quelques ressources : c'est l'objet des demandes suivantes sur lesquelles on consulte. Serait-il utile d'inoculer la galle ? d'appliquer des cauterés selon la méthode de *m. Percival Pott*, quoiqu'il n'y ait pas la moindre distorsion de la colonne vertébrale ? ou des exutoires d'écorce de garou ? ou de faire porter des cauterés ouverts ? &, afin que rien ne paroisse oublié, que pense-t-on des poudres d'*Ailhaud* ?

On se flatte que les médecins, sur-tout ceux qui ont été assez heureux pour avoir vu réussir les soins qu'ils ont donnés à des malades affligés de la même maladie, auront la bonté de communiquer, par la voie du journal de médecine, leurs observations & leurs conseils. Ils doivent être assurés de la vive reconnoissance du malade, de celle de tous ceux qui ont été consultés, & bien certainement de celle de l'auteur de ce mémoire.



## A MONSIEUR OPOIX,

*Apothicaire à Provins, correspondant de  
l'Académie des sciences de Dijon.*

JE viens, monsieur, de lire les observations que vous avez faites sur mon æthiops martial produit par la décomposition de l'acide nitreux, inférées dans le journal de médecine pour le mois de septembre dernier. Cet æthiops, comme je l'ai observé, est très-atirable & presque indissoluble dans les acides même minéraux. Vous nous apprenez que cette insolubilité vient de la surabondance de phlogistique qui enveloppe les molécules du fer, leur sert d'enduit ou d'une espèce de vernis qui les garantit de l'action des acides; & vous ajoutez que l'état où se trouve le métal, dans ma préparation, lui donne des propriétés communes avec le bleu de Prusse: 1°. Tous les deux, dites-vous, sont un fer surchargé de phlogistique; 2°. ils sont l'un & l'autre inattaquables par les acides; 3°. la liqueur teignante du bleu de Prusse contient une substance animale, & on sait que l'acide nitreux est le produit des substances animales & végétales. Malgré cette assertion, je crois bien fermement, M<sup>r</sup>, qu'aucun chymiste n'est parvenu

à démontrer, dans l'acide nitreux, l'existence du phlogistique animal & végétal; & je suis d'autant plus fondé à le croire, que m. *Macquer* vient de réimprimer, dans son dictionnaire de chymie, que l'acide nitreux enleve ou absorbe le phlogistique du fer, & le réduit à l'état de terre indissoluble & inattirable à l'aimant. C'est particulièrement sur cette erreur de fait qu'il a établi la base de sa doctrine de la calcination des métaux par l'acide nitreux.

Lorsque je publierai les différentes combinaisons que j'ai faites du fer avec l'acide phosphorique, je reviendrai sur l'æthiops; &, par occasion, sur mon mercure martial. Je démontrerai alors que l'union des deux derniers métaux est aussi intime & aussi durable que toutes celles que forme le mercure avec les substances métalliques. Aujourd'hui je me borne à vous prier de nous donner quelques exemples pratiques bien vrais, bien démontrés, de la déphlogistication de l'acide nitreux par les substances métalliques, & de nous dire:

1°. Quels sont les caractères & la manière d'agir de l'acide nitreux ainsi déphlogistique.

2°. Quelles sont celles des substances métalliques capables de prendre le phlogistique par surabondance.

3°. A quels signes on reconnoît sûre-

452 M. CROHANÉ A M. OPOIX ,  
ment cette surabondance de phlogistique.

4°. L'æthiops martial de *Lémery* étant, ainsi que le mien, indissoluble dans les acides, & parfaitement attirable : d'où lui vient la surabondance de phlogistique, puisque, pour sa production, on n'a point employé l'action d'aucun sel acide, ni alkali, ni même celle du feu.

5°. La porphirisation de la limaille de fer, produisant un véritable æthiops, pourquoi cette division mécanique lui fait-elle perdre la propriété qu'elle avoit avant d'être dissoluble dans les acides, tandis qu'elle lui conserve en entier celle d'être attirable à l'aimant.

6°. Pourquoi le *safran de mars apéritif*, qui n'est ni dissoluble dans les acides, ni attirable par l'aimant, se convertit en véritable æthiops, sans qu'il soit besoin d'employer le concours d'aucun corps gras, ni celui de l'acide nitreux, ni même celui du feu. Il suffit seulement de couvrir cette terre martiale avec de l'eau, & de la laisser évaporer à l'air libre. Je fais que vous répondrez que le phlogistique *identique* qui circule dans l'air, ou qui est charrié par ce mixte, suffit dans ce cas-ci pour opérer la conversion du safran en æthiops ; mais pourquoi cette conversion ne réussit-elle jamais qu'avec le concours de l'eau ? cela est cependant vrai, & quelque temps



que l'on expose ce safran à l'air, sans le mouiller, jamais il ne se convertit en æthiops.

7°. Pourquoi le safran de mars, préparé avec le soufre, n'est ni dissoluble dans les acides, ni attirable à l'aimant. Certainement il ne manque pas de phlogistique; car il n'a pas perdu celui qui lui est propre, & de plus il a celui du soufre. Hé bien! j'ai dit, *journal de médecine, octobre 1779*, que pour le convertir en æthiops bien noir, & parfaitement attirable, il suffisoit de lui faire éprouver un degré de feu capable seulement de volatiliser le soufre.

8°. D'après quel fait pratique vous comparez mon æthiops au bleu de Prusse. Est-ce que le bleu que vous auriez examiné seroit, comme les æthiops, attirable à l'aimant?

9°. Quoique vous citiez avec complaisance le précipité de m. *Maret*, je ne lui trouve cependant d'autre ressemblance avec les æthiops, que le nom que la prévention lui a fait donner. J'ai fait voir, dans l'exposé de mon procédé, que le caractère qui distingue essentiellement les æthiops des autres préparations martiales, étoit non-seulement la couleur noire, mais la propriété qu'ils ont d'être attirables dans leur totalité; & j'ai fait remarquer (d'après

454 M. CROHARÉ A M. OPOIX,  
les célèbres mm. *Rouelle* ) que ce que l'on  
appelle en chymie un *précipité* ne devoit  
pas être confondu avec l'athiops martial,  
attendu que l'expérience démontre dans  
les précipités trois substances bien distinc-  
tes , le dissolvant, le corps dissous , & le  
précipitant.

Il est probable que les fonctions mul-  
tipliées & trop variées de secrétaire de l'a-  
cadémie , n'ont jamais permis à m. *Maret*  
de se livrer à la pratique de la chymie ,  
avec la liberté & le temps nécessaires pour  
se mettre en garde contre les opinions &  
les préjugés des auteurs. Il est bien cer-  
tain aussi , que s'il avoit examiné les pré-  
cipités , ou qu'il eût eu connoissance de la  
théorie vraie & lumineuse , enseignée pen-  
dant quarante ans par mm. *Rouelle* , &  
que le premier a consignée dans les mé-  
moires de l'académie des sciences de *Pa-*  
*ris* , pour l'année 1755, m. *Maret* n'auroit  
pas donné le nom d'athiops à un précipité  
formé par l'addition de l'alkali volatil sur  
la dissolution du fer par l'acide nitreux.  
Quoique depuis quelque temps on ait beau-  
coup écrit sur les précipités , je pense qu'il  
reste encore beaucoup plus à faire. Notre  
*Lefebvre* (1) est un des premiers qui ait  
observé qu'un métal dissous par un acide ,

---

(1) Traité de la chymie , &c. par *Nicolas Le-*  
*feyvre* , apothicaire ordinaire du roi , &c. *Paris* ,  
1660 , tome 2.

& précipité par un alkali fixe ou volatil, quelque bien lavé qu'il soit, augmente d'environ un tiers de son poids. On retrouve la vérité & l'exactitude de cette observation jusques sur les métaux les moins susceptibles d'altération ou de décomposition, tels que l'or, l'argent & le mercure.

Je crois, monsieur, que ce petit nombre de faits suffisent pour vous convaincre que toutes les préparations martiales dont la médecine fait usage, quelques nombreuses que vous les supposiez, se réduisent à trois; savoir, le safran de mars, le précipité & l'æthiops: mais comme vous avez assimilé l'æthiops au bleu de Prusse; j'ai consulté les mémoires de l'abbé *Ménon*, & j'y ai fait deux découvertes assez plaisantes. La première, c'est que cet auteur a fourni à m. *Maret* le procédé de l'æthiops martial, que ce dernier appelle *son* æthiops, & dont il a fait si grand bruit, *procédé qui lui avoit réussi dix fois en présence de toute l'académie, & qui lui a manqué à l'onzième* (1).

La deuxième est que vous-même, monsieur, vous avez emprunté de l'abbé *Ménon* l'idée de la surabondance de phlogistique dans les substances métalliques; on doit le croire d'après les deux passages du

(1) Mémoires des savans étrangers, &c. tome I. pag. 572 & 574; du 20 décembre 1747.

456 M. CROHARÉ A M. OPOIX, &c.  
mémoire que je transcris ici. *Page 572*,  
l'abbé dit: « Parmi les différentes matieres  
» sur lesquelles j'ai fait des expériences de  
» couleurs, j'ai employé une espece de py-  
» rite qui se trouve abondamment à qua-  
» tre lieues d'Angers. Elle se dissout pres-  
» que toute entiere dans l'eau-forte. Quand  
» on verse de la lessive alkaline sulfu-  
» reuse (1) sur cette dissolution, la liqueur  
» se trouble & dépose un précipité blanc  
» qui est la couleur naturelle du fer, &c. ».

M. *Maret* a substitué l'alkali volatil phlo-  
gistique à l'alkali fixe que prescrit l'abbé  
*Ménon*, & c'est à cette substitution qu'il  
doit les variétés de couleurs qu'il a obser-  
vées dans son précipité.

*Page 574*: « Le principe inflammable  
» qui sature l'alkali s'attache aux molé-  
» cules du fer, leur sert d'enduit ou d'une  
» espece de vernis capable de les garantir  
» contre les injures de l'air, &c. ».

Je suis, &c.

MONSIEUR,

CROHARÉ, apothic. de Monsei-  
gneur le comte d'ARTOIS.

Paris, ce 15 octobre 1780.

---

(1) C'est l'alkali fixe saturé de la matiere phlo-  
gistique du sang de bœuf, que quelques chy-  
mistes du premier ordre nomment *alkali prussien*,  
comme s'il étoit une production particuliere à ce  
royaume.

---

*EXTRAIT des prima mēfis de la  
faculté de médecine de Paris, tenus les  
1<sup>er</sup> & 15 septembre 1780.*

LA chaleur a été moins grande depuis le milieu du mois d'août, le temps a été plus nuageux, plus pluvieux, & on a vu des rhumatismes, des dysenteries bilieuses; les fièvres ont eu un caractère plus marqué de putridité, & moins d'inflammation. L'inconstance de la température qui du matin à midi a souvent varié de sept & même de neuf degrés, a rendu la marche des symptômes très-irrégulière. En général cependant, l'embarras du foie & l'âcreté de la bile ont fixé le traitement qui a consisté en peu de saignées, des délayans, des apéritifs doux & des purgatifs.

Les fièvres intermittentes ont été quotidiennes, tierces & doubles-tierces; quelques sujets ont eu à la fois des tierces & des doubles-tierces: comme elles participoient du caractère bilieux des fièvres

continues qui avoient précédé, les moyens curatifs ont dû être les mêmes. On a donné avec succès les vomitifs dès le début, lorsque l'inspection de la langue, les maux de cœur, les pesanteurs & tournoiemens de tête avec un pouls mol & irrégulier, &c. annonçoient une abondance de sabure bilieuse ou glaireuse dans les premières voies. Nous disons bilieuses & glaireuses, parce que la plupart des malades ont rendu, dans le vomissement, des matieres de cette espece. Après ce préliminaire, qui a été indispensable presque pour tous, on a été obligé d'insister sur les apéritifs tirés de la classe des amers, jusqu'à ce, que la bile sortit d'elle-même : car ce n'est que dans ce cas que les purgatifs ont été vraiment avantageux, & ont procuré la guérison. Ceux qui se sont hâtés de purger, ont souvent rendu la fièvre continue avec des redoublemens irréguliers, & dès-lors très-gênans. Le quinquina n'a pas produit les bons effets qui suivent ordinairement son usage dans les intermittentes régulières, mais on a eu

lieu de se louer d'y avoir substitué les infusions ou décoctions ameres, avec la petite centauree, le petit chêne & le sel ammoniac.

Un symptôme qui a accompagné presque toutes ces fièvres, étoit une douleur vive dans la région épigastrique; les bons effets des vomitifs placés dès le commencement, pourvu qu'il n'y eût point de contre-indication, ou qu'on y eût satisfait avant, ont prouvé que la bile étoit la vraie cause de cette douleur: on a même été obligé d'employer ce moyen plusieurs fois. Cependant on a observé que chez plusieurs malades il avoit déterminé une diarrhée bilieuse très-fatigante par la répétition des évacuations, mais point dangereuse.

Les maux de tête ont été assez fréquens parmi les ouvriers qui travaillent au soleil, ainsi qu'il avoit été remarqué le mois précédent: leurs fièvres ont eü d'abord toute la violence des fièvres chaudes, mais bientôt le traitement antiphlogistique les a ramenées à la classe des fièvres continues.

régnantes. Quelques-unes de ces fièvres ont été accompagnées d'éruptions à la peau.

On n'a rien ajouté à ce qui a été dit le mois dernier des petites-véroles.

Il s'est présenté quelques *cholera morbus* qui ont été plus rebelles chez les hommes que chez les femmes.

M. *Thierry*, médecin consultant du roi, a communiqué ses observations sur la constitution des six premiers mois de l'année présente. Ces observations, constatées par la notoriété, forment un tableau qui justifie parfaitement ceux que nous a laissé le prince de la médecine.

M. *Doublet*, médecin de l'hospice fondé par madame *Necker*, a lu un précis historique des maladies qu'il a eu à traiter dans cet hôpital pendant les mois de mars, avril, mai, juin, juillet & août. Comme parmi les malades reçus à l'hospice il se trouve un grand nombre de ces hommes qui travaillent aux carrières, m. *Doublet* a eu occasion de reconnoître & de décrire l'espece de maladie à laquelle leur travail les expose.



MM. de l'Epine, Gervaise, Macmahon, Philip, Defrasne, Hallot, Roussel, ont rendu compte des maladies particulieres qui ont été confiées à leurs soins, & dont les détails leur ont paru mériter l'attention de la compagnie.

M. Defrasne a lu un premier mémoire sur l'abus des narcotiques, & un second sur la cause de la multiplité des affections hystériques.



OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.  
SEPTEMBRE 1780.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	Au lever du S.	A 2 h. du soir.	A 9 h. du soir.	Au matin.	A midi.	Au soir.
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	15, 3	26, 0	17, 2	28. 0, 0	27 11, 8	27 11, 6
2	15, 0	21, 2	16, 4	27 11, 2	27 11, 2	27 11, 0
3	12, 4	20, 5	15, 0	27 11, 0	27 11, 0	27 11, 0
4	11, 5	18, 2	15, 0	27 11, 9	28 0, 0	28 0, 6
5	9, 7	19, 3	14, 0	28 1, 4	28 1, 3	28 0, 8
6	9, 2	19, 0	15, 0	28 0, 0	27 11, 0	27 10, 2
7	11, 0	17, 5	15, 2	27 9, 4	27 9, 0	27 8, 3
8	13, 0	18, 5	14, 0	27 7, 10	27 7, 8	27 8, 0
9	12, 2	17, 2	15, 0	27 8, 10	27 9, 3	27 10, 6
10	11, 2	19, 6	15, 6	27 10, 6	27 10, 0	27 9, 8
11	12, 5	17, 0	12, 0	27 9, 7	27 10, 4	27 11, 0
12	10, 0	17, 0	12, 9	27 11, 4	27 11, 7	28 0, 3
13	9, 7	17, 5	14, 0	28 0, 4	28 0, 0	28 0, 0
14	10, 6	15, 7	12, 3	27 10, 10	27 10, 10	27 11, 2
15	10, 0	18, 2	14, 0	27 11, 2	27 11, 3	27 11, 0
16	11, 0	20, 8	15, 0	27 10, 6	27 10, 0	27 9, 0
17	14, 2	17, 8	14, 0	27 7, 5	27 7, 5	27 8, 0
18	11, 4	15, 0	12, 3	27 8, 0	27 7, 4	27 7, 6
19	10, 0	14, 5	11, 6	27 8, 0	27 8, 7	27 9, 4
20	9, 6	12, 0	13, 0	27 9, 2	27 7, 10	27 5, 2
21	10, 6	15, 8	12, 0	27 10, 2	27 10, 10	27 11, 2
22	10, 5	16, 0	12, 7	27 11, 9	28 0, 5	28 1, 1
23	9, 8	17, 6	13, 0	28 0, 8	28 0, 0	27 11, 2
24	9, 8	16, 5	13, 5	27 10, 8	27 11, 6	28 0, 2
25	10, 6	16, 1	13, 0	28 1, 0	28 1, 4	28 1, 2
26	9, 8	16, 4	13, 2	28 0, 8	28 0, 0	27 11, 7
27	12, 0	15, 7	12, 0	27 11, 2	27 11, 8	27 11, 11
28	10, 0	14, 0	12, 6	27 11, 4	27 11, 0	27 10, 11
29	11, 2	13, 6	9, 2	27 9, 2	27 7, 6	27 8, 2
30	9, 0	9, 7	8, 0	27 7, 0	27 4, 6	27 1, 10

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	N-E. beau. chaud.	S-O. c. pl. ton él.	E. be. éclairs.
2	N-O. & S-O. nu. ton. la nuit.	N. nuages.	N. beau.
3	N. beau, brouill.	N-E. beau.	N-E. idem.
4	N-E. beau.	N-E. idem.	N-E. idem.
5	N-E. idem. froid.	E. idem.	E. idem.
6	E. idem.	E. idem.	E. idem.
7	E. c. ton. au loin.	E. & S. c. pl. t. él.	S. couv. pluie.
8	S. couv. brouill.	N-O. & S. c. pl.	E. couvert.
9	N-O. & O. c. pl.	N-O. beau.	N-O. beau.
10	E. & N-E. beau.	S. couvert, pluie.	E. & S-E. couv.
11	N-O. nua, pluie.	O. id. él. t. au h.	O. nuages.
12	N-O. nuages.	N. & O. n. pl. él.	N. beau.
13	N. beau, brouill.	S-O. beau.	E. & S. idem.
14	E. & S. nuages.	N-O. nua. pet. pl.	S-O. idem.
15	E. be. br. dans la vallée.	S. beau.	S. idem.
16	E. nuag. chaud.	S. nuages.	E. idem.
17	E. couv. pluie.	S-O. & S. id. v. pl.	S. nuages.
18	S. idem.	S-O. couv. pluie.	S-O. couv. pluie.
19	O. nuag. froid.	S-O. nuages.	S-O. idem.
20	S-E. & S. c. pl. fr.	S-E. couv. gr. pl.	S-O. id. tempête.
21	N-O. nua. vent.	S-O. couv. pluie.	S-O. couvert.
22	N-O. beau.	N-O. & O. b. doux.	N-E. be. aur. bor.
23	N-E. nuages.	E. & S-E. nuages.	E. nuages.
24	E. idem.	N-O. & O. beau.	S-O. beau.
25	O. c. vendanges.	S-O. idem.	N-O. idem.
26	S. & S-E. beau.	S-O. id. chaud.	O. idem.
27	O. cou. pl. bande lum. à 2 h. mat.	S-O. nuages.	O. idem.
28	S-O. couv. v. fr.	S-O. c. vent fr.	S-O. c. v. froid.
29	S-O. idem.	S-O. id. pl. temp. tonnerre.	S-O. couv. froid.
30	S-O. idem. pluie.	S. c. pl. abond.	S-O. be. gr. v. fr.

## 464 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

## R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur . . . 26, 0 deg. le 1<sup>er</sup>

Moindre degré de chaleur . . . . . 8, 0 le 30

Chaleur moyenne . . . . . 13, 7 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*

cure . . . . . 28, 1, 4 les 5 &amp; 25

Moindre élévat. du Mercure . . 27, 1, 10 le 30

Élévation moyenne . . . 27 p. 10, 4

Nombre de jours de Beau . . . . 12

de Couvert . . . . . 9

de Nuages . . . . . 9

de Vent . . . . . 5

de Tonnerre . . . . . 1

de Brouillard . . . . . 4

de Pluie . . . . . 17

d'Aur. boréale . . . . . 2

Quantité de Pluie . . . . . 31, 9 lignes.

D'Evaporation . . . . . 40, 0

Différence . . . . . 8, 3

Le vent a soufflé du N. . . . . 2 fois.

N.-E. . . . . 3

N.-O. . . . . 4

S. . . . . 5

S.-E. . . . . 2

S.-O. . . . . 8

E. . . . . 6

O. . . . . 3

TEMPÉRATURE: Chaude & sèche jusqu'au 15; ensuite froide & humide. Les pluies ont bien préparé la terre pour les semences. La vendange a commencé le 25. La récolte surpassera celle de l'année moyenne.

MALADIES: La rougeole a cessé, les dévoiemens ont été assez communs.

COTTE., Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> octobre 1780.

OBSERVATIONS

## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois de septembre 1780, par  
m. BOUCHER, médecin.

IL n'y a pas eu de chaleur ce mois, si l'on excepte les deux premiers jours : le premier, la liqueur du thermomètre s'est élevée à la hauteur de  $21\frac{1}{2}$  degrés. Dans tout le reste du mois elle ne s'est point porté plus haut que le terme de 17 degrés.

Le temps a été, une grande partie du mois, orageux & pluvieux. Nos champs avoient le plus grand besoin de ces pluies pour les préparer aux nouvelles semailles.

Le mercure, dans le baromètre, a été observé presque constamment au-dessous du terme de 28 pouces : le 30, il est descendu à 27 pouces  $1\frac{1}{2}$  lign.

Les vents ont été *sud* après le 6.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de  $21\frac{1}{2}$  degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de 8 degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $13\frac{1}{2}$  deg.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces  $\frac{1}{2}$  ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces  $1\frac{1}{2}$  ligne. La différence entre ces deux termes est de 11 lign.

Le vent a soufflé 1 fois du nord.	8 fois du sud.
2 fois du nord	12 fois du sud
vers l'est.	vers l'ouest.
2 fois de l'est.	3 fois de l'ouest.
5 fois du sud	3 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.

Il y a eu 20 jours de temps couvert ou nuageux.	
16 jours de pluie.	2. jours d'éclairs.
2 jours de tonn.	

## 466 MALADIES RÉGNANTES.

Les hygrometres ont marqué de la sécheresse au commencement du mois, & de l'humidité à la fin.

---

*Maladies qui ont régné à Lille, pendant le mois de septembre 1780.*

LA fièvre continue-putride, qui avoit régné dans les mois de juillet & d'août, a persisté ce mois. Une autre espèce de fièvre lui a succédé vers le quinze ; savoir, la double-tierce-continue, bien caractérisée par l'alternative d'un jour d'accès plus accablant que l'autre : dès le cinquième, les malades couroient les plus grands risques par la violence de l'accès, plusieurs tombant alors dans un état apoplectique décidé. Le quinquina à grande dose, après quelques saignées pratiquées brusquement, a été le seul moyen efficace de prévenir ce symptôme fâcheux, & d'en empêcher le retour, si l'on n'y avoit pas obvié d'abord. Dans quelques personnes la maladie a dégénéré en fièvre absolument continue, ou presque continue, un jour étant aussi fâcheux que l'autre par la continuation des principaux symptômes, auxquels se joignoit un état comateux continuel, ou bien un délire obscur, dont il étoit assez difficile de les tirer. Les vésicatoires aux jambes ont fait souvent un bon effet en pareil cas. Cette fièvre a été plus répandue que ne l'avoit été la fièvre continue-putride.

Nombre de personnes ont encore éprouvé ce mois, des diarrhées coliquatives provenant d'embarras plilogistiques sourds dans les vaisseaux qui se distribuent aux intestins.

Les fièvres intermittentes de toute espèce, quotidiennes, tierces, doubles-tierces, & quartes, devenoient communes : elles étoient opiniâtres, & de plus sujettes à récidive, lorsqu'on n'avoit pas assez évacué les premières voies, & insisté assez long-temps sur l'emploi des remèdes fondans, avant d'en venir au quinquina.

---

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Avis aux citoyens sur les causes, les divers caractères & les vrais remèdes de l'aveuglement, de la surdité & des principaux accidens vénériens, maladies très-fréquentes & rarement bien guéries, où l'on a joint des observations intéressantes sur tous ces objets, & sur la propriété peu connue de quelques secours également prompts, simples & efficaces, &c. Par m. ANDRIEU, docteur en médecine & en chirurgie de l'université de Montpellier. A Paris, chez l'auteur, &c. 1780, avec approbation & permission.*

Nous ne connoissons point m. *Andrieu*; nous avons demandé à plusieurs confrères qui il étoit, personne n'a pu nous en instruire, & nous sommes fondés à penser que c'est pour se faire connoître du public, sur l'aveugle crédulité duquel il compte sans doute, qu'il a mis au jour cette brochure qui contient 70 pages petit in-8°, & annonce des merveilles inconnues aux autres médecins, si l'on veut l'en croire.

Pour nous, nous assurons nos lecteurs que cette affiche de m. *Andrieu* ne présente rien de neuf, rien qui mérite la plus petite attention; que les moyens avec lesquels il se vante d'avoir guéri une multitude de malades, sont entre les mains de tout le monde, & employés par tout le monde; qu'ils sont mal présentés, ou au moins d'une ma-

niere si générale qu'il n'est pas possible de tirer de leur exposé la moindre notion pour la cure. Ce qu'il dit de l'aveuglement, de la surdité & des principaux accidens vénériens, n'est exactement qu'une compilation des tables des matieres, mises à la fin des ouvrages où il est traité de ces maladies.

Quant aux observations intéressantes sur la propriété peu connue de quelques secours également prompts, simples & efficaces, nous croyons, pour mieux faire connoître ce que l'on doit en penser, devoir dévoiler les secrets de cet auteur.

1°. *Pour ramener à la vie les enfans nouveau-nés...* irritez les nerfs de son nez avec la barbe d'une plume.

*Pour ramener à la vie les personnes noyées...* irritez les nerfs de leur nez avec la barbe d'une plume.

*Pour rappeler à la vie les personnes suffoquées par la vapeur du charbon, par les exhalaisons méphitiques, &c....* irritez les nerfs de leur nez avec la barbe d'une plume.

2°. *Pour guérir l'hydropisie dans des cas même les plus désespérés...* frottez le ventre du malade avec de l'huile d'olive.

3°. *Pour guérir les trop vives douleurs de l'enfantement.* .. donnez de l'opium à la femme en travail.

*Pour calmer & rendre supportables les accès de goutte...* donnez de l'opium.

*Pour calmer les coliques...* donnez de l'opium.

*Pour calmer les douleurs du rhumatisme...* de l'opium.

*Pour calmer les atrocités du cancer...* donnez de l'opium.

Enfin, & nous finirons par ce trait ingénieux : M. Andrieu craignant que l'eau avec laquelle on baptise les enfans nouveau-nés ne les tue, parce



qu'elle est froide, conseille de les ondoyer seulement en hiver, & de suppléer ensuite la cérémonie à l'église dans la belle saison, à certains jours marqués.

Les gens de l'art, qui connoissent les dangers de l'opium administré dans les cas où m. Andrieu le recommande comme le remède le plus sûr, le plus efficace, ne peuvent s'empêcher de gémir que l'on donne de la publicité à des conseils aussi meurtriers. Un certain *Lefebure de Saint-Ildephonse* avoit, il y a quelques années, fait imprimer & annoncer une brochure dans laquelle il proposoit également l'opium pour modérer les trop vives douleurs de l'enfantement. La faculté de médecine de Paris dénonça cette doctrine perfide au magistrat, & il fut fait défense de distribuer l'ouvrage.

*Gymnastique médicinale & chirurgicale, ou Essai sur l'utilité du mouvement ou des différens exercices du corps, & du repos dans la cure des maladies; par m. TISSOT, docteur en médecine, & chirurgien-major du quatrième régiment des chevaux-légers. A Paris, chez Bastien, libraire, rue du Petit-lion, près de la nouvelle Comédie françoise, quartier du Luxembourg, 1780, avec approbation & privilege du roi. 1 vol. in-12 de 406 pages.*

L'auteur a dédié son ouvrage à m. *Le Preux*, docteur-régent de la faculté de médecine de Paris, ancien professeur de pharmacie, &c. Il l'appelle son ami & son maître, & l'on reconnoît effectivement dans la manière de faire de m. *Tissot*, ses efforts pour imiter l'art heureux avec lequel m. *Le*

*Preux* fait encadrer des citations brillantes qui montrent la richesse de sa mémoire, la vivacité de son esprit, & la pureté de son goût.

L'histoire abrégée de l'origine & des progrès de la gymnastique médicinale *jusqu'à nos jours*, sert d'introduction à deux parties qui forment la division de tout l'ouvrage. Dans la première, on traite du mouvement & du repos en général : elle nous a paru bien plus soignée que la seconde, où l'on établit les indications suivant lesquelles on doit prescrire l'usage du mouvement & du repos dans la cure des maladies.

L'envie a cherché à décourager *m. Tissot* ; l'on a publié une petite brochure remplie de bonnes plaisanteries : par exemple, on a cru faire bien rire les lecteurs en appelant *m. Tissot*, *m. P'tissot*, &c. . . Il eût été peut-être mieux de faire une critique de son ouvrage qui n'est pas néanmoins sans mérite, à beaucoup près ; l'art au moins y eût gagné. Au surplus, *m. Tissot* est jeune, & promet par un essai tel que celui que nous annonçons, d'enrichir par la suite la science à l'étude de laquelle il s'est consacré.

## EXTRAIT DE L'ANTOLOGIE ROMAINE \*.

### CHIRURGIE.

NOUS croyons faire une chose agréable en publiant la récompense honorable accordée par les magistrats préposés pour veiller sur la santé des citoyens de Venise, à *m. Albert Pieropan*, de Vincence ; professeur de philosophie, à cause de la machine aussi utile qu'ingénieuse qu'il a inventée pour faciliter la guérison des fractures de la jambe.

Il y a deux ans que *m. Pieropan* fit connoître

---

\* N°. III. juillet 1780.

cette machine qui , adaptée à la jambe fracturée , l'étend doucement jusqu'à ce que l'os reprenne sa place naturelle , au moyen d'une vis fixée au talon de la picce qui tient lieu de foulard , & des attaches qui l'assistent au-dessus du genou. Dès que le remplacement est fait , rien ne peut le déranger , & cependant la jambe du blessé reste isolée ; il peut la mouvoir & la transporter avec la machine qui la contient , sans aucun inconvénient. Lorsque la fracture est compliquée avec plaie , cette machine laisse toute la facilité possible pour les pansemens.

Elle est faite de lames de cuivre avec des boucles & des courroies de cuir , applicable à toutes sortes de jambes , parce qu'elle peut être raccourcie & allongée à volonté. D'abord elle a été employée dans le grand hôpital de Vicence plusieurs fois , avec un succès constant ; d'après ces expériences multipliées & toujours heureuses , certifiées par m. *Stella* , premier chirurgien de cet hôpital , lithotomiste célèbre dans toute l'Italie , & par plusieurs autres chirurgiens du même hôpital & de la ville , m. *Pieropan* a cru devoir présenter sa machine au conseil de santé de Venise. Elle a été reçue avec reconnaissance , le magistrat a donné à son auteur des témoignages de satisfaction & d'estime , & l'a chargé d'en faire construire un certain nombre pour les faire distribuer dans les différens hôpitaux de la république. Cela fait , vers les premiers jours de juin , il a envoyé au gouverneur de Vicence une médaille d'or de la valeur de trente sequins , & six d'argent du poids de trois onces chaque , avec l'ordre de faire venir chez lui m. *Pieropan* , & de lui en faire don en présence du conseil de santé de Vicence , en lui recommandant de s'occuper de plus en plus du bien public , & de le féliciter sur ses talens & sa vertu.

La médaille représente la machine , autour de

laquelle on lit : *Humanitatis levamen*. Au revers est cette inscription : *Alberto Pieropan. Provisores salutis*. Venet. M. DCC. LXXX. Le gouverneur, de concert avec le conseil de santé de Vicence, pour donner à m. *Pieropan* une marque particulière de leur affection, ont fait faire à leurs frais un bassin d'argent de la valeur de seize sequins, sur lequel ils lui présenterent les médailles, & qui porte cette inscription gravée : *Alberto Pieropan. Prætoris. et. Provisorum. Salutis. Vicentia. Privatum. munus*. M. DCC. LXXX.

On essaie actuellement deux autres machines, l'une pour la cuisse, & l'autre pour le bras : elles réussissent également bien. Enfin celle imaginée pour les luxations de l'os *humerus*, a donné toute la facilité possible de replacer cet os sans aucune douleur, après qu'on eut en vain tenté toutes les anciennes méthodes avec des douleurs inexprimables pour le patient.

M. *Achard* a lu, dans la séance publique de l'académie royale des sciences de Berlin, du premier juin dernier, un mémoire très - important sur la découverte d'un nouveau moyen d'exciter, avec une petite quantité de charbons, ou d'autres matieres combustibles, un degré de chaleur beaucoup plus considérable que tous ceux qu'on a pu affecter jusqu'à présent ; avec la description d'une machine propre à déphlogistiquer l'air des appartemens, & à le rendre par conséquent beaucoup plus favorable à la respiration ». Cette lecture fut suivie des expériences propres à confirmer les assertions.

## P R I X.

L'ACADÉMIE des sciences, belles-lettres & arts de Lyon, propose pour les prix d'histoire naturelle, fondés par m. *Adamoli*, le sujet qui suit :

*Quels ont été & quels sont les alimens & les boissons des grands peuples, dans les différens climats ? Quels en ont été & quels en sont les effets relativement à la santé, à la force, à la durée de la vie, & à la population ?*

Les prix consistent en deux médailles, l'une d'or de la valeur de 300 livres, l'autre d'argent de la valeur de 25.

Toutes personnes peuvent concourir, excepté les académiciens titulaires & les vétérans : les associés y seront admis. Les auteurs ne se feront connoître directement ni indirectement ; ils mettront une devise à la tête de leur ouvrage, & y joindront un billet cacheté qui conviendra la même devise, leurs noms & les lieux de leur résidence. Les paquets seront adressés, francs de port, à Lyon,

*A m. LA TOURRETTE, ancien conseiller à la cour des monnoies, secrétaire perpétuel pour la classe des sciences, rue Boissac ;*

*Ou à m. DE BORY, ancien commandant de Pierre-Scize, secrétaire perpétuel pour la classe des belles-lettres, rue Boissac ;*

*Ou chez ARMÉ DE LA ROCHE, imprimeur-libraire de l'académie, maison des halles de la Grenette.*

Les mémoires seront écrits en latin ou en françois, & ne seront reçus au concours que jusqu'au premier avril 1782. La proclamation du prix se fera dans la séance publique qui suivra la fête de Saint-Louis,

## C O U R S.

M. d'Estremeau, membre du college & de l'académie royale de chirurgie, & de S. A. R. MADAME-COMTESSE D'ARTOIS, commencera son cours *théorique & pratique* sur les accouchemens, lundi 6 de ce mois, à quatre heures après midi, dans sa maison rue Neuve Saint-Eustache, près la rue Montmartre.

Ce cours sera terminé par des leçons sur l'allaitement des enfans, leurs maladies, & la meilleure maniere de les sevrer.

Sur la ligature des polypes utérins, suivant le dernier procédé de feu m. Levret son beau-pere; & enfin sur la méthode de placer, suivant la variété des cas qui les nécessitent, les différens pe-faires de l'invention de ce célèbre accoucheur.

*Annonce de Livres.*

On trouve chez le sieur Vincent, secrétaire de l'université de médecine de Montpellier; une collection très-étendue de dissertations de médecine, soutenues en diverses facultés du royaume & des pays étrangers.

On trouve chez Didot, libraire, le mémoire analytique *sur les eaux minérales de Contrexeville*, publié en 1774. Le mémoire *sur le mécanisme & les produits de la sanguification*, couronné à Pétersbourg en 1777. Le mémoire *sur les substances médicamenteuses tirées du regne animal*, couronné à Bordeaux en 1778. Et le mémoire *sur la nature, les usages & les effets de l'air, & des airs, des alimens & des médicamens relativement à l'économie animale*, couronné à Toulouse. On trouvera incessamment chez le même libraire trois autres mémoires de chymie relatifs à la médecine, couronnés par diverses académies : tous

ces mémoires ont un grand rapport entr'eux , & ils font faits pour former un ouvrage complet de chymie médicale. Pour en rendre un compte plus exact , nous attendrons qu'ils soient tous imprimés. M. *Thouvenel* ne sauroit les faire paroître trop tôt pour satisfaire l'empressement du public.

## A V I S.

*BAROMÉTROGRAPHE & autres machines  
météorographiques.*

LES machines que nous offrons au public devant être fabriquées d'après le principe qui a servi à la construction du *barométrographe* , nous parlerons principalement de celui-ci ; & c'est d'après son inventeur (m. *Changeux* ) que nous allons en donner une notice.

Le *barométrographe* non-seulement mesure , comme le *barometre* , les changemens qui arrivent dans la pesanteur de l'air , mais encore il les trace & en tient compte pour l'observateur absent : de-là , le nom par lequel on a cru devoir le désigner.

Sa révolution est d'une semaine entière , au bout de laquelle on efface les traces , pour qu'elles ne se confondent point : on peut rendre le temps de la révolution du *barométrographe* beaucoup plus long.

Les défauts du *barometre* feront sentir aisément l'utilité de l'instrument dont il est question. Nous montrerons qu'il remédie à tous ; nous en donnerons ensuite une légère idée , ainsi que des autres instrumens dont il est question.

I. Les changemens qui arrivent dans la pesanteur de l'atmosphère , sont désignés dans le *barometre* par les élévations & les abaissemens successifs de la colonne du mercure ; mais pour les connoître tous , & pour assigner leur durée , il ne faudroit jamais quitter cet instrument.

Les physiciens qui se dévouent aux observations météorologiques, consultent le barometre, une, deux, ou tout au plus trois fois par jour; ils ne savent donc autre chose, si ce n'est que la pesanteur de l'air, dans un, deux, ou trois instans, en vingt-quatre heures, a répondu à une colonne de mercure de telle ou telle hauteur.

Ces expériences sont certainement trop incomplètes pour en déduire la pesanteur de l'air dans un lieu, & pendant un temps donné. Ces mêmes expériences, faites en différens temps & en différens lieux, ne peuvent conduire à des comparaisons un peu exactes entre les lieux, les climats, les saisons; enfin, les rapports entre les variations de l'atmosphère & les révolutions des astres sont aussi peu assignables.

Ce n'est pas tout. Les expériences que l'on fait avec le barometre & les autres machines météorométriques, sont toujours incertaines & très-souvent fausses. Les machines dont je parle, tant qu'elles ne seront pas rendues météorographiques, ne seront jamais comparables, & ne mériteront point le nom de véritables mesures.

Comment peut-on appeller du nom de mesures, des instrumens qui, dans l'instant qu'on les emploie, laissent ignorer ce que l'on cherche à connaître?

Prenez toujours pour exemple le barometre: l'observateur qui l'interroge veut savoir si le barometre a varié, & combien il a varié. Or, lorsqu'il jette les yeux sur cet instrument, il ne peut trouver le mercure que dans l'une des trois positions suivantes: 1°. Ou il voit le mercure au même point où il étoit lorsqu'il l'a quitté; 2°. ou il le voit au-dessus de ce point; 3°. ou enfin au-dessous. Dans le premier cas, le physicien ignorera absolument si le mercure a varié; car il a pu être ou n'être pas stationnaire pendant son ab-



sence ; il a pu monter ou descendre , ou même faire l'un & l'autre mouvement. Dans le second & troisieme cas , le physicien voit une variation , mais il n'en voit qu'une , & cependant il a pu s'en faire plusieurs. Il ne sait donc point combien le mercure a varié. Ajoutez que , dans tous les cas , le temps de la station & des variations du barometre , ou leur vitesse , leur commencement , leur milieu , leur fin & leur durée totale , sont inconnus. Telles sont les prétendues mesures que l'on emploie dans les calculs météorologiques.

II. L'imperfection du barometre & de toutes les inventions météorométriques , est corrigée dans le barométrographe & dans les autres instrumens météorographiques.

Les différens degrés de pesanteur de l'air sont marqués dans le barométrographe par des traces ou lignes , lesquelles s'y décrivent sans aucune interruption. C'est un observateur automate qui veille & agit sans cesse pour le physicien. Lorsque celui-ci vient consulter son instrument , il trouve une table météorologique toute faite , & qu'il lui suffit de copier. Cette table est aussi complète qu'exacte : il y voit , par le moyen des lignes tracées , quels ont été les degrés de pesanteur de l'air pour chaque instant du jour & de la nuit. Il est clair qu'une suite de pareilles expériences fournira des sommes entieres de cette pesanteur pour quelque période de temps qu'on le desirera ; que , faites en divers lieux , ces mêmes expériences apprendront quelle est la constitution de l'air dans ces lieux ; que rien n'empêchera de comparer entr'eux les pays & les climats , comme les temps & les saisons ; qu'enfin la promptitude , la lenteur & la durée totale de chaque variation du mercure seront connues.

Le barométrographe & les autres instrumens météorographiques sont donc les seules vraies me-

furés en météorologie , puisqu'ils peuvent seuls donner une idée totale des choses que l'on veut mesurer dans cette science ; seuls ils sont comparables , puisqu'ils fournissent seuls des observations isochrones , exactes & complètes , & par conséquent d'un usage universel.

III. Pour obtenir les machines météorographiques , il s'agissoit de combiner les instrumens connus en météorologie , lesquels mesurent les différentes qualités de l'atmosphère , avec l'instrument qui mesure le temps , c'est-à-dire , avec la pendule. Le succès , & même la possibilité de ces machines dépendoient , comme on va le voir , de la solution d'une seule difficulté.

Il est assez facile d'imaginer certains moyens mécaniques pour faire concourir à un effet composé ou commun , deux machines , telles , par exemple , que le barometre & la pendule ; mais dans toutes les combinaisons possibles de ce genre , il faut faire tracer un crayon sans aucun frottement , ou du moins sans un frottement qui influe sur les effets que l'on se propose d'obtenir. Quelque léger que fût ce frottement , il rendroit la machine infidelle. Dans aucune de celles qui ont été tentées jusqu'à ce jour , on n'a évité cet inconvénient ; on croyoit même la chose impossible.

Dans le barométrographe , le crayon fait sa trace par un mécanisme qui rend désormais la construction de toutes les machines météorographiques d'une extrême facilité ; il consiste dans un jeu de bascule adapté à la pendule , lequel fait frapper , d'instant en instant , un ressort sur le crayon. Par ce stratagème , le crayon reste toujours libre , comme il sera aisé de le sentir par l'inspection de la machine.

IV. On peut varier cette invention , & lui donner différentes formes , mais elle sera toujours la même au fond ; c'est pour cela que toutes les

nouvelles machines que nous sommes prêts à construire pour les personnes qui voudront s'en procurer, leur seront offertes seulement en dessin, & qu'il nous a paru qu'il leur suffiroit de voir le barométrographe qui est exécuté, pour ne point douter de la réussite des autres instrumens météorographiques.

Le barométrographe a été présenté l'année dernière à l'académie des sciences, & vient de nous être confié par son auteur : nous en avons construit un second qui diffère par la forme, & que l'on verra aussi chez nous. Les esquisses ou dessins que nous communiquerons aux curieux, sont ceux du *thermométrographe* ; de l'*hygrométrographe*, de l'*anémométrographe*, de l'*udométrographe*, &c. On trouvera aussi le modele d'un *météorographe universel* qui représente toutes ces différentes machines réunies sur une seule pendule.

N. B. Ces machines ne sont point dispendieuses, & n'ajoutent que peu au prix ordinaire des pendules : on pourra d'ailleurs se dispenser de les faire construire à neuf, & en enrichir toutes sortes de pendules anciennes, au moyen de quelques additions qui n'engageront leurs propriétaires que dans des frais très-médiocres.

*Les artistes chez lesquels se trouvent les objets ci-dessus annoncés, sont les sieurs ADAMSON & MILLENET, horlogers à l'abbaye de Saint-Germain, cour des religieux.*



## T A B L E

DU MOIS DE NOVEMBRE 1786.

EXTRAIT. <i>Système de la nature sur le virus érouelleux, &amp;c.</i> par m. CHAPPOT. Page 385	
<i>Observation sur une tympanite hystérique, &amp;c ;</i> par m. ARCENS, méd.	402
<i>Observation sur une maladie nerveuse ;</i> par m. CAZAUBIEL, méd.	407
<i>Analyse de l'eau minérale du puits de m. CORY, à la Rouffelle ;</i> par m. CAZALET, &c.	410
<i>Observations qui prouvent l'efficacité de l'application des sangsues, &amp;c. ;</i> par m. JAYMES, chirurgien.	425
<i>Observation sur une fracture de l'humerus ;</i> par m. FLEURS, chir.	430
<i>Mémoire à consulter ;</i> par le même.	436
<i>Mémoire à consulter ;</i> par m. PIERRE DUBB, méd.	441
<i>M. CROHARÉ à m. OPOIX, apothic.</i>	450
<i>Extrait des prima mensis de la faculté de méd. de Paris, tenus les 1<sup>er</sup> &amp; 15 septemb. 1786.</i>	457
<i>Observations météor. faites à Montmorenci.</i>	462
<i>Observations météor. faites à Lille.</i>	465
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	466
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
<i>Livres nouveaux.</i>	467
<i>Prix de l'académie de Lyon.</i>	473
<i>Cours.</i>	474
<i>Annonce de Livres.</i>	ibid.
<i>Avis.</i>	475

## A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de novembre 1780. A Paris, ce 24 octobre 1780.

POISSONNIER DESPERRIERE.



JOURNAL  
DE MÉDECINE,  
CHIRURGIE,  
PHARMACIE, &c.

---

D É C E M B R E 1780.

---

E X T R A I T.

*EXPÉRIENCES sur les végétaux, spécialement sur la propriété qu'ils possèdent à un haut degré, soit d'améliorer l'air lorsqu'ils sont au soleil, soit de le corrompre la nuit, ou lorsqu'ils sont à l'ombre; auxquelles on a joint une méthode nouvelle de juger du degré de salubrité de l'atmosphère. Par JEAN INGEN-HOUZ, conseiller aulique & médecin du corps de leurs majestés impériales & royales, membre de la société royale de Londres, &c.; traduit de l'anglois par l'auteur. A Paris, chez*  
Tome LIV. H h

P. Fr. Didot le jeune, *libr. imprim. de MONSIEUR, quai des Augustins, 1780. avec approbation & privilege du roi. 1 vol. in-8°. de 78 pag. d'introduction, table des sections, &c. 333. discours & table des matieres.*

M. *Ingen-Houfz* nous apprend dans sa préface quels motifs l'engagerent à travailler à cet ouvrage qui fera époque dans l'histoire naturelle, & qu'on peut regarder comme une suite des travaux & des idées de m. *Priestley* sur l'air & tous les fluides aériformes, aujourd'hui assez connus des savans pour que nous ne nous arrêtions pas à les décrire. M. *Priestley* avoit remarqué que les plantes végètent mieux dans un air impur, & qu'elles corrigent cet air; cependant des expériences répétées, pour appuyer cette découverte, en 1778, lui parurent peu favorables à son hypothèse, quoique nombre de faits déposassent pour elle. M. *Schéele* prétendoit dans le même temps que la végétation avoit sur l'air le même effet que la respiration; & m. *Priestley* étoit prêt à abandonner le plus beau fruit de ses recherches & de ses travaux, lorsque m. *Ingen-Houfz*, commença à s'en occuper vers le mois de juin 1779. Les premières expériences qu'il tenta lui parurent si décisives

qu'il soupçonna que quelques circonstances particulieres avoient fait varier les résultats, lorsqu'ils avoient paru contrarier les premieres obtenues par m. *Priestley*; il rechercha comment cette opération se faisoit : « Si les plantes corrigent l'air en absorbant le principe inflammable comme leur nourriture, & en laissant le reste dans un état de pureté » ; opinion à laquelle inclinait m. *Priestley* : ou « si les plantes possèdent quelque vertu innée jusqu'à présent, par laquelle elles changent de l'air mauvais en air bon, & rendent l'air bon encore meilleur ». Il faut ici copier l'auteur même; les pages suivantes sont le meilleur extrait de son ouvrage.

« A peine, nous dit-il, fus-je engagé dans ces recherches, que la scène la plus intéressante s'ouvrit à mes yeux; j'observai que les plantes n'avoient pas seulement la faculté de corriger l'air impur dans l'espace de six jours au plus, comme les expériences de m. *Priestley* semblent l'indiquer, mais qu'elles s'acquittent de ce devoir important en peu d'heures, de la maniere la plus compléte. — Que cette opération merveilleuse n'est aucunement due à la végétation, mais à l'influence de la lumière du soleil sur les plantes. — Je trouvai

» que les plantes possèdent en outre l'é-  
» tonnante faculté de purifier l'air qu'elles  
» contiennent dans leur substance, &  
» qu'elles ont sans doute absorbé de l'at-  
» mosphère, & de le changer en un air  
» des plus purs, & véritablement déphlo-  
» gistiqué. — Qu'elles versent une espece  
» de pluie abondante ( s'il est permis de  
» s'exprimer ainsi ) de cet air vital & dé-  
» puré, qui, en se répandant dans la  
» masse de l'atmosphère, contribue réelle-  
» ment à en entretenir la salubrité, & à  
» la rendre plus capable d'entretenir la vie  
» des animaux. — Qu'il s'en faut beaucoup  
» que cette opération soit continuelle,  
» mais qu'elle commence seulement quel-  
» que temps après que le soleil s'est élevé  
» sur l'horizon ; après qu'il a, par l'in-  
» fluence de sa lumière, éveillé les plantes  
» engourdies pendant la nuit, & après  
» qu'il les a préparées & rendues capables  
» de reprendre leur opération salutaire  
» sur l'air, & ainsi sur le regne animal :  
» opération suspendue entièrement pen-  
» dant l'obscurité de la nuit. — Que cette  
» opération des plantes est plus ou moins  
» vigoureuse, en raison de la clarté du  
» jour, & de la situation de la plante plus  
» ou moins à portée de recevoir l'in-  
» fluence directe de cet astre. — Que les  
» plantes ombragées par des bâtimens éle-



» vés ou par d'autres plantes ne s'acquit-  
 » tent pas de ce devoir ; c'est - à - dire ,  
 » n'améliorent pas l'air , mais au contraire  
 » exhalent un air mal faisant , & nuisible  
 » aux animaux qui le respirent , & répan-  
 » dent un vrai poison dans l'air qui les  
 » environne. — Que la production du bon  
 » air commence à languir vers la fin du  
 » jour , & cesse entièrement au coucher  
 » du soleil ; mais qu'il faut en excepter  
 » un petit nombre de plantes qui conti-  
 » nuent leur action salutaire un peu plus  
 » long-temps que le reste. — Que toutes  
 » les parties de la plante ne s'occupent  
 » pas de cet ouvrage , mais seulement les  
 » feuilles , & les tiges & rameaux verts  
 » qui les supportent. — Que les plantes  
 » âcres , puantes , & même les vénéneuses ,  
 » s'acquittent de ce devoir comme celles  
 » qui répandent l'odeur la plus suave , &  
 » qui sont les plus salutaires. — Que la  
 » plupart des feuilles , sur-tout celles des  
 » arbres , versent cet air déphlogistiqué en  
 » plus grande abondance de leur surface  
 » inférieure. — Que les feuilles nouvelles ,  
 » & celles qui n'ont pas encore acquis  
 » tout leur accroissement , ne répandent  
 » point autant d'air déphlogistiqué , ni  
 » d'aussi bonne qualité , que celles qui sont  
 » parvenues à leur grandeur naturelle , ou  
 » déjà vieilles. — Que quelques plantes

» préparent un air déphlogistiqué d'une  
» meilleure qualité que d'autres. — Que  
» quelques plantes, sur-tout parmi les aqua-  
» tiques, excellent dans cette opération.  
» — Que toutes en général corrompent  
» l'air environnant pendant la nuit, &  
» même au milieu du jour, dans l'ombre.  
» — Que quelques plantes cependant, qui  
» ne cèdent à aucune autre dans leur opé-  
» ration diurne à préparer l'air déphlogis-  
» tiqué, surpassent néanmoins les autres  
» dans leur pouvoir d'infester l'air com-  
» mun pendant la nuit & dans l'ombre,  
» jusqu'au point même de rendre en peu  
» d'heures une grande masse d'air telle-  
» ment corrompue, qu'un animal plongé  
» dans cet air y périt en quelques secon-  
» des. — Que toutes les fleurs exhalent  
» constamment un air mortel, & gâtent  
» l'air environnant pendant le jour & pen-  
» dant la nuit, à la lumière & à l'ombre;  
» & qu'elles répandent un poison réel &  
» des plus terribles dans une masse consi-  
» dérable d'air où elles se trouvent enfer-  
» mées. — Que les racines récemment ti-  
» rées de la terre ont la même influence  
» malfaisante sur l'air qui les environne,  
» que les fleurs, à l'exception cependant  
» de quelques racines. — Que les fruits en  
» général conservent cette influence per-  
» nicieuse en tout temps, sur-tout dans

» l'obscurité, & que cette qualité véné-  
 » neuse des fruits est si grande, que quel-  
 » ques-uns, même les plus délicieux, tels  
 » que les pêches, peuvent, dans une seule  
 » nuit, rendre l'air tellement empoisonné,  
 » que nous serions en danger de périr si  
 » nous étions enfermés dans une petite  
 » chambre où se trouveroit une grande  
 » quantité de ce fruit. — Que le soleil, qui  
 » semble n'avoir pas le pouvoir d'arrêter  
 » l'influence pernicieuse des fleurs, est ce-  
 » pendant capable de modérer les exha-  
 » laisons nuisibles de quelques-uns des  
 » fruits. — Que le soleil lui-même n'a pas  
 » le pouvoir de rendre l'air commun d'une  
 » meilleure qualité, sans la concurrence  
 » des plantes, mais qu'au contraire il est  
 » plutôt capable de le corrompre s'il agit  
 » seul ».

Nous venons de rapporter quelques-unes  
 des opérations secrètes des plantes, décou-  
 vertes par m. *Ingen-Houſz*, en trois mois,  
 par un travail continuel & plus de cinq  
 cens expériences dont il rend compte dans  
 le cours de son ouvrage; la méthode qu'il  
 a suivie pour juger des différens degrés  
 de pureté de l'air, est celle de m. l'abbé  
*Fontana*, où la précision est portée au  
 point « qu'on peut juger du degré de pu-  
 » reté de l'air atmosphérique avec autant  
 » d'exactitude, que l'on juge du degré de

» chaleur & de froid par le thermometre ». M. *Ingen-Houfz*, pour la fatisfaction de ceux qui voudroient répéter les expériences, publie cette méthode, de l'aveu de son auteur, qui ne l'a pas encore rendue publique.

Une premiere utilité bien simple à retirer du travail de m. *Ingen-Houfz*, fera, à ce qu'il espere, « d'éviter le danger qu'il » y a de se tenir ou de coucher avec une » grande quantité de plantes, de fleurs & » de fruits dans les chambres fermées ». Une seconde, qu'on reviendra de l'erreur qui nous porte à regarder comme nuisibles ou inutiles tant de plantes qui « pouf- » fant en abondance, purifient d'une ma- » niere invisible l'air qui nous environne ».

L'ouvrage est divisé en deux parties ; la premiere est le développement de toutes les propositions que nous venons de présenter. Après avoir parlé de quelques usages reconnus des feuilles, relatifs à la nutrition de la plante, & à la fructification ; m. *I. H.* considere attentivement ce qui a été écrit sur les bulles d'air dont elles se couvrent lorsqu'on les plonge dans de l'eau, & rapporte ensuite ce que lui ont appris ses propres observations. La plupart des feuilles se couvrent de ces bulles lorsqu'on les plonge dans une eau quelconque au soleil, ou en plein jour ; elles

en fournissent infiniment plus sous un<sup>e</sup> eau de source fraîchement tirée ; dans l'eau de rivière , elles sortent lentement & en petit nombre ; il en paroît encore moins dans une eau de pluie , stagnante , bouillie ou distillée. Elles ne sont pas produites par la chaleur , puisqu'elles sortent à l'instant en plongeant les feuilles dans l'eau la plus froide. L'auteur examine toutes les circonstances qui accompagnent l'émission de ces bulles d'air avec une sagacité & une exactitude peu commune ; il en déduit qu'elles sont dûes à l'action de la lumière sur les feuilles. Il recherche ensuite , avec le même scrupule , la nature de l'air qui les formoit , & trouve qu'il est un air véritablement déphlogistiqué. « Un animal y vit beaucoup plus » long-temps que dans l'air commun le plus » pur ; il augmente considérablement le » volume de la flamme d'une bougie , elle » y acquiert un éclat qui éblouit les yeux ; » & une bougie éteinte y reprend la » flamme , s'il lui reste la moindre particule de feu ».

Pour obtenir cet air bienfaisant , il faut que le soleil éclaire déjà l'horizon depuis quelques heures ; alors « on plonge un » bocal de verre blanc & transparent dans » une cuve d'eau de source fraîchement » tirée , de façon que l'orifice du bocal soit

» en haut & dessous la surface de l'eau ;  
 » on met dans ce bocal une plante , ou  
 » des feuilles vertes , &c... ; on les secoue  
 » un peu sous l'eau pour en séparer l'air  
 » atmosphérique adhérent , après quoi on  
 » tourne le bocal sous l'eau , & on fait re-  
 » poser son orifice sur une assiette » qui  
 puisse contenir assez d'eau pour empêcher  
 l'air commun d'y pénétrer ; on expose le  
 bocal aux rayons du soleil , bientôt les  
 feuilles se couvrent de bulles d'air qui  
 croissent continuellement , se détachent  
 enfin des feuilles , & se rassemblent au fond  
 renversé du bocal , &c. . . .

Il n'étoit pas difficile à un observateur  
 comme *m. I. H.* de démontrer que cette  
 pluie d'air n'est pas due à la chaleur , mais  
 principalement à l'influence de la lumière  
 sur les feuilles. Les preuves qu'il expose  
 à cet égard , sont , que ces bulles une fois  
 formées ne disparoissent pas à la fraîcheur  
 de la nuit ; que les feuilles les fournissent  
 aussi-tôt qu'elles sont plongées dans une  
 eau très-froide , & avant que celle-ci ait  
 pu être échauffée par le soleil ; qu'exposées  
 à l'ombre un jour très-chaud , ou même  
 approchées du feu , à peine fournissent-  
 elles quelque peu d'air qui constamment  
 alors est un air méphitique & mortel.

En entrant dans tous les détails qui peu-  
 vent différencier l'air , que donnent les

feuilles, les fleurs, les racines, les fruits, m. *I. H.* est naturellement amené à considérer les propriétés de l'air commun atmosphérique, & principalement ses différens degrés de pureté ou de bonté pour servir à la respiration.

« L'invention d'un eudiometre ou d'un  
 » instrument par lequel on peut juger du  
 » degré de pureté ou de bonté de l'atmosphère, eu égard à la respiration, avec  
 » autant de précision qu'on juge de son  
 » poids, du degré de son froid ou de sa  
 » chaleur, est peut-être une des découvertes les plus surprenantes qu'on ait  
 » jamais faites ». Elle est dûe au docteur *Priestley* qui a remarqué le premier cette singulière propriété qu'a l'air nitreux d'être absorbé par l'air commun, ou d'en être absorbé en raison de sa bonté; & m. l'abbé *Fontana*, en perfectionnant l'eudiometre, lui a donné une précision étonnante.

M. *I. H.* donne dans le plus grand détail la description & la méthode la meilleure de se servir de cet instrument; il a fait graver une planche qui le représente entier, & avec les pièces qui entrent dans sa composition. Il observe qu'il ne peut indiquer toutes les mauvaises qualités de l'atmosphère, & donne, d'après l'abbé *Fontana*, l'énumération des erreurs qu'on peut commettre en l'employant: on voit

par - là quelle est la rare exactitude de m. *I. H.* dans la manière d'opérer , & de quelle difficulté en général doivent être les expériences faites avec l'eudiometre , puisque d'une observation bien faite à une fautive sur le même air , la différence des résultats peut être de deux cens soixante subdivisions. Au surplus, m. *I. H.* annonce un ouvrage de m. *Fontana* même , dans lequel on trouvera d'excellentes recherches sur l'air nitreux , ses propriétés & principalement « celle qu'il a de détruire » l'air respirable ».

Si les expériences nouvelles que nous présente m. *I. H.* sont extrêmement curieuses , les réflexions & les conséquences auxquelles elles servent de base & d'appui très-intéressantes , les vues pratiques , que finalement il en déduit , sont d'une toute autre importance , & méritent d'être mûrement pesées & méditées. Par-tout l'auteur parle avec une simplicité noble & confiante , qui est le gage de la vérité des faits qu'il énonce , & de la sagesse de son raisonnement. Il est peint dans son ouvrage , on trouve toujours un philosophe religieux , sensible , désintéressé , & reconnoissant , prêt à revenir sur chacune de ses opinions. Écoutons-le parler de lui-même :

« Comme je n'ai point un attachement



» opiniâtre ni aveugle à mes opinions ,  
 » je les changerai dès que je verrai claire-  
 » ment que je me suis trompé. On se per-  
 » suadera avec facilité que mes recherches  
 » ne peuvent avoir d'autre vue que le pro-  
 » grès des connoissances & le bien général  
 » de l'humanité. Les recherches de la na-  
 » ture n'enrichissent pas l'observateur : si  
 » j'avois été avide de gain , je les aurois  
 » abandonnées pour suivre le chemin de  
 » la fortune que le hazard m'a ouvert.  
 » Ceux qui me connoissent savent que peu  
 » de gens ont eu de plus heureuses occa-  
 » sions pour acquérir tout ce qui tente le  
 » plus les hommes ; mais ne les ayant pas  
 » cherchées , je n'y ai pas fait beaucoup  
 » d'attention , je n'en ai pas tiré tous les  
 » avantages qu'elles m'offroient ; je n'ai  
 » été occupé qu'à remplir mon devoir dans  
 » les situations où je me suis trouvé , au-  
 » tant que ma constitution d'esprit & de  
 » corps me le permettoit. Accoutumé dès  
 » mon enfance à l'étude qui fait les dé-  
 » lices de ma vie , & content de mon sort ,  
 » &c. .... ». L'homme qui a le droit de  
 parler ainsi de lui-même , & m. *Ingen-*  
*Houſz* est réellement dans ce cas , a bien  
 raison d'être content. Parmi nous , en Fran-  
 ce , on ne peut guere en rencontrer de tels ,  
 & presque tous les écrits sont plutôt faits  
 pour éblouir que pour éclairer.

## OBSERVATION

SUR UNE MALADIE CHRONIQUE ;

*Par m. HOUDRY, docteur en médecine  
de l'université de Montpellier, agrégé  
au college de médecine de Moulins en  
Bourbonnois.*

SOUVENT une observation sur une maladie dont la fin n'a pas été couronnée par le succès, est plus utile aux progrès de l'art de guérir, que plusieurs observations sur des maladies dont la terminaison a été heureuse. Mais notre amour propre mal entendu nous permet rarement de mettre au grand jour les événemens qui ne le flattent pas. Je n'aurai point cette foiblesse ; pourquoi hésiterois-je ? les plus grands hommes de l'art ne se font jamais mieux montrés qu'en avouant de bonne foi leurs erreurs.

M. de Lavenier, âgé de quarante-neuf ans, avoit servi depuis l'âge de seize ans dans l'infanterie, où il est parvenu au grade de capitaine de grenadiers ; son tempérament tenoit du sanguin & du phlegmatique. Il avoit toujours joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de trente-cinq ans qu'il éprouva un dérangement causé par un vif chagrin de la mort de sa première

femme ; il eut alors des vapeurs, & le genre nerveux fort affecté : cet état dura plusieurs mois. Quelques remedes, du régime & la dissipation de son métier, lui rendirent la santé. Il se maria, il y a dix ans, eut de ce second mariage trois enfans bien sains. Sa bonne santé se soutint toujours jusqu'à une maladie aiguë qu'il éprouva il y a trois ou quatre ans au Havre où il étoit en garnison : on qualifia cette maladie de fièvre putride. Il paroissoit bien rétabli, & ce n'est que de l'été dernier qu'il a éprouvé une altération marquée & suivie dans sa santé ; il l'attribuoit aux exercices fréquens qu'il avoit été obligé de faire à Besançon pendant les plus grandes chaleurs de l'été dernier, d'autant plus incommodes pour lui, qu'il étoit d'un embonpoint considérable.

Il vint à Moulins en semestre au mois d'octobre dernier. Toutes les personnes de la ville remarquerent avec surprise le changement qu'il avoit éprouvé dans sa santé ; on espiroit que le calme & la vie tranquille dont il alloit jouir la rétablissent, mais au contraire son état empira au point qu'il étoit à tout moment prêt à tomber en défaillance ; ce qui lui est arrivé plusieurs fois avec perte de connoissance. C'est à cette époque, & au retour de la campagne, où on l'avoit con-

duit pour y respirer un air plus pur, que j'ai été appelé pour le voir.

M. L.... me parut presque autant affecté au moral qu'au physique ; il ne parloit que du peu d'espérance de voir jamais sa santé se rétablir, & étoit rempli d'idées sinistres. Je n'oubliois rien pour le rassurer sur ses craintes ; &, d'après tous les renseignemens pris sur le passé, plusieurs jours de réflexion & un mur examen, j'ai cru pouvoir caractériser sa maladie de nerveuse ; tout m'a paru cadrer à cette idée : les défaillances fréquentes, le desir du repos & de l'inaction, la répugnance à toute espèce d'exercices, le pouls petit & concentré, la paresse du ventre, enfin la tristesse profonde, me persuaderent que le genre nerveux étoit dans une espèce d'atonie. J'ai cru conséquemment que les remèdes capables de rétablir le ton des nerfs étoient indiqués ; j'ai mis le malade à l'usage des pilules composées de myrrhe, de galbanum, de cachou, & de sirop d'écorces d'oranges en doses proportionnées ; je lui faisois boire par-dessus un petit verre d'une décoction de quinquina, d'écorce de caprier, de canelle & de limaille de fer. Il a fait usage de ces remèdes pendant trois semaines, usant d'un régime convenable, & ne mangeant que de la volaille rôtie froide : l'effet de ce régime & de

SUR UNE MALAD. CHRONIQUE. 497  
de ces remèdes a été le rétablissement du  
ton des solides, le poulx s'est développé,  
est devenu plus fort, les digestions bonnes  
& point laborieuses : il n'y a plus eu de  
défaillances.

Je commençois à m'applaudir lorsque  
la scène a changé en un état plus souf-  
frant ; le malade s'est plaint de douleurs  
très-vives qu'il rapportoit à la région des  
vertèbres lombaires intérieurement, rien  
n'étoit sensible à l'extérieur lorsqu'on le  
touchoit, toute la région abdominale étoit  
maniable & sans douleur. La continuité de  
ces douleurs, plus ou moins vives, me dé-  
terminerent à faire cesser l'usage des re-  
mèdes toniques, pour passer à des remèdes  
propres à calmer les douleurs, que je pensai  
avoir pour cause une humeur de rhuma-  
tisme que les premiers remèdes avoient  
développée. Ce qui me confirma dans  
cette idée, c'est que le malade convenoit  
en avoir ressenti des atteintes, en différens  
temps & en différentes parties extérieu-  
res. Je conseillai le petit-lait & les bains  
domestiques qui ont paru d'abord soula-  
ger le malade, mais qu'il a rejettés après  
en avoir pris six seulement. Dans les ma-  
ladies longues nous manquons de con-  
fiance, lorsque le succès des remèdes est  
lent, & ne répond pas à notre impatience.  
Comme les douleurs étoient plus aiguës

pendant la nuit, & privoient le malade du sommeil, il m'a fallu recourir aux narcotiques dont j'ai ménagé les doses, parce que je ne perdois pas de vue le premier état du malade, & je craignois de l'y voir retomber.

Tous les remèdes n'apportèrent aucun soulagement, & l'opiniâtreté du mal me fit soupçonner quelques causes extraordinaires. Messieurs les officiers, dans les narisons, vivent à l'auberge où l'on a peu de soin des ustensiles de cuisine qui sont par-tout de cuivre, quoique ce métal dût être pros crit & réprouvé. Je me déterminai à faire prendre à mon malade une dissolution d'*hepar sulphuris*, comme antidote du poison auquel il pouvoit avoir été long-temps exposé (1).

Il n'a pu soutenir cette boisson que trois jours, & n'en a éprouvé aucun soulagement. Enfin revenant à la première idée d'une humeur de rhumatisme, je le déterminai à consentir à l'application des vésicatoires sur la partie des lombes où étoit le siège de la douleur : ces emplâtres produisirent tout l'effet qu'on pouvoit en attendre, en excitant une très-abondante suppuration. Le malade parut oublier la douleur ancienne pour ne s'occuper que

---

(1) Voyez, sur la valeur de ce remède, le vol. 50 du journal de médecine, pag. 97 & suiv.

de celle que lui caufoit la plaie des véficatoires ; & fon impatience m'a forcé de laiffer guérir cette plaie que j'aurois voulu entretenir plus long-temps. A cette époque les fonctions de l'estomac se font dérangées, les vents se font mis de la partie ; comme ils occupoient la région épigastrique, ils caufoient au malade de l'oppression & des anxiétés qui lui étoient aussi insupportables que ses douleurs, cependant point de météorisme dans l'abdomen. Le malade ensuite a vomi des matieres d'un noir brun que ses parens effrayés ont prises d'abord pour des excréments ; mais qu'après les avoir bien examinées j'ai regardé comme des alimens qui avoient dégénéré presque spontanément. Avant l'époque des véficatoires, le malade avoit été purgé deux fois, à quinze jours d'intervalle, avec un minoratif en deux verres. La premiere fois le remede passa fans fatiguer le malade ; la seconde fois il le rejetta, & deux jours après commencerent les vomiffemens.

Dans les maladies longues & opiniâtres où le médecin apportant tous ses soins & son application n'est pas assez heureux pour guérir, il n'est que trop ordinaire de voir la confiance s'affoiblir ; on écoute tous ceux qui, sans mission, se plaisent à proposer leur avis & leur recette. On per-

suade au malade & à ses proches , que l'unique remède à cette maladie étoit les bains ; on m'en parla, je fis connoître que je ne comptois plus sur leur efficacité. La maladie , sa cause & son incurabilité n'étoient plus des énigmes pour moi ; mais on étoit si prévenu qu'on passa outre : on commença par un seul chaque jour , pendant les trois premiers jours ; on crut mieux faire en doublant la dose , le quatrième jour on en donna deux , mais le malade ne put soutenir le second ; on fut obligé de l'en retirer précipitamment : il étoit agonisant , & mourut effectivement quelques minutes après.

Je demandai & j'obtins des parens l'ouverture du corps : j'étois persuadé, quoiqu'un peu tard, qu'on trouveroit un abcès dans le mésentère. Quand je l'aurois soupçonné plutôt, la maladie eût-elle été susceptible de guérison ? je ne le crois pas : au reste c'est aux gens de l'art à en juger.

Le procès-verbal d'ouverture , fait en présence de mm. *Simard* & *Bodin* mes confreres , par mm. *Bouchet* & *Prieur* , maîtres en chirurgie , justifia mon jugement : je le joins ici. Son peu d'étendue vient du peu de temps que nous avons eu pour y procéder, qui ne nous a pas permis de faire l'ouverture de toutes les cavités , ni même d'examiner à fond celle



qui a été ouverte. Il me paroît cependant démontré que la véritable cause de la mort s'est trouvée dans le mésentère comme je l'avois assuré à plusieurs personnes, & notamment à celles qui ont assisté & coopéré à l'ouverture. Voici l'historique de l'ouverture, qui m'a été remis par m. *Prieur*, un des deux chirurgiens :

« La graisse nous a paru plus jaune que  
 » dans l'état naturel, & dans une fonte  
 » générale, ainsi que l'épiploon. Un épan-  
 » chement de matière sanieuse de cou-  
 » leur rousse occupoit le côté droit; *il y*  
 » *avoit* \* un second épanchement à la par-  
 » tie supérieure du côté gauche, sous la  
 » rate, mais véritablement purulent (1) ».

« Le mésentère nous a paru être la source  
 » de tous ces désordres, il étoit très-gros,  
 » entièrement squirrueux, renfermant un  
 » foyer purulent à sa partie supérieure,

\* Mots suppléés au texte.

(1) Pourquoi l'humeur épanchée dans l'abdomen n'est-elle pas par-tout homogène; que dans la partie droite c'est une sanie de couleur rousse, & dans la partie gauche une humeur purulente? Je pense que la rupture de la poche purulente, faite subitement, a causé la mort soudaine; qu'alors le mouvement de la vie cessant, les liqueurs différentes sont restées sans action, & qu'ainsi le mélange n'a pu s'en faire dans le cadavre qui, jusqu'à l'ouverture, est resté dans la même situation couché sur le dos.

» qui se propageoit jusqu'à l'inférieure, où  
» il avoit dégénéré, étant fanieux, ayant  
» une issue dans le ventre par une ouver-  
» ture ronde qui pouvoit admettre l'extré-  
» mité d'un doigt; c'est de-là que l'épan-  
» chement tiroit sa source : les intestins  
» étoient dans un état de phlogose, suite  
» de leur macération dans cette sanie; le  
» foie étoit un peu gros, de couleur natu-  
» relle; la vésicule très-remplie de bile,  
» les reins en bon état ».

Depuis la mort de *m. Lavenier*, ses pa-  
rens m'ont dit qu'il avoit fait une chute  
violente au siège de Cassel; que cette  
chute avoit été suivie de douleurs vives,  
dans la région lombaire, qui s'affoiblirent  
avec le temps, mais dont il eut quelques  
foibles ressentimens de temps en temps, à  
compter de cette époque. Ne seroit-on  
pas fondé à croire que c'est de cet acci-  
dent, comme cause éloignée, qu'ont dé-  
rivé tous les symptômes qui ont précédé  
la mort. Mais comment, me dira-t-on,  
une cause dont l'effet funeste a été si long-  
temps à se manifester, a-t-elle pu demeu-  
rer tant de temps dans l'inaction? Je ré-  
ponds à cela que l'expérience journalière  
nous apprend que les obstructions qui se  
forment dans les glandes en général, &  
sur-tout dans celle du mésentère, ont une  
marche si sourde & si lente, que le sujet

SUR UNE MALAD. CHRONIQUE. 503  
qui en est affecté peut vivre très-long-temps avant que l'humeur, qui forme les obstructions, ait dégénéré au point d'acquies un caractère délétère qui donne lieu à l'inflammation & à la suppuration.

Combien n'avons-nous pas vu de cadavres ouverts de sujets morts dans un âge très-avancé & d'une maladie connue, dans lesquels nous avons trouvé des obstructions squirrheuses & anciennes, & qui n'avoient, pendant la vie du sujet, donné aucuns signes qui pussent faire soupçonner leur existence.

On peut donc vivre très-long-temps avec des obstructions, & peut-être m. de *Lavenier* auroit-il poussé très-loin sa carrière, si aux obstructions anciennes qu'il portoit dans le mésentère ne s'étoient jointes d'autres causes, telles que les violens exercices auxquels il a été soumis pendant les plus grandes chaleurs de l'été dernier, qui en sollicitant des transpirations abondantes ont dépouillé son sang de sa sérosité, l'ont enflammé, l'ont rendu âcre; la lymphe elle-même, devenue acrimoneuse, a mis en mouvement les humeurs stagnantes des glandes qui sont devenues carcinomateuses, d'où ont suivi tous les désordres que nous avons découverts par l'ouverture du cadavre.

## OBSERVATION

*SUR une pleurésie rhumatifante ; par  
m. POTHONIER, docteur en médecine  
à Cotignac en Provence.*

DEPUIS que je reçois le *journal de médecine*, je profite des découvertes & des observations de mes confreres; l'envie de concourir avec eux au bien & à la conservation de l'espece humaine, m'engage à publier une de mes observations que je crois intéressante à cause du succès étonnant qu'a eu une seule saignée pour calmer des symptômes qui annonçoient la perte prochaine du malade.

Sans m'arrêter aux différentes théories des diverses especes de pleurésie, je ne parlerai que du fait pratique que je veux décrire.

Je fus mandé le 22 mai dernier 1780, chez un laboureur que je trouvai couché. Il sentoît au côté gauche de la poitrine une douleur poignante assez aiguë; le pouls dur, l'oppression & la suffocation de poitrine me décidèrent à le faire saigner. Cette opération calma pour quelque temps les symptômes décrits; la toux, jointe aux autres symptômes, fut adoucie par une eau miellée, & par une tisane

SUR UNE PLEURÉSIE RHUMAT. 505  
béchique bue assez abondamment. Les  
crachats s'établirent, & la maladie ne  
me paroissoit point trop redoutable ; ce-  
pendant le troisieme jour de cet acci-  
dent , tous les symptômes s'aggrave-  
rent, la douleur devint extrême, l'oppres-  
sion & la suffocation de poitrine alar-  
moient tous les assistans : le mal, en par-  
courant ses diverses périodes , augmenta  
ses fureurs. Je trouvai le malade dans les  
angoisses, ayant une respiration fort courte  
& très-coupée ; la douleur qui auparavant  
ne se faisoit sentir qu'au côté gauche de  
la poitrine , & sur le devant , étoit encore  
plus insupportable depuis la nuque & tout  
le long de l'épine du dos , jusqu'à l'os sa-  
crum. Les parens du malade , en proie aux  
plus vives sollicitudes , & sans me consulter  
à cet égard , ne trouverent plus de res-  
source que dans les secours spirituels les  
plus pressans. Dans ces conjonctures fâ-  
cheuses je flottois dans l'incertitude la plus  
cruelle ; la crainte d'arrêter une expecto-  
ration assez bien établie , & une sueur abon-  
dante qui pouvoit être salutaire , m'empê-  
choient de rien entreprendre. D'ailleurs ,  
à la moindre tentative je craignois les in-  
justes reproches d'un public ignorant ; je  
surmontai pourtant tous ces obstacles : j'or-  
donnai une saignée , on appella un chi-

ruïgien qui ouvrit la veine. Le sang reçu dans la palette offrit à l'œil une altération subite en prenant une couleur livide, bleuâtre & noire. Avant cette seconde saignée je trouvai le pouls du malade petit, fréquent, serré, concentré, & comme tremblottant; il fut bientôt après la saignée développé, il s'amollit & devint plus plein : cette vive douleur cessa, & les signes les plus funestes s'amenderent. Mon plaisir fut d'autant plus vif, que le danger du malade avoit été plus éminent, & je sentis dans mon cœur la douce satisfaction de ressusciter, pour ainsi dire, le chef d'une famille éplorée. Je ne cite ce fait que par le prompt secours que mon malade éprouva de la saignée; & c'est sans doute dans des circonstances pareilles que *m. Lieutaud* l'a regardée comme un puissant calmant.



## M É M O I R E

*SUR un préjugé régnant en Suisse, qui établit pour principe que toute maladie inflammatoire des poulmons des bestiaux est la pulmonie ; par m. SCHUELER, docteur en médecine à Fribourg en Suisse.*

LE 24 décembre 1778, il se manifesta, dans une étable de ce canton, une maladie inflammatoire de poitrine : une genisse de dix-huit mois en fut la première attaquée. On attendit, pour l'affommer, jusqu'à ce qu'elle fût prête à périr ; après elle, vingt-trois tant vaches que genisses & le taureau qui composoient ce troupeau, furent censés être atteints de la même maladie que l'on crut être la pulmonie regardée comme pestilentielle. Tous ces animaux furent ouverts & examinés par deux empiriques qui les avoient fait affommer, & dont le rapport fut que toutes ces bêtes avoient la pulmonie. L'histoire qu'ils me firent de la maladie n'a guère été plus exacte que leur inspection des cadavres. J'ennuierois mes lecteurs si je la rapportois ; je me contenterai de détailler plus bas ce que j'ai observé moi-même : on y

trouvera tous les symptômes caractéristiques de la péripneumonie.

Ayant appris de ces deux vétérinaires, qu'ils faisoient affommer toutes les bêtes, qu'ils ne prenoient aucune précaution pour empêcher la maladie de se communiquer, & qu'ils administroient des remèdes incendiaires (1), je m'élevai contre cette pratique, j'en fis appercevoir les défauts, & fus enfin écouté. Le mal s'étant répandu dans une troisieme étable séparée par une simple parois toute à jour, de celle où il s'étoit fait appercevoir depuis que la premiere avoit été dévastée; celle-ci l'ayant été de même; je reçus ordre de mon Souverain de m'y transporter: elle ne contenoit que deux vaches & une genisse. J'y trouvai la vache, qui étoit placée au milieu des deux autres bêtes, malade. L'un de ces experts qui m'avoit accompagné, & moi, la visitâmes avec toute l'exactitude possible: ses cornes étoient chaudes, la tête & les oreilles basses, la respiration difficile, sans râlement & sans excrétion purulente; elle touffoit souvent, les naseaux étoient tuméfiés & douloureux, couverts d'un peu de morve, la bouche chaude

---

(1) Ces remèdes étoient le poivre d'Espagne, celui des Alpes, le calamus, l'angélique, &c. auxquels ils ajoutoient de l'alun.



& sèche, l'haleine peu puante, mais la fiente l'étoit beaucoup. Les urines claires causoient cependant des épreintes qui duroient long-temps après qu'elle avoit pissé, ce que l'on remarquoit par les mouvemens spasmodiques de l'orifice de l'urethre & de la vulve. Son poil étoit hérissé & ses yeux pâles, le pouls fort & fréquent. La rumination ne se faisoit que par intervalles & sans bave; la bête souffroit lorsque les alimens remontoient dans la bouche, & que l'œsophage se dilatoit, & nous nous apperçûmes qu'elle tâchoit d'empêcher cette dilatation. Il fallut user de force pour lui faire quitter sa place; en la tirant de hors de l'étable, chaque pas qu'elle faisoit lui causoit de la douleur qu'elle tâchoit d'adoucir en posant les pieds à terre aussi doucement qu'elle le pouvoit, & elle touffoit plus souvent; mais tous ces symptômes augmentoient lorsqu'on la faisoit marcher en descendant. Enfin nous observâmes un léger battement de flancs. Cet animal ne mangeoit plus depuis deux jours, & étoit, à ce que l'on m'a assuré, malade depuis huit : elle fut affommée.

Nous en fîmes l'ouverture : son sang étoit rouge & nullement dissous, le lobe droit des poulmons absolument enflammé; le gauche ne l'étoit qu'à sa partie supérieure, mais l'inférieure commen-

çoit à participer à l'état de phlogose ; le tissu cellulaire fondu , avoit déposé , sur la surface des poumons , une graisse figée. Ce viscere étoit adjacent à la plevre & au médiaſtin dans toute l'étendue où il étoit enflammé. Je fis découper ces poumons en plusieurs ſens , ſans qu'il ait été poſſible d'y découvrir le plus petit ulcere : tous les viſceres de l'abdomen étoient parfaitement ſains.

Cela fait , je fis aſſommer la geniffe qui étoit placée près de la porte de l'étable ; ſa maigreur & ſa mauvaiſe figure , & peut-être encore plus l'illuſion cauſée par l'idée de la contagion dont je n'étois pas abſolument exempt , me l'avoient fait croire bien plus malade qu'elle ne l'étoit. Nous n'y découvrîmes abſolument aucun autre mal qu'une légère phlogose à la ſurface de la partie ſupérieure du lobe droit des poumons ; leur ſubſtance ne préſentoit aucun indice d'inflammation : en les faiſant découper , je reconnus l'ignorance des deux vétérinaires qui prirent les glandes bronchiales pour un commencement de la maladie. Les notables de l'endroit , qui aſſiſterent à toutes ces opérations , m'aſſurèrent qu'on avoit déclaré atteintes de cette maladie des vaches dont les poumons étoient bien plus ſains que ceux-là ; je leur fis ſentir , & ſur-tout au vétérinaire ,

combien il falloit être peu versé en anatomie pour se méprendre aussi lourdement : il convint de son ignorance.

On auroit infailliblement assommé la troisieme vache, si je n'avois représenté au Juge du lieu que la seconde qui avoit été assommée se trouvoit si peu malade que je l'eusse facilement guérie si j'avois connu son état, & que cette troisieme étant moins malade que l'autre, je ne doutois pas de la conserver en santé si elle étoit épargnée; que j'avois des moyens victorieux de combattre le préjugé populaire d'incurabilité & de virus pestilentiel, de même que l'usage de démolir les crèches, de brûler les licous & la pâture qui a eu quelque contact avec celle des malades, &c.

Ces raisons déterminèrent le Juge, qui s'étoit rendu avec moi sur les lieux, à déférer à ma demande. Je fis saigner cette troisieme vache, j'ordonnai de lui retrancher la pâture, & de lui faire boire de l'eau de son pendant quelques jours. Cette vache, qui étant placée entre la malade & l'étable où la maladie avoit régné précédemment, fit un beau veau qu'elle portoit alors : elle vécut passé quinze mois, & son veau se porte très-bien.

Tout ce que je viens de rapporter prouve, 1<sup>o</sup>. que la maladie dont il s'agit

est la péripneumonie, & non la pulmonie ;  
 2°. qu'elle n'a point été maligne ni contagieuse ; 3°. que la démolition des étables, & toutes les précautions ruineuses qu'on prend pour empêcher la maladie de se communiquer, sont en pure perte ; 4°. qu'on auroit préservé de la mort une bonne partie du bétail qui a été affommé, si on avoit pris les précautions convenables, & administré des remèdes appropriés.

Mais l'essentiel est de connoître la maladie dès le commencement, & pour y réussir, il est nécessaire que le vacher fasse tous les jours une inspection exacte de toutes les bêtes confiées à ses soins ; qu'il porte son attention sur toutes les parties qui sont le siège des symptômes que j'ai détaillés ; qu'il sache distinguer l'état de santé de celui de maladie ; & que dès qu'il appercevra la moindre chose qui ne sera pas dans l'ordre de la nature, & qui puisse lui faire croire qu'il existe une maladie, il en avertisse le préposé de son district.

Ayant fait ce rapport à mon Souverain, il m'ordonna de le communiquer à *m. Vitet*, & de le prier de me dire son sentiment & de m'indiquer les moyens tant préservatifs que curatifs.

*M. Vitet* m'envoya sa consultation, dont je joins ici l'extrait, qu'il m'a permis de faire entrer dans ce mémoire.

Après

Après avoir détaillé dans sa réponse les symptômes pathognomoniques de l'inflammation de poitrine & de la pulmonie, avec la même précision qui regne dans son traité des maladies, entre lesquels l'excrétion purulente par les naseaux, qui arrive sur-tout lorsque le malade touffe, est le plus caractéristique; il juge que ce symptôme ne s'étant pas rencontré dans la maladie pour laquelle je l'ai consulté, cette maladie n'étoit point la pulmonie, mais une inflammation de poitrine bien caractérisée. Il indique ensuite les précautions qu'il convient de prendre pour s'assurer du caractère de toute épizootie : elles me paroissent trop lumineuses pour ne pas les transcrire tout au long.

M. Vitet dit « qu'il seroit nécessaire d'inviter les médecins instruits, 1°. à suivre la marche de la maladie; 2°. à faire l'ouverture des bêtes malades dans les différens périodes de la maladie; 3°. de ne pas attendre la mort de l'animal pour juger de la partie qui est essentiellement affectée; 4°. à essayer les remèdes analogues à l'espèce de maladie; 5°. à préférer les remèdes les plus simples; 6°. à les administrer aussi-tôt que la maladie commence à paroître : car, ajoute-t-il, chez les bœufs les maladies inflammatoires, quelques légères qu'elles soient, si elles

# 514 MÉDECINE VÉTÉRINAIRE.

ne sont pas combattues aussi-tôt qu'elles commencent à s'annoncer, elles deviennent toutes mortelles ».

Les remèdes qu'il conseille dans celle-ci sont, 1°. la saignée, la diète la plus sévère, comme ceux qui aident le plus salutairement les efforts de la nature; il faut par conséquent retrancher toute espèce de nourriture, & ne donner jusqu'au septième jour, que l'eau de son édulcorée avec le miel. 2°. Les lavemens réitérés jusqu'à quatre fois par jour avec la décoction de pariétaire tenant en dissolution une once de nitre. 3°. Un onguent de scarabées placé sur les deux côtés de la poitrine: on doit avoir soin d'entretenir les ulcères causés par cet onguent, par le même onguent de scarabées. 4°. Le troisième jour une once de nitre, quinze grains de camphre dissous dans une livre d'eau, dans laquelle on délayera encore deux jaunes d'œufs: il faut répéter ce remède de douze en douze heures; mais si le troisième jour la toux n'étoit pas fréquente, & si le battement des flancs disparoissoit, on s'abstiendrait du camphre. « Que le vacher ne s'inquiète point, poursuit m. *Vitet*, de voir les bestiaux condamnés à ne prendre aucune espèce de nourriture, ils ne mourront point de faim: ce n'est qu'après le septième jour, que je permettrois une pe-

te quantité de bon foin, même fans avoir fait précéder aucune efpece de purgatif, foit en breuvage, foit en lavement». 5°. Si la diarrhée survient, on favorisera cette évacuation par l'ufage des lavemens continués; encore, fi elle étoit trop copieufe, il ne faudroit les compofer que d'une légère décoction de guimauve. 6°. La maladie fe termine-t-elle le cinq ou le fept par les fueurs, on fupprimera les lavemens, on couvrira le corps de l'animal d'une légère couverture, on lui fera fur la peau de légères frictions avec l'étrille, mais on éloignera tout médicament fudorifique, parce que fouvent on augmente l'inflammation des poumons en voulant rendre la fueur plus abondante.

Quant aux remedes préfervatifs, m. *Vitet* confeille fur-tout la faignée & la diette, de faire parquer le bétail depuis le lever jufqu'au coucher du foleil, & de le tenir pendant la nuit dans une étable extrêmement propre; ou fous un hangard où l'on auroit eu la précaution d'établir des courans d'air très-rapides, que l'on interromproit dès que l'animal y feroit; il veut que l'air que l'animal respire pendant la nuit foit fouvent renouvelé; il recommande même la propreté comme un des plus excellens préfervatifs.

Il eftime que, lorsqu'une maladie eft

contagieuse, il faut séparer les bêtes saines d'avec les malades, & circonscrire les étables; mais il regarde comme abusives & ruineuses les précautions que l'on prend d'enterrer le bétail mort & le malade sans l'écorcher, &c. « Dans l'épidémie la plus terrible, ajoute-t-il, ne suffiroit-il pas de laver les planchers & les crèches, d'enlever un pied du sol des étables, d'y faire un feu clair pendant deux ou trois heures le jour; ensuite d'y faire jouer l'air de manière qu'il se renouvelle continuellement, de poser pendant douze à quinze jours les licols à l'action de l'air libre? Mais l'épidémie en question, qui ne présente qu'une maladie simple & facile à guérir, si l'art seconde à propos les efforts de la nature, ne demande d'autre précaution que celle que la propreté exige, toutes les fois qu'il y a une bête malade dans une étable; je veux dire, de laver la crèche, d'enlever tout le fumier, d'en laver le pavé ou le plancher, & de les laver avec de l'eau pure, d'établir jour & nuit des courans d'air en pratiquant une ouverture vis-à-vis la porte. Les cuirs de bœufs morts l'année dernière dans la Guienne, n'ont point communiqué la peste lorsqu'ils ont été séchés & exposés à un degré de chaleur approchant de l'eau bouillante, ensuite tannés. Les hommes qui les



égorcherent ne furent atteints d'aucune maladie ; ainsi je suis persuadé que les bœufs morts d'inflammation de poitrine ne doivent présenter aucune crainte de communication pour les bœufs sains, & de maladie particulière pour ceux qui les égorcheroient ».

Quelque temps après avoir reçu la lettre de m. *Vitet*, il me tomba entre les mains une dissertation écrite en allemand par feu le célèbre m. *de Haller*. Cette dissertation étant regardée dans le canton de Berne comme une règle dont il seroit très-dangereux de s'éloigner, & ayant été imprimée par ordre de cet état, j'ai cru devoir la réfuter par le mémoire suivant.

Le traité sur la pulmonie des bestiaux, de feu m. le baron *de Haller*, contient des assertions que les auteurs les plus célèbres & ma propre expérience ne justifieroient pas.

Persuadé que mes réflexions méritent l'attention des personnes de l'art, je les propose, non pour me donner un nom, en renversant le système de ce grand homme, mais par le zèle qui doit animer tout patriote à rechercher la vérité dans un fait qui intéresse essentiellement un pays, dont le bétail fait la plus grande richesse.

J'ose me flatter que ceux qui savent

apprécier les ouvrages de *m. de Haller* me sauront gré de ne m'être pas laissé éblouir par sa célébrité en adoptant, sans examen, ses opinions : la vérité ayant toujours été l'objet de ses recherches, il me loueroit, si nous le possédions encore, d'avoir le courage de m'éloigner de ses principes, d'autant plus qu'ils peuvent établir des préjugés pernicieux. C'est son système qui a fixé la conduite de la république de Berne dans tous les cas où les maladies de la poitrine se manifestent dans son ressort. Les états voisins se confiant aux lumières de ce gouvernement, se laissent entraîner par son exemple, & les maux qui en résultent sont souvent plus fâcheux que la maladie même.

Les assertions de cet illustre savant, qu'il me paroît nécessaire de relever, sont :

1°. *Que cette maladie est la pulmonie, parce qu'elle affecte les poumons.*

2°. *Que l'on ne doit pas espérer de guérir cette maladie, quand même dès le commencement on y apporteroit les remèdes convenables.*

3°. *Qu'il conste par des faits authentiques, que les bêtes qui respirent les miasmes d'une autre bête atteinte de cette maladie, la contractent dans peu d'heures.*

4°. *Que cette maladie reste long-temps dans le corps sans se déclarer ; que les*

*vaches bondissent , mangent , donnent du lait comme dans l'état de santé ; que le bœuf travaille sous le joug avec ses forces ordinaires , portant en même temps le germe de cette maladie , & la mort dans ses entrailles.*

5°. *Qu'on a vu périr du bétail deux mois après avoir été séparé des malades.*

6°. *Que le vulgaire raisonne mieux sur cette maladie que l'homme instruit qui se plaît à frayer de nouvelles routes , & à inventer sans succès de nouvelles méthodes de guérir.*

7°. *Qu'il n'y a point d'autre moyen d'arrêter les progrès de la contagion , que de circonscrire les étables & les pâturages , & de fermer toute communication avec les endroits voisins exempts de cette maladie , & d'assommer les troupeaux entiers parmi lesquels elle regne.*

Je reprends ces assertions , & j'en fais l'examen.

1°. *Cette maladie est la pulmonie parce qu'elle affecte les poumons.*

A la vérité le vulgaire , en matière vétérinaire , nomme pulmonie toute maladie des poumons ; mais cette dénomination ne répond pas à la définition que les auteurs donnent de la pulmonie. M. le baron de *Haller*, en nommant cette maladie comme le vulgaire , ne s'est pas souvenu

qu'il est très-important, en médecine, d'être d'accord sur le nom des maladies, & que la moindre erreur, sur ce point, peut avoir des suites funestes. Selon mm. *Vitet*, *Bourgelat*, &c. la pulmonie est caractérisée par l'excrétion du pus par les naseaux, par l'excoiriation de leurs parois internes, &c. &c. (1). Dans la maladie que m. *de Haller* décrit, on ne trouve aucun de ces symptômes; elle n'est donc pas la pulmonie, ou ces auteurs classiques ont tort: ce qui ne peut pas être, d'autant qu'en fait de termes ils sont juges en dernier ressort.

D'ailleurs, soutenir qu'une maladie est la pulmonie parce qu'elle affecte les poumons, c'est dire que toute maladie qui affecte les poumons est la pulmonie. Suivant ce système un rhume léger de poitrine, la plus petite toux seroit la pulmonie: ce qu'il seroit ridicule d'avancer.

Mais ce qui est d'une plus grande conséquence encore, c'est qu'on peut inférer du raisonnement de m. *de Haller*, que toute fièvre dont les poumons sont le siège est maligne, contagieuse, pestilentielle, & qu'elle est la même qui a ravagé l'Italie, le Danemarck, le duché de Holstein, & sur-tout la Flandre (2). C'est précisé-

---

(1) Voyez ces auteurs.

(2) M. *de Haller* soutient que c'est la même maladie.

ment de cette opinion dont il importe le plus de découvrir l'erreur en démontrant que la fièvre qui affecte les poulmons n'est souvent qu'inflammatoire proprement dite; car c'est cette erreur qui dicte aux Souverains les ordonnances, souvent, mais inutilement trop rigoureuses, contre le bétail, & ruineuses pour les propriétaires.

Or il est facile de démontrer que cette maladie n'est absolument point contagieuse, & c'est par des faits que je le démontrerai.

Ce que j'ai observé sur la troisième vache de l'étable où je fus envoyé, est une preuve que l'inflammation de poitrine, que j'ai rapportée, n'a pas été contagieuse, & que par conséquent elle n'étoit pas la pulmonie qui se communique en effet. Mais voici des preuves d'une autre nature, des faits bien différens de celui que j'ai observé, & que j'oppose au système de *m. de Haller*.

*M. Claret*, docteur en médecine à Martigny dans le pays de Valais, m'assure, dans une lettre du 10 février de l'année courante, que sur la fin de l'avant-dernière il régnoit à la Bastia, village dépendant de Martigny, une maladie inflammatoire qui avoit enlevé environ quarante vaches; que voulant reconnoître sû-

rement si cette maladie étoit contagieuse, il fit, 1°. tremper des feuilles de choux dans la sanie tirée des poudons d'une genisse crevée, la veille, & qu'en présence de la Justice du lieu ; il fit avaler ces feuilles de choux à une autre genisse qui lui appartenoit, & qu'il vouloit sacrifier à l'intérêt public ; 2°. qu'il lui fit encore avaler un morceau de poudons absédés de la même bête ; 3°. qu'il plaça cette genisse vis-à-vis une vache malade qui périt le lendemain, & si près que les deux musles se touchoient ; en sorte que cette genisse étoit obligée de respirer l'air qui sortoit des poudons de la vache malade ; 4°. qu'il fit faire au fanon de cette genisse une incision qu'il baigna avec la sanie dans laquelle avoient trempé les feuilles de choux ; 5°. que pour mieux faire réussir l'inoculation qu'il avoit entrepris de faire, il coufit sur la plaie un morceau du même poudon absédé, & qu'ensuite il le couvrit d'un linge trempé dans la même sanie ; 6°. qu'il fit attacher la genisse dans une étable, où peu de temps auparavant trois vaches étoient mortes, & à côté de celle qui étoit aux abois ; 7°. qu'il ordonna de ne nourrir cette genisse qu'avec le reste du foin qu'avoient laissé les vaches mortes ; 8°. que vingt-quatre heures après il enleva l'appareil, sans lui rien substituer,

remettant le tout à la nature ; 9°. qu'au bout de quinze jour le chef du village vint l'avertir qu'il s'étoit formé dans le fanon une tumeur qui pouvoit contenir une pinte & demie, à laquelle il ne voulut pas toucher, & sur laquelle il n'appliqua aucun remede ; 10°. que le trentieme jour, depuis qu'il eut fait toutes ces expériences & tenté l'inoculation, la tumeur s'est résout sans aucun secours, & qu'enfin cette genisse s'est, pendant tout l'hiver & l'été suivant, très-bien portée, & qu'il la vendit bien portante vers la Saint Martin.

Il n'est pas possible de faire des expériences qui répandent plus de jour sur le caractère non contagieux de l'inflammation de poitrine, ni que les partisans du système de feu *m. de Haller* puissent résister à des démonstrations aussi évidentes.

*M. de Haller* dit, dans le même traité, que les médecins qui ont regardé cette maladie comme inflammatoire, conseil-loient la saignée & les rafraîchissans ; que ceux qui l'ont crue maligne, avoient recours aux alexiteres & aux échauffans, & que ceux qui l'ont prise pour une fièvre putride, mettoient en usage les acides, les pommes sauvages, &c. Ce langage prouve moins l'uniformité que la variété du caractère des épidémies que ces médecins ont vu régner sur le bétail. Il n'est pas

douteux que ces médecins, qui ont été employés dans ces différentes épidémies, n'aient été gens du plus grand mérite, à qui leur science & leurs succès ont valu la confiance des Souverains, qui les ont choisis pour combattre ces redoutables fléaux.

Or, peut-on croire que des médecins d'une capacité distinguée n'aient pas su faire la différence d'une fièvre simplement inflammatoire d'avec une putride, maligne ou pestilentielle ? En supposant, ce que l'on ne doit pas leur contester, qu'ils aient su faire cette distinction, on doit aussi nécessairement supposer que les fièvres qu'ils ont observées n'ont pas été les mêmes, & que chacune des épidémies pour lesquelles ils ont ordonné différens remèdes, étoit différente, & avoit réellement le caractère qu'ils lui ont assigné.

Si donc les épidémies qui ont régné dans les pays que nomme m. de Haller, n'ont pas toujours été du même caractère, pourquoi celles qui ont régné en Suisse auroient-elles toujours été malignes ou pestilentielles ?

2°. *L'on doit désespérer de guérir cette maladie, même lorsque dès le commencement on y apporte des remèdes appropriés.*

Si cette assertion est vraie, ce ne peut être que dans les fièvres pestilentielles ; &



encore, pour qu'elle fût absolument vraie, il faudroit qu'il fût impossible de jamais trouver le moyen de guérir la peste. Cependant m. *Baris*, médecin à Constantinople, en a découvert diverses especes qui n'avoient encore été observées par aucun médecin : n'est-ce pas-là un pas fait vers une méthode de la guérir ? Il n'y a pas si long-temps qu'on traitoit mal les fièvres malignes qui désoloient l'Europe. Vraisemblablement, dans les siècles plus reculés, on les prenoit pour la peste ; mais, depuis qu'on leur oppose les anti-septiques, leurs ravages n'ont jamais été considérables, & on ne les a guère vues se manifester dans les maisons où regnent l'aisance & la propreté. Les carcinomes qui ont été guéris par les pilules de m. *Storck*, étoient-ils réputés curables avant qu'on eût administré intérieurement la ciguë ? &c. &c. (1). Ces lumieres s'étendent & se multiplient tous les jours, pourquoi donc faut-il désespérer de guérir cette maladie ?

3°. *Des faits authentiques constatent que le bétail qui aspire l'haleine d'un autre atteint de cette maladie, la contracte dans peu d'heures.*

---

(1) Il s'en faut de beaucoup que l'efficacité de la ciguë soit reconnue en ce cas par les médecins François. *Note des éditeurs du journal.*

Je ne m'aviserai pas de nier des faits, je ne doute point de ce que dit m. de H., de la promptitude avec laquelle la pulmonie s'est communiquée d'un animal à l'autre ; mais m. de H. a-t-il pu assurer que ceux qui l'ont contractée si promptement n'avoient pas des dispositions à cette maladie ; que ces dispositions n'avoient pas été produites par les mêmes causes qui avoient produit la maladie chez ceux qui ont paru la communiquer ? Mais les adhérens au système de m. de H. peuvent-ils rejeter les expériences de m. Claret & mon observation, & n'est-il pas dès lors prouvé qu'il y a une fièvre inflammatoire des poumons qui ne se communique pas ? Peuvent-ils contester que l'air, la nourriture & l'eau des pays où il dit qu'est arrivée cette communication, ne soient différens de ceux de la Suisse, & que les différentes causes produisent des effets différens.

4°. *Cette maladie reste long-temps cachée dans le corps des animaux sans se déclarer ; les vaches bondissent, mangent, donnent du lait comme lorsqu'elles sont en santé ; les bœufs travaillent sous le joug avec leurs forces ordinaires, portant tout le germe de la maladie, & la mort dans les entrailles.*

M. de H. auroit eu raison d'assurer que

l'animal qui a respiré un air mal sain , qui a été nourri de fourrage mauvais ou gâté , qui a bu de l'eau croupie & chargée d'insectes , doit tôt ou tard contracter la même maladie que les animaux en qui les mêmes causes l'ont produite ; mais je ne conçois pas sur quel fondement il a avancé que la maladie fût déjà commencée dans le temps que les animaux donnoient des preuves de la meilleure santé. Il est probable que si avant qu'un tel animal tombât malade , on lui avoit fait respirer un air salubre , si en le nourrissant de bons alimens on l'eût abreuvé de bonne eau , les dispositions qu'il avoit à la maladie auroient disparu par ce régime. Pour que ce que dit *m. de Haller* ne fût susceptible d'aucun doute , il faudroit qu'on eût trouvé dans des animaux qui paroissent très-sains , des vices des solides & des fluides qui devoient rendre la maladie & la mort inévitables : mais de tels vices sont incompatibles avec la santé ; & à supposer que les fièvres malignes , pestilentielles pussent si long-temps se cacher , il n'en seroit jamais de même des fièvres inflammatoires essentielles.

5°. *Qu'on a vu périr des animaux deux mois après avoir été séparés d'avec les malades.*

Si c'est - là la raison qui a fait penser

m. de Haller que ces animaux portent le germe de la maladie & même la mort dans leurs entrailles, tandis qu'ils paroissent être en santé, je ne la trouve pas assez convaincante pour l'adopter. Les bêtes qui ont contracté la maladie deux mois après avoir été séparées des bêtes malades, devoient éprouver la même maladie, parce qu'elles avoient été exposées aux mêmes causes ; si ces causes se sont développées plus tard dans les unes que dans les autres, c'est parce que ces animaux étoient d'une constitution différente, & on auroit pu garantir ceux qui sont tombés malades les derniers, s'ils n'avoient continué à respirer le même air, à boire la même eau & à user de la même nourriture : mais encore une fois, le bétail est à l'abri de cette contagion dans les fièvres inflammatoires essentielles. Les faits que j'ai rapportés le prouvent invinciblement.

6°. *Le vulgaire raisonne mieux sur cette maladie que l'homme instruit, &c.*

Quoique je sois bien éloigné de penser que m. de Haller ait cherché à offenser les médecins bien instruits, ils ne se sentiront pas fort flattés par cette décision ; & tout citoyen éclairé, porté à rechercher la vérité dans de tels faits, ne pourra, de sang-froid, s'entendre dire qu'il est un ignorant en comparaison d'un paysan qui

ne connoît d'autre règle que le préjugé.

Sans doute qu'un homme instruit qui, dans une épidémie, ne suivroit que son système appuyé de trop peu ou d'aucune expérience, & tenteroit la guérison de cette maladie, sans prendre les précautions nécessaires pour empêcher une fièvre contagieuse de se répandre, raisonneroit plus mal qu'un payfan qui, dès qu'il en verroit une partie de son bétail attaquée, le feroit tout assommer pour tirer du profit de la viande & du cuir des bêtes qui auroient été trouvées saines. Mais un médecin qui sauroit discerner une fièvre simplement inflammatoire d'une fièvre essentielle, qui dans celle-là empêcheroit le massacre inutile, & prendroit dans celle-ci des précautions convenables pour s'opposer à la propagation du venin contagieux, en même temps qu'il chercheroit à découvrir les moyens de guérison, raisonneroit bien & sûrement mieux que m. de Haller ne l'a fait dans l'assertion qui précède.

7°. *Il n'y a point d'autre moyen pour arrêter les progrès de la contagion, que de circonscrire les étables & les pâturages où elle regne, de fermer toute communication & d'assommer les troupeaux entiers, &c.*

Avant de prendre les précautions que conseille m. de Haller, il est nécessaire de savoir si une maladie est contagieuse ou

non ; mais m. *de Haller* assure que toutes celles qui affectent la poitrine le sont , & de plus qu'elles sont incurables. A-t-il dû déclarer une maladie contagieuse avant d'en avoir des preuves ? pourquoi m. *de Haller* n'en veut-il point ?

Mais une maladie ne doit point être réputée incurable parce qu'on ne fait pas la guérir ; il faut qu'il existe une impossibilité physique de remettre dans leur état naturel les solides & les fluides viciés , n'y eût-il pas de moyen d'en arrêter les progrès. Les fièvres même qui ont ravagé la Prusse & les pays voisins , ont-elles toujours été malignes ou pestilentiellles ? Les guérisons fortuites rapportées par le rédacteur des œuvres économiques de Berlin , me persuadent qu'il s'en opéreroit un plus grand nombre si on s'appliquoit mieux à l'étude de la nature , & que ce n'est que par ce défaut qu'elles sont si rares. La vache malade , de la guérison de laquelle on avoit désespéré , & qui fut à toute aventure mise dans un verger , son propre instinct l'ayant conduite près du four chauffé par hazard , & dont la chaleur lui procura une sueur critique , ne prouve-t-elle pas la nécessité d'aider la nature à opérer les crises par les couvertures , les frictions , les étuves , &c. ? Le bœuf que l'on comptoit traîner le lendemain à la voierie , que

P'on a mis hors de l'étable pour le laisser expirer en plein air, & qui cependant a été guéri par une pluie abondante ? Les vaches que les nouvelles publiques ont annoncé avoir été guéries par le bain d'une rivière où, de leur propre mouvement, elles allerent se jeter : ces faits laissent-ils douter qu'on ne soit redevables de ces guérisons à la détrempe générale produite par l'eau qui s'est insinuée dans le corps par les pores de la peau, la boisson n'ayant pas été suffisante pour rendre au sang la fluidité nécessaire, & relâcher les solides trop tendus ? Cependant on ne guériffoit pas, & on regardoit comme malignes les fièvres qui régnoient, & il n'est pas vraisemblable qu'elles l'aient été, la maniere dont ces animaux se sont guéris ne l'annonce pas.

M. de Haller propose d'affommer les troupeaux entiers pour empêcher l'extension du virus pestilentiel : mais, s'il y en a, il faut absolument qu'il provienne d'une cause générale ; & alors, en faisant affommer, garantira-t-on les pâturages & les étables voisines ? comment défendra-t-on aux insectes de se transporter de l'un dans l'autre :

Mais si une fièvre quelconque étoit produite par les trop grandes chaleurs, par la disette ou la mauvaise qualité des eaux,

par des pâturages de mauvaise qualité, il ne seroit guère possible qu'il n'y eût qu'une étable, qu'un pâturage qui fussent exposés à cette maladie; la même cause agiroit en même temps sur tous les animaux qui y auroient été exposés: & si, dans un semblable cas, on assommoit tous les troupeaux parmi lesquels cette maladie se seroit introduite, comment dédommageroit-on les propriétaires? Par le moyen d'une quête que *m. de Haller* propose pour indemnité. Où trouveroit-on dans un canton, dans une province des charités proportionnées à la perte, si une grande partie de ces contrées se trouvoit affligée du même fléau? Comment cela auroit-il pu s'effectuer en 1771, si j'avois complètement fait assommer tous les troupeaux qui étoient attaqués d'une maladie inflammatoire de la rate, répandue dans le val de Charmey (1)? Au moyen des précautions que je pris, il ne périt qu'environ vingt vaches sur quelques mille qui se trouvoient dans ce district.

En un mot, tout atteste l'importance de connoître si une fièvre est contagieuse ou non, avant de prendre le parti d'assommer.

Je n'ai jamais pensé qu'il ne fût pas né-

---

(1) Dans ce canton.



cessaire de prendre toutes les précautions que la prudence & les circonstances peuvent suggérer, pour se garantir de la propagation d'une maladie; mais comme toutes les précautions superflues entraînent une perte réelle, il n'en faut user qu'à propos. C'est au médecin éclairé de déterminer les cas où l'on doit employer les plus sévères; & je conclus contre tous les jugemens que pourroient porter, dans ces occasions, des empiriques qui ne connoissent pas même si les poulmons sont affectés de maladie, ou s'ils sont sains.

Les moyens que propose le rédacteur de Berlin pour distinguer si une fièvre est contagieuse ou non, sont de s'assurer, par l'ouverture des bêtes malades, si la maladie s'étend sur plusieurs viscères, si la vésicule du fiel est distendue au-delà de son volume naturel, si la bile a sa consistance naturelle. A ces marques on pourroit en ajouter deux autres: si le sang est dissous, & si la couleur des chairs est vermeille ou livide.



## OBSERVATION (1)

*SUR une rupture de matrice qui a permis le passage de l'enfant dans la capacité du ventre ; par m. IMBERT, chirurgien interne de l'hôtel-dieu.*

LA nommée *Gabrielle-Agathe Marais*, âgée de vingt-fix ans, qui comptoit sa grossesse depuis le commencement de juin 1779, fut, dans les premiers jours de janvier 1780, renversée & ferrée contre un mur par une voiture. Elle éprouva dans l'instant des douleurs horribles dans toutes les régions abdominales. On la saigna le même jour, & après la saignée il survint une perte qui dura fix semaines. La cessation de cet accident n'apporta pas de mieux dans son état qui fut toujours celui de la souffrance, de la foiblesse & du dépérissement, quoiqu'elle ait été très-bien réglée à compter du jour de la cessation de la perte. En effet, jour pour jour, un mois après les regles parurent & continuèrent de même, au moins pour les époques ; car la quantité étoit peu abondante. Pendant tout le temps qui s'est écoulé depuis l'accident, elle a été touchée à diverses reprises, dans différens temps & par

---

(1) Cette observation a été annoncée dans le journal d'août 1780, article des *prima mensis*.

différentes personnes de l'art qui avoient jugé que la matrice étoit dans un état de plénitude. Peu de jours avant qu'elle vînt à l'hôtel-dieu c'étoit encore là ce qu'on pensoit ; enfin elle y arriva le premier juin dernier au matin, ayant des vomissemens depuis environ dix jours, & qui ne l'ont quittée qu'à la mort. La maîtresse sage-femme de cette maison la toucha, & dit qu'elle croyoit que la matrice étoit vuide. On lui porta quelques secours infructueux, & la malade mourut le même jour à trois heures après midi.

Nous fîmes l'examen du cadavre, le ventre étoit élevé, mais d'une étendue & d'une forme égale, les seins étoient petits & molasses, &c. &c.

A l'ouverture de l'abdomen on sentit une odeur cadavéreuse infecte ; on trouva une suppuration très-putride, & d'un rouge brun. L'épiploon étoit fondu, toutes les parties, qui avoisinent le foie, avoient subi inflammation, suppuration, & avoient contracté des adhérences entr'elles.

Dans ce foyer on trouva un enfant tombé en pourriture, que son volume & la proportion des os firent juger du terme de sept mois : âge qu'au rapport de la femme il devoit avoir au temps de l'accident. Nous ne trouvâmes aucun vestige de placenta ni de cordon.

# § 36 OBSERV. SUR UNE RUPTURE

Nous examinâmes la matrice ; elle étoit, quant à sa couleur, son volume & sa consistance, dans l'état naturel ; mais nous remarquâmes à sa face postérieure, vers la partie qui répond au rectum, une crevasse qui ne s'étoit jamais réunie.

Toute observation doit avoir pour but les progrès de l'art, & celle-ci, considérée sous ce point de vue, m'a paru mériter quelque attention ; d'abord l'indication précise & incontestable après un tel accident, c'est l'extraction de l'enfant de l'abdomen par l'opération césarienne : cela est bien clair. Mais ce qui ne l'est pas également, c'est l'existence réelle du cas : le seul rapport des femmes ne peut pas toujours nous certifier la vérité d'une grossesse. Le toucher, dans le cas actuel, avoit déçu & trompera peut-être toujours les plus habiles : qui nous guidera donc ? quel est le signe certain en pareille circonstance ? je le crois consigné dans cette observation. C'est le retour périodique des règles, après tous les signes de grossesse, comme l'absence des règles, &c..., & une chute ou toute autre cause qui aient été capable de produire une rupture.

Je n'assurerois pourtant pas que ce retour s'annonceroit dans tous les cas ; j'ai même quelques raisons pour en douter. C'est avec des faits que nous pouvons

nous éclaircir, & s'il s'en rencontre quelqu'un, je ne connoîtrai pas de devoir plus pressé que celui d'en faire part.

---

## EXPOSITION

*DES suites de la maladie opiniâtre du genou de mademoiselle BERTH.... dont il est question au journal d'avril de cette année, & de sa guérison ; par m. DESGRANGES, gradué, membre du college royal de chirurgie de Lyon.*

LA maladie de m<sup>lle</sup> B... me parut assez sérieuse pour mériter l'attention des praticiens les plus habiles ; l'inutilité des secours sans nombre que j'avois employés, me faisoit desirer leur avis, & je les sollicitois de me faire part de leurs lumières pour rectifier mon diagnostic s'il s'éloignoit du vrai point de vue sous lequel devoit être envisagée cette indisposition, soit pour m'indiquer la route que j'avois à tenir pour parvenir plus sûrement à mon but (celui de la guérison de ma malade), dans un mémoire à consulter que je dressai en conséquence, & que j'envoyai en décembre 1779, à messieurs les rédacteurs du *journal de médecine*. La multiplicité des matières antérieures à mon mémoire

ne leur a pas permis, sans doute, de l'inférer aussi-tôt que je le souhaitois, & il n'a été publié que quatre mois après : je ne leur en dois pas moins de la reconnoissance, & les prie de vouloir en agréer ici les témoignages. Qu'il me soit aussi permis de remercier mm. de *Langayan* & *Enue de la Vallée*, médecins, pour les nouveaux moyens qu'ils m'ont offerts dans leurs réponses consignées au journal du mois de juillet suivant, pag. 32. Les secours, quoique tardifs pour ma malade, ne seront point perdus pour l'humanité; ils serviront avantageusement à combattre de pareilles affections, & présenteront à d'autres praticiens des ressources salutaires dont j'ai été privé.

Je me hâte de présenter le résultat de la maladie de m<sup>lle</sup> B. . . On se rappelle son état, tel que je le dépeignis le 24 décembre 1779, *id.* p. 331. Dans la suite, il me parut s'aggraver, je ne crus pas devoir rester oisif, & je me déterminai à recourir aux moyens sur lesquels je demandois avis. La malade reçut donc seize fumigations humides, locales : c'étoit une décoction de mauve & de sureau, dont la vapeur étoit dirigée au moyen d'une machine à soufflet dans des tuyaux terminés en arrosoir, & sous un arceau couvert où étoient les deux genoux. A la fin de cha-

cune qui duroit une heure & demie , & quelquefois deux , on portoit la malade dans son lit bafiné & fumigé avec du genièvre & du karabé. Je lui adminiftrois enfuite des frictions mercurielles ( toujours localement ) , jufqu'à la concurrence de trois onces de pommade faite à partie égale ; buvant pendant ce temps du petit-lait & de l'eau de poulet alternativement , & j'avois foin de tenir le ventre libre ; de-là je lui ai fait prendre des fucs dépurés de chiendent & de creffon , puis une opiate avec l'athiops minéral , l'extrait de ciguë , & les pillules de Cynogloffe ; enfin j'ai effayé de doucher ce genou avec une leffive alkaline & fufureufe , &c.

Tous ces moyens fuccelfivement mis en ufage furent toujours infructueux , & mes efforts conftamment inutiles ; j'eus la douleur de n'avoir pas pu même borner les progrès de cette maladie. En effet , pendant le courant de l'hyver , les élancemens intérieurs , les douleurs déchirantes , les picotemens rongeurs ont augmenté , ainfi que la crépitation qui eft devenue plus forte & plus bruyante. La cuiffe & la jambe , de ce côté , me parurent avoir moins de volume que celles du côté gauche , recevoir moins de nourriture , & dépérir ; le corps fe defféchoit , les forces diminuoient , les digeftions fe déran-

geoient ; & le sommeil n'étoit pas bon ; ce qui me fit négliger les exutoires , de peur de précipiter la malade dans le marasme. Le genou gauche commença à participer à cet état malheureux , il devint douloureux ; quelquefois crépitant , & la malade croyoit y ressentir déjà des *lancées* ( ce sont ses termes ) , qu'elle regardoit comme un avant-coureur sinistre des mêmes maux que ceux qui affligeoient depuis si long-temps son genou droit. Parfois il y avoit un peu de fièvre sur la fin du jour , & souvent une irritation bien grande dans toute la machine ; l'eau de poulet avec les semences froides , quelques prises de poudre tempérante , l'eau de ris amandée , les avénats , les hordeacés ont été mis en usage , & divers autres calmans internes. Les regles se monstroient assez régulièrement quoiqu'en petite quantité. Je continuai à faire prendre des bains domestiques & du petit-lait de temps à autre , ainsi que des émulsions cuites pour la nuit ; enfin je me déterminai à l'envoyer aux eaux de Bourbon-l'Archambaud , où elle est arrivée vers les derniers jours d'avril.

Le soulagement qu'elle a retiré de ces eaux n'est pas équivoque ; & , il faut l'avouer , elle doit le bon effet qu'elle en a obtenu aux lumières & aux connoissances.



du favant médecin ( *m. Faye* ) qui a préfidé à leur adminiftration. Elle a d'abord pris les eaux de Jonas intérieurement , puis vingt-trois bains dans les eaux thermales , & quinze douches par-tout le corps , fans aucun fuccès.... La douleur , les élancemens continuèrent , le genou parut plus chaud , plus fenfible , fur-tout les foirs , les glandes inguinales s'engorgerent de nouveau , le genou gauche fouffroit auffi ; il y eut quelque peu de fièvre , la gorge fut prife , les amygdales tuméfiées , & la tête douloureuse : une faignée du pied , des boiffons & des évacuans anti-phlogiftiques diffiperent cet oragè. On appliqua enfuite fur les deux genoux des efpeces de petites ventoufes , au nombre de douze , que l'on fcarifia par fix coups de lancettes chacune , & qui fournirent environ fix onces de fang , fans que la malade en fût foulagée , & l'affection locale fubfiftoit toujours à-peu-près la même. Enfin au mois d'août on revint aux eaux thermales ; *m<sup>lle</sup> B...* prit neuf bains & douze douches fur toutes les parties du corps , principalement fur les genoux & les aînes. Cette fois-ci , ce ne fut pas en vain ; car les articulations fe déroidirent , les ligamens devinrent plus fouples , la malade put marcher avec une feule canne , les élancemens internes , les douleurs offeufes ont

disparu, le gonflement du genou est moindre, les os n'étant pas encore revenus à leur premier volume, les tégumens sont très-sains, la cuisse & la jambe ont repris de la nourriture.... Cette demoiselle est arrivée ici le onze septembre: je dirai, volontiers, bien guérie. Elle est descendue de voiture & montée à son appartement avec une aisance qui nous a surpris; mais elle descend les degrés avec moins de facilité, & dans de certains mouvemens on entend encore une crépitation au genou droit: le corps a repris de l'embonpoint, toutes les fonctions s'exécutent parfaitement, & elle est aujourd'hui dans sa campagne au milieu d'une famille qui la chérit, qui ne cesse d'admirer l'effet miraculeux des eaux de Bourbon, & de bénir la main instruite qui en a dirigé l'emploi.

Par mon conseil elle s'est purgée, porté un grand calleçon de flanelle d'Angleterre, fait des frictions douces & ménagées sur la cuisse & la jambe, peu d'exercice à pied, beaucoup sur un charriot d'enfant, & prend du petit-lait.

On ne me soupçonnera pas, je pense, d'avoir grossi la somme des maux qu'enduroit cette malade; & d'après sa guérison, tout-à-l'heure radicale, on ne m'accusera pas d'exagération; on n'y seroit pas au moins fondé, si l'on observe que les

élancemens intérieurs, la chaleur & la douleur du genou obligerent l'habile médecin des eaux d'avoir recours aux ventouses scarifiées, & lorsqu'on saura qu'il hésitoit beaucoup à soumettre les parties à l'activité des douches, craignant une carie interne des os qui les constituent. . . C'est ce dont m'assure la malade.

Je ne doute pas qu'un second voyage à la saison prochaine n'acheve ou ne confirme une guérison si heureusement obtenue (1).

*Lyon, ce 16 septembre 1780.*

## OBSERVATION

*SUR une grenouillette qui renfermoit une pierre chatonnée en partie; par le R. P. EPIPHANE TAILLARDANT, Prieur de l'hôpital de Niort.*

LA grenouillette n'est point une maladie rare chez les enfans; elle l'est beaucoup chez les adultes; mais à peine un chirurgien peut-il rencontrer dans le

(1) *Note des éditeurs.* Nous désirons que le diagnostic & le pronostic de m. Desgranges se confirment entièrement, mais le craquement qui subsiste nous fait appréhender qu'ils ne soient prématurés.

cours de sa vie une de ces tumeurs qui contienne un calcul. Je n'entrerais en aucun détail sur la définition, les différences de cette maladie, & le traitement qu'elle exige. *Heister*, & *m. Louis* sur-tout, ont écrit de maniere, à ne laisser rien à désirer; j'observerai seulement que le traitement indiqué par *m. Soulier*, tom. X du *journal de médecine*, pag. 241, qui rejette l'opération & conseille les purgatifs phlegmagogues, sera constamment infructueux, lorsqu'on aura vraiment une grenouillette à guérir; quoiqu'il lui ait réussi, mais dans des cas qui me paroissent absolument différens, puisqu'il définit la grenouillette *un amas de salive dans les glandes sublinguales, quelquefois compliquée avec la tuméfaction des glandes qui les avoisinent*. Les faits qu'il rapporte conviennent à l'idée qu'il a donnée de cette maladie. Je laisse aux maîtres de l'art à décider sur l'exactitude de sa définition: pour moi, j'ai eu occasion de voir bien des grenouillettes dans nos différens hôpitaux, & d'en traiter plusieurs, parce que j'ai été destiné spécialement à l'étude & à la pratique de la chirurgie. J'ai toujours pris le caractère de cette sorte de tumeur dans l'espece de kiste ou poche pleine ordinairement d'une lymphe épaisse, semblable en tout à un blanc d'œuf qui occupoit

poit la partie inférieure de la langue (1); l'état des glandes ne m'a jamais paru altéré jusqu'à présent, quoique je croie que cela puisse arriver en conséquence de la pression occasionnée par le volume de la grenouillette, par la difficulté que la salive doit enfin éprouver pour s'écouler, & par la viscosité qui est la cause prédisposante du mal.

Quoi qu'il en soit, il se présenta le 16 décembre 1779, à l'hôpital militaire de Saint-Martin de l'isle de Ré, une pauvre femme nommée *Lagarance*, âgée de quarante-trois ans, native d'Arc, bourg situé dans la même isle. Depuis près de six ans elle portoit sous la langue une tumeur qui, depuis un mois, ayant occasionné le gonflement de toutes les parties voisines, & de la langue même, permettoit à peine le passage d'un morceau de pain de la largeur du doigt, & extrêmement mince : la malade, pour parvenir à l'avaler, étoit obligée de le laisser humecter dans la bouche, ce qui étoit très-long & n'empêchoit pas que la déglutition ne fût très-pénible.

J'examinai la partie ; je reconnus une grenouillette, & j'aperçus le conduit de *Warton* dilaté. J'y introduisis d'abord un

---

(1) Dictionnaire raisonné des sciences & des arts, mot *GRENOUILLETTE*.

filet très-fin, par le moyen duquel je rencontrai un corps dur ; je dilatai ensuite l'ouverture de manière à pouvoir y introduire un filet à panaris, sur la crenelure duquel je portai un bistouri droit avec lequel je fendis la tumeur de la longueur d'environ un demi-pouce. Je vis alors l'extrémité antérieure du corps étranger, qui étoit arrondie & de la grosseur du petit doigt ; je la saisis avec des pinces, mais je ne pus en faire l'extraction après l'avoir ébranlée par différens mouvemens réitérés. En conséquence je glissai sur la pierre une sonde crenelée, & je prolongeai l'incision de toute sa longueur ; je détachai aussi-tôt la pierre avec assez de facilité. La résistance que j'avois éprouvée étoit dûe à une éminence réunie au corps de la pierre par une espèce de col ou d'étranglement, & engagée dans la partie postérieure du sac formant la tumeur. L'opération fut suivie d'une légère hémorrhagie que j'arrêtai en touchant les bords de la plaie avec l'eau de *Rabel*, & la malade a guéri en quatre ou cinq jours au moyen de quelques injections détersives. Elle jouit actuellement d'une santé parfaite.

---

*Note des éditeurs du journal.*

On nous a envoyé cette pierre qui ressemble assez bien à une amande douce dans sa coque ; l'é-

minence est conservée, la substance en est blanchâtre : on la prendroit pour une pierre de vessie murale & de moyenne consistance. Nous nous proposons de la joindre à quelque autre objet intéressant pour fournir à la gravure d'une planche.

---

*EXTRAIT des prima mensis de la faculté de médecine de Paris, tenus les 1<sup>er</sup> & 16 octobre 1780.*

LES fievres intermittentes forment le caractère dominant des maladies régnantes ; elles se sont présentées sous toutes les formes, & avec les différens périodes de quartes, tierces, doubles-quartes, doubles-tierces, quotidiennes, &, comme m. *Majault* en a désigné quelques-unes, doubles doubles-tierces, remarquables en ce que les malades en essuyoient deux accès dans le jour, chacun marqué par son frisson, & très-différens d'intensité. Dans toutes ces fievres on observoit aisément que les viscères producteurs de la bile étoient principalement affectés ; que la bile avoit un degré d'acrimonie ou de putridité marqué : le tact offroit presque constamment la rate engorgée, souvent

très-volumineuse; le foie étoit quelquefois lui-même empâté, élevé, douloureux. Presque tous les malades ont eu la peau plus ou moins teinte de bile; plusieurs avoient une jaunisse véritable. Chez beaucoup, un flux hémorrhoidal a fait concevoir les espérances d'une crise salutaire, sans que cependant on ait vu alors la fièvre s'adoucir; au contraire, le caractère opiniâtre de la fièvre a attiré la cachexie & ses suites, des diarrhées ou dysenteries incoercibles, des obstructions du mésentère, accompagnées d'ascite douloureux, d'anasarque, de vomissement habituel, ont mis fin à une continuité d'accidens malheureux que les lumières acquises par une longue expérience & la prudence la mieux mûrie par l'âge n'ont pu surmonter. Le quinquina n'a dû servir que de moyen auxiliaire dans de pareilles fièvres, & pour parer à des symptômes pressans, lorsqu'il a été administré par des mains mal-habiles (& les malades entrés dans les hôpitaux, après en avoir fait usage, en ont offert bien des exemples) il en est résulté des désordres très-difficiles à réparer. En gé-



néral on a employé avec succès les apéritifs amers, savonneux, la terre foliée long-temps continués; on y joignoit les purgations réitérées; on administroit avantageusement, avant le frisson, des calmans doux, tels que syrop de nymphaea uni aux eaux distillées de tilleul, de muguet, & à la liqueur minérale anodyne d'*Hoffman*. L'opium & ses préparations réussissoient moins, & laissoient une stupeur & un engourdissement inquiétant pendant la durée du paroxysme. Quelques malades ont exigé des saignées même répétées, & qu'on évacuât les premières voies par des émético-cathartiques; en général, les amers fébrifuges indigènes, tels que la germandrée, la petite centaurée, l'absynthe, la camomille, ont servi à combattre victorieusement toutes ces fièvres. On y a remarqué au nombre des symptômes irréguliers & frappans, chez divers malades, des hoquets dans le paroxysme, des douleurs ostéocopes, des convulsions vives, de la paralysie, des hémorrhagies considérables; enfin quelques-unes des fièvres ont présenté, pendant l'accès, tout

l'appareil d'une fièvre maligne, & les malades sont morts, du quatrième au cinquième paroxysme, dans le délire, le coma, & les convulsions.

Presque toutes les fièvres qui se montraient dans le même temps avoient des rémittances plus ou moins sensibles; de ce nombre ont été beaucoup de fièvres putrides, malignes, miliaires, pourprées & pétéchiiales. Les personnes affectées de ces diverses fièvres ont éprouvé, pour la plupart, une diarrhée ou même une dysenterie symptomatique qui les épuisoit; la dissolution étoit au dernier degré; l'emploi des acides minéraux à peine a suffi à la corriger, & plusieurs ont succombé dans des hémorrhagies d'entrailles ou du nez. Parmi ceux qui ont résisté, il a fallu employer les anti-scorbutiques pour détruire les échymoses restées pendant les premiers temps d'une convalescence difficile.

Il a encore régné des petites-véroles en apparence bénignes, & qui néanmoins ont exigé des soins suivis pendant toute la durée de la maladie; l'éruption dispa-roissoit facilement, & le danger alors étoit

pressant ; les vésicatoires ont plusieurs fois, dans ce cas , rappelé la suppuration à la peau.

On a aussi observé des fièvres scarlatines & des rougeolles : une de ces premières fièvres éruptives a présenté un phénomène assez singulier , les plaques rouges servoient de base à des pustules semblables à des grains de raisin , & qui se sont affaïssées sans suppuration , & sans laisser aucune trace. Les rougeoles ont été accompagnées d'une plus vive cuisson aux yeux , & d'une toux férine plus opiniâtre que de coutume ; les délayans , les légers narcotiques , après deux ou trois saignées faites dans le temps de la desquamation , ont heureusement mis fin à ces symptômes alarmans.

Enfin il y a eu des rhumatismes , des ophtalmies , des maux de gorge , des diarrhées & des dysenteries bilieuses qui n'ont offert aucune particularité , qui ne pût être rapportée à la constitution générale , & qui ont cédé à la méthode ordinaire.

Dans toutes les maladies , quelque fût

leur espece particuliere, plusieurs malades ont rejeté par le vomissement ou rendu par les oreilles des vers lombrics ; ces insectes n'offroient qu'une indication momentanée , & n'ont occasionné aucun symptôme fâcheux : la sortie de quelques-uns étoit la premiere annonce de leur existence.

Gonesse, qui est un lieu assez considérable près Paris, étoit pendant ce temps le théâtre des ravages d'une maladie plus cruelle que celles que nous venons de décrire ; une fièvre maligne accompagnée d'*antrax* qui grossissoient à vue d'œil & détruisoient la vie dans les chairs voisines avec la même rapidité , s'y est répandue, & l'on a vu quelques malades dans le même état à l'hôpital Saint - Louis & à celui de la Charité : c'étoit vers le sept de l'invasion de la fièvre , que cette éruption se faisoit , & de ce moment le mal a été au - dessus des ressources de l'art ; quelques malades ont dû leur salut à leur excellente constitution.

Les faits d'observation particuliere dont on a rendu compte dans ces séances de la

faculté, font une gangrene spontanée, mortelle; à la suite d'une suppression de fleurs blanches dans une femme âgée; par m. *Bosquillon*. Un paquet de larves, connues sous le nom de vers de farine, rejeté par le vomissement au milieu d'une matiere d'une consistance de pâte, & d'une odeur de fromage. Le médecin, en les présentant à la compagnie qui en reconnut sur le champ l'espece, ajouta tout ce qui pouvoit détruire les soupçons de fraude: c'étoit dans des accidens vaporeux, convulsifs, qu'une femme au-dessus du commun les avoit rendus. Enfin m. *Bayet* présenta un ver cucurbitin expulsé vivant & entier à la garderobe, par une personne qui avoit mangé du raisin avec excès à la campagne; l'animal vécut plus d'une heure, & ne mourut que parce qu'on versa alors dans le vase une grande quantité d'eau bouillante.



# OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES.

## OCTOBRE 1780.

Jo. du M.	THERMOMETRE.			BAROMETRE.		
	<i>Au lever du S.</i>	<i>A 2 h. du soir.</i>	<i>A 9 h. du soir.</i>	<i>Au matin.</i>	<i>A midi.</i>	<i>Au soir.</i>
	Deg.	Deg.	Deg.	Pou. Lig.	Pou. Lig.	Pou. Lig.
1	7, 0	12, 6	13, 0	27 5, 0	27 4, 3	27 2, 2
2	10, 5	14, 2	10, 7	27 3, 10	27 5, 3	27 6, 8
3	8, 5	13, 0	10, 6	27 8, 2	27 9, 2	27 9, 8
4	5, 7	10, 5	9, 5	27 10, 2	27 10, 4	27 11, 2
5	6, 0	11, 7	8, 0	28 0, 4	28 1, 1	28 2, 0
6	5, 0	13, 0	9, 0	28 1, 4	28 0, 4	27 11, 2
7	7, 5	11, 5	9, 8	27 9, 0	27 8, 11	27 8, 8
8	5, 8	12, 0	10, 0	27 8, 8	27 7, 0	27 2, 6
9	11, 5	14, 0	10, 5	27 0, 6	27 2, 5	27 2, 9
10	10, 0	11, 8	9, 5	27 1, 7	27 2, 4	27 4, 4
11	8, 5	12, 5	9, 0	27 7, 4	27 9, 0	27 9, 5
12	7, 7	11, 1	8, 0	27 9, 1	27 10, 0	28 0, 4
13	5, 0	13, 0	9, 0	28 1, 6	28 1, 1	28 0, 3
14	7, 2	13, 6	13, 0	27 10, 10	27 10, 0	27 10, 0
15	11, 0	18, 2	13, 5	27 9, 6	27 9, 2	27 8, 10
16	9, 4	14, 3	12, 0	27 11, 2	27 11, 10	27 11, 10
17	9, 5	17, 0	15, 0	27 11, 10	27 11, 10	27 11, 10
18	12, 0	17, 8	15, 5	28 0, 0	28 0, 3	28 0, 3
19	12, 4	15, 0	12, 2	28 0, 0	27 10, 6	27 9, 4
20	8, 8	11, 8	4, 9	27 8, 4	27 7, 0	27 6, 7
21	4, 5	9, 5	6, 2	27 6, 6	27 7, 3	27 8, 10
22	6, 0	10, 2	8, 3	27 10, 0	27 10, 0	27 10, 0
23	8, 7	12, 8	9, 0	27 10, 0	27 10, 5	27 10, 10
24	5, 4	11, 0	9, 5	27 10, 6	27 9, 6	27 8, 8
25	7, 5	10, 6	6, 0	27 9, 2	27 9, 6	27 10, 8
26	3, 7	10, 0	5, 9	28 0, 0	28 0, 2	28 1, 2
27	3, 7	7, 8	7, 0	28 1, 2	28 0, 8	28 0, 2
28	7, 8	10, 0	8, 0	27 11, 5	27 10, 7	27 10, 5
29	7, 6	10, 7	8, 0	27 9, 6	27 9, 6	27 9, 9
30	7, 8	8, 2	8, 0	27 9, 4	27 9, 4	27 9, 5
31	7, 8	8, 7	6, 0	27 9, 7	27 9, 8	27 10, 0

## VENTS ET ÉTAT DU CIEL.

<i>J. du mois.</i>	<i>La Matinée.</i>	<i>L'Après-midi.</i>	<i>Le Soir à 9 h.</i>
1	S-O. couv. v. fr.	O. couv. doux.	S-O. c. pl. temp.
2	S-O. be. gr. vent.	O. nu. gr. v. pl.	S-O. beau, vent.
3	S-O. beau.	S-O. n. gout. de pl.	S-O. beau.
4	S. <i>idem.</i> froid.	N-O. n. pl. ton. él.	N-O. <i>idem.</i>
5	N-O. n. pl. <i>élec.</i>	N. beau.	N. <i>idem.</i> froid.
6	N. nuag. brouil.	S. couv. froid.	S-E. couv. froid.
7	S. & S-E. couv. iris, pluie.	O. couvert,	S. couvert.
8	O. nu. brouil. fr.	S. <i>idem.</i> gr. pl.	S-E. <i>id.</i> gr. pl.
9	O. c. gr. v. doux.	S-O. c. gr. v. pl.	S-O. couv. gr. v.
10	S-O. <i>dem.</i>	S-O. <i>idem.</i>	S-O. <i>idem.</i>
11	O. nuages, vent.	O. couvert,	S-O. couvert.
12	S. couv. pluie.	N-O. nuages.	N-O. beau, froid.
13	S-E. & E. n. bro.	S. nuages.	S. beau.
14	S-E. beau, doux.	S. beau, doux.	S. <i>idem.</i> doux.
15	S-E. nu. ch. pl.	S. <i>idem.</i> chaud.	S-E. <i>id.</i> éclair, au S-O. pl. grêle & t. au l. la nuit.
16	S-O. be. v. doux.	S-O. <i>idem.</i>	S-E. <i>idem.</i>
17	S-E. b. brouil. ch.	O. <i>id.</i> humide.	S. <i>idem.</i> brouill.
18	E. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i> brouill.
19	S-O. c. brou. br.	S-O. c. gr. vent.	S-O. couv. gr. v.
20	S-O. c. gr. v. pl.	S-O. <i>idem.</i> pluie.	O. nuages, vent.
21	O. n. v. fr. grêle.	N. nuages, pluie.	N. nuages.
22	N-O. couvert.	S-O. cou. bruine.	S-O. couvert.
23	E. nu. brouil. pl.	E. & S. couv. pl.	S. beau.
24	N-E. n. br. v. fr.	S. <i>idem.</i>	S. <i>idem.</i> pluie.
25	O. nuages.	N-O. couvert,	N-O. beau, froid.
26	N-O. be. gel. bl.	N-O. nuages, pl.	N. beau.
27	N. nuages, froid.	N. couv. pl. & v.	N. c. vent froid.
28	N. couvert,	N-E. couvert.	N. couvert.
29	N. beau.	N-O. <i>id.</i> bruine.	N-O. <i>idem.</i>
30	S-O. <i>id.</i> brouil. pl.	N-O. couvert, pl.	O. <i>idem.</i>
31	N-O. couvert.	N-O. couvert.	N. beau.

# 556 OBS. MÉTÉOROLOGIQUES.

## R É C A P I T U L A T I O N.

Plus grand degré de chaleur . . . 18, 2 deg. le 15

Moindre degré de chaleur . . . . . 3, 7 les 26 & 27.

Chaleur moyenne . . . . . 10, 0 deg.

Plus grande élévation du Mer- *pou. lig.*

cure . . . . . 28, 2, 0 le 5

Moindre élévat. du Mercure . . . 27, 2, 6 le 9

Elévation moyenne . . . 27 p. 9, 2

Nombre de jours de Beau . . . . . 6

de Couvert . . . 18

de Nuages . . . 7

de Vent . . . . . 11

de Tonnerre . . . 2

de Brouillard. . . 9

de Pluie . . . . . 17

de Grêle . . . . . 3

Quantité de Pluie . . . . . 22, 5 lignes.

D'Evaporation . . . . . 26, 0

Différence . . . . . 3, 5

Le vent a soufflé du N. . . . . 4 fois.

N.-E. . . . . 1

N.-O. . . . . 5

S. . . . . 7

S.-E. . . . . 3

S.-O. . . . . 8

E. . . . . 1

O. . . . . 3

TEMPÉRATURE : Douce & humide.

MALADIES : Aucune.

COTTE, Prêtre de l'Orat. Curé de Montmorency, &c.

A Montmorency, ce 1<sup>er</sup> novembre 1780.



## OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES,

Faites à Lille, au mois d'octobre 1780, par  
m. BOUCHER, médecin.

Le temps, contre ce qui est ordinaire ici dans cette saison, a été nuageux, pluvieux & froid. Le mercure, dans le baromètre, a presque toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces : le premier & le 9 du mois, il est descendu au terme de 27 pouces  $1\frac{1}{2}$  ligne.

Le 26 & le 27, la liqueur du thermomètre a été observée, le matin, au terme de  $3\frac{1}{2}$  degrés au-dessus de celui de la congélation.

Les vents ont été *sud* jusqu'au 20, après quoi ils ont été le plus souvent *nord*. La nuit du 15 au 16, il y eut un orage avec éclairs, tonnerre, & une grosse pluie.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 15 degrés au-dessus du terme de la congélation, & la moindre chaleur a été de  $3\frac{1}{2}$  degrés au-dessus de ce terme. La différence entre ces deux termes est de  $11\frac{1}{2}$  deg.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 1 ligne, & son plus grand abaissement a été de 27 pouces  $1\frac{1}{2}$  ligne. La différence entre ces deux termes est de  $11\frac{1}{2}$  lign.

Le vent a soufflé 4 fois du nord.	10 fois du sud
4 fois du nord	vers l'ouest.
vers l'est.	6 fois de l'ouest.
3 fois du sud	4 fois du nord
vers l'est.	vers l'ouest.
8 fois du sud.	

Il y a eu 24 jours de temps couvert ou nuageux.	
18 jours de pluie.	2 jours d'éclairs.
1 jour de tonn.	5 jours de brouill.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille , pendant le mois  
d'octobre 1780.*

LA fièvre continue-rémittente a persisté ce mois avec des circonstances non moins fâcheuses que dans le mois précédent : elle a été même plus répandue. Dans nombre de personnes elle a été absolument continue & sans rémission considérable. La tête & la poitrine se trouvoient également intéressés : dans plusieurs, l'embarras phlogistique de la tête a paru être dépendant de l'engorgement des poumons ; ce qui a été vérifié par l'ouverture de quelques cadavres. On ne pouvoit cependant pas pousser les saignées comme dans une inflammation franche , le sang ne se trouvant guere couenneux ni massif. Les apozèmes laxatifs antiphlogistiques étoient très-indiqués après les saignées ; & , dans le cas de l'opiniâtreté des symptômes , on a quelquefois réussi à détourner les dépôts dont les malades étoient menacés dans la tête ou dans la poitrine , par l'application des vésicatoires aux jambes. Nombre de personnes ont été les victimes de cette maladie , quoique traitée , en apparence , convenablement : il leur arrivoit , deux à trois jours avant la mort , un étranglement au gosier , qui ne leur permettoit presque plus de rien avaler.

Les rhumes ont été très-communs ce mois ; ils dégénéroient aisément en fluxions de poitrine , qui exigeoient le traitement le plus circonspect.

Les fièvres intermittentes , & sur-tout la fièvre quarte , ont continué à régner , & même plus que dans le mois précédent : la violence des accès a obligé souvent de recourir à bonne heure au quina.

## NOUVELLES LITTÉRAIRES.

*Œuvres de m. BOSC D'ANTIC, docteur en médecine, médecin du roi par quartier, ancien correspondant de l'académie royale des sciences, membre de l'académie de Dijon, de la société littéraire de Clermont - Ferrand, & de la société des arts de Londres, contenant plusieurs mémoires sur l'art de la verrerie, sur la fayancerie, la poterie, l'art des forges, la minéralogie, l'électricité, & sur la médecine. A Paris, rue & hôtel Serpente 1780, avec approbation & privilege du roi. 2 vol. in-12 de 785 pages ensemble; sans le discours préliminaire: avec figures. Prix 6 livres relié.*

L'auteur dans le premier volume, presque entièrement rempli d'objets relatifs à l'art de la verrerie, présente des connoissances très-étendues. Il y a encore dans le second volume plusieurs chapitres qui auroient dû naturellement entrer dans le premier, les autres traitent d'objets entièrement différens; la plupart concernent la pratique de la médecine: on est surpris d'y trouver l'éloge de la méthode du sieur *Maget* pour guérir radicalement les hernies, méthode que son défaut de succès a fait oublier.

*Voyage minéralogique, fait en Hongrie & en Transylvanie; par m. DE BORN, traduit de l'allemand, avec quelques*

*notes ; par m. MONNET, inspecteur général des mines de France , des académies roy. des sciences de Stockholm , de Turin , &c. &c. A Paris , rue & hôtel Serpente , 1780 , avec approbation & permission , 1 vol. in-12 de 405 pages. Prix 3 liv. relié.*

M. Monnet nous prévient dans son avertissement, que « ceux qui, par goût ou par état, s'occupent de l'exploitation des mines, y trouveront des détails qui pourront leur faire plaisir, & les intéresser infiniment. En général tous les naturalistes y verront un grand nombre de mines & de minéraux qui leur étoient inconnus, ou dont ils n'avoient que des idées superficielles, &c. » pag. ix. Presque toutes les notes sont critiques, & montrent un peu d'humeur. Par exemple, en parlant de l'usage en Allemagne d'avoir des médecins inspecteurs des pharmacies & des hôpitaux, m. Monnet ajoute : « Ces places sont souvent données à la faveur, & ce sont quelquefois des ignorans qui vont faire le procès à d'habiles gens ». Ou reproche, dans ces notes, à Margraf de se faire illusion, pag. 49. Aux naturalistes de travailler sans réflexion, pag. 52. A m. Börn de s'être mal assuré de ce qu'il avance, pag. 132. Plus loin au même, de n'avoir pas assez circonstancié un récit qui méritoit de l'être, pag. 202, &c. Quoi qu'il en soit l'ouvrage est réellement intéressant, & le traducteur très-instruit.

*Nouveau système de minéralogie , ou Essai d'une nouvelle exposition du regne minéral , auquel on a joint un supplément*  
*au*

*au traité de la dissolution des métaux, avec des observations relatives au dictionnaire de chymie ; par m. MONNET, inspecteur-général des mines de France, des académies royales des sciences de Stockholm & de Turin, &c... A Bouillon, à la société typographique, & se trouve à Paris chez Jombert fils aîné, libraire, rue Dauphine, 1779. 1 vol. in-12 de 597 pages.*

M. Monnet, dans un avant-propos où il se plaint amèrement de m. Macquer & de ses critiques, qu'il appelle des satyres, promet de ne répondre dorénavant à aucune critique ultérieure. Pourquoi m. M... présume-t-il qu'on le critiquera encore ? Seroit-ce parce que lui-même affecte un ton de supériorité, & juge d'une manière tranchante les auteurs qui courent la carrière où il est entré ?

*Mémoire à consulter sur les fonctions & les droits respectifs des trois classes d'instituteurs établis en France pour les trois ordres de l'état ; par m. VERRIER, instituteur à Paris.*

Parve nec invidco sine me liber ibis in urbem.

OVID.

*De l'imprimerie de Demonville, rue Saint-Séverin, 1 volume in-12 de 504 pages.*

Beaucoup de recherches & de connoissances, encore plus d'emphase & de singularités, font reconnoître dans l'auteur un de ces hommes ar-

dens, auxquels il faut répéter l'adage. *Il n'est point de plus grand ennemi du bien que le mieux.* M. Verdier, dans ce mémoire, nous présente cependant beaucoup de préceptes sages, & de réflexions utiles; il y montre, sur la gymnastique & l'hygiène, des lumières peu communes, & fait de ces deux sciences une application bien motivée à l'éducation des enfans.

*Correspondance des propriétaires & entrepreneurs de la manufacture de Mgr. le comte d'Artois, pour les acides & sels minéraux, établie à Javel, près Paris, sur la fabrication de l'alun factice. Brochure in-8°. de 61 pages.*

Les travaux de cette manufacture paroissent devoir influencer sur plusieurs branches de commerce très-importantes : quant aux plaintes des entrepreneurs, qui sont spécialement dirigées contre m. Baumé, elles tiennent à l'ordre social, & nous ne pouvons en être juges.

*Abrégé & examen de l'art des accouchemens, par demandes & par réponses, avec des observations particulières tirées des meilleurs auteurs, à l'usage des sages-femmes & des élèves en chirurgie : divisé en deux parties. Par CHARLES GODECHARLES, ancien chirurgien-major, maître en chirurgie & accoucheur dans la ville de Bruxelles. A Bruxelles, de l'imprimerie de J. L. de Boubbers; & se vend chez Hubert des Jardins,*

*libraire , montagne de la cour 1780.  
avec approbation , vol. in-12 de 160 pa-  
ges , avec figures.*

Ce petit ouvrage est écrit d'un ton simple & convenable à ceux & celles pour lesquels on l'a composé ; les préceptes y sont clairs, & « dispose-  
» ront , comme le dit l'auteur , les jeunes sages-  
» femmes & les élèves , à recevoir les instructions  
» qu'on leur donnera dans les cours d'accouche-  
» mens ; car il y a des préceptes qui ne peuvent  
» s'acquérir ni par la lecture , ni même par la mé-  
» ditation : il faut les démontrer pour qu'on puisse  
» les sentir , & cette démonstration ne peut se faire  
» que dans des cours réglés ».

*Mémoire sur l'usage des narcotiques dans  
les fievres intermittentes , ou nouvelle  
méthode de traiter les fievres d'accès ;  
par m. DU CHANOV , docteur-régent  
de la faculté de médecine de Paris , de  
l'académie royale des sciences , arts &  
belles-lettres de Dijon. A Paris , chez  
Méquignon l'aîné , libraire , rue des  
Cordeliers , 1780. in-12. brochure de  
35 pages.*

Le dessein de l'auteur est de prouver que « quand  
» on peut s'opposer au frisson , on sauve l'accès , &  
» que le remède qu'il propose , ayant cette pro-  
» priété , est un des meilleurs moyens que l'on  
» puisse employer dans le traitement des intermit-  
» tentes ». Nous observons que la méthode n'est  
point nouvelle & très-douteuse , & qu'on ne doit  
regarder l'emploi des narcotiques & des autres  
calmans & anti-spasmodiques , que comme des

palliatifs propres à modérer l'intensité de l'accès ; ce qui ne se fait pas sans exposer les malades à tous les maux qui suivent l'engorgement des viscères.

*Lettre à m. GUÉRIN, gradué, membre du college royal de chirurgie de Lyon, ancien chirurgien gagnant maîtrise à l'hôtel-dieu de la même ville, de la société royale des sciences de Montpellier, démonstrateur, lieutenant de m. le premier chirurgien du roi, &c... sur un mémoire qu'il a inséré dans son essai sur les maladies des yeux ; par M. A. FIGUET, gradué, membre & ancien conseiller du college royal de chirurgie de Lyon, ancien élève à l'école pratique de Paris, chirurgien ordinaire des hôpitaux de la Charité & du grand hôtel-dieu de Lyon. A Geneve sur le lac, à l'enseigne de la Torpille. 1780. in-12 brochure de 35 pages.*

Nous ne connoissons aucun de ces deux messieurs, encore moins les motifs particuliers qui ont pu engager m. Figuet à écrire du style dont il s'est servi. Ce qu'il y a de certain, c'est que quand bien même il auroit raison sur tous les points qu'il relève, & il s'en fait de beaucoup, sa lettre n'en seroit pas moins deshonorante pour les sciences : rien ne peut autoriser le ton méprisant dont elle est écrite.

*Nouvelles remarques sur le parallele des eaux de Sedlitz & de Pouillon, de*



*m. RAULIN ; ou justification des premières remarques faites sur ce parallèle, où l'on réfute les objections & les imputations contenues dans la réponse de m. RAULIN, & où l'on tâche de repousser les traits satyriques publiés par m. MASSIE dans sa prétendue réponse.*

Ridiculum acri meliùs plerumque fecat res.

*Par m. DUFAU, docteur en médecine, 1779. Brochure in-12 de 46 pages.*

M. Dufau, dans cet ouvrage polémique, écrit d'un ton honnête & modéré, nous semble avoir ajouté de nouvelles preuves à toutes celles que l'on avoit déjà du peu d'étendue des connoissances chymiques de l'adversaire avec lequel il entre en lice. Les exemplaires se vendent chez Bastien, rue du Petit-lion.

*Réflexions sur l'état actuel de l'agriculture ; ou exposition du véritable plan pour cultiver ses terres avec le plus grand avantage, & pour se passer des engrais.*

Hoc opus, hoc studium, parvi properemus & ampli,  
Si patriæ volumus, si nobis vivere cari.

HORAT. Ep. II, liv. I.

*A Paris, chez Nyon l'ainé, libraire, rue du Jardinnet, quartier S. André-des-arts, près de l'imprimeur du Parlement, 1780, avec approbation & pri-*

*vilege du roi. 1 vol. in-12 de 294 pag.  
Prix broché, 2 liv.*

L'auteur, qui s'est désigné en souscrivant des deux lettres *G. F.* l'offrande de son ouvrage à mylord *Cowper*, cherche à détruire quantité de préjugés qui jusqu'à présent se sont opposés aux progrès de la bonne agriculture. Son principe est que la meilleure maniere de cultiver est de couvrir la terre, autant qu'il est possible, de végétaux de toute espee, depuis la plante la plus basse jusqu'aux arbres fruitiers de la plus belle hauteur; en un mot, de mélanger toutes les cultures, de multiplier le bétail, & de diminuer en même proportion le nombre des chevaux.

---

## A V I S.

UN établissement intéressant pour les progrès de la médecine, & qui mérite d'être connu, c'est la Bibliothèque publique établie & fondée dans l'hôtel-dieu de Montpellier, par feu *m. Haguenot*, maître des comptes & professeur en médecine dans la même ville. Ce patriote a laissé en même temps un fonds de 200<sup>th</sup> de rente annuelle pour augmenter tous les ans cette Bibliothèque, & autant pour les honoraires d'un médecin bibliothécaire, obligé de veiller à la conservation de la Bibliothèque, & de s'y trouver les jours où elle doit être ouverte, pour donner à ceux qui se présenteront les livres qu'ils demandent. Tout cela se fait sous la direction des administrateurs de cet hôtel-dieu, toujours choisis parmi les premiers magistrats, & les citoyens les plus notables. Ils ont épuisé, de concert avec *m. Haguenot*, tout ce qu'on peut attendre de la prudence humaine, de l'autorité des loix, & de la protection des tribunaux supérieurs,

pour donner la plus grande solidité à cet établissement, & pour que les intentions du fondateur soient toujours remplies avec la plus grande exactitude. Leurs soins sont récompensés, & quoique cet établissement ne soit fait que depuis une douzaine d'années, l'emploi du fonds annuel d'augmentation, les dons particuliers de livres que plusieurs médecins lui ont déjà fait, & ceux que plusieurs auteurs ont fait aussi de leurs ouvrages à mesure qu'ils ont paru, ont déjà porté à trois mille volumes cette Bibliothèque qui n'étoit composée que de sept cens à la fondation. Les administrateurs chargés de ce dépôt qui leur est cher, croient pouvoir se permettre d'inviter ici messieurs les auteurs d'ouvrages concernant la médecine ou les parties qui y sont relatives, à enrichir cette Bibliothèque d'un exemplaire de leurs ouvrages, ainsi que plusieurs l'ont déjà fait. On a soin de marquer sur chaque livre le nom de celui qui l'a donné. Ceux de messieurs les auteurs qui voudront déferer à cette invitation, pourront faire remettre l'exemplaire qu'ils voudront donner, chez m. DE JOUBERT, trésorier des états de Languedoc, place Vendôme, avec une note qui en exprime la destination.

LE second volume de *l'histoire de la chirurgie*, par m. PEYRILHE, de l'académie royale de chirurgie, &c. . . de l'imprimerie royale, in-4°, se trouve chez l'auteur, rue Saint-Benoît, près celle des Deux-Anges, fauxbourg Saint-Germain; & chez *Mérigot pere*, libraire, quai des Augustins. Nous rendrons incessamment compte de cet ouvrage.

## T A B L E

DU MOIS DE DÉCEMBRE 1780.

EXTRAIT. <i>Expériences sur les végétaux, &amp;c.</i> par JEAN INGEN-HOUSZ, méd. page 481	
<i>Observation sur une maladie chronique ; par</i> m. HOUDRY, méd.	494
<i>Observation sur une pleurésie rhumatismale ; par</i> m. POTHONIER, méd.	504
<i>Mémoire sur un préjugé régnant en Suisse, &amp;c.</i> par m. SCHUELER, méd.	507
<i>Observation sur une rupture de matrice, &amp;c. par</i> m. IMBERT, chir.	534
<i>Exposition des suites de la maladie opiniâtre du</i> genou de mademoiselle Berth... ; par m. DES- GRANCES, chir.	537
<i>Observation sur une grenouillette, &amp;c. ; par le</i> R. P. EPIPHANE TAILLARDANT, prieur de l'hôpital de Niort.	543
<i>Extrait des prima mensis de la faculté de méd.</i> de Paris, tenus les 1 <sup>er</sup> & 16 octobre 1780.	547
<i>Observations météor. faites à Montmorenci.</i>	554
<i>Observations météor. faites à Lille.</i>	557
<i>Maladies qui ont régné à Lille.</i>	558
NOUVELLES LITTÉRAIRES.	
<i>Livres nouveaux.</i>	559
<i>Avis.</i>	566



# T A B L E

## G É N É R A L E

### DES MATIÈRES

Contenues dans les six derniers mois du  
journal de médecine de l'année 1780,  
formant le *tome* 54<sup>e</sup>.

#### LIVRES ANNONCÉS \*

##### 1°. Hygiène.

*Gymnastique médicinale & chirurgicale ; par*  
*m. TISSOT, D. M. chirurgien-major du qua-*  
*trième régiment des chevaux-légers : page 469*  
*Mémoire à consulter sur les fonctions des institu-*  
*teurs ; par m. VERDIER. 561*

##### 2°. Médecine.

*Mémoire sur les moyens à employer pour s'op-*  
*poser aux ravages de la variole ; par m. MA-*  
*RET, D. M. 93*

\* Tous le font avec notice.

## 570 TABLE GÉNÉRALE

- Observations rares de médecine, &c. traduites du latin de VAN DER VIEL; par m. PLANQUE, d. m. avec figures.* 94
- Dissertation sur le charbon malin de la Bourgogne, ou la pustule maligne, &c.; par m. THOMASSIN, chir.* 95
- Précis d'une nouvelle théorie sur les maladies chroniques, particulièrement les purulentes, scorbutiques, &c....; par m. DE LA BASTAYS, d. m.* 183
- Détail des succès de l'établissement que la ville de Paris a fait en faveur des personnes noyées; par m. PIA, ancien échevin, &c.* 185
- Avis aux citoyens sur les causes, les divers caractères & les vrais remèdes de l'aveuglement, la surdité, les maladies vénériennes, &c....; par m. ANDRIEU, d. m.* 467
- Mémoire sur l'usage des narcotiques dans les fièvres intermittentes; par m. DU CHANOT, méd.* 563

### 3°. Chirurgie.

- Abrégé & examen de l'art des accouchemens, par demandes & par réponses, &c.; par CHARLES GODECHARLES, chirur.* 562
- Lettre à m. GUÉRIN, chir.; par m. FIGUET, chir.* 564

### 4°. Hist. nat. physique, botaniqu. matière médicale, pharmacie & chymie.

- Analyse des eaux alkalino-martiales de Tricle-Château, publiée par m. PELVILAIN.* 94
- Traité de la composition des vernis en général, employés dans la peinture, la dorure, &c..* 186

## DES MATIERES. 571

- Lettres du docteur DEMESTE au docteur BERNARD, sur la chymie, la dominasie, &c.* 283
- Expériences & observations sur les différentes especes d'air, &c. traduites de l'anglois de PRIESTLEY, par m. GIBELIN, D. M.* 286
- Météorologie appliquée à la médecine & à l'agriculture; par m. RETZ, D. M.* 287
- Œuvres de m. BOSC D'ANTIC, D. M. sur l'art de la verrerie, &c.* 559
- Voyage minéralogique, fait en Hongrie, &c.; par m. DE BORN, traduit par m. MONNET, &c.* 559
- Nouveau système de minéralogie, &c.; par m. MONNET, &c.* 560
- Correspondance des propriétaires de la manufacture des sels, &c. établie à Javel, près Paris.* 562
- Nouvelles remarques sur le parallele des eaux de Sedlitz & de Pouillon, de m. RAUIN; par m. MASSIE.* 765
- Réflexions sur l'état actuel de l'agriculture, &c.; par m. G. F.* 565

## EXTRAITS

## OU ANALYSE DE LIVRES.

- JOS. QUARIN, S. C. R. M. Med. methodus medend. febrium, & tentamina de cicutâ.* 3
- JOS. QUARIN, Sacræ, Cæs. Reg. apost. maj. deput. aulic. &c. method. medend. inflamm.* 97
- Observations sur le magnétisme animal; par m. DESLON, médecin.* 193
- Suite ou second extrait du même ouvrage.* 289
- Système de la nature sur le virus écrouelleux, &c. par le docteur CHAPPOT.* 385
- Expériences sur les végétaux, &c.; par JEAN INGEN-HOUZ, D. M.* 481

## MÉMOIRES ET DISSERTATIONS.

1°. Histoire critique & littéraire  
de la médecine.

*Lettre de m. MARET, méd. aux auteurs du journal de médecine.* 144

## 2°. Hygiène.

*Règlement concernant la propreté des vaisseaux.* 72

## 3°. Médecine.

*Réflexions sur l'emploi de la saignée ; par m. BAUMES, méd.* 42

*Observation sur une maladie vermineuse ; par m. MAUREL, chir.* 60

*Précis de la maladie de m. DUCROS-DUBOSCQ, & ouverture de son corps ; par m. GRATELOUP, méd.* 111

*Observation sur les mauvais effets des cornouils ; par m. ARCENS, méd.* 132

*Observation sur les effets des demi-bains domestiques, &c. ; par m. MARTIN, chir.* 137

*Observations & Réflexions sur l'électricité médicale.* 161

*Observations sur la goutte ; par m. SMALL, chirurgien.* 224

*Observations sur l'incertitude du pronostic ; par m. BAUMES, méd.* 237

*Observation sur un dépôt laiteux chronique.* 317

*Épizootie catarrhale de 1776 ; par m. HUZARD, vétérinaire.* 333

*Observation sur une tympanite hystérique, &c. ; par m. ARCENS, méd.* 402



DES MATIERES: 573

<i>Observation sur une maladie nerveuse ; par m. CA- ZAUBIEL , méd.</i>	407
<i>Mémoire à consulter ; par m. FLEURS. chir.</i>	436
<i>Mémoire à consulter ; par m. PIERRE DUBB, méd.</i>	441
<i>Observation sur une maladie chronique ; par m. HOUDRY , D. M.</i>	494
<i>Observation sur une pleurésie rhumatifante ; par m. POTHONIER , D. M.</i>	504
<i>Mémoire sur un préjugé régnant en Suisse , &amp;c. ; par m. SCHELER , D. M.</i>	507

*Extraits des prima mensis de la faculté  
de médecine de Paris , où sont rap-  
portées les maladies qui régnèrent dans  
cette ville durant les mois de*

Mai 1780 . page 83	Août 1780 . . . pag. 369
Juin 1780 . . . 167	Septemb. 1780 . . . 437
Juillet 1780 . . . 269	Octobre 1780 . . . 547

*Maladies observées à Lille , par m. BOU-  
CHER , médecin , durant les mois de*

Mai 1780 . . page 92	Août 1780 . page 378
Juin 1780 . . . . 182	Septemb. 1780 . . 466
Juillet 1780 . . . . 282	Octobre 1780 . . 558

4°. Anatomie & chirurgie.

*Réponse en forme de lettre , au mémoire à con-  
sulter de m. DESGRANGES.* 32

## 574 TABLE GÉNÉRALE

<i>Extrait de la réponse au même mémoire ; par m. ESNUE DELAVALLÉE , méd.</i>	39
<i>Observation sur un accouchement des plus laborieux ; par m. JUPPIN , chir.</i>	65
<i>Méthode nouvelle de redresser les dents incisives &amp; canines ; par m. ABEL , chir.</i>	141
<i>Observation sur une luxation particulière des cartilages des côtes ; par m. MARTIN , chir.</i>	328
<i>Observations qui prouvent l'efficacité de l'application des sangsues , &amp;c. ; par m. JAYMES , chirurgien.</i>	425
<i>Observation sur une fracture de l'humerus ; par m. FLEURS , chir.</i>	430
<i>Observation sur une rupture de matrice , &amp;c. ; par m. IMBERT , chir.</i>	534
<i>Exposition des suites de la maladie opiniâtre du genou de mademoiselle Berth.... ; par m. DESGRANGES , chir.</i>	537
<i>Observation sur une grenouillette , &amp;c. ; par le R. P. EPIPHANE TAILLARDANT , prieur de l'hôpital de Niort.</i>	543

## 5°. Hist. nat. physiq. botaniqu. mat. médic. pharmacie & chymie.

<i>Lettre de m. CRAISME , méd.</i>	128
<i>Observat. sur l'æthiops martial ; par m. OPOIX , apothicaire.</i>	244
<i>Essai analytique sur les eaux minérales de la fontaine du Saulchoir , près Tournay ; par m. PLANCHON , méd.</i>	253
<i>Suite &amp; fin de l'essai analytique sur les eaux minérales de la fontaine du Saulchoir ; par m. PLANCHON , méd.</i>	338
<i>Analyse de l'eau minérale du puits de m. COYR , à la Rouffele ; par m. CAZALET , &amp;c.</i>	410

# DES MATIERES. 575

*Lettre de m. CROHARÉ à m. OPOIX, apothicaire.* 450

*Observations météorologiques faites à Montmorenci, près Paris, par le Pere COTTE, durant les mois de*

Mai 1780...page 88	Août 1780...pag. 366
Juin 1780.....178	Septemb. 1780...462
Juillet 1780....278	Octobre 1780...554

*Observations météorologiques faites à Lille par m. BOUCHER, médecin, durant les mois de*

Mai 1780...pag. 91	Août 1780... pag.377
Juin 1780.....181	Septemb. 1780...465
Juillet 1780....281	Octobre 1780... 557

## AVIS & ANNONCES.

<i>Annonces de Livres, fonds acquis par des Libraires,</i>	186
<i>Idem.</i>	382
<i>Idem.</i>	474
<i>Prix proposé par l'académie royale des sciences de Copenhague.</i>	187
<i>— par la société des amis, scrutateurs de la nature, à Berlin.</i>	188
<i>— par l'académie de Batavia.</i>	189
<i>— par l'académie royale de Bordeaux.</i>	379
<i>— par l'académie des sciences, belles-lettres &amp; arts de Lyon.</i>	473
<i>Etablissement d'une Bibliotheque publique à l'hôtel-dieu de Montpellier.</i>	566

## 576 TABLE GÉN. DES MATIERES.

<i>Médaille frappée à Venise à l'honneur d'ALBERT</i>	
PIEROPAN.	470
<i>Cours d'accouchement de m. d'ESTREMEAU.</i>	474
<i>Note relative à m. PLANCHON, D. M.</i>	95
M. ACHARD.	472
<i>Sondes flexibles pour les rétentions d'urine ; par</i>	
<i>le sieur BERNARD.</i>	190
<i>Barométrographe &amp; autres machines météorogra-</i>	
<i>phiques ; par les sieurs ADAMSON &amp; MILLE-</i>	
<i>NET.</i>	495

Fin de la Table.

---

### A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde-des-Sceaux, le *Journal de Médecine* du mois de décembre 1780. A Paris, ce 24 novemb. 1780.  
POISSONNIER DESPERIERRE.

---

### E R R A T A

*Pour les journaux de septembre, octobre  
& novembre 1780.*

- Page 255, ligne 25, Merimont, lisez Marimont.  
 Page 256, lign. 15, Herognel, lis. Heroguëlle.  
 Page 257, lign. 3, Herognel, lis. Heroguëlle.  
 Idem. ligne 29, tous, lis. mes  
 Page 364, lign. 29, Miremont, lis. Marimont.  
 Page 456 lign. 10, précipité blanc, lis. précipité bleu.